
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08158481 9

SOUVENIRS D'ORIENT

SOUVENIRS D'ORIENT

J.-AUG. BOST

SOUVENIRS D'ORIENT

DAMAS

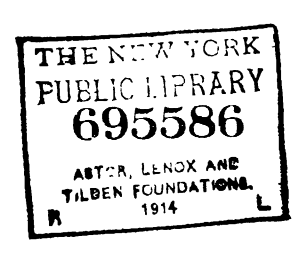
JÉRUSALEM

LE CAIRE



NEUCHATEL
LIBRAIRIE GÉNÉRALE J. SANDOZ.

1875



Genève — Imprimerie J. Carey.

PRÉFACE.

En venant, à la suite de tant d'autres écrivains, raconter ses souvenirs, ses impressions, et ses observations, l'auteur ne se dissimule ni les difficultés, ni les dangers de la tâche qu'il a entreprise. La Palestine est aujourd'hui presque aussi connue que la plupart des contrées de l'Europe. Les littérateurs lui ont fait une notoriété; les savants, théologiens, archéologues, ou géographes, l'ont explorée sous toutes ses faces, lui ont arraché les secrets de son histoire, de ses souvenirs et de ses traditions. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique, l'Italie, la Hollande, la Suisse, tous les pays qui s'intéressent aux études bibliques, sont représentés dans l'immense collection des livres qui traitent de la Terre-Sainte. Sans parler des dix-huit premiers siècles de notre ère, sans parler même des cinquante premières années de notre siècle, des Chateaubriand, des Seetzen, des Burckhardt, des Silk Buckingham, combien de volumes précieux qui ont paru depuis un très petit nombre d'années et qui méritent à des titres divers d'être lus et de conserver leur place dans les bibliothèques! Notre seule littérature protestante française en compte déjà quatre ou cinq, et des plus populaires, quoique rédigés à des points de vue différents : Schickler, Bovet, de Pressensé, Léon Paul, Madame de Gasparin, etc. (1).

Y aura-t-il place pour un sixième? Et pourquoi pas? La mine est riche et ne sera pas épuisée de sitôt.

Un pays qui a été le berceau de deux religions et de deux civilisations, qui a vu la naissance du judaïsme et du christianisme, qui a été le champ de bataille prédestiné de trois continents, qui a vu les invasions successives de l'Egypte, de l'Assyrie, de la Macédoine, de la Rome ancienne et de la Rome des croisades ; un pays qui est encore

(1) Je me reprocherais de ne pas citer ici l'*Itinéraire de l'Orient* de la collection Joanne, par MM. Joanne et Isambert. C'est un travail remarquablement bien fait, et quoiqu'il date déjà de 1861, il n'y aurait que peu de chose à y changer. Il m'a souvent rendu service.

aujourd'hui l'une des énigmes et l'une des épines de la diplomatie, ce pays vaut la peine d'être étudié de près, et personne n'osera affirmer que le dernier mot ait été dit sur son histoire.

Quand à côté de cela, c'est une nature pittoresque, originale, tout à la fois riche et pauvre, féconde mais épuisée, curieuse en phénomènes géologiques, ornée de neiges éternelles qui vont se fondre dans un lac plus bas que la mer, et relevée par des travaux d'art qui ont traversé les siècles et par des constructions dont quelques-unes restent pour ainsi dire inexplicables, on peut admettre d'avance que les descriptions qu'on en fera se compléteront sans se ressembler, et qu'elles ajouteront à la justesse de l'impression, bien loin de faire entre elles double emploi. Comme le dit M. Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre* : « Les observations, pourvu qu'elles soient personnelles et faites de bonne foi, sont toujours utiles. »

C'est dans cette pensée qu'après beaucoup d'hésitations, je me suis décidé, sur la demande de nombreux amis, à publier ces souvenirs d'un voyage qui m'a été doublement précieux parce que j'y étais préparé par toutes mes études antérieures, et parce que j'ai eu le privilége de le faire sous les auspices et dans la société d'un homme, le docteur Pierrotti, dont l'inépuisable savoir et les connaissances archéologiques étaient encore rehaussée par une complaisance à toute épreuve.

Je suis loin d'avoir tout vu, et je ne prétends pas avoir fait aucune découverte ; je raconte seulement ce que j'ai vu et je cherche à faire voyager le lecteur avec moi ; il verra peut-être des contrées qu'il n'a pas encore visitées, et j'ose espérer qu'il voyagera sans trop de fatigues, et surtout sans ennui. Nous rencontrerons sur notre chemin de bons franciscains, des couvents et des souvenirs légendaires parmi lesquels il nous faudra choisir : soyons reconnaissants envers les uns, ne soyons pas toujours trop difficile envers les autres et tout ira bien.

Quant aux textes bibliques, il n'est pas nécessaire de rappeler les clartés que jette sur un grand nombre l'étude du pays et de ses coutumes.

Genève, 20 Mai et 18 Novembre 1874.

SOUVENIRS D'ORIENT.

DAMAS, JÉRUSALEM & LE CAIRE.

CHAPITRE I.

DE GENÈVE A ALEXANDRIE.

Partirons-nous? — La caravane. — Le *Mœris.* — Marseille. — Le départ. — La Corse. — Caprera. — La Sardaigne. — Stromboli. — Des Orientaux sur le pont, et leur philosophie. — Messine. — Le culte en mer. — Médecin et mécanicien.

Le mardi 1er mars 1870, à cinq heures du soir, nous sortions enfin du port de la Joliette, et pour la première fois sérieusement je me pris à croire que je verrais l'Egypte et la Terre-Sainte.

C'est que c'était un vieux rêve chez moi, j'ose à peine dire une vieille espérance. Enfant, je me représentais les scènes de l'histoire évangélique, je voyais Capernaum, Nazareth, Bethléhem et Gethsémané; j'étudiais toutes les gravures, bonnes ou mauvaises, que les écoles et les librairies mettaient à ma disposition; même de simples cartes de la Palestine avaient pour moi du charme, et j'y faisais, toujours à chameau, en esprit, des voyages qui ne finissaient pas. Que de fois n'ai-je pas été de

Jérusalem à Jéricho! Que de fois à Damas avec saint Paul! Et jusqu'au voyage des Israélites dans le désert, j'en connaissais à fond les épisodes; ces noms barbares n'avaient rien d'effrayant pour moi; je disais Kibroth-Taava, Bené-Jahakan ou Réphidim, comme j'aurais dit Kornthal, Francfort ou Genève.

Plus tard la direction de mes études, en fixant davantage ma pensée sur l'Orient et sur ses richesses, ne fit que donner un nouvel aliment à mon imagination. L'Orient, c'est en effet le berceau de l'humanité; c'est aussi le berceau du judaïsme, c'est celui du christianisme, c'est celui du mahométisme; c'est le grand théâtre de ces croisades qui ont fait l'Europe moderne et qui ont présidé à la Renaissance. Qui sait? L'Orient est peut-être encore aujourd'hui la clé de voûte de la civilisation, et nous avons beau tourner nos regards vers le soleil qui se couche, en nous efforçant de croire que c'est de l'ouest que nous viendra la lumière, il suffit de murmurer le nom magique de la question d'Orient pour que notre vieille Europe en soit profondément remuée. C'est la patrie de ces Juifs dispersés à tous les vents depuis dix-huit siècles, et que rien encore n'a pu détruire, ni les persécutions, ni les spoliations, ni les proscriptions, ni les supplices, ni même leur endurcissement et leur incrédulité. Témoins involontaires des anciens et des nouveaux oracles, ils sont toujours là, regardant vers l'avenir, c'est-à-dire regardant du côté de Jérusalem, et rappelant que, malgré les apparences contraires, c'est encore là que se trouve le centre moral du monde, comme les moines grecs du moyen-âge prétendaient avoir trouvé son centre matériel qu'ils ont marqué d'une étoile de marbre.

Entre étudiants nous parlions de ces choses, et nous mettions à réquisition tous les atlas, et tous les récits de voyages, jeunes et vieux, sur lesquels nous pouvions étendre la main; pour nous Châteaubriand était un vieux, et Lamartine un contemporain. Mais si, enfant, j'avais pu me contenter d'un voyage en esprit dans le pays de l'Evangile, jeune homme, l'imagination ne me suffisait plus; je voulais voir et toucher; il me fallait y aller moi-même, en personne; c'était un projet, un plan, une résolution. A la longue, cela devint une idée fixe, et j'oubliai complètement de compter avec les voies et moyens.

Les difficultés de la vie se chargèrent d'achever mon éducation sous ce rapport. Je finis par découvrir qu'il fallait du temps et de l'argent, et les années se succédèrent sans me procurer ni l'un ni l'autre. Je prenais patience, mais je ne démordais pas; ce qui était impossible une année, je le remettais tranquillement, mais imperturbablement à l'année prochaine; plusieurs fois je crus que la chose était arrangée. Hélas! il fallait de nouveau renvoyer d'une année, mais, comme dit le poète, on est heureux tout au moins en rêvant, et je continuais d'étudier et de préparer mes notes. Je crois que j'aurais pu faire tout le voyage sans guide, si bien j'avais étudié les routes, les sentiers et les ruisseaux.

Pourtant quelques nuages blancs commençaient d'argenter mon menton, le demi siècle avait passé sur mes jarrets devenus moins élastiques, et un beau jour je me dis: Allons! il faut y renoncer; ce sera pour un de mes fils! — Ce n'était pas sans regret, mais c'était bien sans arrière-pensée; je me résignais comme il faut se résigner à tant de choses quand on avance dans la vie, et je me consolais par la pensée que j'avais au moins espéré longtemps et que cette espérance elle-même n'avait pas été sans quelque jouissance. Un but fixe a toujours son charme, et celui-là m'avait fait travailler et m'avait soutenu dans maintes traverses. Je me rabattis sur de nouvelles études, et quand l'un après l'autre MM. Van de Velde et Pierotti vinrent à Genève nous raconter ce qu'ils avaient vu et nous montrer ce qu'ils avaient rapporté de la Terre Sainte, ils n'eurent pas d'auditeur plus assidu, plus affamé que moi; c'était encore une manière de voyager en Orient.

Un beau jour j'apprends que M. Pierotti va retourner à Jérusalem, et qu'il organise une caravane dans des conditions abordables. Toute ma résignation passée s'évanouit; l'occasion est magnifique, le chef est un homme qui réunit toutes les conditions désirables; M. Pierotti est un homme qui connaît parfaitement le pays, et dont le caractère inspire une entière confiance. Il y a bien des raisons pour que je parte; sans doute il y en a aussi pour que je reste. Deux ou trois mois se passent dans l'incertitude, mais les probabilités penchent de plus en plus vers l'affirmative. Enfin voici le mois de février; le 10, le

15, le 20, je ne suis encore sûr de rien, mais tout est prêt. Le 23, je quitte Genève. Je pourrais aller à Marseille en quinze heures, mais, comme dans le bon vieux temps, j'y mettrai cinq jours ; n'ai-je pas des illustrations, des muses, des amis, des collègues, des parents à visiter sur les bords du Rhône, et dans le midi ? Une heure à chacun. Bientôt je suis dans le pays de la garance et des oliviers, des troubadours et de Pétrarque ; je vois Avignon et Arles ; puis les rivages de la Méditerranée, les pêchers en fleurs, et le ciel de la Provence que je ne connaissais encore que par les livres, et que je trouve plus beau que dans les livres.

Bien des villes ont été tour à tour appelées les reines de la Méditerranée, et la France a naturellement donné cette couronne à la splendide cité que les Phocéens ont bâtie, mais qu'ils ne reconnaîtraient plus, Républicain, je n'aime aucune royauté, mais celle des villes moins encore que celle des hommes ; dans ces suprématies il y a toujours des intérêts sacrifiés, et ces milliers de travailleurs que je vois, travaillant ou ne travaillant pas, encombrant les ports, les rues, les quais, les marchés, j'aurais mieux aimé les voir, pionniers de l'agriculture, défricher ces plaines immenses de la Crau que j'ai traversées le matin et qui semblent n'attendre que la main de l'homme, un canal et des troupeaux, pour devenir aussi fécondes qu'elles sont stériles. Ce qu'on a fait pour les Landes, pour la Sologne, pour certaines plaines marneuses de la Champagne, pourquoi ne le ferait-on pas avec le même succès dans les Bouches-du-Rhône ? Sans doute on a déjà fait quelque chose, mais il faut continuer.

Il n'en est pas moins vrai que Marseille est une splendide ville, et de quelque côté qu'on la regarde, on ne peut que l'admirer, mais nous avons pour le moment bien autre chose à faire ; il s'agit toujours de savoir si décidément nous partons, et quand ? De la gare nous arrivons à la Canebière, puis à la rue Beauveau, puis à l'hôtel, et j'y trouve, fidèles au rendez-vous, notre digne chef et trois ou quatre des amis qui doivent faire le voyage avec nous. Nous partons après demain. Allons, tout est en règle, c'est bien ; respirons ; allons voir les amis, allons visiter la ville, voir le Prado, les docks, le vieux Port, la Joliette, un

neveu, allemand, hélas! et qui ne se doute guère qu'il devra partir dans cinq mois, quoiqu'il soit allié à l'une des meilleures et des plus vieilles maisons de Marseille. Des élections ont eu lieu récemment, et sur toutes les maisons on trouve encore les affiches qui recommandent les unes M. de Lesseps, les autres M. Gambetta ; le commerce a donné 4,000 voix au créateur du canal de Suez, la politique en a donné 14,000 au tribun républicain. Décidément il y a quelque chose dans l'air, sans parler de l'affaire Tropmann, qui finit, et de l'affaire d'Auteuil qui s'instruit, mais dont nous ne saurons rien avant d'être à Jérusalem.

Assez de préface comme cela, dira peut-être quelqu'un de nos lecteurs ; il est temps de nous mettre en route.

Pardon, ce n'est pas une préface ; c'est un simple monologue ; j'aurais peut-être mieux fait de vous en prévenir au commencement de ce chapitre. Mais si vous avez dû attendre cinq minutes, songez aussi que, moi, j'ai dû attendre plus de trente ans. Maintenant plus rien ne nous attache au rivage, et, comme vous, je dis : Partons.

C'est donc le mardi 1er mars que nous nous embarquons. Le *Mœris,* magnifique bateau des Messageries impériales, a cent six mètres de longueur, onze de largeur, et jauge plus de trois mille tonneaux. Admirablement tenu. Dès trois heures nous sommes à bord, surveillant nos bagages, prenant possession de nos cabines, écrivant quelques dernières lettres, et faisant nos adieux aux amis qui nous ont accompagnés. Un départ a toujours quelque chose de solennel ; on voudrait à la fois le retarder et le précipiter. Les puissantes machines du bateau semblent elle-mêmes partager cette hésitation ; la fumée et les sifflements furieux s'échappent tour à tour de la gigantesque cheminée, et parfois un mouvement de queue de l'hélice vient ébranler le monstre tout entier ; mais ce n'est qu'une alerte.

Enfin la dernière sonne ; il est près de cinq heures, et nous sortons du port. La vue de Marseille prise de la rade a quelque chose de magique ; les îles sèches et dénudées, le château d'If, la Quarantaine, ne sauraient nous distraire du spectacle que présente la cité grandiose et maritime, que nous laissons en arrière avec les collines qui lui servent d'arrière-plan, avec ses

monuments, ses forêts de mâts, ses promenades, ses massifs de verdure, ses quais, son activité fiévreuse, les mille feux du gaz qu'on allume, ses souvenirs et ses espérances. Comme nous sortons, d'autres vaisseaux entrent dans le port; ils viennent d'Alger, de Constantinople, de Buenos-Ayres. On parle peu, on est tout à la contemplation. Le ciel est gris; la mer est légèrement houleuse; chacun se pose en lui-même la redoutable question du mal de mer; personne n'est entièrement rassuré. Tout à coup la petite cloche du dîner se fait entendre; on n'a pas voulu nous laisser trop de temps livrés à nous-mêmes; on craint que la réflexion trop prolongée ne soit une mauvaise conseillère, et... à table! Pour ceux qui doutent, c'est le moment critique et décisif; le cœur subira-t-il cette épreuve du dîner? Tout va bien; personne ne bronche, tout le monde y met de la bonne volonté; on prend sur soi, chacun raconte ce qu'il sait d'intéressant de manière à se distraire lui-même et à distraire ses compagnons de route. Nous sommes à table quarante à cinquante personnes; aux premières ils sont un peu moins nombreux; les troisièmes dîneront après nous; les quatrièmes dînent sur le pont, comme ils peuvent, des provisions qu'ils ont apportées, ou qu'ils achètent au restaurant de l'endroit.

Après le dîner nous remontons sur le pont; le soleil est couché; point de lune; quelques étoiles brillent au ciel, plus pures et plus riches que les hauts-fourneaux que nous distinguons encore à terre, et qu'on nous dit être les célèbres usines de la Ciotat où se construisent tant de machines et de locomotives.

Nous faisons un peu connaissance les uns avec les autres. Permettez-moi de vous présenter d'abord mon excellent ami le docteur Pierotti, le chef de notre caravane, qui nous a beaucoup promis, et qui a tenu davantage; gentilhomme autant que savant archéologue, ancien militaire italien, ingénieur en chef de la Terre Sainte sous Surreya-Pacha; c'est sur lui que tout repose. Puis Madame Pierotti, la fille du général Belliard, la digne compagne de notre chef. Mon ami le peintre Hébert, qui sera mon *matelot* pendant toute la campagne; nous partagerons sur mer la même cabine, dans le désert la même tente, et nos chevaux eux-mêmes s'habitueront à marcher ensemble; il est déjà en train de prendre des croquis et son album ira s'enrichissant de

jour en jour. Voici encore l'auteur de la *Concordance biblique*, M. Mackenzie, l'Ecossais devenu Neuchâtelois par un long séjour dans nos contrées et par les nombreux amis qu'il s'y est acquis; il est accompagné d'un de ses compatriotes d'adoption, M. E. de P., et tous deux cherchent en Orient; non pas plus de foi, mais les précieux souvenirs que la foi seule rend vivants.

Madame P. n'est pas de la caravane, mais elle m'a été recommandée à Marseille, et nous nous la sommes annexée à l'unanimité du suffrage universel; c'est une Zuricoise, mariée à un Genevois et qui va rejoindre au Caire son mari employé dans l'administration.

N'oublions pas notre ami, M. le pasteur Hurry, que sa santé a forcé jeune encore de résigner momentanément ses fonctions, et qui, marchant de conserve avec ses deux amis de Neuchâtel, contribue pour sa large part à maintenir dans la caravane un bon esprit de paix et de sérieux.

Ces présentations faites, et si j'ai oublié quelqu'un, nous pourrons toujours le retrouver plus tard, nous sommes à l'aise pour nous promener sur le pont. Que de place, et quelles longues promenades nous pouvons faire en ligne droite. Il faut cependant incliner un peu, tantôt à gauche, tantôt à droite, car ici cinq beaux chevaux, dont trois anglais, qu'un écuyer conduit au vice-roi d'Egypte, gênent la marche; là ce sont huit veaux, une douzaine de moutons, des cages à poulets, des dindons, des paniers de pigeons, pauvres petites bêtes qui ne sont pas destinées à achever vivantes le voyage; ce sont nos provisions de bouche.

Appuyé sur la balustrade, avec deux de nos amis, nous voyons et nous commentons le jeune prince Albert de Prusse, à la taille gigantesque; il descendra à Messine.

Tantôt accroupis, tantôt couchés sur le pont, au risque de ce qui peut arriver, sont deux nègres et quatre ou cinq Bédouins enveloppés de leurs burnous blancs. Un pilote d'Alexandrie, figure bazanée, costume bigaré, un viveur, à ce qu'on assure, s'est également embarqué à Marseille; il retourne à son poste.

M. Hébert et moi nous passons cette première soirée à la poupe du vaisseau, absorbés tour à tour par le scintillement des étoiles, par les feux du rivage, où nous croyons reconnaître

Toulon, et par l'étrange phosphorescence du sillage que nous laissons dernière nous.

Vers 9 heures la fraîcheur de l'air nous engage à redescendre au salon. J'ai là ma précieuse petite Bible avec laquelle je voyage depuis plus de trente ans; je commence la lecture des Psaumes, comme lecture du soir, et je fais tranquillement mon culte au salon. Chacun est occupé; les uns écrivent des lettres ou leur journal; d'autres jouent au trictrac, d'autres aux cartes ou aux dominos; quelques-uns boivent de la bière, du thé ou du café; Hébert dessine et peint; il vient de commencer le portrait du pilote d'Alexandrie; les Musulmans un peu larges d'idées le laissent faire; ils assurent que d'après leur loi la sculpture seule est défendue, et en général tout ce qui peut projeter une ombre quelconque; la peinture à l'huile est prohibée à cause de l'empâtement possible du portrait, mais l'aquarelle, la sépia sont permises. Voilà de l'exégèse, et qui doit faire envie à plus d'un moderne scolastique. C'est ainsi que l'on tourne les textes.

Nous sortons aussi nos buvards et nous nous mettons à écrire; il y aura bien des lettres à destination de Genève, et c'est à Messine que nous les jetterons à la boîte. Hâtons-nous, car il faut qu'à 11 heures tous les feux soient éteints.

Mercredi 2 *mars*. (Extrait d'une lettre particulière.) J'ai été toute la journée plongé dans les souvenirs. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; mais il est bon de se rappeler qu'elles sont meilleures. Nous avons de la peine à nous faire à l'épreuve, mais si nous mettions dans une balance les biens et les maux; surtout si nous comparions ce que nous faisons pour Dieu avec ce qu'Il fait pour nous, nous n'oserions plus murmurer... Temps magnifique. Pas un malade à bord; une mer faite exprès. Ce matin en m'éveillant, vers 6 h. 3/4, nous étions en face de la Corse; nous avons longé pendant quelques heures ses côtes blanches et ses rivages escarpés; nous avons vu de près Ajaccio, Bonifacio, puis nous sommes entrés dans le détroit; on nous montre la place, ou à peu près, où la *Sémillante* a péri il y a douze ou quinze ans. Le détroit est semé d'îles; nous remarquons la Madelaine, avec deux vapeurs à l'ancre, mais chauffant, et par trois fois nous voyons paraître puis disparaître, l'île

de Caprera, avec la maison blanche qu'habite l'illustre patriote italien. Personne parmi nous n'était assez poète pour imaginer que dans six mois Garibaldi serait en France, combattant dans les rangs de la république française, et député au Parlement de Bordeaux.

Nous avons à notre droite la Sardaigne; on nous fait admirer de loin une des curiosités du pays, un rocher bizarre qui se dessine sur la hauteur dans le ciel bleu et qui rappelle un peu la lourde encolure d'un ours; il est connu comme tel de tous les voyageurs. Naturellement il change de forme à mesure que le vaisseau change de place, et d'un certain point il ressemble plutôt à un aigle ou à un grand condor.

Au milieu de ce groupe d'îles, toutes nues et desséchées, nous naviguons de point de vue en point de vue comme nous eussions navigué sur un de nos lacs. Les montagnes sont plus basses et moins belles; pendant plusieurs heures pas trace d'habitations, ni maisons, ni fumée, ni champs, ni murs, ni troupeaux. N'y aurait-il donc rien à faire? Est-ce incurable stérilité du sol? est-ce défaut de culture ou de volonté chez les habitants? Il y a là de belles forêts, en Sardaigne surtout, qui supposent cependant des sources et une terre végétale abondante. Victor-Emmanuel devrait y penser.

Cà et là, au fond d'une crique, deux ou trois bateaux de pêche, et à mesure qu'on approche du phare de Cagliari, quelques maisons.

Nous sommes sortis du détroit vers 4 h. Bientôt la nuit est venue; à 7 h. on ne voyait plus les côtes de la Sardaigne; le phare seul brillait encore et se distinguait parfaitement à dix lieues de distance.

Longue conversation avec le médecin du bord. Il m'a beaucoup parlé de B. et de M. avec qui il a étudié à Paris. M. voulait absolument « le convertir; c'était sa marotte. » Je lui ai demandé de quelle religion il était; il m'a répondu : Catholique et libre penseur. — Et matérialiste aussi, ai-je ajouté, d'après ce que vous m'avez dit. — Oui, oui. — C'est que cela jure terriblement ensemble, tant de choses différentes!

Jeudi 3. La mer est unie comme un lac. Le bateau marche lourdement; le capitaine s'en plaint, il assure que la quille doit

être encrassée par des herbes et des coquillages; c'est sa dernière course; dès son retour à Marseille, le *Mœris* sera tiré à bord pour être nettoyé. Nous ne filons guères que neuf à dix nœuds à l'heure.

Ce matin j'ai été réveillé par le bruit que faisait M. Hébert en s'habillant. — Heure? lui dis-je en me frottant les yeux et en économisant les mots. — Huit. — En un clin-d'œil me voilà sur le pont. Le soleil sortait de la mer. — C'est par distraction que je vous ai dit huit heures, reprend mon imperturbable voisin; il n'est que six heures et quart. Pourtant je n'ai pas regretté de m'être levé si tôt. Le spectacle était magnifique. Le seul inconvénient, c'est que nous ne savions pas où poser le pied; on faisait la toitette du bateau. Chaque matin on lave à grande eau, on récure, on cire, on polit jusqu'au dernier recoin; il faut qu'à sept heures, quand le capitaine vient faire sa ronde, tout soit comme neuf.

Et ce n'est pas du luxe quand on se rappelle que nous possédons à bord des Orientaux, et que dans le nombre quelques-uns sont couverts de vermine, tranchons le mot, de punaises, qu'ils subissent stoïquement comme leur étant envoyées par la volonté de Dieu. Cela me rappelle qu'une fois dans le Midi, chez N. qui m'avait invité à loger chez lui, j'aperçus, au moment de me coucher, une, deux, dix, vingt, cinquante de ces hideuses créatures. Naturellement je passai la nuit sur une chaise, et encore sans me croire entièrement à l'abri, par conséquent aussi sans goûter un sommeil bien tranquille. Le lendemain, timidement, en rougissant, mais avec le sentiment d'un devoir à remplir, je me hasardai à communiquer à mon hôte ma triste découverte, dans son intérêt. Ah! ce n'est rien; me répondit-il en riant; dans notre chambre il y en a bien davantage. — Bah! lui dis-je étonné; et que faites-vous pour cela? — Nous nous grattons.

Allons, cela prouve que toute philosophie n'est pas perdue en Europe; mais il y en a de plus philosophes encore; car je crois que mes Bédouins ne se grattent même pas : voilà la différence entre l'homme civilisé et celui qui ne l'est guères.

9 *heures du soir*. Nous venons de passer les îles Lipari à notre droite, et le Stromboli à gauche, mais sans aucune manifestation éruptrice. En face de nous, bien loin, mais assez dis-

tinct, l'Etna couvert de neige. Dans quatre heures nous serons à Messine.

Vendredi 4 mars. (Jour de naissance de J.) — La journée est assez bonne, quoique nous ayons plusieurs cas de mal de mer, dont j'ai traité et guéri un avec *cocculus.* La nuit dernière nous nous sommes couchés tard, à cause de notre arrivée à 1 heure du matin dans le port de Messine. Tout ce que j'ai pu voir de la ville c'est le quai éclairé au gaz et, perpendiculairement à la mer, plusieurs petites rues montantes. Nous serons peut-être plus heureux au retour. Mais la vue qu'on a du bateau est curieuse. Comme nous entrions dans le port, il nous était facile de voir, sans toutefois les bien distinguer, une foule de petites barques qui s'avançaient vers nous en silence et glissant dans l'ombre. Tout-à-coup une lumière brille, puis une seconde, une troisième; toutes ces barques s'illuminent en abordant le *Mœris.* Ce sont autant de boutiques en plein vent; chacun fait son étalage, fruits ou bijoux, oranges et coraux, provisions de voyage ou souvenirs de Messine ; chacun crie sa marchandise ; tous parlent italien, mais ils s'exercent à prouver aussi qu'ils savent un peu d'anglais. Plusieurs passagers descendent les deux étages qui les séparent des bateaux-marchands, et suivant leurs goûts ou leurs appétits, ils vont marchander chez l'un ou chez l'autre. Les marchands de comestibles ont peu de chances; nos voyageurs et nos voyageuses sont surtout séduits par ce qui brille, des colliers, des bracelets, des crucifix, des diadèmes, des médaillons; tout cela dans des écrins. On essaie un peu de tout, mais c'est cher et c'est faux; ces promenades de nuit, en pleine eau, ne sont pas faites pour conserver longtemps la fraîcheur d'objets qui d'ailleurs sont manipulés par toutes les mains et qui passent bien vite à l'état de rossignols. Comme spectacle, cela vaut la peine d'être vu, mais c'est tout. Après un dernier coup d'œil sur la ville, sur la mer, sur le phare, sur les côtes calabraises qui sont à notre gauche, sur Reggio qui brille encore à quelques lieues de là, sur ce détroit que Garibaldi a traversé en barque, lorsqu'il se rendit de Palerme à Naples pour en chasser Ferdinand, nous nous décidons à descendre dans nos cabines. Il est deux heures du matin; à cinq heures et demie nous sommes de nouveau sur

pied pour voir le lever du soleil, l'Etna et les montagnes de la Calabre.

5 *Mars*. Aujourd'hui nous avons enfin quelques vagues, assez pour faire danser le bateau, pas assez pour nous rendre malades; assez pour déranger l'équilibre des promeneurs, pas assez pour donner le mal de mer. Quelques personnes cependant me font redemander du *cocculus;* elles paraissent s'en bien trouver. Il y a de la pluie et du vent dans l'air, et la chaleur est étouffante. Nous longeons, mais à distance l'île de Crête; malheureusement des nuages à l'horizon nous empêchent de rien distinguer. St-Paul a navigué sur cette mer; il a vu les mêmes horizons; nous avons dû couper au moins deux fois la route qu'il suivit en se rendant à Rome.

Dimanche 6 *mars*. Jour paisible, mer étincelante, chaleur d'Afrique; plusieurs mouettes, quelques pigeons venus de Crête, deux ou trois passereaux venus on ne sait d'où, voltigent autour du vaisseau et se posent quelquefois sur nos vergues lorsqu'ils sont trop fatigués. A distance on voit quelques souffleurs et leurs évents.

Ce matin nous avons célébré le culte à bord. Le capitaine, dès le premier mot, nous a gracieusement offert le salon des dames, J'ai lu Actes XXVII et Psaume CVII. Un grec et plusieurs catholiques se sont joints à nous; il y avait aussi trois dames anglaises.

Notre mécanicien est un vieux routier, coutumier des mers de la Chine; il croit à l'immortalité de l'humanité, mais pas à celle de l'âme; il hait l'empire et tous les despotismes, et il se résigne à la mort comme une bête qu'on abat. Il m'invite quelquefois à un bout de conversation, et il m'engage à profiter de sa cabine toutes les fois que cela me conviendra; elle possède un excellent petit canapé très-commode et très-agréable.

Ce soir une lune de toute beauté, un ciel d'Orient, des étoiles inconnues; nous restons longtemps sur le pont à cause de la chaleur. Demain matin nous nous réveillerons à Alexandrie.

CHAPITRE II.

D'ALEXANDRIE A BEYROUT.

Alexandrie. — Une heureuse rencontre. — La douane. — Vie orientale. — Une course à travers la ville. — Le passé et le présent. — Le *Manzaleh.* — Rosette et Aboukir. — Port-Saïd, le village arabe et le Canal. — Familles protestantes. — Jaffa. — La colonie américaine. — La maison de Simon corroyeur. — La fontaine d'Abon-Nebout. — Capitaines et conscrits. — Les côtes de la Palestine.

Lundi 7 *mars, au soir*. Hélas! nous sommes maintenant quatre dans notre petite cabine; c'est un véritable étouffoir. Et encore sur les côtes d'Egypte. Mais ne nous plaignons pas trop; nous avons eu une journée vraiment féerique.

Féerique? est-ce bien le mot quand on parle d'Alexandrie? Oui et non; tout est relatif. Pour moi c'était féerique, parce que c'était la première fois que je touchais la terre d'Orient, que je voyais les gens d'Orient, une ville d'Orient, la vie d'Orient.

Arrivés ce matin vers 5 heures en vue d'Alexandrie, nous nous sommes levés au plus tôt, avec le pressentiment d'un pêle-mêle et d'un brouhaha qui n'accompagnent pas toujours les déménagements. Il nous faut quitter le *Mœris,* ce bon Mœris qui nous a si bien conduits jusqu'ici et auquel nous nous étions si bien habitués. Vite, une tasse de café; vite, l'arrangement des bagages. Il faut penser à tout; M. Pierottti est là, tranquille en apparence, mais vigilant. Rien ne presse, nous dit-il. Avant que nous descendions à terre, il se passera encore quelque temps. La barque chargée des dépêches, avec le drapeau rouge et blanc, M. I. (Messageries impériales), s'éloigne seule. D'autres barques s'approchent avec le croissant pour drapeau; c'est la police égyptienne. Nous sommes sur le pont, admirant les

mille mâts qui remplissent le port; ces immenses et innombrables bateaux à vapeur, ces vaisseaux de toute forme, de tout tonnage et de tout pavillon, anglais, lévantins, turcs, russes, autrichiens, français, italiens; la jetée qui sépare le vieux port du nouveau; le phare, les entrepôts, les minarets, les églises, la douane, de grandes maisons aux toits plats, quelques autres construites à l'européenne. Des dauphins prennent dans la mer leurs ébats du matin; de petites barques s'approchent, chargées d'hommes de toutes les couleurs et de tous les costumes; partout on entend des cris assourdissants.

Pendant que nous nous promenons sur le pont, admirant ce spectacle entièrement nouveau pour la plupart d'entre nous, et attendant qu'on nous permette d'aller à bord (il est à peine 6 1/2 h. du matin), un Monsieur tout habillé de noir, mais portant le fez rouge du pays, m'aborde cordialement par ces paroles : Hé, Monsieur le pasteur, quelle heureuse rencontre! Qu'est-ce qui vous amène de bon dans ce pays? Et il m'embrasse. Je ne le connaissais pas, ou du moins je l'avais perdu de vue; mais il m'avait reconnu. C'était le mari de notre aimable compagne de voyage, Mad. P. A plus d'un égard, ce fut pour nous aussi une heureuse rencontre. Grâce à la place qu'il occupait dans l'administration, M. P. avait sa barque et ses hommes; il avait aussi le droit de nous laisser descendre à terre, et bientôt nous voilà voguant à force de rames vers une maison grise, justement redoutée dans tous les pays à cause des abus de pouvoir dont elle est trop souvent l'innocente complice; je parle de la douane.

Mon passeport était en règle; dans mes bagages il n'y avait rien de suspect; cependant je n'étais pas rassuré. Que de fois n'avais-je pas passé à Annemasse, à Bellegarde ou à Saint-Louis, dans les conditions de la plus parfaite innocence, et j'avais été molesté, fouillé, toisé, interrogé, suspecté. Une fois même on avait voulu à toute force que je fusse un Polonais. Sans doute cela date de loin, mais j'ai conservé de ces souvenirs du jeune âge une impression ineffaçable, et je suis tout étonné et encore plus reconnaissant quand je rencontre, comme cela arrive quelquefois, des directeurs ou des employés qui ne se croient pas obligés d'être insupportables, et qui s'en tiennent au côté fiscal de leurs fonctions.

Je fis part à M. P. de mes soucis. « Ne vous inquiétez de rien, » me dit-il. En effet nous abordons; on nous fait entrer dans une belle salle, toute garnie de divans; on me présente à deux ou trois Genevois qui sont là; on apporte des chibouques et de petites tasses de moka à l'orientale, c'est-à-dire avec le marc. La caravane ne tarde pas à être au complet; quelques autres personnes sont aussi là; tout le monde a eu sa part de l'hospitalité, et j'attends encore la visite de la douane, quand on vient nous prévenir que tout est fini, et que nous pouvons partir. Grand merci à M. P. qui nous avait valu cette dispense, le café et l'hospitalité du chibouque; nous lui faisons nos adieux, ainsi qu'à sa jeune et digne compagne; ils m'engagent à descendre chez eux quand j'irai au Caire.

En sortant du salon où nous avons été si bien reçus, nous entrons dans le vaste monde. Quelle foule, et quels cris! Je monte sur la banquette d'un omnibus pour mieux voir; nous allons sur la place des Consuls, à l'Hôtel Oriental. On ne se fait aucune idée chez nous de ce que peuvent être ces villes de l'Orient; pas de pavé; des rues sales, parfois arrosées, jamais balayées; tous les détritus possibles au milieu de la rue, dont le centre est toujours moins élevé que les côtés; parfois on dirait un petit fossé. Des chiens les parcourent, rongeant les os qu'on leur jette et les cadavres qui tombent; ce sont les seuls balayeurs de l'endroit. Et quels types humains! Des Maures, des Arabes, des Berbérins, des mulâtres, des nègres, des femmes voilées, des enfants presque nus jouant et se roulant dans les rues; tout cela avec des anneaux, des bagues, des bracelets à profusion; des Européens au costume plus sévère, mais uniformément coiffés du fez rouge; des boutiques de toute espèce, toutes larges ouvertes, des bazars; des marchands de pastèques, d'orangeade ou de limonade, criant leur marchandise; des voitures de place conduites par des nègres; de charmants ânes de diverses tailles, les uns aristocratiquement harnachés, les autres portant humblement des outres pleines d'eau; des âniers de toutes couleurs; des chameaux lourdement chargés, marchant plus lourdement encore et tournant bêtement la tête de droite et de gauche, comme pour faire croire qu'ils s'intéressent à quelque chose; des bachi-bouzouks; du blanc, du bleu, du vert, du jaune, bref toutes

les couleurs de l'arc-en-ciel, toutes les richesses, toutes les misères en raccourci; voilà ce que m'a laissé ce premier coup-d'œil jeté en passant à travers les rues et les ruelles d'Alexandrie.

Je ne raconterai pas les origines de cette riche cité, ni ce qu'en dit Strabon. Tout le monde sait qu'elle fut fondée en 331 par Alexandre sur l'emplacement d'une petite bourgade nommée Rhacotis, et que le conquérant du monde, mort de ses excès, y fut enseveli dans un cercueil d'or. Bientôt elle devint une des reines du commerce. Ptolémée Soter l'agrandit et lui donna deux ports; ce fut pour cette ville une époque de prospérité inouïe; le nombre de ses palais, de ses temples et de ses monuments était prodigieux; les savants et les poètes y accouraient de toutes parts; sa bibliothèque, fondée par les Ptolémées, fut en peu de temps la plus riche de l'ancien monde. Son mouvement intellectuel déteignit non-seulement sur la philosophie et sur les sciences, mais encore sur le judaïsme et sur le christianisme lui-même.

Elle eut à souffrir, en 48 av. C., lorsque César, après la bataille de Pharsale, poursuivit Pompée et fit pendant sept mois la cour à Cléopâtre, mais elle n'en conserva pas moins longtemps encore sa grandeur et ses richesses. Elle ne commença réellement d'être atteinte que sous Aurélien d'abord, en 273, puis en 389 sous Théodose qui détruisit le Serapeum, ensuite sous le Musulman Amrou en 641. A cette époque elle comptait cependant encore 4,000 palais, autant de bains, 400 cirques ou théâtres, 12,000 jardins. Les juifs, au nombre de 40,000, habitaient un quartier séparé. Elle se releva un instant vers l'an 1500, quand la découverte du Cap eut ouvert au commerce de nouvelles perspectives, mais en 1517 elle fut définitivement conquise et ruinée par les Turcs. Sa population, qui avait été d'environ 600,000 âmes aux jours des Ptolémées, ne s'élevait plus en 1777 qu'au chiffre modeste de 6,000 habitants.

L'expédition française de 1798 lui rendit un peu d'indépendance, et Méhémet-Ali qui rêvait pour son pays un avenir meilleur s'occupa de relever Alexandrie; il en fit une de ses capitales, le centre de sa marine et l'une de ses résidences ordinaires. Aujourd'hui, pour autant qu'on peut hasarder des chiffres quand on parle de l'Orient, Alexandrie est une ville de cent à

cent cinquante mille âmes. Châteaubriand dit qu'il y en a eu jusqu'à trois millions.

Il faut distinguer ici, comme à peu près partout, le quartier européen, le quartier turc et le *village* arabe; ce dernier est souvent le plus considérable comme population, mais il est toujours misérable, sale et inabordable à force de vermine. Gardez-vous comme du feu d'en approcher, si vous ne voulez pas devenir une nouvelle édition de la Curiosité punie.

Nous avons été visiter l'église latine, entourée de son couvent et d'un hôpital. On prétend, mais sans preuves, que le corps d'Alexandre reposerait sous les fondations du couvent; Strabon le met, avec les tombeaux des rois, beaucoup plus à l'est, près de la porte de Rosette et du temple de Neptune. Nous visitons encore à la hâte l'église grecque, assez lourde, le couvent, les aiguilles de Cléopâtre, qui datent de Dioclétien, la colonne de Pompée (30^m de haut, 3^m de diamètre), l'église anglaise, l'église allemande, les ruines de l'ancien palais de Ptolémée, avec le Museum et la Bibliothèque. L'architecture orientale a des mérites, mais elle ne supporte pas la médiocrité, et quand les clochetons, les coupoles ou les dômes ne sont pas bien réussis, ils ont vite quelque chose de massif et d'indigeste.

Le pasteur allemand, M. Lutke, m'a donné pour la route et pour le retour des adresses et de bonnes directions.

Mais le temps presse. A 6 h. déjà nous devons nous rembarquer. Je dîne à la hâte d'une tasse de café et d'un narguiléh, en vue du port. Encore un coup-d'œil sur la place des Consuls, la Bourse, les Postes, et nous voilà sur le *Menzaleh.*

Changement complet du personnel; foule à bord, des Grecs, des Arabes, des Arméniens; plusieurs malades; des moines franciscains en route pour Jérusalem, une grosse savoyarde, un pasteur anglais et sa femme, un évêque wesleyen; curieuse population. Sans compter tous ces Bédouins accroupis sans mouvement sur le pont, semblables à des paquets blancs, jaunes, rouges ou orange.

Le *Menzaleh* est un peu plus grand que le *Mœris,* mais moins bien aménagé; ce n'est plus la grande ligne des Indes, c'est le cabotage des échelles du Levant; nous prendrons de tout en chemin, chevaux, conscrits, légumes, fellahs, ballots, etc.

Nous gagnons le large, à cause des sables et des bas-fonds qui s'avancent assez loin dans la mer. Nous distinguons à peine à l'horizon le promontoire d'Aboukir, quelques palmiers et des minarets, qu'on nous dit être Rosette; les eaux sont grises, car à trois lieues des côtes, nous sommes encore dans l'embouchure du Nil, mais elles sont salées, parce qu'il y a déjà lutte entre le Nil et la mer; une sorte de barrage naturel, blanc d'écume, nous montre l'endroit où le Nil, enfin vaincu et absorbé par la mer, cesse de lutter contre elle et de revendiquer une vie à part. Nous sommes de nouveau en pleine mer, entourés d'azur où que nous portions les yeux. Ciel magnifique, temps splendide.

Port-Saïd, mardi 8 *mars*. Arrivés à 2 h. après minuit. C'est le golfe de Damiette, à peu près l'ancienne Péluse. Levés de grand matin, après avoir assez mal dormi, nous avons vu de loin les derniers feux du phare, puis le soleil se lever, et les immenses jetées de Port-Saïd se profiler à l'horizon, pendant que d'autres vaisseaux, et notamment un vapeur anglais à trois mâts, s'avançaient comme nous vers ce chef-d'œuvre de l'industrie et de la civilisation au 19e siècle. Entrés dans le port vers 7 h. et pour ne repartir qu'à 5 h. du soir, nous décidons de rester à bord jusqu'après le déjeuner, c'est-à-dire jusque vers 10 h.

Port-Saïd ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite. On m'avait dit : Ce n'était il y a dix ans qu'un misérable village de 12 à 1,500 âmes; aujourd'hui il compte 15,000 habitants; il y en aura 150,000 dans dix ans. Je ne suis pas prophète, et je ne sais pas ce qui en sera dans dix ans; mais pour aujourd'hui ce n'est guère une ville de 15,000 habitants, à moins que l'on ne comprenne dans ce chiffre les 10 à 12,000 Bédouins du village arabe qui est situé dix minutes plus au Sud; et encore atteindra-t-on difficilement les quinze mille.

Port-Saïd se présente comme un grand village, exceptionnellement orné de quelques grandes maisons, entrepôts, consulats et hôtels; voilà tout. Le reste, ce sont des maisons à un étage, deux tout au plus; les rues, non pavées, sont droites et bien alignées, mais n'ont rien de grandiose que leur largeur, qui n'est guère un avantage dans ces climats brûlants; l'église latine n'a ni flèche ni clocher.

Mais nous débarquons, et si la ville n'a rien encore qui nous attire, sa situation, son histoire, son avenir parlent à l'imagination. L'entrée du canal, c'est comme l'entrée d'un nouveau monde. Sur nos têtes le ciel bleu, sous nos pieds la mer bleue, au loin les sables gris du désert, les eaux grises du lac Menzaleh, et des milliers de flamands qui s'y promènent ou s'y baignent.

Notre aimable guide qui sait tout, et qui est partout chez lui, M. Pierotti, nous pilote on ne peut mieux et nous engage à visiter avant tout ce merveilleux canal qui s'ouvre à notre gauche et qu'il a lui-même si souvent visité avant son achèvement. Bateaux-poste, petits vapeurs, barques et nacelles, vaisseaux marchands, grands steamers venant des Indes; sur le rivage, chevaux, chameaux et bédouins; solitude aussi loin que l'œil porte en dehors des berges du canal; pas un brin de végétation; frémissement de l'air sous l'action du soleil et commencement de mirage; fils télégraphiques le long de l'eau; conduits de fonte; il y en a deux qui apportent à Port-Saïd l'eau du Nil, seule eau qui desserve la nouvelle ville; coquillages innombrables que le pied foule à regret; voilà tout ce que nous voyons pour le moment de cette terre des Pharaons et des Ptolémées, de Joseph et de Moïse. Quelque part, un peu plus loin, vers AlKantara sans doute, le Sauveur a franchi ces déserts, fuyant, enfant, devant le cruel Hérode.

Après une promenade de deux heures, la compagnie se sépare; chacun veut vaguer un peu pour son compte. M. Hébert va prendre des croquis. Moi, je vais à la recherche des protestants qui ne peuvent manquer de se trouver dans l'endroit; il y en a partout. J'entre au café du Louvre, place Lesseps, je me fais servir un verre de bière (60 centimes), et au bout d'un moment je demande à haute voix à la maîtresse du comptoir si elle pourrait m'indiquer quelques protestants dans la ville. — Oui, me dit-elle. — Mais en même temps un Monsieur qui faisait sa petite partie non loin de moi, s'arrête, lève la tête, et me demande pourquoi. — Je suis pasteur, lui dis-je; de Genève; et en passant je serais heureux de voir quelques coreligionnaires. — Que cela tombe bien! me dit-il; mon frère a justement une fille à baptiser.

Nous allons chez son frère. Ils sont horlogers, du canton de

Neuchâtel, et nous nous trouvons avoir naturellement des amis communs. Ils connaissent d'autres protestants à Port-Saïd, et nous allons les voir.

Plus loin, me promenant seul, j'avise une *Laiterie suisse :* Etes-vous bien Suisses, dis-je en entrant? — Non, mais il y a des suisses qui tiennent l'auberge à côté. J'y vais, et le maître de la maison m'accueille avec enthousiasme ; c'est un ancien aubergiste du canton de Vaud, chez qui j'avais logé plus d'une fois. Ailleurs ce sont des employés, des mécaniciens, des modistes, des cafetiers, des comptables. Tous ils me demandent s'il n'y aurait pas moyen d'avoir un pasteur pour la contrée, et tous semblent d'accord à penser que Port-Saïd est la seule ville du canal qui ait de l'avenir.

Que de laides et chétives maisons ! quels misérables quartiers que ceux qui s'éloignent de la douane! Tout cela est bâti sur le sable, les rues sont du sable, mais les immondices que l'on jette sur la voie publique, légumes, coquilles d'œufs, vieux os, débris des repas ou balayures de la maison, tendent peu à peu à changer ce sable en terre végétale. Si seulement on avait de l'eau ! On dit que dans deux ans un canal apportera de l'eau du Nil en abondance ; alors aussi on pourra s'occuper de planter et d'arroser.

Il faut que la sécheresse soit bien grande pour qu'on ne trouve pas même des cactus en pleine terre. Mais là où il y a de l'eau l'abondance naît à l'instant; nous allons faire notre visite à M. X., et nous y trouvons, grâce à l'eau qu'il paie fort cher, des serres et un jardin où toutes les plantes des tropiques se sont donné rendez-vous. C'est d'une richesse inimaginable.

Le consul de Prusse, M. Bronn, que j'ai fini par trouver (il avait été retenu tout le jour par le service des bateaux et des dépêches) m'accueille de la façon la plus cordiale ; il m'engage vivement à revenir et se met à ma disposition pour tout organiser en cas de besoin.

En retournant au *Menzaleh*, comme je traversais le quai près du marché, j'entends des cris affreux sortir d'une hutte de roseaux qui se trouvait là près de la douane. C'était un malheureux arabe que la justice était en train de fouetter pour lui apprendre à ne plus s'approvisionner d'oranges sans permission ;

au bout d'un instant, l'exécution finie, il sortit de là le front haut et l'air aussi insouciant que si rien ne s'était passé. Son péché était lavé par la peine qu'il avait subie. On prévient les européens, s'ils entendent pousser des cris de ce genre, ou s'ils sont témoins d'une semblable exécution, de ne se mêler de rien et de ne pas avoir l'air de s'en émouvoir; la justice pourrait prendre toute remarque pour une critique, et là comme ailleurs, elle est susceptible et jalouse; si même elle fait une faute elle tient à honneur de ne pas la réparer.

Mercredi 9 mars. Jaffa 8 heures du matin. — Hier soir nous avons quitté Port-Saïd à 5 h., et aujourd'hui de bonne heure, depuis le lever du soleil, nous sommes en présence de Jaffa, la première ville de la Terre Sainte que je toucherai. A droite s'étendent à perte de vue les côtes des Philistins, et toute cette terre basse, relativement récente, qui semble n'être formée que d'alluvions. C'est à peine si l'on y discerne des vestiges de hameaux. En face de nous, Jaffa; derrière Jaffa, la plaine de Saron et les montagnes de Juda. A gauche dans le lointain, les collines d'Ephraïm et la Samarie. Au nord, le long de la côte, le torrent de Jaffa; plus loin Césarée.

Jaffa! que de souvenirs! C'est la Joppe historique, dont le nom même signifie beauté, l'ancienne ville des Philistins, la première ville de la tribu de Dan, le port où se déchargeaient du temps de Hiram roi de Tyr, les cèdres employés à la construction du temple de Salomon (2 Chron. 2, 16. cf. Esd. 3,7); c'est là que Jonas s'embarqua pour se soustraire à l'ordre miséricordieux qui l'envoyait à Ninive; c'est là que Pierre ressuscita Dorcas, et qu'il reçut bientôt lui-même la vision qui l'envoyait à Césarée et le faisait missionnaire auprès des Gentils (Jonas 1, Actes 9 et 10).

La mythologie et la fable ont aussi leurs légendes. Andromède y fut délivrée par Persée; Pline rapporte que Scaurus aurait apporté à Rome les os du monstre, et du temps de St-Jérôme on montrait encore le rocher et l'anneau auquel Andromède fut attachée. Joppe, d'après d'autres, serait une des plus anciennes villes du monde; elle existait avant le déluge; c'est là que Noé entra dans l'arche; c'est là enfin que Noé serait mort et enterré.

Ce que nous savons de plus positif, c'est que c'était le seul

port de la Palestine au temps de David, et encore il était bien mauvais. Détruite une première fois par Cestius, une seconde fois, comme repaire de pirates, par Vespasien, elle devint un siége épiscopal sous le règne de Constantin. Benjamin de Tudela l'appelle Gapha. A l'époque des croisades elle fut tour à tour prise et reprise par Saladin et par Richard Cœur de Lion. Blanche, fille de saint Louis, y naquit. Lorsque les chevaliers quittèrent la Terre Sainte, Jaffa retomba sous le joug des Sultans d'Egypte, ensuite sous celui des Turcs. En 1647 Manconys n'y trouvait plus qu'un château et trois cavernes.

Il est donc évident que la ville actuelle n'a guère plus d'un siècle et demi ou deux siècles, et les antiquités qu'on nous montrera sont frappées d'avance d'une espèce d'interdit.

Nous restons à bord jusqu'après déjeûner. De loin la ville qui s'élève en dos d'âne au-dessus de la mer, et qui ne nous présente que la belle façade de ses maisons et de ses couvents, se découpe en amphithéâtre sur le bleu du ciel et présente l'aspect le plus pittoresque. Elle rappelle un peu St-Saphorin sur les bords du lac de Genève.

Pendant que j'écris, on est en train de décharger le bateau, gens, bagages, chevaux et marchandises; une foule d'Arabes et de nègres sont à bord, faisant entendre des cris étourdissants. Veillons sur nos effets, car tous ces hommes veulent s'en emparer sous prétexte de nous rendre service; jamais je n'ai vu de portefaix plus enragés pour tout prendre; il faut quelquefois leur donner des coups de canne pour les forcer à lâcher prise. Deux d'entre eux se disputaient mon sac de voyage qu'ils voulaient à toute force descendre à bord; M. Pierotti leur a fait entendre raison avec son poing. On est assourdi de ce tumulte. Impossible d'écrire.

Le soir à 8 h. Oui Jaffa est très-beau, mais surtout de loin. Malgré le bruit qui se faisait autour de moi, malgré tout ce qu'avait d'excessif le déménagement qui s'opérait autour de nous sur le bateau, les sifflets de la machine, les grincements des poulies, les beuglements des bœufs qu'on descendait, et la foule de ces arabes à demi-furieux qui ne pouvaient soulever un poids de dix kilos sans pousser des cris, je restais sous l'impression solennelle que j'avais devant moi le pays de la promesse et que bientôt j'allais le toucher.

A notre tour nous descendîmes dans une barque ; nous franchîmes sans trop de peine la passe étroite qui donne entrée au port; nous admirâmes, sans les envier, ces rochers à fleur d'eau qui rendent le passage si difficile, même par un temps calme, et dont l'un fut le rocher d'Andromède, et nous abordâmes. Je ne pus m'empêcher de ployer le genou sur cette terre de tant de souvenirs, et de consacrer au recueillement et à l'action de grâce les premiers instants de cette arrivée inespérée en Palestine. A ce moment, s'il m'eût fallu retourner en Europe, je l'eusse fait sans murmurer; j'avais au moins touché le sol de la Terre Sainte. Et d'un autre côté, quand je pensais que nous n'étions qu'à douze lieues de Jérusalem, j'étais tenté de m'y rendre immédiatement sans m'inquiéter de Beyrout ni de Damas. Il est probable que je l'aurais fait si j'avais été seul.

Maintenant en route, et voyons d'un peu près cette ville des Danites. Je ne crois pas avoir vu de ma vie une ville plus crasseusement sale. C'est jour de marché. Du fumier partout. Des ânes, des chameaux, des chamelles, des chamelots couchés dans leur fumier. Du blé, de l'orge, des figues sèches, des pruneaux, des dates, des fromages, étalés par terre. La grande rue est de la largeur de la rue de Toutes âmes à Genève, vieux style, mais pas aussi droite, ni aussi belle, ni aussi régulière, infiniment plus mal pavée, et deux fois aussi longue; des voûtes ouvrent à droite et à gauche dans toute sa longueur; ce sont des magasins, des cafés, des cordonniers, des souliers rouges, des bazars, des coiffeurs, des marchands de pastèques, des marchands d'oranges (quinze des plus belles pour soixante centimes), et partout des hommes qui crient et qui hurlent. Quelles poitrines! A droite de petites rues, de vrais cassecous, mènent à la partie haute de la ville. Le drapeau turc flotte sur la maison du pacha; plusieurs consuls ont également arboré leurs couleurs.

Nous visitons les fortifications; cinq pièces de canons non rayés, et des fossés que nos gymnasticiens ne se hasarderaient pas tous à franchir d'un bond. Ces fossés nous rappellent qu'en effet Jaffa est aussi une ville de guerre; elle fut prise d'assaut par les Français le 6 mars 1799; Bonaparte y fit 4,000 prisonniers albanais, et pour ne pas s'embarrasser de bouches inutiles

il les fit froidement massacrer par ses soldats. Les nécessités de la guerre! dira-t-on. Mais quand on est si peu douillet que cela pour son compte, il ne faut pas être trop douillet non plus lorsque d'autres invoquent à leur tour ces mêmes cruelles nécessités. « L'armée exécuta cet ordre en frémissant, » dit M. Thiers, On se console de semblables horreurs en pensant au chirurgien Desgenettes qui fit tout pour guérir et sauver les pestiférés de Jaffa.

A peine hors de la ville, nous sommes en pleine et luxuriante végétation. La grande route de Jérusalem est bordée de sycomores; partout, à droite et à gauche, des promenades à travers champs, des sentiers fleuris, des grenadiers, des palmiers, des citronniers, des cactus, des orangers chargés de fleurs et de fruits mûrs, dont les senteurs pénétrantes embaument l'atmosphère. Nous nous avançons jusqu'à la pittoresque fontaine moresque d'*Abou-Nabout* (père du bâton), bâtie au commencement de ce siècle par le gouverneur de Jaffa qui lui donna son nom, et là, après nous être désaltérés, nous nous asseyons à l'ombre des sycomores sur des troncs renversés qui attendent leur emploi. Nous voyons passer un derviche que les dévots saluent, et qui a l'air d'un fou avec les lanières de drap de diverses couleurs qui flottent au bout de sa lance en guise de fer; un bachi-bouzouk, espèce de gendarme, qui donnerait plutôt l'idée d'un brigand; une caravane qui arrive de Jérusalem, une file d'une vingtaine de chameaux chargés de marchandises, et dans le nombre un charmant petit chameau blanc qui tette encore, qui a l'air d'un mouton bossu, et qui se laisse parfaitement caresser. Cette scène toute orientale est un de nos plus jolis souvenirs.

Je regrette que nous n'ayons pas le temps d'aller visiter la Colonie américaine. Ce sont de bons frères allemands, qui ont quelques vues fausses ou exagérées sur le retour de Jésus-Christ, mais qui travaillent ensemble dans un bon esprit, qui pratiquent la vie commune dans des limites raisonnables, qui cultivent le pays, qui exercent l'hospitalité, et qui font honorer l'Evangile. Leur colonie est à quelques minutes de là, mais il y a du mouvement dans l'air et il suffirait d'un caprice de vent pour nous retenir à Jaffa une dizaine de jours. Il vaut mieux

rentrer et malgré l'ardeur du soleil nous reprenons le chemin de la ville. Nous voudrions visiter en passant un de ces beaux jardins, mais on nous fait des conditions si rapaces que nous préférons nous abstenir; seulement je suis entré dans la cour d'une de ces maisons par le *trou de l'aiguille* et pour la première fois j'ai bien compris la parole du Sauveur, Luc 18, 25. Chaque grande porte d'habitation s'ouvre à deux battants pour laisser passer le gros bétail, puis elle se referme et l'on ne laisse ouverte pour le service de la maison qu'une portelette taillée dans l'un des deux battants; les hommes, les femmes, les enfants, les chiens, passent librement par cette petite porte qui s'appelle le trou de l'aiguille, mais les ânes, les chevaux, les chameaux ne sauraient y passer. J'en ai revu des centaines dans toutes les villes et dans tous les villages que nous avons traversés.

Avant de rentrer en ville nous sommes rejoints par une trentaine de pauvres conscrits, des fellachin, ou fellahs, enlevés de la veille peut-être à leurs familles et à leur coin de terre, et que l'on mène non pas tambours battants, mais bâtons battants, à la garnison qui leur est assignée. Nous les retrouverons sur le *Menzaleh*, car ce sont des compagnons de voyage.

De petites rues plus sales encore que celles que nous avions déjà parcourues, nous conduisent au couvent des Franciscains, d'où nous jouissons d'une vue magnifique sur la mer: cinq vapeurs en rades, des bricks, des corvettes, des barques. Le père Daniel nous reçoit à merveille; il nous montre au bord de la mer la maison de Simon le corroyeur, une maison qui n'existait certainement pas il y a cent-cinquante ans; il nous offre de la limonade, puis du café; il nous fait les honneurs de son église, dans laquelle on peut admirer entr'autres un tableau qui représente la vision de St-Pierre à Jaffa; les animaux impurs se réduisent essentiellement à un gros pourceau. L'hospitalité des pères est si cordiale qu'on a de la peine à se quitter; on s'embrasse presque, et l'on se dit au revoir.

Quatre rameurs bien musclés, dont trois arabes, et un nègre habillé jusqu'à la ceinture (depuis les épaules) nous ramènent au Menzaleh par une mer un peu houleuse qui fait crier les dames, et nous voilà hissés à bord, vers 3 1/2 h., avec la perspective d'attendre encore deux heures avant le départ. Mais

nous aimons mieux cela que la chance de manquer le bateau et de devoir attendre dix jours à Jaffa le passage d'un autre navire.

11 heures du soir. Le ciel est magnifique, l'étoile polaire est sensiblement moins élevée au-dessus de l'horizon ici qu'à Genève, nous voyons quelques étoiles inconnues; la lune dans son premier quartier nous éclaire, l'air est doux, la mer est tranquille. Le phare de Jaffa est demeuré longtemps visible pour nous; puis nous avons passé en face de Césarée dont nous avons pu nettement distinguer les feux; puis voici le phare du Mont-Carmel. Nous sommes à environ six kilomètres des côtes, et si peu éclairées qu'elles soient par la lune, je regretterais d'en perdre une partie. Nous sommes restés longtemps sur le pont; je vais y remonter encore, mais quand nous serons devant Tyr et devant Sidon, j'aurai probablement cédé au sommeil. On ne peut pas tout voir, et je dois me le répéter quelquefois pour n'avoir pas trop de déceptions.

Comme compagnons de voyage nous avons eu depuis Port-Saïd des anglais dont quelques-uns sont des amis de ma famille; nous avons embarqué aussi un révérend et son épouse, qui sont de la caravane; un drogman, Khalil, bel homme, intelligent et fier, maronite, dont le père et trois frères ont été tués dans les massacres du Liban; il parle huit langues. M. Pierotti le connaît depuis longtemps, et peut-être que nous l'engagerons, si nous pouvons nous entendre avec lui pour les conditions.

Le pont est encombré de conscrits turcs; ils sont couchés et dorment; il y en a au moins deux cents. Pauvres garçons, ils apprennent ce que c'est que la vie turque. Ils ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, et ils n'appartiennent pas à leurs parents; ils sont au sultan comme tout dans le pays, terres, bêtes et gens. Personne ne peut se dire propriétaire, car le Sultan a beau vendre, il ne perd jamais ses droits sur le sol. Aussi personne ne s'inquiéte du lendemain; il ne vaut pas la peine de planter;

Passe encore de bâtir

et encore quelles constructions? de petites maisons en pisé, avec une ouverture, deux tout au plus. A quoi bon se faire une

habitation convenable, puisque le Sultan et ses satrapes peuvent s'en emparer d'un instant à l'autre aussitôt qu'elle leur convient?

Quant à ces conscrits qui couvrent le pont (il faudra le bien laver demain matin) ce sont de nouvelles recrues. Le mode de conscription est bien simple dans ce pays, aussi simple que celui qui préside à la perception des impôts. Le Sultan a une guerre en perspective; il dit à son ministre de la guerre : Il me faut, je suppose, deux cent mille hommes. Celui-ci notifie la chose à ses généraux, en leur demandant à chacun vingt, trente, quarante mille hommes. Les généraux en demandent mille ou deux mille à leurs colonels, et ceux-ci lâchent sur le pays leurs capitaines en les chargeant de ramener à un jour fixé, cent ou deux cents hommes chacun. Le pays est divisé en pachaliks; le capitaine arrive dans son cantonnement avec une demi douzaine de bachibouzouks, et il fait main basse dans les maisons, dans les boutiques, dans les champs, sur tout ce qui lui paraît capable de porter un fusil et de faire la manœuvre. Ce n'est pas plus compliqué que cela. On peut même profiter de l'occasion pour prendre ce qu'on trouve d'argent chez les paysans, à titre d'impôt, car plus tard peut-être on ne trouverait rien.

Le capitaine qui commandait ces conscrits, qui les avait pris la veille sans doute et qui les conduisait, je crois, à Tripoli, était un jeune turc de vingt-cinq à trente ans, de toute beauté, grand de taille, fines moustaches, dents magnifiques, cheveux noirs, courts, légèrement frisés, l'expression très-sympathique, à la fois ferme et douce. Nous eûmes ensemble d'assez longues conversations, comme on peut en avoir quand on ne parle aucune langue commune, lui en turc, moi en français, l'analogie de l'hébreu ne me fournissant pas autant de termes de comparaison qu'il m'en fournit plus tard avec l'arabe. Nous échangeâmes quelques petits cadeaux, et il me donna un billet de recommandation pour son père, le séraskier, ou gouverneur militaire, de Jérusalem. A voir cette belle et noble figure, on n'aurait pas deviné qu'il venait d'arracher à leurs familles deux cents pauvres garçons qui peu de jours auparavant peut-être faisaient quelques beaux rêves d'avenir, où les splendeurs de la carrière militaire n'entraient pour rien.

Mais au fond, quand on y réfléchit, ce n'est guère différent, sauf pour la forme, de ce qui se passe dans les pays civilisés de l'Europe; le seul avantage que nous ayons, c'est que nous savons la date précise à laquelle on viendra nous enlever nos enfants pour en faire de la chair à canon. Nous savons aussi que nos enfants ne mourront pas de faim, si le service des intendances est bien organisé.

Grande agitation sur le pont; cris de commandement, tumulte, arrêt du bateau. Nous sommes en face de Beyrout, l'ancienne Berytus, que quelques auteurs comme Robinson, ont confondue à tort avec le Bérothaï de l'Ecriture (ce dernier, 1 Sam. 8, 8. cf. Ezéch. 47, 16. semble avoir été situé à l'intérieur du royaume de Damas, vers le Hauran).

En face de nous s'étend la chaîne majestueuse du Liban, dont un sommet, le Sannin est encore couvert de neiges. Je cherche en vain les cèdres historiques, ils sont à vingt lieues plus au nord, et dans un repli du Liban du côté de l'Orient. Nous ne les verrons pas même de loin.

CHAPITRE III.

DE BEYROUT A DAMAS.

Beyrout. — L'Hôtel Oriental. — Visites. — La grande route. — Les établissements religieux. — Nahr el Kelb ; Sauterelles. — Organisation de la caravane. — Les stations du voyage. — Départ. — Le Liban. — Premier déjeûner au soleil. — Méh'tzé. — Coup de soleil et démoralisation. — Le Léontès. — Baalbeck ; grandeur et décadence. — Les vieilles légendes. — Sourghaya, Zebdani, Ain-Fidjeh. — L'Abana. — Dammar. — Damas.

Beyrout, détruite une première fois par Tryphon, sous le règne de Démétrius Nicator, fut conquise par Agrippa qui en fit une colonie romaine et lui donna le surnom d'*heureuse: Colonia Julia Augusta Felix Berytus*. Prise par Baudouin en 1110, reprise par Saladin en 1187, elle resta dès lors presque sans interruption sous la domination des émirs druses, dont l'un, Fakhr-ed-Din (le Fakardin des historiens français) la fortifia. Ibrahim-Pacha la prit en 1840, mais les Anglais la bombardèrent et la restituèrent aux Turcs. Elle s'est promptement relevée de ses ruines, quoiqu'elle porte encore les traces des boulets anglais, protecteurs de la Turquie, et c'est aujourd'hui l'une des villes les plus gracieuses et les plus coquettes de tout le littoral du Levant. Du bateau la vue est charmante; la ville s'avance sur un promontoire légèrement incliné vers le Nord; on distingue de nombreux et beaux édifices à l'orientale, des mosquées, des églises, des minarets, les drapeaux des consulats; puis, tout autour de la ville, à deux ou trois kilomètres de distance, de riantes maisons de campagne, entourées de bosquets et de jardins, des mûriers, des figuiers, des pins; puis le sable rouge du désert, et, derrière, les premières assises du Liban.

En face de nous, à deux pas, dans ce port aussi capricieux,

aussi inhospitalier que celui de Jaffa, mais que nous pourrons aborder, grâce au calme de la mer, s'élève une espèce de tour carrée qui date des croisades et qui n'est plus qu'un souvenir historique. Nous la rasons presque avec notre petit bateau, pour nous diriger vers la douane. C'est là qu'il faut ouvrir ses bagages, ses sacs, ses porte-manteaux. Nous sommes deux cents voyageurs, et chacun voudrait passer le premier. Mais il y a là aussi plus de deux cents employés, portefaix, bateliers, nègres, turcs, arabes et autres, qui tous crient à percer des tympans européens. Comme à Jaffa, je pense: quels poumons! Et je commence à comprendre ce que devaient être les cris de populations ainsi constituées, quand elles demandaient la mort du Sauveur, ou qu'elles voulaient imposer silence à l'apôtre. (Jean 18, 40. 19, 6. 15. Act. 22, 22. 23). Impossible de lutter de voix avec de pareilles organisations. C'est une confusion dont on ne saurait se faire une idée. L'un s'empare d'une malle, l'autre s'empare d'un voyageur, les gestes se mêlent aux cris, et M. Pierotti a toutes les peines du monde à maintenir compacts ses bagages et son personnel. Il ne faut rien moins que des coups de bambous solidement appliqués pour rétablir par intervalles le calme et le silence, et encore l'individu qui a reçu son coup de canne ne s'esquive par la droite que pour revenir par la gauche. Les douaniers me font l'effet de ne pas savoir où donner de la tête, et je crois qu'ils sont heureux d'accepter un bon bakchich qui les dispense moralement d'y regarder de trop près avec nos vingt-cinq ou trente colis.

Nous voilà donc hors de la bagarre, et nous suivons machinalement, à travers d'étroites ruelles bordées de bazars de toutes sortes, un individu quelconque, de je ne sais plus quelle couleur, qui nous conduit à l'*Hôtel Oriental*, tenu par Nicolas Basoul. Ce qui me frappe en entrant dans la cour intérieure de l'hôtel ce sont plusieurs grandes jarres de pierre, des espèces de dames-jeanne, destinées à recevoir l'eau du toit, et qui me font penser aux vaisseaux de pierre des noces de Cana (Jean 2, 6), mais pour le moment je ne m'y arrête pas; je passe rapidement pour avoir le bonheur de me sentir à terre pour *de bon*, sérieusement solide sur le plancher des vaches, avec une vraie chambre qui ne bouge pas, un lit qui se tienne sur ses quatre

pieds. Et quel bonheur aussi de pouvoir procéder, après dix jours de mer, à toutes les exigences de la civilisation, de se laver à grande eau, de vider ses sacs et sa malle et d'en étaler les divers objets sur le lit, le divan et la table, de manière à mettre facilement la main sur tel détail insignifiant en apparence et qu'on est content de retrouver. En préludant à ces opérations, je demande au garçon qui me sert et qui vient d'entrer, un levantin, je crois, s'il n'y a pas de puces dans l'hôtel. « Ho, me répond-il d'un air niais qu'il veut rendre spirirituel, Monsieur veut plaisanter; Monsieur sait bien que là où il y a des punaises il n'y a pas de puces; les punaises les mangent toutes ? » C'est gai, mais c'est couleur locale. En attendant, mettons-nous à l'aise, reposons-nous, et hâtons-nous de dire que nous en avons été quitte pour la peur. Une heure d'un bon sommeil, la cloche du déjeûner, et en route pour visiter la ville.

Beyrout compte de 50 à 80,000 habitants, plus ou moins. Qui dira le chiffre exact, dans un pays où il n'y a ni statistique, ni administration? Les chrétiens y sont en majorité, grecs, latins, maronites, etc. Jamais et nulle part je n'ai vu une pareille profusion de divisions et subdivisions d'églises; le protestantisme lui-même n'offre rien de comparable à ce grand nombre de sectes de tous genres qui, partant des latins les plus foncés, arrivent par les grecs catholiques, les grecs orthodoxes, les grecs unis, les grecs schismatiques, jusqu'aux maronites dont les diversités de culte ne sont pas moins remarquables. Et pour tous, des églises, plus ou moins bien construites, plus ou moins riches en ornements, peintures, tableaux, chaires et tapis. Ce qu'il y a de mieux sous ce rapport, c'est une vieille église, datant de l'époque des croisades, et devenue maintenant la principale mosquée. On la voit difficilement du dehors, car elle est flanquée d'une foule de petites maisons et boutiques qui en cachent l'entrée. Elle est divisée en trois nefs; les colonnes sont surmontées de chapiteaux romans.

Ma première visite fut pour le consul de Prusse, M. Weber, qui nous reçut parfaitement, M. Hébert et moi; ma seconde, pour le pasteur allemand, M. Médem, à qui j'avais été recommandé par M. le général Dufour; ma troisième pour mon ancien ami M. Charlier, négociant français, faisant les soieries, la librai-

rie, la photographie, l'importation, la banque; bras droit du pasteur, et député du commerce auprès des consuls. On est heureux de se retrouver en pays de connaissance, et de raviver des souvenirs de jeunesse qui nous reportent à trente ans en arrière; on redevient jeune et l'on oublie bien des choses.

Ce qui me plaît, quand j'arrive dans une ville étrangère où je ne peux faire un long séjour, c'est de laisser là le guide officiel, homme ou livre, et de me lancer de mon mieux à travers les rues pour recevoir de la ville une impression générale. Beaucoup d'écriteaux en français; ici le Cercle suisse; un peu plus loin un café-brasserie-restaurant, avec la Croix fédérale; en sortant de la ville du côté du Sud une route de quatre mètres de largeur, bordée de chaque côté d'une haie de cactus de deux à trois mètres d'épaisseur. Quelle odieuse chose que ces haies qui perdent tant de terrain, et qui se rendent si redoutables par leurs milliers de piquants! Pourtant les gens du pays y tiennent, car le cactus produit en abondance des fruits savoureux, et surtout il est presque le seul végétal qui puisse se passer de pluie. Sous l'ardent soleil du Midi, il brave la sécheresse et n'en donne pas moins ses fleurs et ses fruits. C'est égal, je n'aime pas beaucoup ces *Noli me tangere*.

Les bazars sont curieux à visiter, mais j'en retrouverai d'autres, chemin faisant, que j'étudierai plus à loisir.

A mi-hauteur, et dominant la ville proprement dite, s'élève une caserne immense, de construction récente; des soldats turcs sont là, faisant l'exercice, des fantassins et des artilleurs; ces derniers, avec des canons vieux style, ont brûlé passablement de poudre pendant ces trois jours.

La grande route passe au pied de la caserne, un peu au-dessus de l'église américaine. Et veuille le lecteur noter que j'emploie ici le singulier dans toute son emphase; je dis la grande route, parce qu'il n'y en a pas d'autre dans tout le pays, la route de Beyrout à Damas, construite en 1860 par une compagnie française lors de l'expédition de Syrie qui eut lieu à l'occasion des massacres du Liban, expédition bienfaisante et généreuse, la seule de l'empire qui ait été désintéressée, la seule qui ait amené quelques bons résultats, la seule aussi contre laquelle ait réclamé l'égoïsme de l'Europe coalisée.

Oui, il y a une route, bien entretenue, et desservie chaque jour par un double service de diligences, aller et retour. Au premier abord nous n'en avons pas été frappés comme nous le devions, car nous avons tellement l'habitude de voir des routes chez nous, qu'une de plus ou de moins n'est pas une affaire; mais après que nous eûmes passé trente à quarante jours sans voir l'ombre de quelque chose qui ressemblât à un chemin battu, nous nous prîmes à considérer rétrospectivement cette merveille, unique en son genre, et nous comprîmes le sérieux avec lequel les gens du pays, en nous montrant à Damas le hangar et la cour des messageries, nous disaient : Çà, c'est *la Compagnie*. On photographie ce hangar, et on le vend comme un des monuments de la ville, comme la grande mosquée, comme le Khân d'Assad-Pacha, comme la Porte orientale. A Jérusalem seulement nous retrouverons, sous les noms de route de Jaffa, route de Bethléem, l'apparence de chemins un peu accessible aux voitures.

Mais revenons à Beyrout. Les rues, sauf quelques exceptions, méritent à peine le nom de ruelles, au moins dans la vieille ville; et malgré la prédominance croissante de l'élément européen, la voirie municipale conserve encore religieusement les traditions orientales. Ce qu'on peut leur reprocher, ce n'est pas leur infiniment petite largeur, calculée pour éviter l'action du soleil; ce n'est pas non plus leur défaut d'alignement, qui contribue aussi pour sa part à maintenir une certaine fraîcheur dans la ville, en empêchant le soleil d'arriver par aucun côté jusqu'au sol; mais c'est l'absence presque absolue de propreté. Mettez l'une à côté de l'autre un certain nombre de maisons; en face, à trois ou quatre mètres de distance, d'autres maisons; voilà la rue. Puis pour l'avantage des passants, établissons un trottoir à droite, un trottoir à gauche, chacun d'un mètre de largeur environ; l'espace libre qui reste au milieu, un mètre ou un mètre et demi, servira à la circulation des bêtes de somme de toutes tailles; c'est là que passeront les chameaux, les chevaux, les ânes, les chèvres, les chiens, creusant tous un peu le sol sous leurs pas; c'est encore là que les maisons du voisinage jetteront leurs balayures et tous les débris du ménage; le mouton qu'on tue, on le saigne quelquefois dans ce creux qui sépare

les trottoirs, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il ait fini d'agoniser. Parfois, quand la rue est trop encombrée, on la déblaie, et dans ce cas on emporte une partie du sol, de manière à creuser toujours plus cet intervalle, qui finit par prendre les allures d'un petit fossé; ou quand par aventure il vient à pleuvoir, la pluie se charge de ce travail de nettoyage, et les rues, changées en ruisseaux, vont déverser à la mer le trop plein de leur contenu, au détriment des nombreuses villas qui pourraient si bien en tirer bon parti comme engrais.

Le proverbe dit : Tel pays, telles coutumes, et nous ne l'oublions pas. Il serait impossible d'avoir en Orient des villes bâties sur le plan de nos villes plus septentrionales, mais ce qu'il est partout possible de faire, c'est de veiller à la salubrité publique et d'écarter toutes les causes qui, surtout dans les pays chauds, sont une source permanente d'épidémies. Les colons européens s'en préoccupent avec raison, et la ville de Beyrout gagne d'année en année sous ce rapport et méritera bientôt d'être appelée la plus belle des cités du Levant, comme elle est aujourd'hui le principal entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Europe, entre Damas et Alexandrie.

Pour être vrai, le plus grand charme de Beyrout, c'est d'une part sa situation, de l'autre les belles maisons de campagne qui l'entourent, presque toutes conquises pied à pied sur les sables rouges du désert. On a bien vite visité les curiosités de la ville, et l'on se hâte d'en sortir pour aller faire quelques promenades aux environs, au Raz-Beyrout, aux Pins, espèce de Longchamp qui date de Fakhr-ed-Din, à Deïr-el-Kamar, la capitale des Druses, ou ailleurs.

Quelques-uns de mes amis et moi, nous attachions surtout une grande importance à visiter les établissements religieux que Beyrout compte en grand nombre, et sans entrer dans des détails qui trouveront mieux leur place ailleurs, je mentionnerai l'imprimerie arabe des Américains, leurs écoles et leur collége; le pensionnat et l'orphelinat de la bienheureuse Madame Thompson, dirigés aujourd'hui par les deux sœurs de la fondatrice, Mesdames Mentor Mott et Loyd; le refuge pour les veuves, l'asile des aveugles, et l'école normale des institutrices. M. Mott et M. Waldmeyer, l'ancien prisonnier de Théodoros, nous en ont

fait les honneurs; — les établissements allemands, l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean, l'établissement des diaconesses de Kaiserswerth, avec temple, orphelinat, hôpital, pharmacie, pensionnat, école primaire, école secondaire, etc.

M. Pierotti, qui avait traité avec un drogman pour tout notre voyage de Syrie, ne voulait pas se mettre en campagne sans avoir essayé d'abord les chevaux, et peut-être aussi les cavaliers. Le samedi 12 mars nous nous mettions en route pour aller visiter à trois lieues de distance la célèbre gorge du *Nahr-el-Kelb* (rivière du chien; en hébreu *Nahar ha' Kéleb*), l'ancien Lycus. Pendant un quart d'heure nous chevauchons au milieu des beaux jardins de la banlieue, villas, dattiers, caroubiers ; on nous fait admirer de vieux sarcophages, une espèce de chapelle à laquelle se rattache la légende universelle de Saint-Georges et du Dragon, quelques mosaïques peu considérables, mais par-dessus tout le splendide amphithéâtre du Liban. Nous traversons le torrent de Beyrout (Magoras), puis le Nahr Ent Elias, et nous voilà au bord de la mer, avec deux lieues de sable devant nous.

Au-dessus de nos têtes, à une assez grande hauteur, scintillent au soleil des foules de petits être ailés, qu'à leurs ailes brillantes nous prenons d'abord pour des hirondelles ou pour d'aimables petits oiseaux de la même famille! Hélas! ce sont des sauterelles, le fléau du pays; nous en verrons bien d'autres encore, Le vent qui souffle en emporte un grand nombre à la mer, et les vagues en rejettent sans cesse des quantités sur le sable du rivage.

Chacun de nous essaie son cheval, les uns avec plus de précautions que les autres. Notre peintre a une bête un peu vive ; elle lui fait faire un temps de galop qu'il n'avait pas prévu, mais il se comporte en cavalier consommé, et bientôt il nous revient au petit pas avec son cheval fatigué d'une course inutile. En somme il n'y a guères que cinq bons cavaliers parmi nous.

La route est charmante, pas excessivement variée, mais agréable et facile jusqu'au moment où nous entrons dans la gorge. Là le sable est remplacé par le roc; un sentier, probablement plus vieux que les Croisades, s'élève en corniche le long

de la montagne, à pic, à plus de trente mètres au-dessus de la mer; ses antiques dalles sont brisées, disloquées et rendent le chemin dangereux. Il nous faut descendre de nos bêtes, ce qui est plutôt pour nous un repos qu'une fatigue, et nous nous amusons à courir au milieu des rochers, faisant connaissance avec de nouvelles plantes et de jolies fleurs. Ce trajet, d'une vingtaine de minutes, nous laisse visiter dans la montagne des grottes et des cavités qui peuvent avoir servi de sépulcres, et nous *découvrons*, ce que cent autres ont découvert avant nous, des souvenirs antiques taillés dans le rocher de la montagne : une colonne renversée, avec inscription illisible, qui date sans doute de l'époque romaine; des cadres et des sculptures, dont la date n'est pas facile à préciser, mais fort anciens; l'une de ces stèles, assez bien conservée, représente un roi assyrien avec sa masse d'armes, un sceptre, un globe et des caractères confus et indéchiffrables; quelques stèles vides; d'autres stèles, avec des moulures, des intentions de rois assyriens, des bonnets persans. Tout cela date, d'après Layard, de l'époque de Sanchérib; d'après Robinson, ce seraient autant de souvenirs des diverses invasions assyriennes mentionnées dans la Bible, depuis Pul jusqu'à Sanchérib. Porter et Lepsius croient avoir reconnu des hiéroglyphes, des bas-reliefs égyptiens, même le nom de Rhamsès II, ce qui donnerait à quelques-uns de ces encadrements environ trente-trois siècles d'existence, mais c'est bien assez de les faire remonter à vingt-quatre siècles. Darius aurait donc laissé là des traces de son passage; M. le général Beaufort, jaloux de ces antiques lauriers, a daigné consacrer aussi par une stèle et par une inscription toute neuve les souvenirs de l'expédition française dans ces parages.

Bientôt nous recommençons à descendre, nous entrons dans la gorge, et à deux ou trois cents mètres nous apercevons sur la rivière le pont charmant et pittoresque, d'une seule arche, qui doit nous ramener au bord de la mer, près d'un moulin champêtre dont l'ombre abritera notre déjeûner. Habib est déjà là, préparant volailles et poissons; quelques bouteilles de vin de Chypre se rafraîchissent dans un petit ruisseau qui se jette dans le Lycus; les oranges, les œufs cuits durs, les bananes, le sel, le fromage, le thon mariné sortent de leurs retraites. Nous sommes

assis ou couchés sur l'herbe, nos chevaux pâturent en liberté, un troupeau de chèvres noires broutent le gazon et les arbustes du voisinage, cytises, troëne et sureau; le ruisseau murmure, une petite chute d'eau qui chasse la roue du moulin nous rappelle les cascades de la Suisse, et les vagues de la mer en frappant les rochers qui ferment la vallée, nous expliquent par leurs aboiements le nom de chien donné à la rivière.

— Profitez aujourd'hui, nous dit M. Pierotti, car nous ne retrouverons pas de longtemps autant d'ombre, de verdure et de fraîcheur; c'est pour cinq jours au moins notre dernier campement au bord d'une rivière.

Le moulin nous a fourni les chaises et les bancs nécessaires; la table est dressée les quatre pieds dans le petit ruisseau; nous sommes assis autour, de chaque côté, un peu trop haut vu la situation de la table, mais heureux d'être à l'ombre, protégés par l'espèce de toiture qui sépare les deux corps de logis; l'odeur du café, que nous prépare un Arabe quelconque, arrive jusqu'à nous, et la conversation ne tarit pas.

Après le déjeûner, sieste sur l'herbe; il y a bien un tapis de jonc par terre dans l'une des chambres, mais on dit que c'est le lit des propriétaires, et cela donne à réfléchir. Non; à tout prendre il vaut mieux aller s'étendre sur l'herbe.

Le soir, retour à Beyrout sans épisode, sinon que quelques cavaliers ont les côtes brisées et se sentent un peu endommagés par l'usage du cheval et de la selle arabe. Quelques chevaux seront réformés pour une cause ou l'autre; mon petit pommelé sera remplacé par un bai, et M. Pierotti mettra le soir la dernière main aux préparatifs du voyage.

L'organisation d'une caravane, toujours compliquée, offre cependant moins de difficultés qu'on ne se l'imagine à distance. Le tout est une question de prix.

On s'abouche avec un drogman qui ait une certaine expérience. On lui dit : Nous sommes tant de personnes; il nous faut un cheval pour chacun; nous ferons en moyenne tant de lieues par jour; nous demandons le café au déjeûner du matin; dans le cours de la journée un déjeûner à la fourchette (dont on fixe approximativement le menu); le soir un dîner, en ayant

soin de spécifier le nombre et la nature des plats. Il nous faut tant de lits, un, deux ou trois par tente; des lits de fer, avec matelas, oreiller, traversin, draps, couverture et descente de lit. Autant que possible on tâche de n'oublier aucun détail.

Le drogman qui connaît la place et qui a toujours un certain personnel à sa disposition, fait ses calculs, loue des hommes, des chevaux, des mulets, des meubles, achète ses provisions, et fait son prix. La moyenne varie de 25 à 40 fr. par jour par personne. Une fois le prix convenu, on rédige le contrat au nom du directeur de la caravane, et l'on se rend chez un consul européen pour le faire enregistrer. Une partie du prix est versée entre les mains du consul, une autre sera remise au drogman après un certain nombre de jours de voyage, dans un endroit déterminé, et le solde lui sera payé au lieu d'arrivée, entre les mains du consul, s'il y en a un, et sur la déclaration formant décharge que le drogman a satisfait à tous ses engagements.

Il y a toujours beaucoup de compétiteurs qui se jettent sur une caravane ; je ne saurais dire combien il s'en présenta. Notre ami Khalil nous convenait beaucoup, mais ses prétentions étaient tellement exagérées qu'il n'y eut pas moyen de s'entendre avec lui. Le choix de M. Pierotti, après bien des hésitations, s'arrêta sur un drogman (ou dragman) bien connu *Habib Saouma*. Les pièces furent écrites, signées, enregistrées au Consulat de France, et le 13 mars, à dix heures et demie, la caravane s'ébranlait.

C'était un dimanche; plusieurs de nous regrettaient que M. Pierotti ne voulût pas attendre au lendemain, mais déjà nous étions restés deux jours de trop à Beyrout, et la composition de la cavalcade ne permettait pas d'espérer que nous pussions rattraper le temps perdu. Au contraire. Il n'y avait donc pas à hésiter. Les quarante chevaux piaffent dans la grande cour de l'hôtel. Nous écrivons en hâte nos dernières lignes à nos familles ; nous emballons, nous bouclons nos valises ; des figures inconnues viennent nous prendre nos effets, sans nous laisser à peine le temps de fermer nos sacs et nos malles, et nous descendons dans la cour.

Les présentations se font : Voici d'abord votre cheval, essayez-le. Voici Habib, le drogman ; Antoine, le sous-drogman ; Joseph,

une des plus belles têtes d'hommes qu'il soit possible de voir, et le cuisinier, et un moukre, et un autre; presque tous maronites, quelques-uns latins, un grec orthodoxe; et le petit Nicolas, tout de rouge habillé, avec fez rouge et pieds nus, qui malgré ses douze ans a supplié Habib de le prendre avec lui, sans demander autre chose que la nourriture; il veut se former à l'état de moukre, de muletier, de guide, de drogman. Gentil petit garçon, infatigable, il rendra des services à tout le monde; et au bout de quinze jours, rencontrant une caravane qui retourne à Beyrout, il nous quittera sans prendre congé de personne, que d'Habib; chacun aurait été content de lui donner quelques piastres.

On monte à cheval, on redescend, on veut savoir si tout est en ordre, si le porte-manteau est bien attaché, si les malles ne risquent pas de se perdre en route; les arabes se donnent en criant des directions les uns aux autres; la cour offre le coup d'œil le plus pittoresque avec tous ces chevaux, ces hommes bazanés, ces costumes de toutes formes et de toutes couleurs, ces caparaçons à mouchets jaunes, rouges ou bleus, ces mouchoirs de soie dont presque tous les moukres enveloppent leurs têtes; et nous autres européens, nous ne sommes peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux pour la foule qui nous regarde, avec nos chapeaux garnis d'une mousseline blanche flottante.

Cela dura près d'une heure. A la fin, Habib, le seul qui ne criât pas, enfourche son cheval, dont les rênes sont fixées à la selle; il fait passer devant, sous les ordres du moukre en chef, les mulets du bagage, puis la carabine en travers de la selle, il nous donne le signal, et sort de la cour. Nous marchons à la file; M. Hébert et moi, nous sommes les derniers, ou à peu près. Les gens de l'hôtel sont aux fenêtres et sur les escaliers. M. Charlier nous jette ses derniers adieux, et nous voilà définitivement partis pour le désert.

Qu'on nous permette maintenant, pour éviter des longueurs ou des répétitions, d'indiquer rapidement ici les doubles étapes de nos journées, de Beyrout à Jérusalem, ainsi que les dates du voyage; nous pourrons plus facilement ainsi nous en tenir aux

faits les plus intéressants, et généraliser quelques-uns de nos récits.

Dimanche 13 mars. Déjeûné au Khan de Halek, couché à Méhetzé, (8 à 9 lieues).

Le 14. Sora. Temnin el Tahhta. Talyeh. Baalbeck (Héliopolis).

15. — Séjour à Baalbeck.

16. — Déjeûné au bord du Shâbat (repos); couché à Sourghayah.

17. — Zebdani. Souk-Wadi-Barada. (Abila). Aïn-Fidjeh (6 lieues et 3/4).

18. — Dammar. — Damas.

19. 20 (Dimanche), 21, 22, 23, 24. — Damas.

25. Départ de Damas. Artouz, sur le Parpar. Kefr Haouar.

26. — Beit-Djenn. Iturée. Medjel ech Chems. Tse-Houra.

27. *Dimanche*. Banias (Césarée de Philippe). Tell-el-Kadi (Dan). Sources du Jourdain.

28. — Hatsor. Nabi-Yousha. Aïn el-Mellâhâh (6 lieues).

29. — Khan Djoubb-Youssouf, Tell-Hum (Chorazin, ou Capernaüm ?).

30. — Magdala. Tibériade. Bains de Hammath.

31. — Mont-Tabor, Nazareth.

1er juin. — Sunem. Jizréhel. Djênnin (Hen-Gannim).

2. — Kabatyèh. — Dothaïn. — Béthulie ? — Djeba. Samarie. Naplouse (Sichem).

3 *Dimanche*. Naplouse. Hébal et Guérizim.

4. — Khan el-Lebben. Sciloûn (Scilo).

5. — Béthel. Beéroth. Scopus. *Arrivée à Jérusalem.*

6. — Bethléhem. Vasques de Salomon.

7. — Retour à Bethléhem.

8. — Bethléhem.

9. — Jérusalem.

10 *Dimanche des Rameaux*. Jérusalem.

11. — Mar-Saba.

12. — Mer Morte. Jourdain. Jéricho. Aïn-Soultan.

13. — Adummin. Béthanie. Bethphagé ? Jérusalem.

14. 15 *Vendredi-Saint*, 16, 17 *Pâques*. 18, 19, 20, 21, Jésusalem et environs.

22. — Abou-Gosh. Latroûn. Ramlé.

23. — (Lydde?) Yasour. Plaine de Saron. Jaffa. Embarquement pour l'Egypte.

Mais revenons à la caravane. « Nous suivons tout pensifs le chemin » de Damas; nous laissons à droite le cimetière américain et la forêt de pins de Fakhr ed Din. C'est encore la plaine, mais une pente douce ne tarde pas à nous amener au pied du Liban, et la montée commence. Elle sera longue. Nous aurions dû faire au trot cette première étape, mais à cause des chétifs cavaliers, M. Pierotti juge bon de garder l'allure pacifique du pas.

La chaîne du Liban s'étend parallèlement à la mer sur une longueur d'une cinquantaine de lieues; quelques-uns de ses sommets ont plus de 3,000 mètres de hauteur. C'est une chaîne calcaire que l'on compte ordinairement parmi les terrains jurassiques. L'aspect général est majestueux, sévère. Le nom de Liban, signifie blanc; les uns le font dériver des neiges éternelles qui couvrent ses principales cîmes; d'autres pensent que cette épithète se rapporte à la couleur blanchâtre de ces rochers marneux qui fatiguent la vue. Des sapins, des mûriers blancs, des oliviers, de la vigne, des platanes, des pins-parasols, des térébinthes, des caroubiers, quelques chênes, et les cèdres traditionnels, trop vantés par les uns, trop dépréciés par les autres, abondent sur les flancs de la montagne, mais sans parvenir à en dissimuler l'aride et sauvage désolation. Par intervalles c'est un village pittoresque, du plus gracieux encadrement; puis vient le désert, sec et haletant; les rubans de la route se dessinent au loin, montant, montant toujours, sans qu'on aperçoive ni source, ni trace d'habitation; parfois dans le creux d'un vallon nous voyons une magnannerie, une fabrique de cocons, des mûriers, de l'eau, quelques troupeaux de chèvres noires pendues aux flancs de la montagne, et deux cents mètres plus loin, la solitude. Nous rencontrons la diligence de Damas attelée de trois chevaux et de trois mulets; c'est presque une apparition fantastique, tant on se sent éloigné de la civilisation.

Nous marchons ainsi pendant quatre ou cinq heures : à chaque instant nous nous retournons pour jouir encore de la vue de Beyrout et de la Méditerranée. C'est splendide. Quelques

bateaux à vapeurs sont en rade, un autrichien et un russe. Mais le soleil est ardent et nous sommes déjà fatigués. Nous regardons instinctivement devant nous pour voir si nous ne découvririons pas quelque hôtellerie, mais hélas! nous sommes bien loin de tout ce qui pourrait y ressembler. Enfin Habib met pied à terre; quelques moukres se sont arrêtés; on parlemente, et tout le monde descend de cheval. C'est bien ici qu'on déjeûnera; mais ici? où? Cela a bien un nom; cela s'appelle *Khan-Haleck;* il y a un peu de gazon, sec et ras, mais pas un arbre, pas un arbuste. L'espace a une trentaine de mètres de long, douze de large. Etendez-vous par terre sur ces tapis qu'Antoine a préparés; ce sera votre table; ouvrez vos parasols, ce sera votre ombrage, et préparez-vous à faire honneur au déjeûner. Les moukres ont trouvé de l'eau près de là, un petit ruisseau; M. Pierotti a du vin. Nous mangeons et buvons avec énergie; mais hier c'était bien plus beau, à Nakr el Kelb! Les œufs, les poulets disparaissent comme par enchantement; nous avons même du café. On nous donne une demi-heure pour faire la sieste. Au soleil! J'imagine que je pourrais bien trouver un peu d'ombre et je cherche. O bonheur! Je découvre que la pelouse sur laquelle nous avons déjeûné est le toit d'une immense écurie ; j'en vois la porte, j'en aperçois les sombres profondeurs, et j'appelle mes amis pour leur faire partager ces bienfaisants ombrages. — Qu'allez-vous faire, malheureux! Gardez-vous en bien! me crie M. Pierotti. Otez-vous de là si vous ne voulez pas être dévoré. Je pense tout de suite à des hyènes, tout au moins à des chacals; c'est de bêtes infiniment plus petites qu'il s'agit, et j'en suis pour mes frais d'invention.

Encore une petite lieue, et nous arrivons au col, au point de partage des eaux; plusieurs d'entre nous à pied, coupant la route et suivant les fils télégraphiques par des sentiers affreusement raboteux. Antoine nous accompagne en cas de fâcheuse rencontre; il parle très-bien le français, il a servi de guide à la duchesse de Persigny pendant tout son voyage, et l'a suivie jusqu'à Paris.

Un dernier coup-d'œil sur la mer qui va disparaître pour nous, et la descente commence. Nous sommes à 1,800^{m} de hauteur. La route est déjà moins bonne, surtout elle est moins

belle, moins verdoyante, moins civilisée. En face de nous se dresse l'Antiliban, dont nous sommes séparés par la Célésyrie ou Syrie Creuse. Peu de villages, presque tous druses. Nous faisons encore une petite halte dans un immense Khan ou caravansérail, tout garni de chariots dételés à destination de Damas ou de Beyrout; une famille druse, nombreuse, habite deux petites chambres où l'on nous permet d'entrer. Ce sont des tisserands ou des aubergistes, l'un et l'autre peut-être; ils font le café du soir, et nous en offrent dans des tasses ébréchées; le feu brille dans l'âtre et les reflets donnent à ces figures bazanées des apparences étranges; une petite lampe de terre est allumée en notre honneur et pendue à la muraille. Ces gens valent peut-être mieux que nous, mais ils ont des airs de brigands, et comme toute conversation est impossible, notre imagination peut aller son chemin. Ils nous apportent encore de l'eau, nous les récompensons par un bon bakchich et ils nous baisent les mains.

Nous faisons à pied la dernière lieue. Une forme blanche, que nous prenons d'abord pour un nuage, se dessine au ciel dans le lointain; c'est le mont Hermon, la cime la plus élevé de l'Antiliban. Que de choses ce nom éveille dans nos cœurs, quand M. Pierotti le prononce!

Enfin, là-bas, à travers l'obscurité, car la nuit est venue et la lune est couchée, nous voyons une ou deux lumières s'agiter au milieu du brouillard et des formes noires aller et venir. C'est notre camp du soir, notre gîte, notre cuisine, nos lits; en un mot, c'est Meh'tzé, notre premier campement sous les tentes.

— Prenez garde à vos pieds, nous crie Habib. En effet, les nombreuses cordes qui retiennent nos cinq ou six tentes pourraient nous faire tomber.

On montre à chacun de nous son domicile; nous y faisons porter nos malles, et plusieurs d'entre nous vont s'étendre sur leur lit en attendant l'heure du dîner, qui ne tardera pas à sonner. D'autres qui sont dans le secret des Arabes vont demander à la cuisine une goutte de *raki,* sorte d'eau-de-vie faite avec du riz et qui blanchit et savonne comme l'absinthe, stomachique et beaucoup moins malfaisante.

Enfin la petite sonnette fait entendre sa voix argentine. La grande tente est magnifiquement éclairée par trois bougies, plantées dans des chandeliers d'argent, système Ruolz. La table est dressée; la nappe est d'une blancheur éblouissante. A déjeûner nous avions mangé et bu dans de l'étain; maintenant nous avons de l'argenterie, de la porcelaine et du cristal. Bien plus, nous sommes assis; chacun a son pliant. Potage excellent, deux viandes dont toujours une volaille, deux légumes, plats doux, dessert d'oranges, de fromage, de dattes, de figues ou de raisins; vin de Bordeaux en abondance; puis café ou thé; tel est notre régime d'aujourd'hui; ce sera le régime de tous les jours, et Habib n'y apportera de changements que pour nous faire d'agréables surprises. C'est trop, décidément, et parfois nous pouvons oublier que nous sommes dans les déserts et dans les montagnes. Habib, à qui j'en fais l'observation, me répond laconiquement : C'est à ces Messieurs de voir ce qu'ils veulent prendre ou laisser, mais moi je dois leur fournir l'abondance. — Et à vrai dire, le soir, quand on est moulu de huit heures de cheval et de soleil, sur une selle arabe, un bon repas repose et restaure mieux que ne ferait le lit le plus douillet.

Le service est fait par des Arabes; c'est tout ce qu'il y a de silencieux : ils entrent et sortent, ils changent les assiettes sans mot dire, ils comprennent au geste tout ce qu'on demande d'eux, et l'on n'est pas mieux servi dans les meilleurs hôtels de Suisse ou d'Angleterre. Quant à nous, exténués d'abord, nous reprenons à vue d'œil, et il ne faut rien moins que le signal de M. Pierotti pour nous rappeler qu'il est dix heures et qu'il faudra nous lever matin si nous voulons aller jusqu'à Baalbeck. Bonne nuit donc les uns aux autres; les plus récalcitrants feront peut-être encore une promenade pour voir s'ils n'attraperont pas quelque chacal, mais bientôt les lumières s'éteignent, et le silence n'est plus troublé que par le tintement des clochettes de nos chevaux.

Nous n'avions rien pu voir de Meh'tzé la veille au soir. Je me lève de bonne heure pour explorer. Nos tentes sont adossées au pied du Liban dont elles ne sont séparées que par la route; elles font un joli effet dans le paysage. Mais de village, point. J'avance de quelques pas; une verte pelouse s'élève d'un

demi-mètre au-dessus du sol; j'y entre, et je trouve pour la seconde fois que cette espèce d'esplanade n'est que le toit d'un Khan; de l'autre côté je vois toutes nos bêtes en train de brouter le gazon de la cour et des environs, et à deux cents pas de là un petit groupe d'une vingtaine de maisons plus misérables les unes que les autres, grises et à toits plats; la fumée sort de quelques orifices qui tiennent lieu de cheminées et se mêle à la brume du matin qui se dissipe; quelques chèvres, quelques brebis, le chant du coq, voilà tous mes souvenirs. Le premier déjeûner, thé ou café au choix, est bien vite absorbé, et nous voilà partis.

Nous laissons en arrière nos tentes et nos bagages, et le soir quand nous arriverons, nous trouverons nos tentes toutes dressées, nos lits prêts et nos bagages en place. Au commencement, j'avais peine à m'expliquer ce mystère; il est pourtant bien simple. Les hommes et les bêtes du bagage ne prennent aucun repos pendant la journée. Après notre départ ils plient les tentes, rassemblent les lits (sans qu'il y ait eu jamais d'erreur commise), emballent les vivres et les ustensiles du ménage, chargent les malles et les sacs, et marchant sans s'arrêter, nous devancent ordinairement pendant que nous faisons la sieste du déjeûner de midi; ils marchent plus vite que nous; ils arrivent une ou deux heures d'avance au campement, et cela leur suffit pour remettre tout sur pied, enfoncer les pieux des tentes, *faire les chambres* et préparer le dîner. Je ne sais quand ils mangent; probablement en marchant, un peu de pain non levé, qu'ils font cuire la nuit avec les restes de notre feu; ils boivent l'eau du torrent, et paraissent toujours être de bonne humeur. Ces gens arriérés n'ont pas encore découvert la théorie du mécontentement universel.

Après une heure de marche, nous arrivons auprès d'un gros bouquet d'arbres, parmi lesquels nous distinguons avec plaisir des peupliers; il y a de l'eau, des jardins, des écuries civilisées, des fumiers proprement dits; on se croirait en Europe. Je crois bien; c'est un relai de poste, Stora; on parle français et italien; on vend même des rafraîchissements; la diligence de Damas passera dans une demi-heure. Ce serait curieux à voir, mais nous n'avons pas le temps d'attendre, et

nous nous remettons en route. Nous tournons à gauche, et nous n'avons plus devant nous que l'immense et large sentier que nous suivrons jusqu'à Baalbeck.

C'est bien le désert; sans doute à gauche, sur la hauteur, on peut voir la charmante ville de Zahlé, avec ses pentes rapides, ses étroites prairies, ses riches vignobles et les ruisseaux argentés qui arrosent les terres. Mais là où nous sommes, dans la plaine, nous ne trouvons presque pas de villages, peu de maisons, point d'arbres, presque pas de gazon, peu d'eau, beaucoup de pierres; une population pauvre, plutôt laide que belle, des femmes qui se cachent le visage et qui feraient mieux de se cacher la poitrine dont les énormes détails restent presque tout le jour en évidence.

La route n'est tracée que par l'usage; si les pluies l'ont défoncée en quelques endroits, les caravanes vont un peu plus loin chercher une terre plus solide, et je crois bien ne pas exagérer en disant que cette voie publique, ainsi exploitée par les passants, a une largeur moyenne de soixante à quatre-vingts mètres. Du reste on ne risque pas de s'égarer; la direction est marquée par les poteaux du télégraphe. Le télégraphe en Célésyrie, près de Baalbeck! On dirait la protestation du présent contre le passé; mais il y a aussi la protestation du passé contre le présent.

Après une première halte à Temnin el Tahhta, en plein soleil, sans le moindre ombrage, mais près d'une source abondante, nous reprenons notre marche. Hélas! l'entrain n'y est plus; il y a déjà un peu de démoralisation. Nous comptons au moins sept coups de soleil dans la société, et plusieurs cavaliers incapables de remonter à cheval. L'un de nos meilleurs amis est souffrant. M. Pierotti, souffrant lui-même, s'oublie pour les autres, mais un moment le courage lui manque aussi, quand il voit que la démoralisation fait de trop grands progrès. L'un de nous a parlé de mettre ordre à ses papiers. Et nous n'en sommes qu'au second jour! Si seulement on pouvait apercevoir les gigantesques ruines; mais elles ne se montrent pas encore.

Pourtant nous marchons toujours. Nous traversons à gué le Leïtani ou Léontès, ce grand et célèbre fleuve qui n'est qu'un ruisseau. A force de peine et de courage, nous arrivons au

hameau de Talyé où nous trouvons de l'eau, et où pendant un arrêt d'un quart d'heure, j'ai le temps de faire la connaissance d'un charmant jeune grec, instituteur évangélique, et de jeter un coup d'œil sur son école, momentanément déserte. Enfin après deux mortelles heures, pendant lesquelles nous ne nous inquiétons ni des champs de blé qui s'étendent sur notre droite et sur notre gauche, ni des sauterelles qui abondent, ni du tombeau de Noé, ni des légendes qu'on nous raconte, ni de l'Hermon qui est derrière nous, ni du Makmel dont les cimes neigeuses abritent les vieux cèdres de Salomon, nous touchons aux ruines célèbres qui nous ont valu ces deux jours d'extrême fatigue. Vaudront-elles ce qu'elles nous auront coûté? Je suis encore parmi les trois ou quatre plus ingambes de la société; je puis encore monter à cheval ou marcher et soutenir de mon bras notre ami malade; je puis remonter le courage de ceux qui sont démoralisés; je n'ai pas de coup de soleil, pas même mal à la tête; mais je me sens brisé de la journée, et je n'hésite pas à me dire, et à répéter à qui veut m'entendre : « Quelque belles que puissent être ces ruines, elles ne vaudront jamais les deux jours qu'elles nous coûtent. »

Cependant le soleil est couché; le soir est venu; avec le soir la fraîcheur, et un peu de soulagement.

Nous passons près d'un petit édifice octogone, Koubbet-Douris, formé de huit colonnes de granit, supportant une assez grossière architecture; c'est déjà grand, et nous nous laissons un moment prendre à l'idée que nous sommes arrivés. Cependant cela n'en vaudrait pas la peine : c'est un simple santon arabe, construit avec des matériaux qui avaient probablement déjà servi. Nous avons encore deux ou trois kilomètres à faire; marchons donc. Le chemin se complique; les pierres qui l'encombrent ne sont plus de simples pierres des champs; ce sont des fragments de murs, des débris, de plus ou moins gros moëllons; il y a là une architecture en ruines. Puis viennent des arbres, en assez grande quantité, qui nous annoncent un cours d'eau. Nous longeons un cimetière. Voici des maisons, des habitants sur le pas de leur porte, qui nous demandent des bakchich, et tout à coup nous voyons se profiler sur le ciel (nous l'aurions vu plus tôt, si la nuit n'était pas venue, et si

nous n'avions pas été si fatigués) six immenses colonnes, un temple, et tout un entassement de ruines qui s'élèvent au-dessus d'une gigantesque muraille dont le dessin exact nous échappe. Nous traversons en silence quelques ruelles du village, nous traversons à gué le rapide et profond ruisseau, et cherchant des yeux nos tentes que nous ne voyons pas encore, nous arrivons à l'entrée d'un long souterrain où l'on nous fait mettre pied à terre. Les bêtes passeront, nous passerons bien aussi, mais les uns sur les autres nous ne nous en tirerions pas aisément, à cause des énormes pierres qui ferment cette mystérieuse ouverture.

C'est Baalbeck; nous sommes à l'entrée des souterrains, et nos tentes sont dressées dans l'enceinte de la grande cour rectangulaire. Les moukres viennent à notre rencontre avec des lanternes et des torches, et bientôt nous sommes dans l'intérieur des ruines où nous voyons avec un indicible plaisir nos chevaux qui pâturent, nos tentes qui nous donneront le repos, et le dîner servi qui nous rendra des forces.

Mais, je l'avoue, à l'aspect de ces ruines grandioses, toute la fatigue de la journée a disparu. L'âme est saisie, les souvenirs se pressent; on se sent transporté par la grandeur des monuments et par la grandeur de cette décadence. La lune ajoute à ce spectacle quelque chose de fantastique; il nous semble voir se remuer des milliers et des milliers d'ombres, et il ne faut pas moins que la voix paternelle d'Habib et les avertissements de M. Pierotti pour nous décider à renoncer à nos excursions nocturnes.

Le lendemain nous étions debout de bonne heure, et quoique ce soit mauvais genre, en notre siècle, de s'étonner ou d'admirer, les exclamations les plus enthousiastes se faisaient entendre à chaque instant. Jusque vers neuf heures nous nous promenâmes chacun de son côté, librement, à peu près sans règle ni direction; nous prenions le coup d'œil; nous cherchions à nous faire une idée de l'ensemble, nous mesurions des longueurs de pierres, des diamètres de colonnes; nous cherchions à déchiffrer quelques inscriptions; plusieurs d'entre nous prenaient des croquis. Rien de méthodique; mais que d'impressions!

Puis lorsque chacun de nous s'est assimilé de son mieux ces

cours, ces temples, ces chambres, ces colonnes, M. Pierotti vient nous rejoindre pour commencer avec nous l'étude plus systématique de ces ruines, pour nous en montrer les différents âges, et pour nous en faire mieux apprécier l'ensemble et les beautés de tous genres.

Par où commencerai-je maintenant pour vous en faire la description? Mais non; j'y renonce. A quoi bon d'ailleurs? Le meilleur peintre ne pourra jamais en reproduire qu'une seule face à la fois, et l'écrivain le plus scrupuleux affaiblira sans le vouloir l'impression générale par l'exactitude même et par la précision des détails.

Représentez-vous une esplanade de cinq à six cents mètres de largeur, une sorte d'acropole, une enceinte entourée de hautes murailles extérieures. Dans cette enceinte, deux cours immenses, servant d'antichambres à deux temples de toute beauté; une église arabe, quatre églises sémi-circulaires, séparées par des chambres carrées; quelques constructions arabes, dont la destination ne pourrait être déterminée; les traces d'une rue. Sous l'acropole des chemins souterrains, dans lesquels se trouvent des inscriptions; des chambres dans l'épaisseur de la muraille, et des puits taillés dans le rocher. Au-dehors, des murailles dont la structure défie l'imagination des architectes modernes, et auxquelles on n'a su donner d'autre nom que celui de murailles cyclopéennes, des blocs énormes, de vrais monstres qui mesurent jusqu'à vingt mètres de longueur, sur cinq de hauteur et autant de profondeur. Puis les Propylées, l'ancienne porte du Temple du Soleil, fermée à une époque postérieure par les Arabes qui firent de l'acropole une forteresse et remplacèrent l'entrée par une grosse muraille surmontée d'une plate-forme.

Rentrez maintenant dans les cours intérieures, et après vous être rappelé le temple du Soleil avec toutes ses splendeurs, le temple de Jupiter avec tous les ornements de l'art païen, faites agir le temps inexorable qui détruit tout, même les pierres; à ce travail du vieux Saturne, ajoutez l'action des tremblements de terre; puis celle des Syriens, celle des Romains, celle des Musulmans, celle des bédouins voleurs, celle des Arabes, enfin celle des Turcs; faites agir le temps, le fanatisme, les volcans

4

et la cupidité, et regardez autour de vous. La terre est jonchée de débris, mais ces débris semblent refléter encore une gloire qui n'est plus, et défier les âges modernes de les égaler jamais. Ici vous voyez des fragments de colonnes qui ont trois mètres de diamètre, et qui semblent encore petits au milieu des masses qui les entourent; là des chapiteaux ou des architraves, des frises ou des corniches; un pan de mur, une colonne qui dans sa chute a été arrêtée par l'épaisseur de la muraille; là encore un bloc énorme, qui formait la clé de voûte de la grande porte du temple de Jupiter, et qui a glissé en 1759, lors du tremblement de terre; mais, taillé en forme de coin, il a été retenu entre les deux gros blocs latéraux et depuis plus d'un siècle il est resté dans cette dangereuse position, suspendu entre le ciel et la terre.

C'est un chaos de débris qu'il faut avoir vu pour en comprendre la majesté; les photographies peuvent en donner quelque idée, mais elles ne présentent jamais qu'une surface, tandis que celui qui se promène au milieu de ces ruines voit le coup d'œil changer à chaque instant, sans cesser d'être grandiose et varier à l'infini suivant que la lumière vient de l'orient ou du couchant, du soleil, de la lune ou du crépuscule.

Mais ce qui pèse le plus sur l'esprit, au milieu de tant d'objets qui le remplissent, c'est le mystère historique de ces ruines. A peine ont-elles une histoire digne de ce nom. Elles surnagent à la surface du sol, quand tant d'autres ont sombré, ensevelies sous des tourbillons de sables, et personne ne peut dire ce que fut Baalbeck dans les temps anciens. On connaît Babylone, Thèbes, Ninive, et l'on ne sait rien d'Héliopolis. Le rôle, évidemment considérable, que cette cité puissante a joué dans la politique, dans le commerce, dans la religion de la Syrie, nous est complètement inconnu.

Malgré la succession des différents ordres d'architecture, il est aisé de voir que l'ensemble de ces constructions repose sur un plan primitif unique; ce ne sont pas des juxtapositions successives, c'est un seul jet; les murs d'enceinte le prouvent, ainsi que la disposition de souterrains.

En outre la grandeur colossale des assises, et quelques monolithes amenés de loin, nous transportent pour le commen-

cement des travaux, à une époque fort ancienne, à la plus ancienne que connaisse l'histoire, peut-être au delà des temps historiques. On peut voir dans la montagne, à deux ou trois kilomètres de distance, les carrières desquelles ont été tirés ces blocs, et l'on y trouve encore en place un de ces monolithes, parfaitement taillé, qui a 23 mètres 42 de longueur, 4^{m} 10 de largeur et 4^{m} 50 de hauteur ; d'après M. de Saulcy il aurait 500 mètres cubes, et il pèserait un million et cinq cent mille kilogrammes ; pour le mettre en mouvement il faudrait une machine de la force de 20,000 chevaux. Notre siècle, si habile dans les arts mécaniques, n'a aucune idée des moyens qui ont pu être mis en œuvre pour transporter ces blocs et pour les élever à la hauteur où ils sont placés dans la muraille ; on ne comprend même pas quels rouleaux ont pu servir à les amener de la carrière et comment ils ont pu franchir le ruisseau. De là à la légende il n'y a qu'un pas, et les savants mystérieux rapportent aux djinns (génies) les premières origines de ces constructions monumentales. Que leur répondre ? Nous avons bien notre Pont du Diable, et les souvenirs de la cathédrale de Cologne. D'autres déjà plus positifs, parlent des cyclopes comme fondateurs de Baalbeck. D'autres enfin, nous ramènent plus simplement aux Phéniciens et à l'époque de Salomon, mais sans nous expliquer le secret de ces travaux, ni le silence que garde l'histoire du temps sur une ville aussi considérable. La Bible mentionne Damas et Palmyre (Tadmor) ; les caravanes de Palmyre à Tyr ou à Jérusalem passaient par Baalbeck ; d'où provient donc ce silence étrange ?

Quoi qu'il en soit, à cette architecture cyclopéenne succéda une architecture phénicienne, reconnaissable au bossage de ses pierres ; c'est encore bien puissant, mais les blocs n'ont plus que trois à quatre mètres de longueur. Puis nous entrons dans l'époque relativement moderne ; on reconnaît les traces de la présence des Syriens, quelques antiquités corinthiennes ou vénitiennes ; plus tard encore les Arabes qui s'emparèrent de la contrée, s'acharnèrent sur l'acropole, et la défigurèrent autant par leurs constructions que par leurs dévastations ; ils renversèrent des colonnes pour se procurer un peu de fer, et Tadmour-Pacha, il y a quelques années, fit sauter une partie du temple de Jupiter afin de se procurer pour environ 25 fr. de plomb !

Des deux temples de l'intérieur, l'un, le plus grand, le plus ancien d'après la tradition, était consacré au soleil; de là, le nom d'Héliopolis, qui signifie en grec la même chose que Baalbeck en syriaque : ville du soleil. Il n'en reste plus aujourd'hui que les six grandes colonnes de 23 mètres de hauteur, non cannelées, avec chapitaux corinthiens. L'autre, appelé le Petit Temple, malgré ses proportions gigantesques, était consacré à Jupiter; il avait 227 mètres de longueur sur 117 de largeur, avec 42 colonnes qui en faisaient le tour, et dont à peine la moitié sont encore debout; les autres gisent là, brisées, soit dans la cour, soit dans le fossé extérieur. La richesse des ornements et la délicatesse des sculptures sont également remarquables.

Des millions et des millions d'hommes se sont succédés dans ces parvis et dans ces temples, pour venir adorer la créature ou le mensonge, le soleil ou Jupiter. L'imagination les évoque; on les voit venir de l'Orient et de l'Occident, s'arrêter au milieu de leur voyage pour célébrer leur culte, faire leurs oblations, offrir leurs prières, adorer peut-être en esprit Celui qu'ils ne connaissaient pas, et se réunir en fêtes solennelles. Un grand nombre sans doute étaient sérieux; il est impossible d'admettre que le vrai Dieu se soit laissé sans manifestation au milieu des masses qui venaint l'honorer dans ces magnifiques sanctuaires, et l'on aime à se représenter des âmes droites et sincères, craignant Dieu et s'adonnant à la justice, même à cette époque où « les ténèbres couvraient la terre et l'obscurité les peuples. » Peut-être que les conquêtes du roi David, peut-être que la sagesse de Salomon avaient déjà répandu ça et là quelques-uns de ces germes de vérité que la dispersion des tribus devait répandre en plus grande abondance encore aux temps de Daniel et de ses amis.

N'y a-t-il pas aussi quelque chose d'humiliant dans la pensée, que de pauvres païens ont fait tant de sacrifices, qu'ils ont dépensé tant d'intelligence, tant de force et tant de génie pour le service de leurs dieux, et que nous, qui nous enorgueillissons de plus de lumière et qui nous réclamons du nom de Jésus-Christ, nous fassions si peu pour l'avancement de son règne?

Nous aurions à visiter encore un petit temple circulaire, d'ar-

chitecture corinthienne, situé à 300^{m} environ de l'entrée des souterrains, et qui a servi autrefois d'église chrétienne. Mais on est fatigué de tant voir; à la longue on s'y perd, on ne se souvient plus de rien. J'allai chercher un peu de repos dans un verger qui ne reçoit jamais les rayons du soleil, protégé qu'il est par les murailles cyclopéennes de la face nord, et quand l'air commença à fraîchir, nous fîmes une courte promenade à travers la pauvre bourgade qui représente si misérablement un riche et glorieux passé: une centaine de chétives maisons, un khan en mauvais état, où nous aurions campé si nous n'avions pu loger dans les ruines; une vieille muraille crénelée, fort peu haute, qui est censée protéger la ville; la maison de l'évêque grec, où on loge à pied et à cheval quand il fait mauvais temps; des ruelles tortueuses; enfin une population dont je ne connais pas le chiffre, un millier de personnes peut-être, dont la bonne moitié tourmente les voyageurs pour obtenir des bakchich. Voilà ce que je me rappelle.

Le lendemain, mercredi 16 mars, un peu restaurés, reposés et fortifiés, nous nous mîmes en route pour Damas. C'est une course de 18 lieues environ, que nous aurions très-bien pu faire en deux jours, si nous avions tous été des cavaliers passables; mais les cavaliers étant donnés, nous devions y mettre trois jours, la première et la troisième journée ne comptant que pour de fortes demies. Nous avions à traverser la chaîne de l'Antiliban du nord-ouest au sud-est. Moins élevée en général que le Liban, dont elle est séparée par la large et longue vallée de la Syrie creuse ou Célésyrie, la chaîne de l'Antiliban appartient à la même formation et présente à peu près les mêmes aspects; elle se termine au sud par le massif du grand Hermon, et s'éteint au nord en se ramifiant du côté de Palmyre. Elle est plus étendue en largeur que le Liban, car elle se compose en quelque sorte de trois chaînes parallèles, séparées par de frais et fertiles vallons; un jour nous avait suffi pour franchir le Liban; il en faut deux ou trois pour franchir l'Antiliban dans le sens de Baalbeck à Damas.

Nous sommes dans le pays des plus vieilles légendes du monde. Déjà nous avions pu voir au pied du Liban le tombeau de Noé, Kérak Nouach, long de 21^{m}, que les gens prosaïques

estiment avoir été plutôt un aqueduc; maintenant on nous montre sur une hauteur le tombeau de Seth, dans un petit village appelé Nebi-Shât; plus loin, près de Zebdani, au milieu d'une luxuriante végétation qui rappelle celle de nos climats, on nous montrera le tombeau d'Adam, et sur les montagnes voisines le sommet où s'arrêta l'arche de Noé. Enfin à quelques lieues plus loin, dans l'antique Abilène (Luc 3, 3), au pied d'immenses rochers escarpés, semés de grottes sépulcrales, les musulmans nous feront admirer encore le tombeau d'Abel, Kobr Abil, qui a dix mètres de longueur.

Les vallées sont charmantes partout où il y a des torrents, et les rares habitants de la montagne savent parfaitement tirer parti du moindre cours d'eau; chaque propriétaire en a sa part, et la nécessité les a rendus ingénieux. Mais les chemins! quels chemins! si toutefois on peut donner ce nom aux petites machines que nous avons franchies au risque de nous casser vingt fois le cou; il faut, pour s'en tirer, ces petits chevaux de Syrie qui semblent ne douter de rien, et qui, je crois, monteraient sans sourciller les escaliers du Pas de l'Echelle sur Salève.

Parfois il nous faut tous mettre pied à terre; la caravane descend dans un véritable entonnoir. Nous nous en tirerons bien, mais les chevaux, surtout ceux qui portent les bagages? Ils s'en tirent également, et les moukres n'ont pas même l'idée de les tenir par la bride, tant ces bêtes ont le pied sûr. Un jour mon petit bai, un philosophe, un poète, un vrai musard, qui ne suivait jamais les autres chevaux qu'approximativement, et que je laissais faire dans les limites de la sagesse, s'arrêta au bord d'un précipice au moment même où deux voix tonnantes me criaient: Arrêtez! Il avait cru prendre par le plus court et se trouvait dans une impasse; devant nous l'abîme, deux ou trois cents mètres à pic; à droite le rocher, à gauche un talus de trois ou quatre mètres de profondeur, parfaitement suffisant pour nous assommer. — Ne bougez pas, me crie encore le docteur. Et comment aurais-je bougé? je n'avais de place nulle part, et je restais là, en effet, à me demander où je serais dans quelques minutes. Un moukre s'approchait lentement, doucement, prudemment, ne sachant peut-être pas trop lui-même ce qu'il avait à faire. Au bout de quelques instants ma monture, qui avait

sans doute fait ses réflexions, commence à s'ébranler. Le cœur me battait; c'était la vie ou la mort. Bien campé sur trois pieds, l'intelligent animal tâte en arrière le terrain avec le quatrième, frappe deux ou trois coups sur le rocher, et satisfait de ce qu'il entend, pose ce pied qui lui permet de faire un mouvement en arrière. Il recommence plusieurs fois la même manœuvre, et chaque fois la profondeur du talus diminue; quand il n'y a plus qu'un mètre à sauter il n'hésite plus, et nous revoilà sur le chemin sain et sauf, grâce à Dieu. Un de nos Arabes était là pour me retenir au moment où le cheval a fait le saut. On a quelquefois des émotions dans ces voyages.

Sourghaya, Zebdâni et Aïn-Fidjeh sont trois charmants villages. A Sourgaya, où nous couchons le premier soir, les noyers abondent, et sauf les toits plats des maisons, on pourrait se croire dans un vallon de nos montagnes. Les gens de l'endroit viennent pour essayer d'entrer en conversation avec nous, mais en arabe. Hommes, femmes, enfants, c'est un tumulte pittoresque. L'un consulte M. Pierotti sur un cas d'hydropisie, un autre sur une maladie des yeux; quelques-uns apportent à Habib de la volaille et discutent le prix avec vivacité; une femme s'approche portant un gros panier, elle tient une balance dont les bassins sont en paille de Turquie; elle tire de son sein et jette par terre une pierre ronde qu'Habib relève, et soupèse comme unité de poids (cf. Lévit. 19, 36); c'est une marchande de charbon. D'autres apportent des œufs. Les enfants du village sont réunis, tout étonnés que nous ne sachions pas l'arabe; ils demandent des bakchich; nous leur donnons des oranges que nous faisons rouler sur le gazon, et qui appartiennent à celui qui sait le mieux courir. La nuit une rixe a lieu entre nos moukres et quelques habitants du village, nous n'avons jamais su pourquoi; un de nos moukres a été assez grièvement blessé à la mâchoire, et le sheick du village a dû lui payer une indemnité.

Zebdâni est un gros bourg d'environ 3000 habitants, la moitié musulmans, la moitié chrétiens; partout des enclos cultivés, une terre fertile et richement arrosée, des vergers, des champs, des forêts d'arbres fruitiers; c'est là que prend naissance le Nahr Barada, charmant ruisseau d'abord, puis charmante rivière, que l'on suppose être le Chrysorrhoas, la rivière d'or des

anciens, et selon toute apparence l'Abana de l'Ecriture (2 Rois 5, 12). C'est là que les riches habitants de Damas viennent s'établir en villégiature pendant l'été ; les vignes, les jardins, l'ombre des grands arbres, les bains de rivière, la vue dont on y jouit, le sommet neigeux de l'Hermon, tout concorde à en faire un séjour délicieux et l'on comprend l'enthousiasme avec lequel Lamartine a chanté ce riant vallon, le plus pittoresque et le plus considérable de l'Antiliban.

Mais bientôt la vallée se resserre, ce n'est plus qu'une gorge étroite où le passage des Romains est marqué par deux ponts en ruines; la rivière a perdu sa limpidité de cristal, c'est un torrent qui mugit de roche en roche et qui par une chûte de six mètres nous rappelle les cascade de la Suisse ; le sentier serpente péniblement au milieu de rochers poudreux qui nous renvoient les rayons du soleil. A Souk-Wadi-Barada nos guides nous montrent la position de l'antique Abila, capitale du petit royaume dont Lysanias était le souverain lorsque Jean-Baptiste commença son ministère de précurseur. Beaucoup d'antiquités; mais déjà la fatigue se fait sentir et nous nous hâtons de gagner notre gîte du soir.

Aïn-Fidjeh est peut-être le campement le plus gracieux que nous ayons rencontré. Nos tentes sont dressées au milieu de jardins en terrasse et de peupliers, entre la route et le large ruisseau de Fidjeh qui forme l'affluent principal du Barada. Partout de l'ombre et de la fraicheur. La source est protégée par une plate-forme en maçonnerie, par les ruines d'un petit temple et par un édifice de 12^{m} de longueur, construit en pierres massives, dont on ignore complètement l'histoire, mais qui doit remonter à une haute antiquité. Chacun prend plaisir à plonger ses mains dans cette eau si pure et à se rafraîchir par tous les moyens que lui suggère son esprit d'invention. Un troupeau d'environ deux cents chèvres noires, aux cornes brillantes recourbées en arrière, aux oreilles pendantes, débouche du sentier et traverse notre campement.

Sur tout le plateau le voyageur est frappé de la différence qui existe entre les hauteurs et les vallées ; là où il y a de l'eau, végétation abondante et variée ; une ligne de verdure marque de loin le cours de la rivière ; mais immédiatement au-dessus, la roche

dénuée et stérile. De nombreuses taches noires, mobiles, plus petites que des mouches, se dessinent sur le blanc roussâtre de la montagne; ce sont les chèvres du pays; il faut la fermeté de leurs jarrets pour s'y cramponner et s'y promener; il faut aussi leur sobriété pour qu'elles puissent recueillir au milieu de ces faibles gazons l'équivalent de leurs peines. Il est sûr que si ces contrées étaient habitées par une population plus nombreuse, et que si le travail était protégé par les agents du gouvernement turc, l'agriculture y prendrait un beaucoup plus grand développement. Les gens du pays sont sobres, laborieux et ingénieux; ils savent se procurer de l'eau, quand ils le veulent, et c'est l'essentiel. En cas de besoin ils font des coupures à la rivière à 1000 ou 2000^{m} en amont de leurs champs, et ils en dirigent les eaux par de petits conduits que personne ne songe à leur disputer; ils empruntent même le chemin, s'ils ne peuvent pas faire autrement, et plus d'une fois nous avons été dans le cas de nous demander si c'était la route qui servait d'aqueduc, ou si c'était au contraire l'aqueduc qui servait de chemin.

D'Aïn-Fidjeh à Dammar, trois fortes lieues, dont les deux dernières à travers des collines, les unes basaltiques, les autres crayeuses, et par des chemins à peine tracés. On aperçoit de loin les méandres de verdure qui marquent le cours tortueux du Barada; puis après une descente assez rapide, on rejoint à Dammar trois choses qui font plaisir à voir, la civilisation, la grande route de Beyrout à Damas et le Barada.

La civilisation en particulier est représentée par de jolis jardins et de jolies maisons; l'une entr'autres, peinte de trois couleurs voyantes, est couverte des dessins les plus pittoresques. Au-dessus de la porte on voit un grand lac bleu foncé bordé d'arbres; au fond une maison de plaisance; posé sur le lac, un bateau à vapeur avec sa cheminée fumante, ses roues complètes et sa quille; plus trois poissons hors de l'eau, ou sur l'eau, à peu près aussi grands que le bateau. Enfin pour compléter le paysage, un chemin de fer qui fait le tour du lac, et tout un train de wagons en marche; la machine qui fuit à l'horizon, très-loin, est aussi grosse que la maison, et les wagons vont en diminuant de grosseur à mesure qu'ils se rapprochent du

premierplan ; c'est de la perspective à rebours ; Hogarth n'aurait pas fait mieux.

Un jeune garçon nous aborde ; il parle français, il est employé de la Compagnie ; c'est un neuchâtelois. Il n'est pas content de son sort ; il est trop seul. Son père et sa mère sont morts, je crois. Né à Tripoli il a été recueilli dans un couvent, où on lui a donné le peu d'éducation qu'il a reçue. L'un de nous écrit à l'un de nos amis de Beyrout pour le recommander, et nous lui laissons quelques bons livres en partant. Pauvres protestants disséminés !

Encore une lieue jusqu'à Damas, en suivant à cheval la jolie route qui longe le Barada. A l'ombre ! Mais pourquoi notre taciturne drogman prend-il la route de la montagne, plus longue, plus aride ? Il nous répond que c'est pour éviter les droits de passage qui sont assez considérables : réponse qui ne nous satisfait qu'à moitié. Tout-à-coup le mystère s'explique. Habib nous fait mettre pied à terre ; quelques pas, entre des rochers crayeux d'une blancheur éblouissante, nous conduisent à un pavillon, près du tombeau d'un Santon, d'où la vue s'étend sur un immense panorama. La plaine, Damas et le désert se déroulent à nos pieds. A droite le chemin du Hauran et de la Palestine, avec le Grand Hermon couvert de neiges ; en face, au loin, le chemin de Bagdad, à quinze journées de poste ou trente-cinq journées de caravane ; à gauche, les prolongements de l'Antiliban et le chemin de Palmyre, cinq journées de poste.

Mais ce qu'il y a de plus saisissant dans ce point de vue, c'est, au milieu des sables de cet immense désert, l'oasis même de Damas, large d'environ cinq lieues, longue de six. L'oasis est aussi nettement dessinée que possible ; une sorte de muraille l'entoure dans toute son étendue ; les jardins, les vergers, les prairies de Damas tranchent par leur verdure sur le sable jaune-roussâtre du désert, et de la hauteur où nous sommes il est facile de faire la carte de la contrée. De petits cours d'eau, divisés et subdivisés à l'infini, servent à l'irrigation de la ville et de ses jardins ; ils vont s'affaiblissant peu à peu, se partageant entre les nombreuses rues de la populeuse cité, puis ils se réunissent de nouveau pour s'épanouir en quelque sorte en deux ou trois petits lacs peu profonds qui semblent vouloir répartir

entre les arbres de leurs rivages enchanteurs ces eaux bienfaisantes qui sans cela se perdraient dans le désert. C'est la fin de l'oasis; mais d'année en année, grâce à des irrigations bien entendues, les terres gagnent sur les sables, et dans mille ans peut-être l'oasis sera double de ce qu'elle est aujourd'hui.

Au milieu de ses jardins, la grise Damas justifie bien le mot du poète arabe qui la compare à une perle entourée d'émeraudes. On sait que les Musulmans en font le premier de leurs quatre paradis terrestres.

C'est une de ces vues qu'on ne se lasse pas d'admirer, et qu'on retrouvera dans ses rêves quand la réalité aura disparu.

Mais pourtant il s'agit de se remettre en route. Une charmante jeune dame anglaise, qui s'est jointe à la caravane, est vivement *choquée* de ce que je mets dans un petit bocal d'eau-de-vie une manière de scorpion que j'ai trouvé entre deux pierres; elle est protectrice des animaux, et elle a raison. Mais, à quoi tiennent les principes! Un peu plus bas elle trouve *ioune châ'mante pitite kemilâïonne,* et elle l'emporte sans façon, sans s'inquiéter s'il n'a pas quelque part un père, une mère, une épouse qui le pleureront, et s'il pourra lui-même supporter les fatigues d'un voyage fait dans des conditions si étranges. Jaune au moment où il fut pris, le pauvre caméléon était gris en arrivant à Damas, vert le lendemain matin, mort le surlendemain. Mon scorpion, bête malfaisante, n'a pas souffert cette agonie.

La descente s'effectua rapidement, non sans nous laisser le temps de remarquer les villas et les hameaux étagés sur les flancs de la montagne, et bientôt nous entrâmes en ville. Ce ne sont d'abord que jardins, mais jardins bordés de murs si élevés que, même à cheval, nous n'en pouvons rien apercevoir qu'à de rares intervalles; les arbres, oui, mais les fleurs, non. Après un dédale de rues aussi peu intéressantes les unes que les autres, nous débouchons dans une prairie, nous traversons un ruisseau, une autre prairie, la grande route, le Barada, puis un fossé, et nous voilà enfin dans le campement au milieu duquel nos tentes sont dressées, tout près d'un couvent de derviches.

Il est encore de bonne heure; nous avons le temps de nous reposer et de faire nos réflexions avant le moment du dîner. Ces

réflexions seront naturellement de couleur un peu musulmane. Il est impossible, en effet, d'oublier que nous sommes dans un des centres du fanatisme oriental et dans une ville dont la réputation est faite au point de vue de la vivacité religieuse. Les notes de Lamartine nous reviennent en mémoire, et si l'on cherche à nous rassurer en nous disant, ce qui est vrai, que les choses ont bien changé depuis 1838, depuis l'occupation égyptienne, nous n'en restons pas moins sous l'impression qu'un voyageur a failli être assommé en 1856 pour avoir imprudemment voulu forcer la consigne de la grande mosquée, et nous ne pouvons oublier les massacres du Liban et les massacres de Damas, dont les missions chrétiennes ont été les premières victimes. Aussi notre chef, tout en nous répétant qu'il n'y a rien à craindre, nous exhorte à la prudence et nous engage à ne nous mêler de rien, quoi que nous soyons dans le cas de remarquer : un avis qui n'était pas de trop.

CHAPITRE IV.

DAMAS.

Elihézer, Naaman, saint Paul. — Histoire, traditions et légendes. — Les Damascéniens. — Les chrétiens. — Murailles et rues. — Bazars. — Visites. — Abd el Kader. — Le marché des esclaves. — Le grand rabbin. — Dimanche. — Le consul de France. — La rue Droite et les souvenirs apostoliques. — Le Kkan d'Assad-Pacha. — La grande mosquée. — Les chiens. — Sérénade au Séraskier. — La pluie; nous nous réfugions au courent. — Les cimetières. — Intérieurs syriens. — Un concert. — Turc ou sultan, et chiens de chrétiens. — Les écoles.

Damas est la plus vieille ville du monde; peut-être partage-t-elle cet honneur avec Hébron seulement. C'est à la beauté de son climat, c'est aussi à sa position comme point central entre l'Asie mineure et l'Asie intérieure qu'elle doit l'importance qu'elle a toujours eue sous le double rapport commercial et politique. Souvent détruite par les chances des combats ou par les tremblements de terre, elle s'est toujours relevée. Historiquement, elle se rattache à l'Ancien et au Nouveau Testament par de précieux souvenirs. Elle appartient à l'antiquité par Abraham, au judaïsme par David et Salomon, au christianisme par saint Paul, aux croisades par Baudouin, aux temps modernes par Timour et Sélim.

Elihézer, le serviteur d'Abraham, était de Damas, Gen. 15, 2. La légende prétend qu'Abraham lui-même devint roi de Damas, après avoir détrôné le premier fondateur, Dammésec. Une expédition militaire conduisit également le patriarche dans ces contrées, à la poursuite des rois qui avaient fait la guerre à son neveu Lot, Gen. 14, 15. David s'en empara, 2 Sam. 8, 5. 6. Salomon la perdit, 1 Rois 11, 24, et des rapports difficiles con-

tinuèrent sous les rois qui suivirent. Le plus touchant épisode qui nous soit conservé de cette époque, est celui de la jeune israélite captive qui procura la guérison du général syrien Naaman, 2 Rois 5. On comprend, quand on les a vues, que Naaman eût préféré aux eaux limoneuses du Jourdain les eaux fraîches et limpides du Parpar et de l'Abana.

Capitale de la Syrie sous Antiochus III, Damas, après être tombée plusieurs fois entre les mains des Juifs, fut prise par Pompée 64 ans av. C., mais continua d'avoir ses rois particuliers. Arétas est nommé dans le N. T. 2. Cor. 11, 32.

Mais le fait principal que nous rappellent les Saints Livres, est celui de la conversion de saint Paul et de ses premières prédications. Aussi la tradition s'en est-elle emparée pour nous montrer l'endroit où a eu lieu la conversion de l'apôtre (on en montre deux ou trois), la rue nommée la Droite, la maison de Judas, la maison d'Ananias, et la fenêtre par laquelle, lorsqu'il dut s'enfuir, les disciples le descendirent dans une corbeille.

Siége d'un évêché vers le 4e siècle, Damas passa en 693 sous la domination des Arabes (Omniades) qui l'embellirent. Les croisés, sous Baudouin, essayèrent vainement de s'en emparer. Les Mongols, sous le cruel Timour, la livrèrent aux flammes (1401), et depuis cette époque les célèbres lames de Damas ne furent plus qu'un souvenir; le secret fut perdu, et tout ce que l'on vend aujourd'hui à Damas même, comme coutellerie de Damas, poignards, couteaux ou rasoirs, vient tout simplement de Belgique.

En 1516, Damas fut prise par Sélim Ier, qui l'incorpora à l'empire turc, auquel elle n'a plus cessé dès lors d'appartenir, si ce n'est de 1832 à 1840, Ibrahim-Pacha s'en étant emparé; mais la diplomatie le contraignit de la rendre. C'est pendant cet intérim que Lamartine fit son voyage, et il a vu cette célèbre cité dans d'autres conditions que celles dans lesquelles nous l'avons visitée; de là aussi certaines différences d'appréciations, notamment quant aux difficultés que rencontrent les étrangers lorsqu'ils veulent entrer dans la ville; nous n'en avons rencontré d'aucune sorte, nous avons conservé nos costumes d'Europe, nous n'avons pas dû descendre de cheval, nous n'avons pas dû rendre compte des motifs qui nous ame-

naient; en un mot, point de tracasseries inutiles, et c'est certainement à l'influence égyptienne qu'est dû cet heureux changement.

Les Damascéniens ne passent pas pour faciles dans leurs relations; et de même que chez nous certaines villes ou certaines provinces ont des proverbes qui les caractérisent et qu'elles acceptent volontiers, les habitants de Damas ne se gênent pas pour vous citer le proverbe national *Châmi choumi*, qui signifie tout simplement : *Damasquin coquin,* ou quelque chose d'analogue.

La population de la ville et de l'oasis est de 150,000 âmes; peut-être 300,000, vu l'absence d'une statistique sérieuse. Les musulmans forment la grande majorité; il y a environ 5,000 juifs, et au moins 15,000 chrétiens, dont 12,000 grecs, tant orthodoxes que catholiques. D'après l'un des derniers recensements il n'y aurait que 70 protestants, mais j'en ai vu davantage; au seul service arabe des Américains, il y avait plus de soixante personnes dans la chapelle; au service anglais, à peu près autant, sans compter les différentes écoles et les pensionnats que j'ai visités.

Jamais je n'ai vu autant de sectes réunies, grecs, grecs-catholiques, syriens, syriens-catholiques, arméniens-caldéens, arméniens-catholiques, maronites, latins et protestants. Ces deux dernières branches du christianisme sont de beaucoup les plus considérées; cela tient en partie sans doute à ce qu'étant moins nombreuses, elles sont moins redoutées et portent moins d'ombrage; mais cela tient aussi à ce qu'elles cherchent à racheter leur petit nombre par une plus grande activité, par un zèle plus évangélique, et par de réels services rendus à la population. Les sœurs de charité ont fondé un hôpital où chaque jour un grand nombre de malades sont soignés gratuitement, et elles ont obtenu, grâce à leur charité, le singulier privilége de pouvoir entrer quand elles veulent dans la grande mosquée.

De même les lazaristes ou franciscains, capucins ou cordeliers, se sont fait une bonne note par les soins qu'ils donnent à l'éducation de l'enfance, par leur tolérance, leur hospitalité et la pureté de leur vie. Ils possèdent pour le dire en passant une belle bibliothèque.

Notre première soirée à Damas ne compte, pour ainsi dire pas, et c'est cependant celle où nous avons le mieux fait la connaissance de la ville. Nous nous sommes promenés un peu au hasard dans les bazars et dans les rues, dans les cafés et dans les cimetières, faisant nos plans pour le lendemain.

Mais autant la ville, vue de la hauteur, m'avait paru admirablement belle, autant vue de près, elle m'a désenchanté. Partout des murailles de deux, trois ou quatre mètres de hauteur, sans fenêtres et avec de rares et mauvaises petites portes espacées de loin en loin; et quand je dis *murailles*, c'est pure politesse. On fait ici des pierres avec de la boue, mélangée de « ruclons », de paille, d'ossements, de débris, de petits cailloux; c'est une industrie; on trouve que cela va plus vite que de creuser le calcaire des environs et de le tailler. Chaque propriétaires tient à honneur d'enclore sa propriété, jardin, cour ou maison, de ces carrés artificiels à une plus ou moins grande hauteur, et l'on compterait sur ses doigts les murs blanchis à la chaux, de sorte que, où qu'on aille, on circule toujours entre ces alignements de pisé, sans se rendre compte des richesses qui se cachent derrière la boue.

En outre les rues sont étroites, sales, dallées et mal dallées des deux côtés, creuses au milieu; c'est là qu'on verse les immondices et que les chiens vont faire les fonctions de chiffonniers. Pas un magasin un peu riche, pas un café bien éclairé; un seul hôtel dans toute la ville, l'hôtel Dimitri, qui regorge de monde et qui a dû refuser samedi trois princes et princesses de la maison d'Autriche, les enfants de l'archiduc Régnier. Pas, ou presque pas d'équipages; tout au plus voit-on circuler quelques omnibus parfaitement fermés et qui ne reçoivent de jour que par le haut, dans lesquels on promène mélancoliquement les dames des harems. Les diligences s'arrêtent à l'entrée de la ville.

Quant aux bazars, ce sont des espèces d'allées couvertes, comme les anciennes Rues-Basses de Genève avec leurs vieux dômes; seulement ici il n'y a qu'un étage; ce serait trop fatigant de monter. Ces allées sont plutôt larges; il faut de la place pour les marchands, pours les acheteurs, pour les ânes et pour les chameaux. La circulation est très-active, on se presse, on se

bouscule, on crie; à chaque instant la voix rauque d'un muletier pousse son garde-à-vous : *Wâh Dah'rakh*, gare ! prenez garde ! Les plus riches et les plus pauvres costumes se coudoient, les belles dames et les esclaves, les cadis, les imans, les derviches, les marchands, les ouvriers, les étrangers, les juifs, les chrétiens, les musulmans, des hommes, des bêtes. Du matin au soir, c'est une vraie cohue.

La boutique est à environ 1^{m} 20 de hauteur au-dessus du sol, à hauteur de poitrine pour l'acheteur. Sa grandeur varie suivant la nature de l'industrie ou du commerce de son propriétaire; ce sont en moyenne des chambres cubes ayant de 2^{m} à 2^{m} 20 de côté. Le marchand est assis là, les jambes croisées, avec son narguileh allumé, qu'il n'abandonne qu'en cas d'absolue nécessité et auquel il revient aussitôt qu'il le peut.

Chaque grande allée du bazar a sa spécialité; ici les marchands de soieries, là les marchands de laine, puis les selliers, les cordonniers, les relieurs, les orfèvres, les libraires, les sabotiers, les armuriers, les confiseurs, les tailleurs, les marchands de légumes, d'oranges, de pastèques, de limonade, de pâtes, etc.; mais partout cependant, comme lieux de repos, des cafés arabes, des barbiers et des bains turcs; parfois des fontaines et des jets d'eau.

Les nationalités ont des quartiers distincts comme habitations, mais ces distinctions disparaissent au bazar où l'on trouve pêle mêle les musulmans et les arméniens, les chrétiens et les juifs. Seulement les uns ferment leurs boutiques le vendredi, tandis que les autres les ferment le samedi ou le dimanche. On voudrait qu'ils missent à observer le commandement : « Tu ne déroberas pas », le même scrupule qu'ils mettent à fermer leur magasin un jour sur sept.

Le samedi, grâce aux protections nombreuses dont nous jouissions, nous avons eu une journée bien employée. D'abord réception au Consulat français, avec le café de rigueur. Puis réception chez l'émir Abd-El-Kader, aussi avec le café traditionnel; l'émir, noble et belle figure, nez aquilin, bouche fine, les yeux perçants et très-sympathiques, a été tout particulièrement aimable avec nous. Il reçoit toujours bien les *franchi*. Non seulement il nous a touché la main à tous à plusieurs reprises;

non seulement sur la demande de M. Pierotti, il nous a donné à tous un autographe ; non seulement il s'est informé auprès de nous de plusieurs personnes qu'il avait connues et dont il pouvait supposer que nous les connaissions aussi, en particulier de M. Charles Eynard, de Genève ; mais encore il nous a permis d'aller visiter les cours et les jardins de l'appartement de ses femmes, et il nous y a lui-même accompagnés, bien entendu après avoir donné l'ordre au préalable de faire rentrer ces dames.

Cet appartement avait pour nous un autre intérêt que celui du fruit défendu; les fontaines jaillissantes dans des cours dallées de marbre, plantées d'orangers et de citronniers, de rosiers et de giroflées, valaient sans doute la peine d'être vues, mais à ces cours se rattachaient d'autres souvenirs. C'est là qu'en 1860, lors des massacres de Damas, l'émir protecteur des chrétiens persécutés, leur a offert un asile, les a recueillis, et en a sauvé un grand nombre d'une mort certaine. Nous ne pouvions oublier ce souvenir en parlant à l'homme que les chrétiens ont dépouillé de sa puissance et qu'ils ont si longtemps privé de sa liberté. Il s'est vengé en faisant le bien, et quand on connait la noblesse de ses sentiments on comprend l'influence qu'il a pu exercer sur ses corréligionnaires de l'Algérie.

Après cela, visite à un café baignant. Nous sommes assis sur un divan ; nous contemplons les baigneurs dont les uns reposent tranquillement dans leurs cuves, d'autres se savonnent et sont couverts d'une mousse écumante ; d'autres se font raser la tête par un barbier ; un grand nombre fument. On nous apporte du café et des narguilehs.

Visite encore au couvent des franciscains, dont le supérieur, le père Emmanuel Fornero a toute la rondeur et les allures d'un ancien militaire (il a servi, je crois, sous Zumala Carreguy). Vite le café et les cigarettes. Il nous embrasse tous ; j'accepte volontiers, pour ma part, mais je ne veux pas le prendre en traître et je lui dis qui je suis, pasteur et protestant. — Qu'est-ce que ça nous fait, tout ça? me dit-il. Ici à Damas, nous ne connaissons rien de vos modes d'Europe, de protestants et de catholiques ; on est chrétien ou on est musulman. Et il me réembrasse. Je comprenais d'autant mieux ce sentiment que je

le partageais moi-même de toutes manières. Au milieu de ces populations mahométanes, que l'on respecte, mais dont on est séparé par un abîme, les chrétiens forment une famille distincte, et ils sentent beaucoup plus ce qui les unit que ce qui les sépare.

Enfin visite au marché des esclaves. C'est une maison qui semble se cacher honteusement à un premier étage, en dehors du grand chemin des bazars. Les ventes s'y font de gré à gré, de manière à éviter l'apparence d'une enchère publique, mais s'il n'y a pas le nom il y a la chose. Nous avons demandé à voir les esclaves, mais le marchand qui ne nous considérait pas comme des acquéreurs sérieux, a refusé assez catégoriquement.

— Vous venez ici pour vous amuser, nous dit-il.

— Montrez-les toujours, dit M. Pierotti; nous verrons ensuite s'il y a moyen de nous entendre, si une esclave nous convient et si le prix n'est pas exagéré.

— Rien ne vous conviendra, je le sais d'avance, et je ne veux pas vous les montrer.

— Ah? tu ne veux pas, brigand, scélérat, marchand d'hommes! Ouvre ta porte à l'instant et fais-nous voir ce que tu as, ou je m'en vais chez le pacha et je reviens avec deux soldats pour enfoncer tes portes, vilain misérable!

Nous étions stupéfaits de cette violente sortie du docteur qui ne nous avait pas habitués à un pareil style; mais l'homme baisse aussitôt la tête et s'empresse d'ouvrir. Il paraît que ce commerce a quelque chose d'interlope, et qu'on aime autant que cela n'aille pas au pacha. Il parla seulement de bakchich.

— Et combien me demandes-tu?

— Vingt piastres (4 fr.).

— Je donnerai ce que je voudrai et à qui je voudrai; mais à toi je ne dois rien: ouvre!

Quel triste spectacle! Cinq femmes accroupies sur de sales tapis dans une chambre obscure, où l'on avait peine à les distinguer. Nous les fîmes sortir au jour pour les mieux voir; c'étaient cinq négresses du Soudan; je ne comprends pas comment elles sont venues se perdre ici; l'une était fort jolie, on en demandait 1,200 fr.; des autres 1,000, ou 750. Nous prenaient-elles pour des acheteurs? Je n'en sais rien. Au bout d'un

moment le marchand nous dit qu'il en avait encore d'autres, des esclaves blanches, et nous demanda si nous voulions les voir aussi. Nous en avions assez. M. Pierotti donna quelque argent à chacune de ces malheureuses, un bakchich au geôlier, et partit en grommelant entre ses dents une maxime que je n'ai pas bien comprise et que je n'ai pas voulu tirer au clair; seulement je sais qu'il y avait du tonnerre au commencement et du sultan à la fin de la phrase.

Le soir nous recevons dans la prairie la visite du grand rabbin d'Israël: un type magnifique, une espèce de portrait d'Aaron, quelque chose de majestueux, barbe patriarcale, costume aux couleurs voyantes et pourtant sévère; large ceinture. Il eût pu servir de modèle à Léopold Robert pour le St-Joseph de sa *Sainte famille*.

Je veux jouir de mon Dimanche, et après avoir entendu le matin deux prédications l'une en arabe, l'autre en anglais, je laisse nos amis de la caravane se disperser par la ville, à l'affût de curiosités nouvelles, et je rentre au camp.

Bonheur de ne rien faire, et de n'avoir de préoccupation d'aucune sorte! Etendu sur l'herbe, à l'ombre de ma tente, je pense au vieux Elihézer, à St-Paul, à Mahomet, à ma famille (comment se fait-il donc, que depuis trois semaines je n'aie pas encore ombre de nouvelles?); je vois frissonner l'air sous l'ardeur d'un brûlant soleil; nos chevaux pâturent en liberté dans la prairie, trop heureux de n'avoir plus la selle sur le dos depuis l'avant-veille; moukres et drogmans savourent comme moi le plaisir de se laisser vivre sans fatigue, lorsque tout-à-coup je vois apparaître le brillant costume d'un kawas, puis un cheval arabe de toute beauté qui franchit d'un bond le large ruisseau qui borde le campement. C'est le consul de France, M. Rostan, qui vient nous rendre notre visite de la veille. Je suis tout seul à faire les honneurs de l'établissement, et je fais de mon mieux: « Voulez-vous entrer dans la tente, ou préférez-vous rester dehors? Prenez ce pliant, ou préférez-vous un tapis? Quelle belle journée! » Je n'oublie qu'un point du cérémonial oriental, mais Habib qui s'y connaît, quoiqu'il ne parle pas, arrive tranquillement au bout de quelques minutes, avec les tasses de café obligées. Sur le refus du consul, Habib s'en va,

mais pour revenir l'instant d'après avec de l'orangeade qui cette fois reçoit un bon accueil. Je remerciai plus tard Habib d'y avoir songé, et de m'avoir évité une aussi grave infraction aux lois de l'hospitalité. Quant au consul, jeune encore, il représente parfaitement la France, comme en général presque tous les consuls français de l'orient; il passa une heure avec moi et sa conversation me dédommagea amplement de tout ce que je perdais en ne visitant pas la ville.

Il est assez facile de s'orienter dans Damas une fois que l'on s'est assuré quelques points de repère. La ville forme une espèce d'ovale, partagé dans sa plus grande longueur, mais en deux parties inégales, par la rue Droite (Act. 9, 11), qui, malgré des incendies, des tremblements de terre et des dévastations de tous genres, n'a jamais cessé de justifier son nom et a toujours conservé son identité. Au sud de la rue Droite est le quartier juif, au nord-ouest le quartier turc, au nord-est le quartier chrétien. La ville est entourée d'une vieille muraille qui date en partie des croisades, et au-delà de laquelle s'étendent trois immenses faubourgs.

La rue Droite se termine à l'est par une porte de construction romaine d'un aspect imposant; cette porte se composait de trois entrées, dont deux sont murées aujourd'hui; pour la bien voir il faut sortir de la ville et monter sur une espèce de colline formée de décombres. De là on distingue une vieille tour crénelée qui remonte aux Arabes, et plus loin les restes d'une autre tour dont les pierres en bossage prouvent qu'elle est antérieure à l'époque romaine. En longeant la muraille de ce côté on arrive à la fenêtre ogivale par laquelle la tradition veut que Paul soit sorti de la ville; près de là, le tombeau de saint Georges, qui doit avoir aidé l'apôtre dans sa fuite; un peu plus loin enfin, au milieu d'un cimetière chrétien, l'endroit prétendu, mais invraisemblable, de la conversion de saint Paul, que l'on montre aux pèlerins, pour leur éviter la peine d'aller à trois lieues de là visiter un autre endroit plus authentique, sur l'ancienne route de la Palestine à Damas. C'est comme cela qu'on fait les légendes.

Dans une ruelle débouchant sur la rue Droite, on peut voir la maison de Judas où saint Paul reçut l'hospitalité; dans une

autre ruelle, non loin de là, une petite chapelle souterraine que l'on appelle la maison d'Ananias.

Le Khân d'Assad-Pacha est un des bâtiments qui donnent le mieux une idée de la vie orientale. C'est une immense hôtellerie, un grand marché, une sorte de bourse, où se traitent la plupart des affaires; c'est là qu'arrivent les caravanes et que se déchargent les chameaux. La lumière arrive d'en haut par neuf dômes ou coupoles; le dôme central, plus grand et plus élevé que les autres, est soutenu par quatre colonnes de marbre. Tout le Khân est garni à l'intérieur de plaques de marbre, alternativement noires et blanches. La porte est d'un travail très-gracieux. L'ensemble de l'édifice est un chef-d'œuvre de l'art arabe. Au milieu du Khân se trouve un large bassin pour les ablutions; à côté sont les chevaux et les chameaux; des estrades recouvertes de tapis garnissent les murs, et de nombreuses armoires ou boutiques s'ouvrent à l'intérieur même des murailles pour ceux qui veulent mettre à l'abri des marchandises précieuses.

Une caravane venait d'arriver de Bagdad au moment où nous entrions dans le Khân; trente ou quarante chameaux pour le moins. Le tumulte était proportionné à la grandeur de l'événement, et pendant qu'on déchargeait les bêtes de somme, il y avait quelque chose de touchant à voir quelques-uns des voyageurs faire leurs dévotions à genoux, après s'être lavé les mains (v. Psaume 26, 6), et rendre grâce à Dieu de la protection dont il les avait couverts pendant ce long voyage.

Parmi les monuments les plus intéressants à visiter, il faut nommer encore la Grande Mosquée, ou Mosquée des Omniades, avec son immense cour aux colonnades corinthiennes, sa gracieuse fontaine octogone, ses trois minarets, dont l'un est probablement le plus ancien qui existe, et l'autre un des plus élevés; il a 80^{m} de hauteur. Autant qu'on peut en juger par plusieurs fragments qu'on retrouve comme incrustés dans les bazars du voisinage, c'était un temple païen, contemporain peut-être de celui de Palmyre, long de 365^{m}, et large de 250. Son histoire est inconnue. Plus tard il a été approprié au culte chrétien, sous le vocable de Jean-Baptiste dont la tête est, dit-on, conservée dans une boîte d'or sous le transept de la mos-

quée. Les Sarrasins, en s'emparant de la ville, réclamèrent l'usage commun de l'édifice, mais déjà en 705 ils le gardèrent pour eux seuls. Après bien des vicissitudes, l'ancien temple a été réduit à ses proportions actuelles, qui ne sont plus que de 160^{m} sur 105; mais l'intérieur, par ses mosaïques et ses inscriptions, porte encore la trace du culte chrétien; on lit même au-dessus d'une porte richement sculptée, à côté d'une croix, les paroles suivantes, qui sont une altération intentionnelle et paraphrastique du Psaume 146 : « Ton règne, ô Christ, est d'âge en âge; ton royaume durera éternellement. » Qui sait ce que l'avenir réserve à Damas?

Laissons aux architectes le soin de faire la description détaillée de ce monument, qui réclamerait à lui seul tout un livre, et continuons notre promenade. Cette voix qui retentit dans les airs, et qui trois ou quatre fois le jour marque les heures et invite les fidèles à la prière, c'est le *muezzin*. Toutes ces femmes ou filles, vêtues de blanc de la tête aux pieds, et que je pris le premier jour pour des catéchumènes, sont des femmes musulmanes; quelques-unes ont aussi des voiles de différentes couleurs, qui les défigurent horriblement; car ce voile bigarré, grimaçant sur le visage, semble déplacer le nez, la bouche et surtout les yeux.

Non loin du château ci-devant fort, un café est pittoresquement bâti sur pilotis dans la rivière. En sortant de là nous nous trouvons en plein bazar de cordonniers; sous nos pieds, sur nos têtes, des peaux de bêtes sont étendues; nous foulons les unes; les chevaux, les ânes les foulent; c'est une manière de les apprêter; les autres sont disposées d'un toit à l'autre, sur des châssis, elles reçoivent la rosée, la pluie, le soleil, elles se rattatinent, elles s'assouplissent; c'est une autre manière. Après ce dégrossissement elles vont à la rivière, et le travail de l'homme commence, qui aboutit à ces beaux cuirs de Damas que l'on connaît.

Entre ce bazar et celui des Grecs un platane magnifique attire l'attention des voyageurs; on assure qu'il a 22^{m} de circonférence; nous ne lui en aurions pas donné autant.

Les chiens sont aussi une des curiosités de Damas. On en compte jusqu'à 40 ou 50,000. Comme dans tout l'Orient, ils

n'appartiennent à personne; ils vivent complètement indépendants, presque à l'état de nature, libres, et paraissant obéir à certaines lois convenues entre eux, telles que de rester dans leur quartier et de ne pas empiéter sur le quartier de leurs camarades. Petits, fauves, au poil rare, ils se ressemblent tous et ils tiennent un juste milieu entre le loup et le chacal; c'est une seule et même race qui ne présente aucune variété. Ils couchent en plein air, dans la rue, au coin des maisons, comme de vrais vagabonds; quand ils ont faim ils vont à la recherche des provisions et mangent tout ce qui leur tombe sous la dent, même un frère mort; s'ils ont soif ils vont au ruisseau voisin, et parfois ils s'y procurent avec recueillement des satisfactions inimaginables. Pendant que nous allions visiter la fenêtre de saint Paul, nous vîmes quatre ou cinq de ces animaux qui se tenaient dans l'eau courante jusqu'au ventre; une heure, deux heures après, ils y étaient encore, toujours immobiles et nous regardant curieusement. Que faisaient-ils là ? Ils pêchent, nous dit quelqu'un; ils se baignent, nous dit un autre; M. Pierotti croit qu'ils étaient malades et que l'instinct les poussait à se rafraîchir ainsi par un bain prolongé. Dans tous les cas, ils ne parurent pas nous en vouloir de notre curiosité. Ils aboient, mais surtout la nuit, et surtout entre eux; ils sont assez inoffensifs. Jamais ou presque jamais d'agression contre les personnes; et, ce qui est remarquable, jamais de cas de rage. Cette maladie est inconnue en Orient, et les gens du pays prétendent que ce qui la développe chez nous, c'est la captivité à laquelle nous assujettissons ces pauvres bêtes, les muselières, la vie artificielle que nous leur laissons, et surtout la trop grande disproportion qui existe entre les mâles et les femelles par suite de l'habitude que nous avons de tuer beaucoup de ces dernières à leur naissance (1).

Le second jour de notre arrivée, la lune étant encore presque en son plein, nous nous promenions par la ville, quand nous fûmes frappés par les sons d'une musique militaire; nous portâmes dans cette direction nos pas errants, et nous nous trou-

(1) Voir un très-joli article de M. Pierotti sur *le Chien* dans son volume : *Les Animaux domestiques en Palestine.*

vâmes à la porte du palais du Séraskier (général en chef de l'armée de Syrie, par conséquent un successeur de Naaman). Nous étions très-bien placés pour entendre, mais non pour voir; grâce à ses connaissances et à un bakchich (il fallait les deux), M. Pierotti réussit à nous faire pénétrer dans la cour, où nous vîmes les fenêtres du palais éclairées, évidemment le Séraskier à table avec ses officiers, et des soldats turcs lui donnant une sérénade : musique originale certainement, très-différente de la nôtre, même par la nature des instruments, tous éclatants, mais musique digne de ce nom, capable de charmer et d'électriser. Les grandes ombres de la caserne ne laissaient qu'une partie de la cour dans la douce lumière de la lune, mais il semblait que les bleus reflets du ciel se fissent sentir jusque sur ces ombres dont les teintes bleuâtres avaient quelque chose de féerique.

Nous devions partir le mardi matin, 22, premier jour du printemps; mais vers minuit le vent ébranlait nos tentes. Bientôt la pluie qui n'avait pas paru depuis trois mois tombait à torrents. Nos chevaux et nos moukres qui dormaient en plein air partaient au milieu de la nuit pour se chercher un abri. Vers 4 heures du matin plusieurs d'entre nous étaient déjà levés, la pluie perçant la double épaisseur de nos tentes; il faut avoir été réveillé par une goutte d'eau qui tombe dans l'oreille droite, pour comprendre ce qu'un réveil de ce genre a de peu agréable. Et puis, mettre le pied à terre, c'est le mettre dans l'eau; d'une manière quelconque, il faut s'ingénier à attirer à soi ses vêtements et s'habiller sur son lit. Une fois chaussés nous affrontons la boue de notre campement, nous prenons à la hâte le déjeûner que le cuisinier arabe nous a préparé, nous envoyons à droite et à gauche des drogmans nous chercher des chambres en ville. En attendant nous enfourchons nos chevaux et nos selles mouillées pour franchir les ruisseaux grossis qui nous entourent, et nous nous réfugions dans un affreux petit cabaret pittoresque, où la pluie ne pénètre qu'à moitié, et dont M. Hébert s'amuse à prendre le croquis pendant que le café circule et que les narguilehs s'allument.

Du haut de notre vérandah de bambous brisés, nous voyons passer, par une pluie battante, la caravane Cook et tout son

personnel, sauf quelques voyageurs découragés qui ont pris bourgeoisement la diligence pour s'en aller à Beyrout. Pauvre caravane; elle aura froid dans l'Antiliban; elle y trouvera la neige, et ses bêtes chargées de porter les tentes avec l'eau qu'elles renferment en quantité, réclameraient de tout leur cœur l'intervention de la Société protectrice des animaux.

Vers onze heures enfin nous recevons une lettre, un billet, une sorte de dépêche du supérieur du couvent des Franciscains; elle ne contenait absolument que ces deux mots adressés au Dr Pierotti : *Vengano pure* (venez sans façon) *Emm. Fornero.* Nous ne nous faisons pas prier; nos chevaux viennent nous prendre, nous traversons la ville entière par une pluie qui nous fouette le visage, et nous sommes cordialement reçus par le révérend père et par ses amis.

Le couvent a l'air d'une forteresse; murs épais et fenêtres grillées. A l'intérieur une belle chapelle, une école, deux grandes cours, des fontaines, différents corps de logis. Nos moukres et nos bagages sont en bas dans une grande salle et continueront de nous apprêter nos repas. Nous sommes logés au premier. J'écris ces lignes du fond de ma cellule, que je partage naturellement avec mon ami Hébert. De la terrasse du couvent, vue magnifique; au couchant les lazaristes, au sud l'église et les écoles anglaises et américaines; au loin l'oasis et le désert, de nombreux palmiers et encore plus de minarets.

Nous avons passé là trois jours, et nous en avons profité pour voir et revoir. Nous avons entr'autres visité les cimetières, trois au moins; dans l'un on nous a montré la tombe du poète Arslin; dans un autre celle de Moawiah, fondateur de la dynastie des Omniades, et celle de trois femmes de Mahomet et de sa petite-fille Fatimé; on nous a montré aussi le tombeau de Saladin, celui du sultan Melek ed Dhaher Bibars, celui de Melek es Saïd, etc. Les Musulmans professent un grand respect pour les cimetières, mais ils ne les garnissent d'aucune clôture; les chiens et les troupeaux s'y promènent comme tout le monde. Chaque tombe est ordinairement surmontée d'une dalle plate, sans inscription, et du côté de la tête une urne, plus ou moins bien taillée; parfois un simple trou creusé dans la pierre, est destiné à recevoir les larmes de ceux qui pleurent, ou l'eau lus-

trale que l'on y verse et que les chiens ne respectent pas toujours. Si le mort appartient à une famille considérable, c'est un monument qu'on lui élève au lieu d'une simple pierre, quelquefois une petite maison, une sorte de mosquée. La richesse préside plus souvent que le goût à ces ornementations funèbres, et la végétation symbolique en est généralement absente; on n'y trouve ni fleurs, ni saules, ni cyprès, ni rien qui rappelle les emblêmes du deuil ou ceux de l'espérance.

Il n'est pas rare, le matin surtout, de voir des familles se rendre en cortége au cimetière, accompagnées de quelques amis, *pour pleurer* sur la tombe d'un être chéri; l'une des personnes, une femme presque toujours, entonne un chant de circonstance, et bientôt les pleurs succèdent au chant, et tout le cortége pousse des cris et des lamentations. C'est un hommage venant du cœur que l'on rend à celui qui n'est plus, et il se renouvelle d'autant plus souvent que le mort a laissé de plus tendres souvenirs. C'est une espèce de cérémonie dont une personne quelconque peut donner le signal, et je crois que c'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles de Jean, 11, 31. Il y a là une habitude fort ancienne, et que l'on trouve encore aujourd'hui chez les Juifs de l'Orient.

J'ai dit la singulière déception que nous avions éprouvée en voyant l'intérieur des rues et l'apparence des maisons répondre si peu à l'idée que nous nous en étions faite en voyant des hauteurs voisines la ville nous promettre tant de beautés. Une surprise en sens inverse nous était réservée pour le moment où nous y regarderions de plus près. S'il est presque impossible de pénétrer dans les demeures musulmanes, on peut visiter les maisons juives et les maisons chrétiennes, et l'on est étonné du nombre de riches palais, à l'architecture arabe, qui se cachent derrière les murailles dégradées dont il a été parlé. Sur la rue une vieille porte qui paraît vermoulue et qu'un simple coup de pied, semble-t-il, suffirait à enfoncer, mais en dedans elle est bardée de fer et en parfait état. Pourquoi le riche se cache-t-il ainsi sous des haillons?

Vous heurtez; un judas grillé s'ouvre en silence, on parlemente, on vous ouvre, vous passez par un étroit et sombre corridor, au bout duquel une seconde porte introduit enfin le visi-

teur dans une cour spacieuse, dont les parois sont plaquées de marbres en mosaïques, ou plus simplement rayées de jaune et de blanc en bandes parallèles. Au milieu de la cour une fontaine de marbre à plusieurs siphons, et des arbres qui flattent à la fois l'odorat et la vue, des vases de fleur, des myrtes, des orangers. La maison ouvre en fer à cheval sur la cour; au centre une grande salle ouverte formant portique, entourée de divans et garnie de tapis; à droite et à gauche des salons, dallés de marbre et ordinairement disposés sur deux plans différents; au premier plan est une gracieuse petite fontaine, trois marches conduisent au second plan où le maître a réuni tout ce qu'il a de plus riche et de plus précieux, tapis de Turquie, tapis de Perse, nattes d'Egypte, larges et somptueux divans, boiseries fines, marbres découpés en dentelles, moulures d'or; plafond orné d'arabesques peintes ou moulées, avec une rosace dont la coquetterie présente à celui qui l'admire une quantité de petits miroirs; au-dessus du divan, dans une niche ogivale de dimensions variables, les narguilehs, les tasses à café, les cassolettes à parfum, les flacons de senteur.

Nous fûmes admis à visiter plusieurs de ces salons. Une fois entr'autres nous passâmes la soirée chez un Syrien catholique, régisseur civil, si je ne me trompe, du couvent latin. La cour et le salon parfaitement éclairés. Des narguilehs pour ceux qui en voulaient. Plusieurs d'entre nous accroupis à l'orientale, les autres tout simplement assis sur les divans; moi à côté de la bru de la maison, jeune femme de 17 ans, charmante, mais ne parlant qu'arabe; j'évoquai tout ce que je pus de mots hébreux, je me rappelai quelques règles sur le changement de l'hébreu en arabe, quelques bribes d'arabe que j'avais attrapées en route, et avec cela nous fîmes deux heures de conversation, mais d'un maigre que l'on peut comprendre. Elle me dit entr'autres qu'il ne faut pas dire *narguileh,* mais *arguileh.* Ce qui contribua le plus à animer la soirée, ce fut un concert que M. Pierotti avait eu l'heureuse idée de nous faire donner par des musiciens du pays; c'étaient quatre Syriens et un nègre; ce dernier, la tête rase, la robe bleu-clair, jouait du tambourin sur une noix de coco, les autres jouaient du violon et je ne sais quoi d'autre; l'un d'eux avait été à l'Exposition de Paris. Ils avaient monté

une espèce d'estrade dans la partie inférieure du salon et jouaient absolument comme s'ils étaient chez eux, fumant, riant, babillant entr'eux, le nègre beaucoup plus que les autres, et jetant parfois sa calotte en l'air en poussant des cris de joie. Si les plus beaux concerts, je le dis à ma honte, me fatiguent au bout d'une heure, que devait-ce être de celui-là qui n'offrait ni mélodie, ni harmonie, seulement du bruit et de l'originalité? Nous en eûmes bientôt assez, mais nous aurions regretté de n'avoir pas eu ce concert du crû. Ils se retirèrent avec force salutations, courbettes et remerciements.

Ce sont les Américains et les Anglais qui seuls représentent ici le christianisme évangélique. Nous avons visité leur chapelle le dimanche, et nous avons entendu successivement deux sermons, l'un du missionnaire Crawford, en arabe, que je n'ai pas compris, et qui comptait une soixantaine d'auditeurs, Syriens ou Turcs; l'autre de M. Scott, en anglais. L'église est jolie, toute neuve, l'ancienne ayant été détruite lors des derniers massacres; un rideau la traverse dans le sens de sa longueur, perpendiculairement à la chaire, de manière à ce que tout le monde puisse voir le prédicateur, sans que les hommes et les femmes puissent se voir, au moins pendant le service arabe.

Le nombre des protestants est d'environ deux cents. Encore faut-il compter dans le nombre le consul anglais Burton, le voyageur, l'ennemi déclaré des chrétiens (on assure qu'il s'est fait mahométan). Son prédécesseur était M. Rogers, actuellement consul au Caire, dont la sœur a publié sur l'intérieur des maisons juives un volume justement estimé.

Nous avons visité l'école des garçons, celle des filles, et un pensionnat de demoiselles, qui se rattachent tous à la mission : en tout plus de cent cinquante élèves, en grande partie musulmans de naissance, dont la plupart sont élevés dans la foi chrétienne, et qui tous reçoivent l'instruction évangélique, lors même que leur intention serait de rester musulmans. Abstraction faite d'un prosélytisme direct, ces écoles ont le grand avantage de mettre en rapports des populations et des religions qui ne se connaissent pas, et de faire tomber des préjugés et des préventions. Je ne doute pas que le fanatisme ne relève un

jour la tête et que les Damascéniens, toujours violents, ne recommencent une fois ou l'autre leurs massacres; mais, en attendant, une œuvre se poursuit, le nombre des prosélytes va croissant, et les rapports des musulmans et des chrétiens s'adoucissent.

Qu'on me permette de placer ici une anecdote qui nous a été racontée, et à laquelle je ne délivrerai pas un certificat d'authenticité, quoiqu'elle n'ait en elle-même rien d'invraisemblable. On assure que lors de son voyage en Orient, il y a quelques années de cela, l'empereur d'Autriche, dans une conversation libre et affectueuse avec le sultan, pria son cher cousin d'intervenir dans la mesure de ce qu'il lui serait possible de faire, pour obtenir que les fidèles du croissant ne donnassent plus aux disciples de la croix l'épithète désobligeante de *chiens de chrétiens*. Le sultan, homme bien élevé, le promit, et il pria en retour l'empereur Joseph de travailler de son côté pour qu'en Europe on cessât de donner les noms de *Turc* ou de *Sultan* aux chiens remarquables par leur taille ou leur férocité! Vraie ou fausse, cette histoire renferme une leçon, mais je crois que sous ce rapport les écoles auront plus d'influence que tous les efforts de leurs majestés impériales.

CHAPITRE V.

DE DAMAS AU LAC DE GÉNÉSARETH.

Départ. — Le Parpar. — Pluie et torrents. — Kefr-Haouar. — Le lac de Phiala. — Tse'Houra. — Un affluent du Jourdain. — Un bocage. — Le château de Banias. — Banias. — Une source du Jourdain. — Tell-el-Kadi, une autre source du Jourdain. — Passage du Jourdain. — Sauterelles. — Aïn el Mellahâh.

Cependant la pluie a cessé de tomber et le temps semble vouloir se remettre au beau ; sans doute les nuages courent encore dans le ciel, mais nous sommes impatients, non de partir, car nous avons ici de bons amis, mais de poursuivre notre voyage et de rentrer si possible dans le programme de notre itinéraire. Nous avons déjà passé à Damas trois ou quatre jours de plus que nous ne voulions, et il résulte de ce retard que nous devrons renoncer à deux, peut-être à trois localités que nous aurions bien aimé visiter : à Hasbeya d'abord, la plus belle des sources du Jourdain ; à Safed, la plus jolie ville de la Galilée, et si nous ne marchons pas bien, au mont Carmel. Le jour de notre arrivée à Jérusalem est à peu près fixé par notre contrat avec Habib ; il l'est surtout parce que nous voulons passer à Jérusalem la Semaine Sainte, et que nous voudrions auparavant avoir visité Bethléhem et Hébron.

La cour et la ruelle du couvent sont envahis ; c'est le même tableau qu'à notre départ de Beyrout, avec un peu plus d'ordre, mais un peu moins de place ; un vrai déménagement de lits, de tables, de pliants, de vaisselle, de tentes, etc. Je vais me recueillir une dernière fois encore dans la chapelle du couvent, où j'avais l'habitude, matin et soir, de passer quelques bons moments avec ma Bible, recommandant à Dieu les bons pères qui nous avaient accordé l'hospitalité. Je n'oublierai pas non

plus quelques concerts d'enfants que j'ai entendus là, et qui, par la beauté de leurs chants, m'ont laissé une vive et douce impression.

En partant nous traversons quelques bazars, et notamment celui des bouchers; quelques moutons sont sur la voie, saignant, mais respirant encore; nos bêtes mêmes semblent émues de ce triste spectacle. Enfin nous voilà hors de la ville; pendant une heure nous en longerons les verdoyants jardins, puis le désert commence, nous laissons à gauche le village arabe, à droite à deux ou trois kilomètres l'Antiliban; tout le reste c'est le sable, et chacun y choisit sa route comme il l'entend; une caravane de chameaux nous croise à honnête distance.

Vers 11 h. nous sommes à Artouz, gros et joli village où nous nous arrêtons pour déjeûner. Il nous intéresse pour trois motifs; parcequ'il forme l'extrémité de l'oasis de Damas, parce que près de là, derrière une petite hauteur, passe l'ancienne route romaine de Jérusalem à Damas, et que c'est là que la tradition des siècles a toujours placé l'endroit de la conversion de St-Paul; enfin parceque nous sommes au bord d'une charmante rivière. Je faisais une petite sieste après déjeûner, lorsque tout-à-coup je fus réveillé par le discours de deux arabes, qui parlaient vivement comme toujours, et qui venaient de prononcer le nom de Pharphar. Que dites-vous? leur demandai-je; et d'après leurs explications, je compris que nous étions campés au bord de ce joli Parpar dont la Bible ne parle qu'une fois, mais pour le mettre au-dessus du Jourdain quant à la pureté de ses eaux? (2 Rois 5, 12). Dans tous les cas ce frais ruisseau qui va se perdre dans les jardins et dans les lacs de l'oasis ne peut revendiquer le titre de fleuve qu'en l'absence de tout concurrent sérieux.

Nous nous proposions d'aller coucher dans un petit village du versant oriental de l'Hermon; mais les gens du pays nous détournèrent de ce projet; il y avait 50 à 60 centimètres de neige sur le chemin que nous aurions dû suivre et nous prîmes une route moins dangereuse. Au lieu de neige nous n'avions plus que de petits torrents à traverser, d'affreux ravins à grimper et à redescendre, et au fond du ravin des efforts de génie à faire pour nous tenir en équilibre sur nos bêtes

pendant qu'elles traversaient à gué les ruisseaux, encore le Parpar que nous retrouvons, grossis par les pluies ou par la fonte des neiges. Le pays est éminemment basaltique; il touche au Hauran, à la Trachonite, à l'Iturée; on voit quelques lacs dans le lointain; presque pas de végétation, quelques cyclamens, des gouttes de sang, un peu de gazon. Je ne sais pas ce que les troupeaux viennent faire là. Cependant par place un champ de blé. S'il y a des maisons, j'ignore où elles se cachent; les hommes que nous rencontrons ont l'extérieur rude, pauvre, mais digne, quelque chose d'un peu terrible dans la physionomie; tous ils nous saluent en portant la main à la barbe et au front.

Bientôt la pluie se mit de la partie, et sans être trop démoralisés, nous hâtâmes de nos vœux, le moment où nous arriverions à un endroit quelconque. Il ne pouvait plus être question de loger sous des tentes.

L'endroit quelconque s'appelait Kefr-Haouar (Kefr veut dire village; de là Kefer-Naüm, ou Capernaüm). Consternation générale quand on vint nous montrer la ou les maisons destinées à nous servir d'abri pour la nuit. Mille fois plutôt nos tentes et la pluie! Nous redescendons le village; les gens nous regardent, nos bêtes nous regardent, et l'on ne comprend rien à nos hésitations. Il y a un bel emplacement, orné de quelques noyers, où l'on peut parfaitement dresser des tentes, et nous en acceptons toutes les conséquences. Toutes, non. Habib nous fait remarquer le vent dont nous ne tenons pas compte, et qui balaiera nos tentes pendant la nuit, car il n'est pas possible de les fixer solidement dans le terrain peu profond, et d'ailleurs détrempé, que nous avons à notre disposition.

Allons! contre la force point de résistance, il faut se résigner, mais nous nous réservons le droit de raconter cette soirée.

Il n'est pas toujours facile d'écrire sous la tente, mais c'est quelquefois moins facile encore dans les maisons, et nous en faisons l'expérience. Représentez-vous une petite cour dans laquelle on entre par une petite porte. La cour est formée par les murailles de trois ou quatre masures; quelques chevaux, les plus maigres, peuvent à la rigueur y pénétrer en baissant la tête; le centre de la cour forme un creux immense où vien-

nent s'entasser pêle-mêle et sans ordre le fumier, la pluie et les détritus de toute espèce que laissent supposer des poulaillers et des écuries.

Outre la porte, la cour a une autre issue; c'est une mauvaise échelle appuyée contre l'une des murailles; presque tous les membres de la caravane veulent en essayer, et nous voilà debout sur la place publique de l'endroit. C'est en effet par là que se font presque toutes les communications; c'est là que l'on se réunit, que l'on délibère, que l'on taille son chanvre, qu'on étend son linge, qu'on babille le soir, qu'on a des rendez-vous, que l'on vaque à une foule de travaux. Il y a peut-être bien trois ou quatre autres rues, mais la vraie *place* c'est la réunion des toits; ils ne sont pas tous complétement de niveau, mais iis le sont à peu près, et la promenade de l'un à l'autre est facile; si même deux maisons sont trop séparées l'une de l'autre pour qu'il y ait une communication directe et immédiate, on y supplée par un pont de branchage. Ci et là quelques touffes d'herbe; cf. Ps. 129, 6.

Du haut de ce vaste belvédère nous avons pu faire l'inventaire complet de toutes les richesses, de tous les monuments et de tous les intérieurs de ce village dont quelques heures auparavant nous ne soupçonnions pas même l'existence. Les enfants nous saluaient en criant Bakchich! M. Pierotti nous montre au milieu d'un champ un bloc que l'on prétend être le tombeau de Nemrod; ici, comme en Europe, chaque village veut avoir sa relique. Hélas! dans chaque pays tout bourgeois veut avoir ses pages, tout marquis ses ambassadeurs! quel hameau n'a pas chez nous sa vierge particulière et sa clientèle d'eau fraîche? Enfin nous nous appuyons, à l'extrémité de cette rangée de toits, sur la corniche en calcaire d'un ancien édifice que M. de Saulcy croit être un temple grec de l'époque des Séleucides; dans tous les cas une ruine assez remarquable pour un aussi pauvre petit endroit.

Mais dans ces *promenades sur les toits* il faut user de quelques précautions et prendre garde à son chemin; il n'y a là ni barrières, ni balustrades; en revanche, trois sortes d'ouvertures: les cours, les cheminées et les trous formés par l'usure, la vieillesse ou un accident. Jamais je n'ai aussi bien compris

combien il fut facile aux amis du paralytique, de « découvrir le toit du lieu où était Jésus, de le percer et de descendre le petit lit ». Marc 2, 4.

Rentrons, car il fait froid, il pleut, et l'excursion a beau être originale, elle ne saurait nous faire oublier que nous sommes fatigués et que l'heure du dîner approche. Rentrons, c'est-à-dire redescendons notre échelle; mais laquelle? partout il y a des cours, avec des échelles, du fumier, des animaux, des indigènes, et nous avons oublié de prendre le nom de la rue et notre numéro; nous finissons pourtant par retrouver la piste, et bientôt, avec un peu de gymnastique, nous revoilà dans la cour.

Où sont nos chambres? Les voici; il y en a trois, c'est-à-dire trois maisons, sans compter le péristyle. La première a une porte, la seconde a une porte, la troisième a une porte; c'est tout; aucune n'a de fenêtre; je ne mentionne que pour mémoire un trou au toit en guise de cheminée, ornement qu'elles possèdent toutes, véritable objet de luxe dont la fumée refuse obstinément de se servir, trouvant que la porte est tout à fait suffisante pour toutes les destinations possibles.

Nous nous plaignons, mais en définitive je ne sais qui est le plus à plaindre, car ces pauvres musulmans ont dû quitter leurs maisons, et nos pauvres moukres ont à faire une installation qui n'est pas facile. J'ignore si les braves gens qui nous cèdent leurs chambres ont emporté beaucoup de choses; en tous cas les pièces que nous habiterons ne sont guères meublées que de nos lits, de nos tables et de nos pliants; en outre nos sacs et nos valises jonchent le sol, pêle-mêle avec nos verres, nos cuvettes, nos parapluies, etc.

Les habitants sont sur le pas de leur porte, mais dans la cour; les hommes sont graves et sévères, noblement drapés dans leurs guenilles roses ou bleues, curieux de nous voir, mais peu communicatifs; les femmes ont quelque chose de plus misérable encore, avec cinq bagues à la narine, huit bracelets et une turquoise passée à la main droite. Pourquoi mendient-elles, quand les hommes ne demandent rien? Et pourquoi se taisent-elles quand, d'un mot, le laconique Habib leur impose le silence?

Nous pouvons faire un bout de conversation avec eux par

l'intermédiaire des drogmans. Mais surtout, assis au coin du feu devant une cheminée qui fume, avec la porte ouverte, nous faisons des réflexions entre nous sur ce que sera la nuit dans les chambres que l'on nous donne; nous sommes hantés de prévisions sinistres à l'endroit des insectes qui pourront nous visiter; pour nous rassurer on invoque le froid de la saison et l'argile des murailles. Ceux qui ont l'esprit bien fait, c'est le grand nombre, trouvent que malgré tout c'est encore un bonheur pour nous que nous ayons une maison pour abri par la pluie et le vent que l'on entend clapoter et souffler.

On dîne de bon appétit; le cuisinier a trouvé d'excellents poulets; on prend le café; on parle de Genève et de l'Italie, on fait de la politique (à Kefr-Haouar! il est vrai qu'il pleut), et l'on finit par aller se coucher en se demandant ce que donnera la nuit, et si le lèndemain on pourra partir ou si l'on sera encore retenu prisonnier. Nous sommes quatre dans notre chambre; nos cuvettes sont réunies sur un fond de tonneau, et peu en équilibre. Décidément nous voyons la vie orientale sous une face que nous ne lui connaissions pas encore.

Cependant tout passe, même la nuit, même la pluie. Au matin les rayons du soleil pénétrèrent radieux à travers les fissures de nos portes mal jointes; l'air est pur, quelques nuages poussés par le vent courent encore dans le ciel, mais comme s'ils avaient hâte de s'enfuir, et nous partons. Encore une fois quels chemins! Je comprends qu'on n'ait pas de postes aussi longtemps qu'on n'a pas d'autres routes. Et dire que ces routes sont marquées sur la carte comme chemins de grande communication! A gauche la grande route des caravanes de Damas à Jérusalem; à droite une voie romaine; le chemin de Louèche à Kandersteg est un vrai bijou en comparaison. Tantôt des galets volcaniques, tantôt des roches basaltiques, tantôt des prairies inondées, tantôt des terres incultes dans lesquelles enfonce le sabot du cheval. Nous appuyons sur la droite pour éviter les bas-fonds; nous sommes à mi-hauteur des premiers contreforts de l'Hermon; c'est l'Iturée, dont Philippe était le tétrarque. A notre gauche, bien loin, s'étendent les plaines du Hauran. Le pays que nous traversons est à la fois fertile et pittoresque; on y trouve des arbres et du gazon; parfois un santon

nous parle d'un saint musulman dont le nom même nous est inconnu.

Nous traversons un village, dont le nom m'échappe, Tell-Jubbah, je crois, et si ce n'était le grand Habib qui marche tranquillement à la tête de la caravane, nous nous demanderions si nous ne nous sommes pas fourvoyés. Est-ce bien la route? Ne serait-ce pas plutôt un fossé? un égoût? Les oies nous poursuivent en voletant, plus menaçantes par la boue dont elles sont couvertes, que par le bec dont elles sont armées. Les femmes et les enfants nous crient : bakchich! Une blanchisseuse lave son linge et l'étend ensuite sur un fumier. Un âne philosophe, qui a l'air de remarquer notre étonnement, nous regarde et semble nous dire : Que voulez-vous? c'est comme çà.

Nous voudrions bien marcher un peu, mais le moyen dans ces chemins! Il faut rester à cheval coûte que coûte, encore une heure au moins, jusqu'à ce que nous soyons sortis de ces vertes et humides prairies entourées de noires forêts de sapins; c'est une nature alpestre, à cela près que nous rencontrons par intervalles de paisibles et nonchalants chameaux, disgracieux au possible, mais d'une humeur qui s'harmonise parfaitement avec le calme des Orientaux. Ils marchent. Ils arriveront bien ce soir quelque part, ou ailleurs, qu'importe? Vaut-il la peine de se presser?

Mais voilà une éclaircie, du jour, beaucoup de jour. Nous avons contourné la base de l'Antiliban; en face de nous les crêtes du Liban, et dans l'intervalle la Célésyrie que nous ne voyons pas encore, mais que nous verrons ce soir. Enfin nous pouvons mettre pied à terre. De la hauteur nous voyons à distance, deux ou trois cents mètres plus bas que nous, un charmant petit lac, ovale, presque rond, aux eaux noires, légèrement fangeuses, entouré de roches volcaniques recouvertes d'arbres et d'arbustes; nous nous hâtons de descendre, laissant nos chevaux nous suivre d'un pas plus tranquille dans le chemin sinueux qui serpente entre les broussailles. C'est le lac Phiala, selon toute apparence un ancien cratère, peut-être en communication avec l'une des sources du Jourdain; Josèphe du moins raconte que Philippe le Tétrarque y fit jeter différents

objets que l'on retrouva plus tard dans le Jourdain. Cette expérience n'est pas absolument démontrée, mais elle n'est pas invraisemblable. Quant à l'objection de Robinson, qu'il n'y a pas de rapport entre ces eaux boueuses et les eaux limpides de la source de Banias, elle n'est pas forte, car on peut parfaitement admettre que les eaux se filtrent dans leur passage à travers les roches de la montagne; seulement, dans ce cas, la valeur historique de l'expérience de Philippe serait sujette à caution.

De jolis oiseaux, en grand nombre, se reposaient ou se désaltéraient au bord du lac, une espèce inconnue, dont on nous dit que c'étaient des ennemis déterminés des sauterelles. En ce cas, dommage du peu; les chasseurs du pays devraient au moins les laisser tranquilles.

Une heure plus tard, après avoir bien zig-zagué dans les taillis de la montagne, après avoir traversé des ruisseaux et rencontré de vieilles ruines, nous arrivons à notre campement. Le ciel est splendide, le soleil est près de se coucher derrière les derniers prolongements du Liban, au delà de la tribu d'Aser; ses rayons mourants dorent le modeste village de Tse Houra (ou Zaoura, ou Zaûra), et nos tentes dressées sur la place publique en sont illuminées. En face de nous, à nos pieds, la vallée; c'est en quelque sorte encore la Célésyrie, ou Syrie Creuse; mais depuis quelques lieues en amont, à partir d'Hasbeya, elle porte plutôt le nom de vallée supérieure du Jourdain. Les plaines de Banias sont à notre droite; celles qui aboutissent au lac Houlé, marécageuses, sont à gauche. La vue est de toute beauté, une de ces vues qu'on n'oublie pas; d'un seul coup d'œil nous pouvons embrasser l'Hermon et le profilement de l'Antiliban, le château de Banias, la tribu de Nephtali et ses montagnes, le lac Mérom et le Jourdain. Le village de Tse-Houra lui-même, bien chétif, bien pauvre, est coquettement assis sur le bord du plateau; les chèvres noires se promènent aux environs; quand nous sommes arrivés, une vingtaine étaient, comment dirai-je? perchées sur le tronc et sur les premières grosses branches d'un arbre couché au bord du chemin. Les habitants ont l'air d'être en fête pour nous recevoir; l'un d'eux, un jeune homme remarquablement beau, a mis son

pantalon blanc et sa veste rouge à parements d'or; il se multiplie pour nous fournir de l'eau, des œufs, des poulets; le sheikh du village, j'allais dire le maire, a convoqué la garde nationale au nombre de deux hommes, armés de vieux fusils à silex usés, qui veilleront sur nous pendant la nuit, et qui tireront même deux coups de fusil pour effrayer les voleurs, si ces misérables tentaient un coup de main contre nous. Tout cela se traduit en bakchichs, et nous avons beau faire et beau dire, nous avons beau expliquer que les coups de fusil nous réveilleront désagréablement, M. le maire, fier de son importance, nous répond qu'étant responsable de nos vies, de nos personnes et de nos biens, il ne doit négliger aucune des précautions que lui dicte la prudence.

Tout cela est charmant, et la soirée nous laisse les meilleurs souvenirs, mais je me demande si la beauté de la vue, si la perspective d'être demain dans la vraie Palestine n'entre pas pour beaucoup dans le contentement que nous éprouvons tous à divers degrés.

Le quart d'heure de Rabelais est ici plus long, plus laborieux qu'ailleurs. Habib a payé, M. Pierrotti a distribué des bakchich, mais les gens ne se tiennent pas pour satisfaits; il faut que chaque voyageur s'exécute à son tour; je dois donner ma piastre au beau jeune homme qui m'a offert le verre d'eau froide de l'hospitalité. A la fin nous partons. Il est encore de grand matin; la rosée couvre l'herbe des prairies et les branches des taillis. Au bout d'une heure, montant toujours, nous arrivons sur le bord d'un immense ravin, un vrai fossé, au fond duquel nous devons descendre. Habib nous fait mettre pied à terre à cause du danger. Un torrent gronde et bouillonne là-bas. Je crois avoir fait une découverte : C'est le Jourdain, dis-je à M. Pierotti. Réponse négative. Je m'obstine : En tout cas, c'est un affluent du Jourdain; ces eaux ne peuvent pas aller ailleurs. Dans ce sens, oui. Et, quoique le torrent porte un autre nom, comme les mille torrents qui descendent de l'Hermon, je me cramponne à cette pensée que pour la première fois je vais franchir enfin ce Jourdain de la Bible, ce Jourdain de tant de rêves.

Un grand vieux pont de pierre, d'une seule arche jetée en

travers du torrent, pavé ou plutôt dépavé depuis un temps que je suppose immémorial, est en ce moment encombré de chèvres noires; d'autres chèvres sont suspendues à droite et à gauche aux rochers du ravin, broutant les bonnes et sauvages herbes et les cytises que la montagne leur fournit en abondance. Une fois les mauvais pas franchis, nous remontons à cheval, nous traversons à la hâte un petit village qui grimpe le long de la colline et dont les habitants n'ont pas l'air de nous voir d'un bon œil; puis nous nous aventurons à travers des champs ensemencés, en dehors de tout chemin, vers un petit mamelon garni de verdure et surmonté d'un bouquet de chênes verts et d'oliviers. Je ne sais pourquoi ce massif d'arbres vénérables avait attiré de si loin notre attention, presque notre sympathie. Non-seulement il n'est sur aucune route carrossable, mais il n'est même pas sur la ligne droite qui mène au château de Banias, et cependant tous nous éprouvions le désir d'aller nous asseoir sous ses ombrages. A vrai dire, l'ombrage lui-même était peut-être le premier charme qui nous attirait; il y avait si longtemps que nous ne nous étions assis au pied d'un arbre qui donnât de l'ombre, et là nous avions tout un bocage.

C'était Dimanche; la course de ce jour ne devait pas être longue, nous avions du temps devant nous, et M. Pierotti ne nous marchanda pas les moments de loisir. Nous pûmes rester là une bonne heure, nous reposer, nous étendre, faire quelques lectures et nous communiquer au besoin nos réflexions. Les ruines d'un tombeau, peut-être aussi les restes d'un autel, des haillons suspendus à quelques-uns des plus vieux chênes et qui leur donnaient un caractère sacré, ne nous laissaient aucun doute sur la signification religieuse de ce bouquet d'arbres. C'était bien le successeur de ces hauts-lieux et de ces bocages dont il est si souvent parlé dans la Bible, que les Israélites auraient dû détruire, et où ils sacrifièrent eux-mêmes si souvent aux divinités impures des Cananéens. Deut. 12, 2-3. Esaïe 65, 3-7.

Mais d'autres pensées ne me préoccupaient pas moins. C'est dans cette contrée, aux environs de Banias (Césarée de Philippe) que Jésus annonça d'abord à ses disciples sa gloire et sa royauté; c'est près de là qu'il leur demanda : Qui disent les

hommes que je suis? et que Pierre lui répondit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. C'est là qu'il leur parla ensuite de sa mort et de sa résurrection. Et comme les disciples ne pouvaient comprendre cet ensemble de révélations contradictoires, de supplice et de royauté, Jésus les conduisit sur une hauteur où il fut transfiguré à leurs yeux, et où ils reconnurent que le règne du Maître devait être un règne spirituel et que sa royauté ne serait pas de ce monde. Cette hauteur mystérieuse n'était pas le Thabor, comme l'a trop longtemps affirmé la tradition; ce ne pouvait non plus être le majestueux et redoutable Hermon; ce devait être une des collines qui s'élèvent à l'Orient de Césarée; et de toutes celles que nous pouvions voir, celle sur laquelle nous étions assis était pour moi celle qui répondait le mieux aux données des récits évangéliques. Ce n'est qu'une impression, mais elle a fini par avoir pour moi toute la valeur d'un fait démontré, beaucoup plus de valeur que les autres traditions relatives au même sujet, et que cent autres traditions sur d'autres histoires des Saints Ecrits.

Après un paisible repos nous remontons à cheval pour nous rendre aux ruines du château de Banias, qui se dressent en face de nous sur la colline opposée, presque à la même hauteur. On n'y arrive que d'un seul côté, vers l'est; les trois autres côtés sont entièrement à pic. Il nous faut descendre, puis remonter. Le sentier, toujours en zigzag, est très-rapide, obstrué d'ailleurs par les branches des arbustes qui poussent à droite et à gauche. Il nous est plus facile de marcher. Au bout d'une demi-heure nous mettons le pied sur la plate-forme naturellement gazonnée, et nous n'avons rien de plus pressé que de nous étendre sur l'herbe, à l'ombre d'une vieille tour, pour jouir de l'immense panorama qui se déroule à nos yeux; devant nous la fertile vallée de la Syrie creuse, le village de Banias, Tell-el-Kadi, les montagnes d'Aser, le Liban que domine la forteresse de Kala'tech-Chakif (Guillaume de Tyr l'appelle Belfort); derrière nous, le gigantesque et blanc Hermon, l'Antiliban qui se prolonge au nord et au sud. Les flancs des montagnes et des collines sont couverts d'arbustes; çà et là quelques apparences de civilisation, des masures, de la vigne, des oliviers. Au loin, dans la plaine, les champs sont ensemencés; on distingue de petits

ruisseaux bordés de roseaux, des enclos entourés de chênes-verts et de térébinthes.

Notre ruine est à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la vallée. C'est un vieux château dont les murailles inférieures sont assez bien conservées; en arrière, adossée à la montagne, s'élevait la citadelle proprement dite; en avant, sur la vallée, était la tour; un fossé creusé dans le roc et une haute muraille séparaient l'une de l'autre ces deux parties de la forteresse qui était ainsi resserrée au centre et comme renflée à ses deux extrémités. D'immenses citernes à l'intérieur recevaient l'eau de pluie et pouvaient suffire en cas de besoin à l'approvisionnement de la garnison. Nos guides y puisèrent de l'eau pour notre déjeûner. Evidemment ces ruines sont habitées, car nous y trouvâmes trois ou quatre jardinets où la salade, la chicorée et de petits pois recouverts de broussailles montraient à la fois la main de l'homme et la crainte que des animaux ne vinssent détruire le travail du jardinier.

Nous ne manquâmes pas d'explorer le château dans tous les sens, d'en examiner les pierres taillées en bossage qui lui assignent pour date au moins l'époque des Hérodes, d'en constater les fondations obliques, comme celles de la tour d'Hippicus à Jérusalem, qui lui donnent une date plus ancienne encore, et de nous promener sur ce qui reste debout des ouvrages supérieurs, tours, remparts ou créneaux. On s'est bien battu par là dans le temps. La forteresse commandait la route de Damas, et à l'époque des croisades elle a été prise et reprise plusieurs fois. Ce château a peut-être été le témoin des coupables amours d'Hérode-Antipas avec Hérodias sa nièce et belle-sœur, la femme de Philippe, tétrarque de la Batanée (Luc 3, 1); sans l'affirmer, je penche à le croire, et je me représente l'ambitieuse fille de Bérénice, couvant du regard cette riche contrée, et se disant qu'après tout le mari qui lui donnait un petit royaume valait bien l'abandon de celui qui ne lui avait donné qu'une modeste tétrarchie. Cependant il y a dans cette histoire des Hérodes et dans la délimitation de leurs territoires tant de confusion qu'il serait possible aussi que ce château, s'il était déjà occupé, fût au contraire la résidence du premier mari d'Hérodias.

Nous grimpons encore sur quelques tours, nous jetons un

regard dans les citernes et dans les souterrains, nous cueillons comme souvenirs quelques fleurs que nous ne conserverons pas longtemps; les plus exacts d'entre nous mesurent la longueur et la largeur des ruines, 33 mètres sur 65; nous jetons un regard dans l'abîme à pic, nous cherchons à graver dans notre pensée cette vue que nous ne retrouverons plus, et après avoir fait honneur à notre déjeûner, nous abandonnons le château pour descendre dans la vallée. Tout le monde à pied; qui est-ce qui se risquerait à cheval dans ce casse-cou? Nous coupons droit et en courant; nous traversons champs et vergers; par moment nous retrouvons ce qu'on appelle le sentier, et nous constatons que nos bêtes doivent avoir le pied bien sûr pour s'aventurer dans de pareils chemins.

Enfin, au bas de la montagne, nous rejoignons nos moukres, et au bout de quelques minutes nous entrons dans Banias, l'ancienne Césarée de Philippe. Des drapeaux turcs flottent sur plusieurs maisons; de beaux chevaux piaffent devant le château; il y a un air de fête autour de nous? Les recruteurs de l'armée turque sont arrivés; ils viennent enlever à leur familles les jeunes gens du village, et (de même qu'en France aux temps de la conscription), on donne à boire aux jeunes conscrits pour les bien convaincre que mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau. Que de larmes dans ces joies de l'ivresse et de la surexcitation!

Ce pauvre village ne compte aujourd'hui qu'une cinquantaine de maisons, mais il trahit par de nombreuses ruines, par des tronçons de colonnes brisées, par l'ogive de quelques voûtes et de quelques fenêtres, par le bossage de plusieurs grandes pierres taillées, par de vieilles murailles, par deux tours massives, par des inscriptions arabes et par un pont de pierre, l'existence d'une ville qu'on peut faire remonter successivement à l'époque des croisades, aux Romains, aux Hérodes, et plus haut encore. Selon Robinson, ce serait le Bahal-Gad de Josué 11, 17, que d'autres cependant identifient avec Baalbeck. En tous cas c'est l'ancienne Panéade, la Césarée de Philippe, agrandie sous Tibère, et mentionnée dans l'Evangile comme témoin de la foi de la Cananéenne et de la belle confession de l'apôtre Pierre.

Elle devait son nom de Panéade à une grotte immense con-

sacrée au dieu Pan. Nous nous empressons de traverser le village pour l'aller visiter. La grotte est au pied de la montagne, presque perpendiculairement au-dessous du château de Banias, mais trois cents mètres plus bas. Des femmes sont occupées à laver du linge dans la rivière, et à notre grand étonnement nous découvrons que cette rivière, un fort ruisseau, qui a cinq à six mètres de largeur, n'est autre que la source elle-même, une des trois grandes sources du Jourdain. Elle jaillit avec impétuosité d'un amas de pierres et de fragments qui, avec les siècles, se sont agglomérés en talus au bas d'une paroi de rochers calcaires; l'eau qui scintille à travers les débris sur une assez grande étendue en largeur et en hauteur, est parfaitement pure et limpide; elle fait venir des idées à la bouche; nous voulons en boire, elle est tiède. Où est-ce qu'on trouvera de l'eau fraîche dans ce pays, une fois que le soleil est au-dessus de l'horizon?

Pour arrriver à la grotte il nous faut traverser la source; nous faisons de notre mieux pour n'être pas trop mouillés, mais les cailloux roulent sous nos pieds; les plus habiles ont de l'eau du Jourdain dans leurs souliers, et après une rude ascension de vingt-cinq ou trente pas, nous sommes dans la caverne. On s'aperçoit bien vite à la nature du sol qu'elle sert de retraite à de nombreux troupeaux de brebis; aussi nous contentons-nous de la parcourir du regard; nous sommes assis presque à l'entrée sur de gros blocs de rochers tombés de la voûte, et qui sait? peut-être sur les débris d'un ancien temple; mal assis d'ailleurs, mais à l'ombre, et remplaçant par des oranges rafraîchissantes, l'eau fraîche qui nous a manqué. A une certaine hauteur nous voyons des niches et des inscriptions, mais difficiles à déchiffrer. A droite s'élève une maison neuve que nous prendrions, si nous étions en Europe, pour le restaurant de la grotte; car chez nous il n'est aucune curiosité naturelle ou historique, qui ne soit immédiatement exploitée par un marchand de comestibles, de liquides, de photographies ou de souvenirs plus ou moins authentiques. En tous cas c'est près de là qu'Hérode le Grand fit construire un temple en l'honneur d'Auguste. La citadelle était plus au midi, dans l'angle formé par le Jourdain et par le Wadi-Zaarèh, probablement l'affluent que nous avons traversé le matin en venant de Tse-Houra.

Les gens qui nous regardent ne se doutent pas de tout ce qu'il y a pour nous de souvenirs dans les lieux qu'ils habitent, et si quelques uns d'entr'eux se demandent peut-être ce que viennent chercher les nombreux voyageurs qui les visitent chaque année, ils se l'expliquent probablement par la riche source dont ils sont privilégiés.

Nous repartons. Encore une lieue pour finir la journée. Deux ou trois fois avant de sortir du village nous traversons le Jourdain à gué, puis nous voici dans la plaine. De petits chemins, avec des haies et des ornières, de riches prairies, des vergers, des cultures, beaucoup de chênes verts ; on se dirait dans une de nos fraîches vallées d'Europe. La chaleur du jour est passée. Un grand et beau nègre, noir sur son cheval noir, armé d'un fusil, passe à côté de nous comme la foudre ; il franchit les haies sans s'inquiéter du chemin. Où va-t-il ? Peut-être appartient-il aux bachi-bouzouks de Banias ; il court peut-être après un conscrit réfractaire ; nous l'ignorons.

Bientôt nous sommes en face d'un petit tell, une éminence maigrement boisée dont nous longeons le pied septentrional, puis tournant brusquement à l'ouest nous arrivons à notre campement, dont les tentes blanches, dressées au bord d'un ruisseau, parlent toujours de paix et de tranquillité. Cette eau, c'est la seconde grande source du Jourdain. Le tell, c'est l'antique cité de Dan, aujourd'hui Tell-el-Kadi.

Nulle part aucune trace de ruines ; point de pans de murs, pas une pierre à ramasser. Et cependant il n'y a nul doute sur l'histoire de ce monticule. C'est bien ici qu'Abraham rejoignit les rois du nord qui avaient dépouillé son neveu Lot (Gen. 14, 14) ; c'est ici que se trouvait la ville de Laïs, ou Lesem, colonie de Sidon, que les danites mécontents de leur territoire trop exigu, conquirent pour se procurer au nord de Nephtali un supplément de terres fertiles ; ils y fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur tribu, Dan, et qui devint célèbre à plus d'un titre (Josué 19 ; Juges 18). C'est ici qu'ils installèrent l'idole de Mica. C'est ici encore que Jéroboam inaugura le culte du veau d'or (1 Rois 12,28). Et comme cette ville formait la frontière nord du pays, son nom fut employé dans la locution proverbiale *De Dan à Beersébah*, pour désigner la Palestine tout

entière.Les nom de Dan et de Kadi ont le même sens, l'un en hébreu l'autre en arabe; ils signifient *juge;* le mot de cadi est bien connu.

Le tell forme une espèce de carré irrégulier, qui s'élève de 10 à 30 mètres au-dessus de la plaine, et qui n'a guère plus de 6 à 800 mètres de côté. Les épaisses broussailles dont il est couvert, et qui peuvent receler des chacals et des vipères, ne permettent pas de l'explorer comme on voudrait; il est possible qu'on y découvre un jour des restes des temps anciens, mais il faudrait commencer par mettre le feu aux herbes pour se frayer un passage.

C'est à l'ouest que se trouve le bassin principal formé de plusieurs sources qui jaillissent du tell. Nous nous y réunissons le soir, et paisiblement assis sur nos pliants, nous nous livrons au plaisir de ne rien faire et de ne presque pas penser. Nous laissons s'évaporer la chaleur de la journée. Nous regardons, nous écoutons, nous respirons. Au loin des cris plaintifs et enfantins arrachent à M. Pierotti l'exclamation sinistre : Les chacals! Au-dessus de nos têtes planent je ne sais plus quels oiseaux qui tournoient en criant, puis se laissent tomber comme une pierre dans l'eau limpide du bassin, et ils en ressortent emportant dans leur bec le poisson qu'ils sont venus pêcher. Quelques arbres croissent autour de la source, l'herbe est épaisse, l'eau pure et fraîche; de gigantesques roseaux puisent dans la vase la nourriture dont ils ont besoin pour atteindre jusqu'à 5 ou 6 mètres de hauteur; de petites tortues se promènent, tantôt au bord de l'eau, tantôt sur le rivage, toujours laides, toujours modestes, sans que personne attente à leur liberté ou à leur vie. Beaucoup de fleurs aux environs. Un seul beau chêne à quelque distance, près d'un second ruisseau, le Leddan (de Dan?), qui s'échappe du tell au sud-ouest, et qui rejoint le premier un peu plus bas.

Tout cela c'est encore la Célésyrie, et cependant grâce à la vieille invasion des danites, nous sommes déjà dans la Palestine, dans la colonie de l'une des douze tribus. Demain nous coucherons dans celle de Nephtali.

Le lendemain, lundi, nous sommes levés de bonne heure, frais et dispos. Nous avançons à travers des terrains cultivés,

où prospèrent le fourrage et diverses céréales. L'eau abonde et partout c'est l'eau du Jourdain : après la source que nous venons de quitter, vient un petit affluent que nous traversons à gué à 2 kilom. de là et qui se jette dans le Leddan, et enfin le vieux Jourdain en personne, le vrai, sinon le plus grand, celui qui vient d'Hasbeya et qui peut être considéré comme la source ou l'affluent principal. Au bout d'une demi-heure nous y arrivons ; nous descendons le ravin par une route à lacets, et nous atteignons le vieux pont qui nous conduit à l'autre rive. Un pont ! c'est une rareté dans ce pays ; depuis longtemps on n'en fait plus ; celui-ci date des arabes ; il est en pierre, en basalte, je crois ; il a trois arches, point de parapet, la largeur d'un bon trottoir, et comme il est pavé de grosses dalles, mal entretenu, et par places dépavé, l'on n'y passe pas à cheval sans tenir d'un peu près les rênes de sa bête, car l'eau limoneuse et bruyante qui bouillonne à droite et à gauche, cascadant à une assez grande profondeur et se heurtant aux blocs qui encombrent le lit de la rivière, donne le vertige plutôt qu'elle ne parle à l'imagination. Beaucoup de lauriers-roses, des saules, des roseaux comme à Tell-el-Kadi, quelques tamarisques croissent sur les deux rives et adoucissent ce que les berges escarpées leur donnent d'abrupte et de sauvage.

Nous sommes maintenant sur la rive droite, et nous y resterons pendant tout le voyage. Les trois grandes sources ont réuni leurs eaux, grossies encore par quelques torrents qui descendent des montagnes ; la vallée s'est élargie, les terres sont basses, fertiles, bien arrosées ; pour peu qu'il pleuve, les rivières débordent ; les marécages abondent en toute saison, et par intervalles ils atteignent jusqu'au pied de la montagne ; plus bas les eaux de la vallée se réunissent en un véritable lac, le lac Houléh, que Josèphe appelle Séméchon, et qui porte dans le livre de Josué (11, 5) le nom de Mérom (les eaux d'en haut, ou supérieures). Ce lac, entouré de marais, n'a ni configuration, ni limites déterminées ; suivant le niveau des eaux il est ovale ou triangulaire, il a tantôt 6, tantôt 10 kilom. de longueur, 5 à 8 de largeur ; il est à ras de la vallée, et lui rend des services en l'arrosant, il lui en rendrait encore davantage s'il était un peu plus régulier dans ses mouvements. Comme coup d'œil il

repose le regard; au milieu de cette riche et verte végétation, l'on est heureux de voir le bleu du ciel se réfléter dans ses eaux limpides.

Nous longeons le pied des montagnes de Nephtali; un de nos mulets qui s'est aventuré trop à gauche s'enfonce dans les terres molles des marécages, et il faut le décharger pour le remettre sur pied: il portait nos provisions. Des bœufs et de gros buffles aux larges cornes, aux larges museaux, paissent dans la prairie, à trois cents pas de nous. Plus loin nous distinguons, parfaitement aligné, un régiment de... ; on ne voit que du blanc; mais il s'ébranle, il s'élance, c'est un vol de cigognes; une pauvrette, malade, reste en arrière; Antoine court sur elle et tire son coup de fusil, mais le sentiment du danger lui a rendu ses ailes et elle a le bonheur d'échapper. Nous croisons en chemin plusieurs caravanes et des centaines de chameaux chargés; une chamelle porte son petit sur son dos, soigneusement attaché; ce sont des bédouins qui remontent vers le nord. Sur les flancs de la montagne nous voyons à plusieurs reprises des tentes noires dressées, peu engageantes, tentes de paille qui rappellent ce que les voyageurs racontent de plus misérable des tribus hottentotes et nègres du centre de l'Afrique. Les habitants qui nous regardent passer n'ont rien d'engageant non plus; figures sauvages, rébarbatives; il faut que les physionomies soient quelquefois bien trompeuses, car on nous dit que ce sont des braves gens, paisibles, des Ghawarineh. Quand il y a plusieurs tentes réunies, celle du chef est indiquée par une longue lance plantée en terre.

C'est dans cette large et fertile vallée qu'Abraham vint avec ses trois cent dix-huit serviteurs pour délivrer Lot son neveu, qui avait été fait prisonnier par Kédor-Lahomer (Gen. 14). Dans la même vallée, Josué, après avoir dépossédé en détail les petits rois du midi, ayant vu se liguer contre lui Jabin et les rois du nord « comme le sable qui est sur le bord de la mer, par leur multitude », marcha courageusement à leur rencontre avec tous ses gens de guerre, et les défit près des eaux de Mérom. Il les tailla en pièces, débarrassa le pays de cette impure et méchante population, brûla les chariots, coupa les jarrets des chevaux, épargna les villes, mais détruisit entièrement Hatsor, la capitale de Jabin.

Evidemment nous avons dû passer sur les ruines de Hatsor, mais où les reconnaître? L'herbe a poussé partout. M. de Saulcy a bien cru retrouver les ruines d'une immense cité cyclopéenne, qu'il croit être Hatsor, mais au milieu de ces rochers non taillés, irrégulièrement assemblés, on ne voit rien qui trahisse un plan, et il faut beaucoup de bonne volonté pour reconstruire avec ces blocs une ville quelconque, bien que les Arabes donnent le nom de Khan à un bâtiment carré, dont les murs, longs de 60 mètres, s'élèvent près de là. Ce Khan, et il y en a partout, ne saurait dans tous les cas rien prouver en faveur de l'identité de la ville, et nous serions tentés de placer Hatsor plus au sud, plus près du lac Houlé.

Sieste d'une heure à l'ombre de deux tamarisques, dont l'un, orné de chiffons, est un arbre sacré. La source voisine s'appelle Aïn et Belâtah; elle nous procure une eau qui nous paraît fraîche, et nous remercions à travers les âges celui qui l'a abritée d'une voûte assez solide pour arriver jusqu'à nous; mais personne n'a la curiosité d'aller voir les débris que l'on nous dit exister dans les environs.

Dès lors la plaine s'élargit un peu. Nous chevauchons paisiblement, admirant à notre gauche les derniers contre-forts de l'Antiliban qui dominent la vallée, et le Hermon toujours blanc qui nous regarde passer comme il regardait il y a trois mille ans Abraham, puis Josué; comme il a regardé dès lors tant de caravanes religieuses, marchandes ou militaires. Nous comptions bien arriver sans épisode à notre gîte du soir, mais la voix d'Habib se fait entendre, et la voix d'Habib, c'est un phénomène par sa rareté. Il nous montre de loin, venant droit sur nous avec une effrayante rapidité, un nuage de sauterelles. « Elles vont coucher à Tell-el-Kadi, » nous dit-il dans son style laconique. En d'autres termes, de ce gracieux campement, dont le matin encore nous admirions la riche végétation, demain il ne restera plus rien.

Mais nous n'avons pas le temps de réfléchir. En une minute nous sommes dans le nuage. Ces désolantes bêtes marchent avec la discipline d'une armée, sans se détourner ni à droite ni à gauche; on dirait qu'elles ne voient rien; elles nous frappent au visage, bêtes et gens; elles se cramponnent ou elles tombent.

Nous faisons le moulinet pour nous en garantir de notre mieux, et chaque tour en abat plusieurs. Les chevaux les foulent. Le nuage nous a paru avoir deux cents mètres d'épaisseur et près d'un kilomètre de largeur; quant à la longueur il est difficile de la déterminer, mais comme nous allions en sens contraire, et que nous sommes restés une dizaine de minutes dans ce tourbillon, il n'est pas exagéré de l'évaluer à deux ou trois kilomètres au moins. — « Oh, ce n'est rien cela, » nous dit encore Habib ; et, en effet, nous devions retrouver plus loin les sauterelles, et nous ne les manquerons pas. Jamais elles ne nous étaient apparues à ce point comme un fléau contre lequel toute résistance semble vaine, et l'on comprend que la Bible en fasse l'emblème des plus grands malheurs (Joël 1, 4).

Mais voilà les tentes qui sont déjà dressées; la journée de cheval a été moins longue qu'à l'ordinaire. Aïn Mellachah est un joli campement, mais malsain, dit-on. La source est abondante et va se jeter dans le lac. Un moulin s'élève presque à l'origine de la source, et de nombreux roseaux croissent aux environs. Nos moukres ont coupé quelques ares de ces roseaux presque à ras terre pour nous faire de la place, et l'on se meurtrit les pieds en marchant sur les racines taillées en biseau. Nos tentes fortement assujetties par de nombreux cordages qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, sont plus rapprochées que d'habitude. Une foule d'enfants du voisinage franchissent le ruisseau pour venir nous voir; il y a des badauds en Orient comme chez nous ; ils se promènent tranquillement sans toucher à rien, regardent les chevaux, les moukres, et surtout les voyageurs, quand tout-à-coup la voix d'Habib retentit; il les chasse, et les petits vagabonds, en voulant se sauver, se heurtent aux cordes tendues et ont peine à retrouver leur chemin; ils tombent, ils se relèvent et finissent par disparaître, à la grande hilarité de la caravane.

Mais où donc est Nicolas? ce gentil petit moukre, ou apprenti-moukre, dont nous avons parlé; un vrai surnuméraire de douze ans, dont on n'avait nul besoin, mais qui, à Beyrouth, avait tant prié, tant supplié Habib de le prendre avec lui, sans gages, pour sa nourriture seulement, parce qu'il voulait voir le pays pour devenir moukre à son tour (l'ambition!), qu'il avait

bien fallu céder à son désir. Vêtu d'une robe rouge, avec une ceinture de cuir autour des reins, et coiffé du fez rouge, ce petit garçon toujours nu-pieds, infatigable, s'ingéniait à rendre tous les services possibles aux voyageurs pour se faire pardonner l'insistance qu'il avait mise à se joindre à nous. On le voyait partout à la fois, à l'avant, à l'arrière, cueillant des fleurs, ramassant des pierres qui lui paraissaient curieuses, cherchant de l'eau, aidant soir et matin à plier et à déplier les tentes, donnant même au besoin des leçons d'arabe aux voyageurs qui avaient envie d'apprendre certains mots, et se payant de sa peine en se faisant répéter les mots français, italiens ou anglais correspondants. Par sa gaîté, par son humeur toujours égale, par sa discrétion, il s'était concilié les bonnes grâces de tout le monde, et ce n'était pas sans une nuance d'inquiétude que l'on se demandait, déjà depuis quelques heures : Mais où donc est Nicolas?

— Parti, nous dit Habib. Il a reconnu son oncle parmi les moukres de la caravane que nous avons croisée ce matin, et il est retourné avec lui à Beyrouth.

Nous l'aimions; nous avons bien regretté qu'il fût parti sans nous dire adieu; chacun lui aurait volontiers laissé quelque petit souvenir.

Pendant que les uns se reposent en attendant le repas du soir, pendant que les autres vont chercher un peu à l'ouest les ruines introuvables de Hatsor, que Robinson place sur les hauteurs de Khoraïbeh, M. Hébert croque le moulin et la source, une de ses plus jolies aquarelles.

Le campement n'était d'ailleurs ni riche, ni pittoresque; il passe en outre pour insalubre à cause des marécages. Cependant il nous laisse d'agréables souvenirs. Le matin nous étions à l'une des sources du Jourdain ; le soir, près de nous, presque en face, nous avions le lac Houléh ; nous étions sur un terrain biblique, célèbre par les deux grands noms d'Abraham et de Josué ; le lendemain, nous ne savions à quelle heure, mais, le lendemain à coup sûr nous devions voir le lac de Génézareth. Il n'en fallait certes pas davantage pour nourrir la conversation et pour donner à nos lectures une direction déterminée ; plus d'une fois même, après avoir lu le texte biblique, nous sortîmes

de la tente pour aller vérifier de nos yeux l'exactitude de certaines indications.

Et toujours le blanc Hermon se dressait devant nous dans le ciel.

Nous abandonnons de bonne heure notre campement qui n'était guère qualifié pour nous retenir, et longeant le pied des montagnes de Nephtali nous chevauchons de colline en colline, traversant tour-à-tour des ravins desséchés et de riches prairies, sans nous arrêter aux sépulcres ni aux ruines assez nombreuses, mais dépourvues de toute signification, que l'on nous montre, surtout à droite du chemin, sur les flancs de la montagne. C'est une jolie promenade de quatre à cinq lieues, mais qui n'a rien de caractéristique. Sur la route, en fait d'épisodes, nous avions rencontré quelques petites caravanes de chameaux, quelques buffles pâturant dans les grandes herbes des marécages, beaucoup de sauterelles, un vol de cigognes, quelques faucons planant au-dessus de la carcasse d'une pauvre bête morte à la peine, deux ou trois tortues qui, sur le bord du trottoir, paraissaient ne s'inquiéter ni de l'histoire ancienne, ni de l'histoire du moyen-âge, ni des Romains, ni des Croisés, et dont l'une avait provisoirement disparu dans le cabas d'une de nos compagnes de voyages, *an english lady,* qui faisait chaque jour des collections, et qui, le lendemain, déposait sur la grève les objets récoltés la veille. Le sol que nous foulions était fertile, l'herbe touffue; parfois une vieille ruine éveillait des questions curieuses, mais la curiosité était rarement satisfaite, trop d'obscurités recouvrant l'histoire de ces contrées. En fait de fleurs, des marguerites, des pétunia, des flox, des lupins bleus, des cyclamens, des gouttes de sang, des gants de dames, des renoncules, de petites pensées violet-clair; nous aurions pu nous croire en Suisse, au milieu de nos montagnes, si la grosseur des sauterelles et surtout si les figures des indigènes, basanées et légèrement patibulaires, ne nous avaient rappelé les pays chauds de l'Orient.

Voici, de loin, une grande maison carrée. Marchons, nous avons soif, nous y trouverons peut-être de l'eau, peut-être mieux. C'est un khân, une espèce de caravansérail, complètement désert, un peu ruiné, malgré les apparences et la beauté

de la construction. C'est, nous dit-on, le khân de Joseph, l'endroit où, d'après une tradition, le patriarche aurait été vendu par ses frères; tradition impossible; mais qui s'avisera de demander jamais à une légende une vraisemblance quelconque? En tout cas il n'y a ni puits, ni source.

Nous faisons encore quelques pas; nous gravissons une petite colline, et, soudain, l'un des plus beaux panoramas qui se puissent voir se déroule devant nous. C'est une nappe d'eau paisible, encadrée de gracieuses montagnes; c'est la mer de Tibériade. Involontairement, nous nous découvrons en présence de ce tableau, attendu pour la journée, attendu même pour la matinée, mais que nous ne savions pas être si près de nous, M. Pierotti ayant toujours l'attention de nous réserver la surprise du moment.

Je n'oublierai jamais l'impression que cette vue produisit sur moi, comme sur la plupart de nos compagnons de voyage; la date s'en grave dans le souvenir. C'était le samedi, 29 mars, à neuf heures et quart du matin.

Nous descendons de nos chevaux. Chacun éprouve le besoin de rester seul avec sa pensée, avec ses souvenirs, et de recomposer dans son imagination quelques-unes des scènes que ces lieux lui rappellent.

C'est bien là le théâtre de l'histoire évangélique; c'est peut-être de toute l'histoire ancienne, le souvenir le plus authentique et le mieux conservé. Point de cicerone pour nous fatiguer de ses explications; point de moine pour exploiter notre désir de connaître, en nous montrant un arbre, une ruine, un banc, une masure, un puits, un tombeau. Point de doute non plus sur l'ensemble du tableau que nous avons sous les yeux.

Là-bas, à gauche, c'est bien le pays de Gadara, dont les chênes, toujours verts, nous expliquent l'histoire des deux mille pourceaux. A droite, un peu en deçà de Tibériade, ce pauvre village, c'est Magdala, le pays de Marie Magdeleine. Ce lac a vu la pêche miraculeuse, le Sauveur marchant sur les eaux, la tempête apaisée. Plus près de nous encore, un sentier taillé dans le roc, et profond d'environ deux mètres, sert de grande route à tous les voyageurs, à toutes les caravanes qui se rendent à Jérusalem. Les armées romaines y ont passé; Jésus-Christ lui-

même ne passait pas par ailleurs quand il se rendait de l'une à l'autre des villes riveraines, et les choses que nous voyons de la hauteur, dominant de vingt-cinq à trente mètres le lac qui s'étend à nos pieds, notre Seigneur les a vues toutes les fois qu'il se rendait de Capernaüm à Bethsaïda.

Ce lac charmant, qui rappelle quelques-uns des plus gracieux lacs de la Suisse, forme un ovale presque parfait; mais ses eaux sont d'un bleu mat, et le vert tranquille de ses rivages n'est relevé que par la bordure de lauriers roses en fleurs qui les garnit. Les poissons abondent aujourd'hui comme jadis, mais les pêcheurs n'abondent plus; tout est mort, désert, abandonné; sous la domination turque, il semble que les hommes aient peur de vivre; une seule barque se promène solitaire d'une rive à l'autre, pêchant ce qu'elle peut, et profitant de son monopole accidentel pour faire payer quatorze francs à cinq voyageurs une promenade d'un kilomètre.

C'est également sur ces bords que s'élevaient, il y a dix-huit siècles, les villes célèbres de Bethsaïda, de Capernaüm et de Chorazin, patrie des premiers apôtres, de Pierre, d'André, de Philippe, de Jean, de Jacques; elles ont vu les miracles de Jésus-Christ, elles ont entendu ses enseignements, elles ont été les témoins de ses œuvres, mais la sentence prononcée contre leur incrédulité a eu son effet, et maintenant elles ont disparu, complétement disparu, si bien que personne ne saurait dire aujourd'hui : Les voici, ni même : Voilà leurs ruines. Leur lieu même ne les reconnaît plus.

A l'endroit où, descendant de la montagne à travers des plantations d'oliviers, nous arrivons au lac de Génézareth, nous trouvons bien quelques maisons de fellahs, quelques chaumières enfouies sous le sol, quelques ruines d'un vieil édifice. On peut nous dire : Ici fut Capernaüm, et ces ruines sont celles de la synagogue où Jésus guérit l'homme qui avait la main sèche. Un voyageur croit avoir fait une brillante découverte, et il la publie dans les journaux des deux mondes, en affirmant qu'il a retrouvé Capernaüm, comme d'autres ont découvert Ninive et Babylone; mais qui nous garantit l'authenticité de cette affirmation?

Les gens du pays nous disent que c'est *Tell-Hum*. A la bonne

heure, mais cela ne prouve pas que ce soit Capernaüm, et, malgré l'assertion du capitaine Lynch, le doute reste permis, d'autant plus que Robinson prétend que c'est Chorazin.

Nous nous étendons là sur un toit, en plein soleil, toute la végétation ne se composant que de broussailles inhospitalières, à la seule exception des lauriers-roses qui croissent en abondance le long du rivage, au milieu de galets qui ne permettent pas au voyageur de s'y reposer. L'ardeur du soleil est presque insupportable; j'imagine d'aller chercher un peu d'ombre dans une de ces tristes masures, et j'emporte avec moi mon déjeûner: des œufs, une aile de poulet, un morceau de pain, deux oranges, un verre de vin. Je m'installe; mais au bout de quelques instants j'aperçois, sautillant sur mes mains basanées, de petits points noirs qui vont et viennent avec une surprenante agileté; je retrouve ailleurs encore, sur mes vêtements, ces mêmes petits points noirs; il y en a jusque sur la coque de mon œuf, sur mon pain, sur l'écorce de mon orange. Miséricorde! cette maison, comme toutes les autres, n'est qu'un repaire de puces, une caverne d'insectes, et je m'enfuis au moment où mon ami, le peintre Hébert, arrive pour me prévenir du danger que je cours. Trop tard, hélas! J'en possédais bien deux mille cinq cents sur ma personne, un épisode dont les suites se firent sentir pendant un mois environ et dont je ne perdrai jamais le piquant souvenir.

Nous allons visiter les ruines. Il y en a de plusieurs sortes; la plus intéressante est un vieil édifice dont les fondations ont à peu près 33 mètres de longueur sur 26 de largeur. Le sol est jonché de débris de colonnes corinthiennes, d'entablements, de piédestaux, de frises plus ou moins artistement sculptées, de panneaux effacés, de portes brisées; des broussailles et de charmantes fleurs croissent entre ces blocs d'un beau calcaire, et, pour les connaisseurs, ces ruines sont celles d'une synagogue qui, par son style, daterait du troisième ou du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Ce n'est donc pas là la synagogue due à la piété d'un centenier romain, qui en aurait fait hommage aux Juifs du temps de Jésus pour les consoler des douleurs de l'occupation étrangère.

Au bord du lac, une autre ruine a 800 mètres de longueur

sur 400 mètres de largeur; les matériaux dont elle se compose, fondations et murailles, grossièrement travaillés en pierres non taillées, se terminant par une tour qui n'a plus que trois mètres de hauteur, laissent supposer uue construction romaine considérable mais peu monumentale, une caserne peut-être, qui n'a pas laissé de traces dans l'histoire.

Le moment du départ est arrivé, nos chevaux sont prêts, mais à ce moment une barque passe, ou pour mieux dire la barque, la seule du lac, et M. Pierotti, qui ne laisse passer aucune occasion d'être agréable à ses voyageurs, la hêle et nous y installe. Cinq d'entre nous seulement acceptent ce mode de locomotion; la réverbération du soleil sur la surface parfaitement unie du lac, en l'absence de toute brise, effraie nos autres compagnons qui se borneront à longer le rivage. C'est une embarcation lourde et massive qui chemine difficilement, quoique les quatre rameurs qui la conduisent appuient vigoureusement sur les avirons. Notre marché est fait pour Aïn-Et-Tin, à une lieue de là; mais au bout de quelques instants le vent se lève, venant des gorges de l'ouest; il nous est contraire, nous n'avançons qu'à grand'peine, et nos Syriens déclarent par signes qu'il leur est impossible d'aller plus loin, et qu'il faut absolument débarquer à l'endroit le plus rapproché. Nous regagnons la côte, doublement désappointés, soit à cause de notre promenade manquée, soit parce que nos montures avaient pris les devants. Mais nous avions appris à connaître d'un peu plus près ce lac fertile en orages, et nous comprenions mieux encore certaines allusions des Evangiles relatives aux tempêtes de la mer de Galilée : « La nacelle était au milieu de la mer, battue par les vagues, car le vent était contraire. » (Matth. 14, 24.) « Ils avaient grand'peine à ramer, parce que le vent leur était contraire. » (Marc 6, 48.) « Et la mer s'éleva par un grand vent qui soufflait..... et aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient. » (Jean 6, 18. 21.) Tous ces passages indiquent la soudaineté des coups de vent, l'élévation subite des vagues au moindre orage, et la possibilité d'aborder presque partout en cas de mauvais temps.

Mais il n'est pas toujours commode de débarquer, et le talus gazonné au pied duquel nous échouâmes notre bateau, ne nous

permettait pas de sauter facilement à terre. Il fallut que nos rameurs descendissent dans l'eau, aussi légèrement vêtus que possible, et là nous chargeant sur leurs épaules, ils nous transportèrent au rivage. Cette opération faite, c'était déjà quelque chose, et sans la moindre mauvaise humeur, la force majeure étant bien constatée, nous nous mîmes en route pour continuer à pied notre pèlerinage. Le talus à gravir n'était pas une montagne, et le chemin était émaillé de fleurs. Des lauriers-roses continuaient de courir le long du rivage, et bien que la saison fût presque finie, cette bordure était encore assez distincte pour séparer nettement à l'œil, sur une assez grande étendue du lac, la terre ferme et les eaux, tantôt azurées et tantôt verdâtres, que le soleil, les nuages et les montagnes teintaient des couleurs les plus variées.

Mais Habib, notre drogman, s'était aperçu de l'agitation du lac, et, supposant que nous ne pourrions pas achever notre course en bateau, nous avait renvoyé nos chevaux. Bien que nous n'en eussions pas précisément besoin, nous fûmes heureux de les voir arriver, et nous nous hâtâmes de les mettre à profit.

Un quart d'heure plus tard, toujours en longeant le lac, nous trouvons au pied de la montagne un pauvre hameau, Aïn-et-Tabiga, moins misérable cependant que Tell-Hum, et nous voyons au bord de la mer une dizaine de pêcheurs qui ont étendu leurs filets à hauteur d'homme et qui s'occupent de les raccommoder; c'est un vrai tableau évangélique. Un ruisseau limpide, alimenté par d'abondantes sources qui descendent de la colline, fait tourner la roue d'un moulin; il y a huit ou dix maisons sur la grève, un vieux réservoir octogone ruiné, les restes d'un aqueduc, et plusieurs sources thermales, dont un est légèrement sulfureuse. Evidemment nous sommes dans un village auquel se rattachent des souvenirs apostoliques : mais est-ce Bethsaïda, comme le pense Robinson, ou Capernaüm, ou Chorazin? C'est ce qu'il est bien difficile de dire, la tradition étant muette sur ce point, et se bornant comme l'Evangile à mentionner ces trois endroits comme étant fort rapprochés les uns des autres. L'ordre même dans lequel ils sont mentionnés (Luc 10 et Matth. 11) ne permet pas de tirer aucune indication

certaine sur leur position réciproque : Chorazin et Bethsaïda, d'abord, comme étant voisins, puis Capernaüm à part, à cause de ses priviléges exceptionnels et de son incurable endurcissement, sans que cette mention spéciale implique qu'il fût éloigné de Chorazin; dans tous les cas, il était dans le voisinage immédiat de Bethsaïda, et tout se réunit, d'abord pour indiquer que ces trois endroits étaient près les uns des autres, puis pour rendre probable leur identité avec les trois villages qui se suivent au nord-ouest du lac et dont nous venons de visiter les deux premiers. Comme impression personnelle, je serais disposé à croire que Tell-Hum correspond à Chorazin, Aïn-et-Tabigah à Capernaüm, et que nous allons trouver Bethsaïda à Aïn-et-Tin, deux kilomètres plus loin.

Nous suivons un moment la plage sablonneuse, au milieu de broussailles et d'arbrisseaux, hélas! rongés par les sauterelles. Bientôt nous commençons à monter. La montagne s'avance en promontoire dans le lac, et le chemin a dû être taillé dans le roc dès une époque très-reculée. Nous chevauchons presque à pic au-dessus du lac; la vue est magnifique; nous embrassons dans toute son étendue cette mer « de Tibériade » qui tient une si grande place dans nos souvenirs; nous distinguons l'entrée et la sortie du Jourdain, le pays des Gadaréniens, Tibériade, la ville de Tancrède et de la synagogue, la plaine de Génésareth, la montagne d'Arbela, célèbre dans l'histoire des Juifs, et si pittoresque; les Cornes de Hattin où une légende place le sermon sur la montagne, et où l'histoire nous montre les Croisés battus en 1187 par Saladin.

Dans l'étroit passage que nous traversons, le Sauveur a passé avec ses Apôtres, et c'est peut-être le seul endroit dont on puisse dire avec certitude: Ils ont touché ces murailles de pierres. Dès lors, que de générations ont suivi le même chemin!

Bientôt on redescend, et au bout de cinq minutes, par un sentier moitié pittoresque, moitié dangereux, bordé de mûriers sauvages, on arrive à Aïn-et-Tin, dont le nom signifie Fontaine du figuier. C'est là que nos tentes sont dressées; déjà nos chevaux qui étaient partis en avant, se livrent à l'exercice du pâturage; nos effets sont épars sur le gazon, protégés par la vigilance d'un de nos moukres syriens, et nous pouvons dire,

en nous étendant un moment sur l'herbe: « Nous voici à Bethsaïda! C'est dans ces lieux que Jésus a fait ses principaux miracles, c'est ici qu'il a multiplié les pains, c'est ici qu'il a dit ses paraboles et qu'il a prononcé tant de discours dont pas un iota ne passera! »

Derrière nous, au pied du rocher à pic dont il a été parlé, jaillit une source abondante et fraîche, dont les eaux, presque à fleur du lac, se confondent quelquefois avec lui. Un beau figuier l'ombrage de ses branches feuillues, des fleurs de toute beauté l'environnent, et des roseaux qui atteignent jusqu'à trois ou quatre mètres de hauteur, s'élèvent comme une forêt des profondeurs de la source.

Devant nous, à cent mètres du rivage, à l'endroit précis où la route de Damas arrive au bas de la montagne, un vieux khân ruiné, Khân Minyieh, rappelle les souvenirs du commerce d'un temps qui n'est plus. C'est dans ce bâtiment carré que les caravanes mettaient à l'abri ce qu'elles avaient de plus précieux; c'est là qu'elles s'arrêtaient, fatiguées du voyage, heureuses d'avoir franchi les montagnes et de pouvoir donner à leurs chameaux altérés une eau plus pure que celle qu'ils tenaient en réserve dans les profondeurs de leur quadruple estomac.

D'autres sources, d'autres ruines se trouvent encore dans le voisinage, et sur un espace considérable on peut reconnaître, le long de la baie, des pans de murs, des entassements de pierres, des blocs informes et mal taillés, qui prouvent qu'anciennement une ville, aujourd'hui disparue, presque oubliée, s'élevait sur ces bords. Mais rien qui rappelle de grands édifices. Evidemment, c'était un bourg de pécheurs, et ce n'était que cela. Bethsaïda veut dire la maison des poissons, et pendant que quelques-uns d'entre nous vont faire dans le lac leurs ablutions, se livrer aux plaisirs du bain, se plonger dans ces eaux que je ne puis m'empêcher d'appeller sacrées, Habib envoie deux de ses hommes jeter le filet, pour ajouter à notre substantiel dîner du soir quelques habitants du lac de Tibériade.

Puis, la nuit venue, retirés sous nos tentes, nous relisons dans la Bible tous les chapitres qui se rapportent aux souvenirs de la journée et aux deux ou trois années que Jésus passa dans

ces lieux que nous avons traversés, et dans lesquels il nous est donné de camper aujourd'hui.

Ce qu'il y a de tout particulièrement mystérieux dans l'histoire de ces pauvres villes, c'est la gloire dont elles ont joui, ce sont les priviléges qui leur ont été accordés, c'est l'incrédulité dont elles ont fait preuve, alors qu'elles voyaient de leurs yeux, qu'elles entendaient de leurs oreilles « la Parole faite chair, » Jésus-Christ; c'est la sentence qui a été prononcée contre elles: « Malheur à toi, Chorazin! Malheur à toi, Bethsaïda! Malheur à toi, Capernaüm, qui as été « élevée jusqu'au ciel, » et qui es maintenant « descendue jusqu'aux enfers » (Matt. 11, 23). » C'est enfin l'exécution même de cette sentence. Il y a eu du « retardement » à cause de la « patience de Dieu » (2 Pierre 3, 9); pendant longtemps, les Juifs incrédules ont pu se moquer des menaces de Jésus-Christ, et croire que toutes choses demeureraient « comme elles étaient au commencement; » mais, peu à peu, la nuit s'est faite, et quand aujourd'hui l'on trouve encore Magdala, Cana, Sunem, Naïn, Béthanie, et tant d'autres chétifs petits villages, on ne trouve plus rien ni de Chorazin, ni de Bethsaïda, ni de Capernaüm!

Heureusement, de même que ses menaces, les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance; les unes doivent nous rendre sages et sérieux, mais les autres remplissent le cœur de foi, de joie et d'espérance.

CHAPITRE VI.

TIBÉRIADE, LE THABOR ET NAZARETH.

Safed. — La contrée de Génésareth. — Magdala. — Le chasseur nègre. — Tibériade. — Les juifs. — Une noce juive. — Abondance et misère; fertilité de la Galilée; son abandon. — Sources thermales de Hammath. — Cana. — Le Thabor. — Nazareth.

D'Aïn-et-Tin nous eussions bien aimé faire la course de Safed, ou Sefed, sur les montagnes qui séparent Aser de Nephtali. Cette ville, célèbre dans l'histoire des Croisades, célèbre par sa grande école juive du XVIe siècle, par ses synagogues et ses deux imprimeries; célèbre par ses tremblements de terre de 1764 et de 1837 (ce dernier fit périr 5000 personnes dont 4000 juifs); célèbre par son immense panorama et par la vue splendide dont on jouit sur le lac de Tibériade, sur le Ghor, sur les montagnes de Basan, sur l'Hauran, sur le Thabor, Jizréhel et la Samarie, cette ville nous attirait surtout par sa mission protestante et par les remarquables écoles qui y ont été fondées, les plus nombreuses et les plus prospères de l'intérieur de la Syrie.

Nous aurions été voir un peu plus loin les ruines de l'antique Giseala, si connue par la résistance opiniâtre qu'elle opposa aux Romains pendant la guerre de Galilée; fortifiée par Josèphe, elle fut la dernière vaincue; un village remplaça la ville, et ce village lui-même fut détruit en 1837 par le tremblement de terre.

Comme on voyage facilement sur la carte, nous nous proposions encore d'aller de Safed à Tyr, puis à Sarepta, puis à Sidon. Que de plans, que de projets pendant la soirée ! Chacun

soumettait à M. Pierotti ses désirs et ses regrets, combinant de son mieux les possibilités. Mais on ne fait jamais tout ce que l'on voudrait. En voyage surtout il faut tenir compte d'une foule de choses. Nous avions des hommes peu solides et quelques mauvais cavaliers. En outre, nous étions impatients d'arriver à Jérusalem, et nous ne pouvions tarder davantage à nous mettre en route, si nous voulions un peu visiter la Galilée, la Samarie et la Judée. Il faut bien en prendre son parti d'ailleurs, et la sagesse consiste à jouir de ce qu'on a, sans trop se plaindre de ce qu'on ne peut avoir.

En route donc pour Tibériade, et quoique la distance ne soit pas considérable, nous prenons par le plus court, en longeant le lac, au lieu de contourner la plaine, ou contrée de Génésareth (Math. 14, 34), et de suivre le pied des montagnes. Nous marchons sur le sable et la grève ; des lauriers-roses, des buissons, des épines, des roseaux, de hautes herbes bordent le chemin. Le soleil est à peine levé. De nombreuses sauterelles, endormies, ou engourdies par la fraîcheur de la nuit, pendent en grappes à toutes les branches, à toutes les feuilles : nous nous faisons un plaisir d'utilité publique de les réveiller à coups de cravache pour les plonger dans l'éternelle nuit, et nous avons la naïveté de croire que si tout le monde en faisait autant le pays finirait bien un jour ou l'autre par être délivré de ses éternels ennemis.

A notre droite s'élèvent les cornes d'Hattin et les ruines de Beth-Arbel (Osée 10, 4), l'Arbela de Josephe, avec ses nombreuses cavernes qui servirent à la fois de refuge et de forteresse aux Juifs poursuivis par Bacchides (I Macc. 9, 2), aux patriotes qui sous Hérode tentèrent de résister aux Romains, enfin aux soldats du général juif qui, sous Vespasien, compléta par des travaux d'art les moyens de défense que lui offraient ces retraites naturellement presque inaccessibles.

Entre nous et la montagne on signale quelques sources, quelques bassins circulaires, et de nombreuses ruines sans caractère particulier, sans histoire, des colonnes corinthiennes, des débris de synagogues, où M. de Saulcy croit reconnaître, au nord Capernaüm, au sud l'ancienne Tibériade.

Après une bonne heure de marche nous atteignons un pau-

vre petit village, misérables masures, le seul habité que nous rencontrions sur la route; trente à quarante cabanes en pisé, des habitants à moitié vêtus de tuniques déchirées; un petit garçon tient à la main, pendue à une cordelette, une petite bête qu'il essaie de nous vendre; nous croyons de loin que c'est une marmotte, c'est un tout jeune sanglier pris quelques jours auparavant sur l'autre rive, dans la contrée des Gadaréniens. Nous le gratifions d'une ou deux piastres pour le spectacle qu'il nous a donné.

Ce village est El Medjdel, que la tradition identifie avec Magdala, la patrie de Marie-Magdeleine. C'est possible; tout est possible dans ce pays, quoique Eusèbe et saint Jérôme placent le Magdala de Marie dans la tribu de Juda, comme ils mettent dans la Décapole le Magdala de Matth. 15, 39. Et ils lisent Magedan. Là ou la tradition n'est ni confirmée, ni infirmée par des témoignages positifs, on ne risque pas grand'chose à se laisser guider par elle, et nous traversons le village en nous disant qu'il est bien le lieu d'origine de la pécheresse repentante.

En poursuivant notre chemin nous remarquons sur notre gauche un grand nègre vêtu d'une blouse bleue et portant sur l'épaule un immense fusil de chasse. Il longe le rivage et nous paraît suivre du regard un vol de canards sauvages. Deux de ces volatiles se décident en passant à prendre un bain; le nègre abaisse aussitôt son fusil, ajuste et tire; la balle en sifflant laisse à la surface du lac une trace de près d'un kilomètre de longueur, qui va aboutir droit à la tête d'un des deux canards, et l'animal disparaît comme frappé à mort. Il se passa deux minutes avant qu'on le vît apparaître de nouveau, il n'était pas mort, mais il était blessé, et son camarade s'approchant semblait lui donner des marques de sympathies. Le nègre épaula de nouveau, mais manqua son but, et nous continuâmes notre chemin sans attendre la fin du drame.

La route est rocailleuse; les champs voisins sont bien cultivés, et les sources abondent; quelques-unes sont soigneusement renfermées dans des bassins et semblent aménagées pour une irrigation régulière. Ibrahim-Pacha, qui a passé dans la contrée, y a laissé des traces de son intelligente activité.

Nous voici enfin à Tibériade. Il est à peine dix heures du matin.

C'est une jolie petite ville, construite dans le sens de la longueur du lac (comme Rolle, par ex.) ; les maisons riveraines plongent toutes dans l'eau, ou n'en sont séparées que par de grandes voûtes qui leur servent de sous-sol, et qui offrent aux habitants une retraite naturelle pour les bains domestiques. Trois ou quatre longues rues parallèles au lac traversent la ville dans toute son étendue. Les maisons ont une assez piètre apparence, quoiqu'elles soient modernes et qu'elles datent presque toutes du tremblement de terre de 1837 qui avait bouleversé la ville de fond en comble. Le quartiers des juifs est remarquable par ses nombreuses boutiques, par ses magasins et ses bazars, qui s'ingénient de leur mieux à paraître sales et pauvres, pour ne pas attirer l'attention, ni exciter l'envie des musulmans. Ce quartier occupe la partie sud de la ville le long du lac. Les Juifs ont un cachet particulier. On se rappelle involontairement les *Vieux habits, vieux chapeaux, vieux galons !* qui retentissent dans les rues de nos grandes villes. On dirait qu'ils soient habillés de vieux. On cherche machinalement si l'on ne retrouvera pas sur leurs têtes un vieux chapeau de connaissance. Les cheveux en tire-bouchons qui passent de dessous ces chapeaux, gras et huileux ; leur houppelande de drap ou de soie, presque toujours fourrée, donne aux descendants d'Abraham une physionomie spéciale qui suffirait à les faire reconnaître si leurs traits pouvaient laisser la moindre incertitude sur leur origine. En les regardant on est toujours frappé de ce double caractère, d'une noblesse et d'une beauté naturelles qui percent à travers une laideur acquise et une bassesse de cœur artificielle. L'empreinte de la race subsiste ; s'il n'est pas toujours facile de la bien distinguer, ce n'est pas qu'elle soit effacée par l'usure, elle est seulement recouverte par les éléments étrangers dont le temps l'a saturée et surchargée. Le mépris et les mauvais traitements dont ils sont les victimes depuis dix-huit siècles ont applati, dégradé le caractère national, sans pouvoir lui ôter une certaine bonté de tempérament, une finesse d'intelligence et même une élévation morale inconsciente qu'on ne retrouve pas chez d'autres peuples au même degré.

La plupart de ces Juifs viennent de Pologne ou de Russie ; on les reconnaît à la fraîcheur de leur teint et à leurs cheveux en

tire-bouchons; les autres, plus bronzés, ont meilleure façon et viennent d'Afrique, de Portugal et d'Espagne. Leur nombre total est estimé à six mille sur huit mille habitants; mais qui dira le chiffre vrai? On sait ce que vaut la statistique orientale, et l'on ne peut pas en demander davantage à des gens qui font varier de 2,000 à 10,000 âmes la population de Tibériade. Le frère Liévin compte 3,500 habitants.

Quelques palmiers, quelques jardins au milieu de la ville, rompent un peu la monotonie du coup d'œil, et tranchent heureusement sur la malpropreté des rues.

Une vieille muraille grise, parfois massive, en blocs basaltiques, avec deux vieilles tours rondes à chaque porte, enferme la ville et lui sert, ou lui servait de fortifications. On se plaît à donner à ces murailles une haute antiquité; elles rappellent dix-huit siècles de guerres, Josèphe, Vespasien, Chosroes, Omar, Tancrède, Saladin; en réalité elles ne datent que du siècle dernier, du cheick Dhaher-el'Amr, et leur apparence de ruines remonte à l'invasion française de 1799 et aux tremblements de terre dont nous avons parlé.

Il y a cependant un souvenir authentique de Tancrède; c'est le vieux château, ou pour mieux dire, la citadelle, que le célèbre croisé fit élever au nord de la ville lorsqu'il en fut nommé seigneur et comte. C'est un massif immense d'épaisses murailles, de tours, de tourelles, de donjons, de salles, de caves et d'escaliers dont le plan primitif se reconnaît parfaitement, mais dont aucune pièce n'est intacte : partout dans les murs des lézardes; sur le sol, du gazon. C'est dans la cour de la citadelle que nous campons, sur la hauteur, en face du lac; le pays de Gadara, avec ses chênes verts, et la Décapole s'étendent sur la rive opposée. Pendant le jour les tentes donnent trop de chaleur, et chacun de nous se cherche un abri dans l'une ou l'autre des chambres de la citadelle; nous trouvons toujours à nous caser à l'ombre et sur l'herbe pour faire une sieste de quelques heures.

Je ne mentionne le dîner que parce qu'Habib nous sert, en sus de notre ration habituelle, un plat de petits poissons du crû, je crois le *sparus galilæus;* que l'on dit être le poisson de la pêche miraculeuse, et qui doit porter au côté ou sur le dos une croix

rouge en souvenir du Sauveur; cette croix, nous ne l'avons pas vue.

Au bord du lac nous ramassons par centaines des petits coquillages. On en fait des chapelets. Nous nous contentons de les rapporter dans des boîtes pour en donner à des amis.

Tibériade, vue de la hauteur, offre un charmant tableau. Ses maisons blanches, coupées d'arbres et de jardins, sa forme allongée et rectangulaire, les murailles grises qui l'enceignent, ses minarets, sa forteresse, les nombreux tombeaux dont elle est entourée, ses champs fertiles, ses vignobles, les forêts qui descendent jusqu'au lac, quelques villages dans le lointain, entr'autres la célèbre Gamala; le lac lui-même, avec son bleu pâle, les montagnes qui bordent l'horizon; puis les ruines que nous avons visitées la veille, Safed à notre gauche, l'Hermon à droite, tout donne à la contemplation du soir un charme inexprimable.

Nous sommes déjà 230 mètres plus bas que le niveau de la Méditerranée; aussi l'air s'en ressent, lourd et chaud. Mais c'est tout avantage pour la végétation, qui est à la fois plus riche, plus variée et plus hâtive que dans le reste de la Galilée; on se sent dans un climat méridional. Quand on se rappelle ce qu'était ce pays, comme agriculture, au temps de Jésus-Christ, ce qu'il était encore au temps de l'historien Josèphe, on peut se faire une idée de ce qu'il redeviendrait si la civilisation jetait un jour sur ces rives quelques milliers d'ouvriers intelligents et laborieux. Il y a place en Galilée pour plus d'un million d'hommes, et c'est à peine si l'on en compte quarante à cinquante mille. Bien travaillé, le pays pourrait nourrir ses habitants, et fournir encore à l'exportation du blé, du vin et d'autres denrées alimentaires; on y pourrait élever du bétail, gros et menu. Mais rien ne se fait; tout est paralysé, la production est entravée, d'immenses étendues de terres labourables restent en friche; ni bétail, ni fumier, ni prairies artificielles, des lieues de pays sans culture. Pendant qu'en Turquie on ne travaille pas, en Europe on marche vers la disette sous la double influence de l'augmentation de la population et du renchérissement de toutes choses. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre le sultan renonce à confisquer à son profit, ou même sans profit,

des richesses qui appartiennent à tous, qu'il rende la propriété du sol à ceux qui le travaillent, et qu'il protége l'immigration de races plus actives et plus intelligentes. Lui-même, avec son luxe et ses femmes, avec ses pierres fines et ses parfums, devra comprendre qu'une richesse improductive finit par s'épuiser, comme tarit une source qui n'est pas alimentée; et s'il ne le comprend pas, l'Europe industrieuse et dont les besoins vont croissant, se décidera peut-être un jour à le lui faire comprendre, en dépit du Saint-Sépulcre et des rivalités des grandes puissances.

L'histoire de Tibériade se perd dans une sorte de pénombre contemporaine de l'âge apostolique. Le nom même de Tibère (le successeur immédiat d'Auguste) prouve que la ville, sous son nom actuel, remonte aux temps des premiers empereurs. Les évangiles synoptiques ne contiennent pas ce nom, et St-Jean ne le mentionne que trois fois, deux fois en parlant du lac (6, 1. 21, 1), et une fois seulement en parlant de la ville (6, 23).

D'après St-Jérôme, ce serait l'ancienne Kinnéreth, qui aurait déjà donné au lac le nom adouci de Génésareth. D'autres cependant placent Kinnéreth plus au nord, dans la plaine qui s'étend d'Aïn-et-Tin à Magdala. Josèphe en attribue la fondation à Hérode-Antipas qui lui aurait donné le nom de Tibère son protecteur, et qui aurait obtenu par cette flatterie obséquieuse un certain nombre de priviléges pour la ville nouvelle; elle serait devenue entr'autres la capitale de la Galilée. Néron, le cinquième empereur, lui aurait conservé les mêmes priviléges, en la donnant à Hérode-Agrippa, dit le jeune. Avec lui finissent les destinées politiques de cette cité. Dès lors elle partage tous les malheurs de la commune patrie, aggravés par l'esprit remuant de sa population; fortifiée par Josèphe, elle finit par ouvrir ses portes à Vespasien, qui lui sut gré de n'avoir pas prolongé une résistance d'ailleurs inutile.

A partir de ce moment Tibériade, à peu près épargnée, devint l'un des centres principaux de ce qui restait du judaïsme dans le monde. Les brebis se dispersaient dans toutes les directions; Jérusalem succombait sous les coups de Rome et ne laissait plus après elle qu'un monceau de ruines; presque toutes les

villes de la Terre Sainte avaient disparu dans la tempête; une seule restait encore debout à peu près indépendante, et les sages de la nation s'y réfugièrent pour maintenir, à l'ombre du protectorat romain, les traditions du peuple et de la Synagogue. Dès le second siècle le Sanhédrin reconstitué sous la présidence du célèbre rabbin Juda Hakkodesch (le saint), reprenait les rênes un moment arrachées aux mains de ses prédécesseurs, et devenait le centre visible de la malheureuse nation sur laquelle devait peser pendant tant de siècles la malédiction du crime commis par ses pères.

C'est de cette école que sortit d'abord la Mishna, puis la Gemara, ou Talmud de Jérusalem; enfin la Masora, avec ses points-voyelles, avec le texte de l'Ancien Testament et sa prononciation authentique. Parmi les plus illustres docteurs qui y enseignèrent, on nomme les rabbins Johannan, Akiba et Maïmonides; parmi ses plus illustres élèves, St-Jérôme. Une église chrétienne, fondée aux jours de Constantin par un juif converti, fut plus tard érigée en évêché. A l'époque des croisades Tibériade changea huit ou dix fois de maîtres, mais les juifs ne cessèrent de s'y cramponner avec toute l'énergie du désespoir, car si leur ville, devenue ville sainte, résumait pour eux tout le passé et tout le présent, elle était aussi tout l'avenir, comme elle l'est encore aujourd'hui. C'est là qu'ils attendent la venue du Messie; c'est là que reposent, dans les tombeaux qui entourent la ville, les restes de tant de maîtres vénérés auxquels après Dieu, revient l'honneur d'avoir sauvé du naufrage les débris de la tradition talmudique. Aussi le nombre des juifs qui arrivent d'Europe, va continuellement en augmentant, et il serait bien difficile à la statistique, à supposer même qu'il y en eût une, de déterminer un peu approximativement le mouvement de la population juive à Tibériade; on parle de 800, de 2,000, de 6,000, de 8,000 juifs; tous ces chiffres, possibles un jour, ne sont plus vrais l'année suivante, mais c'est en se rapprochant des chiffres les plus élevés qu'on se rapprochera certainement le plus de la réalité. Si le gouvernement turc donnait à ces immigrants quelques droits et quelques garanties, le lac et ses rivages reprendraient aussi quelque chose de leur ancienne prospérité; la pêche et la culture redeviendraient une richesse

en même temps qu'une occupation; des villages surgiraient sur ces côtes fertiles, et, au lieu d'une lourde et misérable barque, on verrait de nombreuses embarcations rappeler les jours des apôtres et rendre au lac sa vie et son activité. Mais qui est-ce qui va se payer le luxe d'une barque, d'une belle maison, d'un joli jardin, quand le premier soudard venu, peut au nom du sultan et de Mahomet, enlever au propriétaire l'œuvre qu'il aura créée? Le juif le plus riche continuera d'affecter les dehors les plus misérables, et il s'estimera toujours trop heureux si on lui laisse une triste vie dont personne n'a que faire.

A l'entrée de la ville, les latins ont un petit couvent, desservi par un moine de Nazareth, et une église, dite de St-Pierre, bâtie à l'endroit où la tradition place la seconde pêche miraculeuse. Nous acceptons volontiers cette légende, contre laquelle ne s'élève aucune objection sérieuse; mais quand le révérend père veut nous en donner pour preuve un tableau conservé dans une des salles du couvent, le doute pénètre dans nos esprits; les mauvaises raisons compromettent les meilleures causes.

Les protestants ont deux écoles prospères et une modeste salle de réunions. Ils relèvent de l'évêque de Jérusalem.

Le soir, en nous promenant à la fraîcheur nous vîmes une noce juive qui se célébrait sur le toit d'une maison voisine de notre campement. Beaucoup de bruit, beaucoup de lumières, mais nous ne pouvions naturellement pas bien distinguer les personnages; on nous assura que vers minuit l'époux viendrait chercher son épouse, avec son cortége de demoiselles d'honneur, et nous aurions désiré voir cette cérémonie, mais les renseignements étaient vagues, incertains; nous ne savions pas si notre circulation dans les rues n'aurait pas quelque danger, et nous dûmes, à regret, nous retirer sans avoir assisté autrement que de loin à cette partie de la fête, à laquelle la parabole des Noces (Matth. 25) donnait pour nous un intérêt particulier.

Au sud de Tibériade, et peut-être encore dans l'enceinte de l'ancienne ville, quoique à deux ou trois kilomètres de la ville actuelle, on trouve les fameuses sources de Hammath, ou d'Emmaüs, mentionnées par Pline, Josèphe et le Talmud, et célèbres encore à l'époque des croisades. Elles sont à la fois

sulfureuses, ferrugineuses et magnésiennes, et sortent de terre à la température de 62° centigrades; on les emploie dans le pays pour les affections rhumatismales et cutanées, ainsi que pour les natures affaiblies. A côté du bain des pauvres, qui est fort ancien et ruiné, il y a deux bâtiments d'une structure plus élégante, surmontés de coupoles, avec de grandes salles et des bassins en marbre, qui sont dus à l'intelligente, mais trop courte administration d'Ibrahim-Pacha. Il n'a fallu que quelques mois pour les élever, mais il a suffi de quelques années pour en faire de véritables ruines, et l'administration turque a réussi à se priver en peu de temps de cette nouvelle source de revenus; quelques pauvres vieux s'y baignaient quand nous y sommes entrés, et d'après ce que nous dit le gardien du bâtiment, il semble qu'ils s'y baignent tous les jours, et que ce soit là leur café, leur rendez-vous habituel. C'est bon marché et hygiénique. A cinquante pas de là les eaux se perdent dans le lac en laissant sur le sol un dépôt verdâtre salin, ferrugineux et sulfureux. Ces quatre sources, entre les mains d'une compagnie européenne, feraient la fortune du concessionnaire et la guérison des visiteurs. Il ne manque pas de sources pareilles en Palestine, thermales et minérales, mais il n'y a personne pour les faire valoir, et c'est ainsi que se perdent, une fois de plus, au détriment de l'humanité, des valeurs et des richesses considérables qui, mieux aménagées, rendraient de grands services au gouvernement et au public.

En rentrant en ville, nous faisons le tour des murailles et nous visitons en passant les tombes des rabbins; sont-elles authentiques? C'est toujours dans ce pays la grande question.

Nous aurions bien voulu faire le tour du lac, visiter les ruines de l'héroïque Tarichée, le pont du Jourdain, Gamala, la contrée des Gadaréniens, avec ses chênes verts et ses nombreux sangliers; Bethsaïda, la Juliade (Et-Tell) témoin de plusieurs des scènes évangéliques et notamment de la multiplication des pains (Luc 9, 10-12. Matth. 8, 22. Marc 6. Jean 6), Tous ces endroits, on nous les montre de loin; nous cherchons en quelque sorte à les apprendre par cœur, mais encore une fois on ne peut pas tout voir, et malgré la fraîcheur des rivages qui nous séduit, il nous faut continuer notre voyage et rentrer dans

les terres stériles et sans eaux qui nous conduiront à Nazareth.

La journée sera longue. Nous partons de bonne heure, passant à travers les tombeaux qui sont à l'ouest de la citadelle, et nous commençons aussitôt à grimper jusqu'à ce que nous arrivions au plateau qui domine le lac et la ville. C'est une plaine assez étendue, en partie cultivée, en partie inculte et recouverte de débris de lave et de basalte. On nous montre à deux ou trois lieues de distance, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, un petit village, Kefr-Kenna, que les grecs et les latins prétendent être le Cana de l'Evangile; mais cette tradition, qui date seulement du 16e siècle, n'est rien moins que sûre, malgré l'appui de Robinson, et jusqu'à ce moment tous les témoignages étaient d'accord à le placer plus près de Nazareth, à l'endroit où se trouvent les ruines encore aujourd'hui connues sous le nom de Kana-el-Djelil, ou Kana de Galilée.

A notre droite, non loin de la route, sont les cornes d'Hattin, double sommité qui ne s'élève guère à plus de cent mètres au-dessus du niveau du plateau; d'après les latins ce serait la montagne des Béatitudes; mais même en admettant la traduction ordinaire de nos versions, il n'y a rien dans l'Evangile qui précise d'une manière quelconque la montagne où notre Seigneur aurait prononcé ce discours, que saint Matthieu nous donne comme un ensemble, et que saint Luc reproduit comme ayant été prononcé par fragments en divers lieux et circonstances. Une tradition plus sûre place dans la plaine que nous traversons le théâtre de la funeste bataille de Hattin, dans laquelle, en 1187, les croisés, commandés par Guy de Lusignan, furent attirés dans un piége par Sélah-ed-Din, ou Saladin, et complétement exterminés; nous distinguons parfaitement le village de Loubiéh, entouré d'une fraîche verdure, près duquel le chef des croisés eut l'imprudence de dresser son camp, la veille de cette désastreuse bataille.

Un peu à droite des cornes d'Hattin, on offre de nous montrer la table du Christ, que les Arabes appellent la pierre des chrétiens, où quelques traditions placent le miracle de la multiplication des pains; mais on se fatigue vite de ces fausses légendes,

et nous ne sommes pas d'humeur à faire trois ou quatre kilomètres pour voir une pierre dont nous savons parfaitement qu'elle n'a nulle signification.

Continuons donc notre route vers le Midi. Là du moins nous avons devant nous une belle nature et des souvenirs authentiques. Après trois heures de marche nous mettons pied à terre près d'un immense bâtiment, le Khân des marchands (Khan-et-Toudjar). Il date de près de trois siècles et est très-bien conservé. On a toujours du plaisir à se reposer quelques instants, mais surtout quand c'est dans un fertile vallon, près d'une source, à l'ombre de beaux arbres. Le Khan est à gauche; une vieille ruine s'élève à notre droite sur un petit monticule; en cinq minutes nous y sommes, nous l'explorons dans tous les sens' avec ses épaisses murailles et ses tours brisées qui semblent indiquer un ancien fort, mais aucun souvenir historique ne s'y rattache.

Une demi-heure après, toujours au milieu des chênes verts et des oliviers, marchant sur un frais gazon, nous sommes au pied du Thabor (ou Tabor; on peut l'écrire des deux manières) que nous n'avons pas perdu de vue un seul instant depuis les hauteurs qui dominent Tibériade. Bien qu'il soit relativement peu élevé (330 mètres au-dessus de la plaine de Jizréhel), il se distingue de toutes les montagnes environnantes par son isolement et par sa forme de cône tronqué; suivant l'endroit d'où on le regarde, il a l'apparence d'une bosse de chameau; parfois on dirait le Môle vu de Genève. Beaucoup plus près du Jourdain que de la Méditerranée, il marque cependant le point de partage des eaux, et dans la gracieuse vallée que nous foulons et que nous allons quitter, quelques sources vont à l'orient, tandis que d'autres gagnant la plaine de Jizréhel, courent se jeter dans le torrent de Kison et de là dans la mer.

Le mont Thabor paraît être de formation calcaire et ne présente rien de spécial au point de vue géologique. Il est couvert d'une abondante et riche végétation; les arbres, les arbustes, les fleurs abondent; les chênes, les sapins, les trembles nous rappellent la Suisse; nous cueillons des bouquets dont les cyclamens sont le plus bel ornement. Si, pour abréger, quelques-uns laissent un moment leur monture et cherchent un chemin plus

court, ils sont obligés de renoncer à leur tentative à cause du fouillis d'arbres qui les empêchent d'avancer; il y a longtemps que nous n'avions vu pareil enchevêtrement de branches et de rameaux; on se dirait partout ailleurs qu'en Syrie.

Un petit sentier en zigzag, souvent taillé dans le roc, et probablement fort ancien, conduit en moins d'une heure hommes, chevaux et bagages, sur le sommet du cône. C'est une riche pelouse, ovale, bien gazonnée, de 12 à 1,500 mètres de longueur, entourée d'arbres et d'arbustes de presque tous les côtés, et de ruines au sud-ouest; deux églises tout-à-fait modernes, l'une grecque, l'autre latine, s'élèvent près l'une de l'autre sur la face nord du plateau.

Etendus sur l'herbe, à l'ombre, un peu rafraîchis et reposés, nous laissons notre pensée remonter le cours des âges et reconstruire l'histoire de cette célèbre montagne. Il nous en coûte peut-être de renoncer aux souvenirs de la Transfiguration, consacrés par Eusèbe et par Jérôme, ainsi que par les trois églises que Tancrède fit élever à l'endroit où Pierre voulait dresser les trois tentes; mais le moyen de résister à l'évidence? Les écrivains sacrés placent ce glorieux événement dans les environs de Césarée de Philippe, et d'ailleurs, à l'époque de Jésus, le sommet du Thabor était occupé depuis longtemps, et pour longtemps encore, par une garnison romaine, ce qui suffirait à rendre tout-à-fait invraisemblables les données de la tradition. Il est probable même, d'après plusieurs passages de l'Ancien Testament (Ps. 89, 12. Jér. 46, 18. Os. 5, 1), qu'une ville existait depuis des temps fort anciens sur les flancs et sur le sommet de la montagne, et les nombreuses ruines que l'on y trouve, notamment beaucoup de pierres taillées en bossage, confirment cette supposition.

C'est au pied du Thabor que le livre des Juges nous montre Barak et Déborah convoquant leurs guerriers (Jug. 4, 6. ef. Jos. 19, 22). Plus tard, sous Antiochus, sous Gabinius, sous Josèphe, le Thabor est fortifié comme un point stratégique important; l'époque des croisades nous montre les chrétiens à plusieurs reprises maîtres de cette montagne, y fondant des églises, des monastères et des forts, puis repoussés et massacrés par les Sarrasins, jusqu'au moment où, dans la seconde moitié du

13e siècle, ces derniers s'en emparèrent définitivement, rasèrent tout, et réduisirent la montagne en un désert.

La vue dont on jouit du Thabor est magnifique, mais moins complète qu'on ne l'a dit souvent. Le peu de hauteur de la montagne, son encaissement entre les chaînes du Carmel, de Nazareth, de Keren-Hattin et de Guilboah, borne l'horizon sur plusieurs points. On n'a qu'une échappée au nord sur la mer Méditerranée, et l'on n'entrevoit à l'est qu'un modeste petit triangle des eaux du lac de Tibériade; encore un nuage persistant ne nous l'a-t-il laissé voir qu'à de rares intervalles. Mais cette réserve faite pour éviter toute exagération, il n'en reste pas moins que la vue est remarquablement belle; on plonge au midi sur la plaine de Jizréhel (ou Esdraelon), ce champ de bataille prédestiné où se sont livrés dès les temps les plus anciens tant de combats meurtriers, jusqu'à la célèbre bataille dite du Mont-Thabor, où la tactique et les armes européennes, sous les ordres de Kléber, l'emportèrent en 1799 sur le nombre et l'apathie de l'armée turque. On voit dans la plaine Sunem, le Kison, Naïn, Hendor; plus loin les montagnes de la Samarie, en partie masquées par les monts Guilboah; à l'est le pays de Galaad, la contrée des Gadaréniens, l'Iturée, la Décapole; vers le nord le grand Hermon et Safed; à l'ouest le sommet du Carmel.

Les deux églises qui sont sur le plateau n'ont donné aucun signe de vie; aucun moine, ni grec, ni latin, n'a paru. Peut-être était-ce le moment de leur sieste? peut-être aussi ne viennent-ils, de Nazareth ou d'ailleurs, qu'à des époques déterminées, pour célébrer sur la montagne le service de la Transfiguration.

La descente fut relativement facile; malgré la sûreté de nos chevaux, nous préférâmes faire cette course à pied, pour changer de fatigue et pour mieux jouir du paysage, de la vue, de la route, des fleurs que nous rencontrions partout sur nos pas. Arrivés à Dabourieh (est-ce le Dabarath de Jos. 19, 12?) où nous trouvons les ruines d'une vieille église du temps des croisades, nous reprenons nos chevaux, pour ne plus les quitter jusqu'à Nazareth. La route n'est pas longue, une dizaine de kilomètres, mais elle nous paraît ne devoir jamais finir, tant elle est monotone, et tant nous sommes fatigués. Nous sommes bien dans un pays de montagnes : nous avons successivement quatre ou

cinq cols à franchir; du gazon plutôt que de l'herbe; peu ou point d'arbres; un seul village sur la hauteur à notre droite, passablement éloigné; par chance, une fois un petit vallon frais et boisé, qui suppose une source et un ruisseau. Un dernier col enfin, et un dernier coup de collier, nous amènent en vue de Nazareth; et ce n'est pas sans un vif plaisir, bien prosaïque sans doute, mais les voyageurs nous comprendront, que nous apercevons à l'entrée de la ville, nos cinq tentes blanches se dessinant sur le vert pâle des cactus et des oliviers.

Certaines nouvelles que nous apprenons chemin faisant, pourraient bien un peu troubler notre quiétude, et je les transcris parce qu'elles prouvent que dans les cinq parties du monde les hommes sont les mêmes, ne pouvant raconter une histoire sans l'exagérer ou la dénaturer.

Pendant que nous étions campés à Ajin-Méllachah, sur les bords du lac Mérom, le bruit courait qu'une caravane avait été surprise et dépouillée dans les environs de Jéricho; à la station suivante, on nous donna de nouveaux détails, déjà plus graves; il y aurait eu deux hommes blessés; à Tibériade, il y avait un blessé et un mort; aujourd'hui, en route, il était question de plusieurs blessés et de plusieurs morts; mais déjà l'on nous racontait que le consul d'Angleterre était intervenu et qu'un commencement de justice avait été rendu. En définitive, quand nous serons à Jérusalem, il se trouvera qu'un seul individu a été dépouillé, qu'il lui a été pris pour environ 3,000 fr. d'argent et d'objets de valeur, sans aucun autre mauvais procédé, et que le sheikh de Béthanie a été déclaré, par le pacha de Jérusalem, responsable de la somme volée et condamné à la restituer.

Il y a dans tout voyage certains points culminants, autour desquels on a par avance comme groupé et concentré son attente et ses espérances; ils résument en quelque sorte le but qu'on s'était proposé. On verra volontiers toute l'Italie, mais on veut absolument avoir vu Bologne, Florence, Rome, Naples et Venise; le reste, s'il le faut, on le sacrifiera. Et dans une même ville, on voudrait tout voir aussi, mais il est certaines choses, un tableau, une statue, un monument, une église, pour les-

quelles on abandonnera le reste, sans ou avec regret. Les quinze journées que nous venions de traverser avaient été bien remplies, et nous avions eu l'occasion de rafraîchir et de vivifier bien des souvenirs. L'histoire ancienne, l'histoire évangélique, le moyen-âge, avaient tour-à-tour fixé nos pensées et en quelque sorte nos regards. D'un côté la nature, toujours gracieuse et gigantesque; de l'autre des ruines immenses et de vieilles cités, qui nous parlaient d'Abraham, de Josué, de saint Paul, qui nous transportaient même dans l'inconnu, ou qui nous ramenaient aux temps bénis de Jésus-Christ et des apôtres.

Toutes ces choses, nous les avions vues, et nous avions été heureux de les voir; elles avaient été pour nous l'objet d'une étude intéressante et sérieuse. Mais, en définitive, si nous ne les avions pas vues, comme il y a tant de belles choses au monde que nous ne verrons jamais, nous ne pouvons pas dire que cette lacune nous eût été particulièrement sensible. Le lac de Génézareth seul était pour nous une station capitale, et maintenant nous allions toucher à la seconde, Nazareth.

CHAPITRE VII.

DE NAZARETH A SICHEM.

L'arrivée. — Une ville chrétienne. — Le couvent grec. — La fontaine de la Vierge. — Les femmes au sépulcre. — Le couvent latin et la colonne miraculeuse. — Le métropolitain grec. — L'atelier de Joseph. — La montagne de la Précipitation. — Où est Nazareth ? — M. et Madame Zeller-Gobat ; l'église protestante et les écoles. — Le Mont-Carmel. — La plaine de Jizréhel. Une nouvelle mer. — Sunem. — Jizréhel. — Concours de vitesse entre un moukre et son âne. — Hen-Gannim. — Béthulie. — Une bonne averse. — Les ruines de Samarie. — Naplouse.

Nazareth ! que de souvenirs ce nom seul réveille dans les cœurs ! Toute l'enfance de Jésus, Joseph, Marie, le rejeton de David, l'inscription de la croix ! Nous allons donc arriver à Nazareth, nous le voyons de nos yeux, nous allons le fouler de nos pieds, nous en toucherons de nos mains les vénérables maisons, nous en parcourrons les rues, nous en visiterons les saintes reliques avec un religieux respect, tout en réservant nos doutes et nos scrupules. Il semble que la critique sacrée doive être bannie de Nazareth, et qu'il n'y ait place que pour de pieuses émotions en face de ce berceau du christianisme.

Tout en avançant nous parcourons du regard la contrée, la route blanche qui se déroule devant nous, les collines crayeuses qui s'étalent en amphithéâtre à droite, à gauche, au-dessus de Nazareth, sillonnées de ravins, couvertes de champs de blé, de vergers, de plantations de tous genres, d'oliviers, de figuiers, de vigne et d'autres arbres fruitiers. Il est déjà six heures du soir, mais le fond du tableau est tellement clair, tellement joyeux, qu'on pourrait se croire au milieu du jour. On a le sentiment qu'on est près d'une ville, et d'une ville chrétienne, où les gens

travaillent et s'ingénient à tirer parti des richesses du sol et des ressources de la nature. Chose remarquable en effet; ce que Tibériade est pour les juifs, Nazareth l'est pour les chrétiens, leur quartier général en Palestine, leur centre moral accrédité, convenu, presque officiel. Non seulement c'est à Nazareth qu'ils forment la plus forte proportion de la population, mais ils y sont même en grande majorité, sept mille sur huit mille habitants, d'après la statistique approximative du pays; d'autres ne donnent à la ville que 4 à 5000 habitants, d'autres moins encore, d'autres plus; en tous cas leur nombre va toujours en augmentant, et ce sont les chrétiens surtout qui immigrent, tandis que les musulmans tendent à leur céder la place comme aux habitants naturels de la ville. Les chrétiens sont aujourd'hui encore désignés par les arabes sous le nom d'*en-nasharim*, les nazaréens.

La ville est adossée en amphithéâtre sur le flanc de la montagne; ses maisons presque toutes en calcaire, sont blanches; les toits sont plats et communiquent facilement les uns avec les autres. Quelques bâtiments plus considérables tranchent par leurs proportions et par leur architecture, sur le style plus que modeste de la plupart des habitations. De loin c'est beau, c'est propre, c'est pittoresque; la première impression est favorable, même abstraction faite des souvenirs et du rôle que le cœur et l'imagination jouent nécessairement en présence d'un pareil spectacle.

Nous descendons de cheval à l'entrée de la ville. Nos tentes sont presque adossées au cimetière musulman; derrière, nous avons un verger d'oliviers; une haie de cactus conduit à la ville; une petite pelouse nous sépare du couvent grec, et pendant qu'on achève les préparatifs du repas du soir, nous nous hâtons de profiter des derniers rayons du jour pour aller visiter ce couvent qui est une des curiosités de l'endroit. C'est un enclos rectangulaire qui renferme un grand jardin, un petit cloître, et une église vouée à St-Gabriel, l'ange de l'Annonciation. L'église nous intéresse par la richesse de ses tableaux religieux, mais si les dorures et les pierreries abondent, en général le goût fait défaut; c'est lourd et chargé. Le frère qui nous accompagne (un simple frère, pas un père) offre de nous faire goûter de l'eau du puits; c'est le puits au bord duquel se trouvait la vierge,

occupée à prendre de l'eau quand l'ange lui apparut. L'église a été construite sur la place même; le puits est parfaitement conservé dans la partie nord de l'édifice. Le frère fait descendre au moyen d'une poulie un gobelet de fer blanc qui remonte bientôt plein d'eau de la source; nous en buvons tous, nous payons un bakchich, et nous nous en allons.

En sortant de l'église nous nous trouvons à côté de la fontaine de la vierge, sorte de doublure du puits que nous venons de visiter; c'est un bassin public, où viennent s'approvisionner, comme aux temps anciens, les jeunes filles de Nazareth. Dans le nombre il y a de beaux types, relevés par les couleurs éclatantes de leurs larges robes et par de gracieux mouvements lorsqu'elles chargent sur leurs épaules les cruches traditionnelles qu'elles viennent de remplir. Il semble que toute l'antiquité se soit donné rendez-vous auprès de ce bassin; on pense à Nausicaé, on pense à Rébecca désaltérant les chameaux d'Elihézer, on pense à Rachel accueillant Jacob, on pense à Séphora délivrée par Moïse.

Le lendemain matin de très-bonne heure, et quoique, en considération des fatigues de la veille, nous nous fussions promis de faire la grasse matinée, nous fûmes réveillés par un bruit extraordinaire et qui ne ressemblait à rien de connu ; c'étaient des pleurs, des cris, un concert de sanglots, qui semblaient avoir quelque chose de rhythmique et de régulier. Nous nous habillâmes précipitamment et nous sortîmes de nos tentes pour voir ce que c'était. Nous avions oublié que nous campions près d'un cimetière. Il y avait là une vingtaine de femmes au moins, les cheveux épars, agenouillées autour d'une pierre sépulcrale, parfois prosternées, priant, criant et pleurant. Par moments elles s'arrêtaient, échangeaient entr'elles quelques paroles, toujours à genoux; puis une d'entr'elles, n'importe laquelle, recommençait à pleurer et à se désespérer, et toutes partaient à la fois. Cela dura encore un bon quart d'heure, puis elles se relevèrent, et retournèrent à la ville assez tranquillement. Nous apprîmes bientôt que c'était une mère qui avait perdu un fils quelque temps auparavant, et qui, suivant la coutume orientale, lorsqu'elle éprouvait le besoin de donner essor à sa douleur, réunissait ses voisines et ses amies pour l'accompagner au champ

des morts et pour y pleurer avec elle. Nous avions déjà vu quelque chose de ce genre à Damas. C'est un usage, un rendez-vous de sympathie, presque une cérémonie, mais qui correspond à des besoins sacrés de l'âme humaine. Le deuil n'est pas dans les vêtements, car toutes ces femmes étaient vêtues des couleurs les plus diverses, bleu, rouge, vert; mais il est dans le cœur, et les femmes savent pleurer avec ceux qui pleurent. Jamais nous n'avions aussi bien compris la signification complète de ce deuil de la sœur de Lazare: « Les juifs voyant qu'elle s'était levée si promptement et qu'elle était sortie, la suivirent, disant: Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer » (Jean 11, 21). Ils voulaient l'accompagner pour pleurer avec elle, dans une circonstance semblable à celle dont nous venions d'être témoins.

Nous ne tardâmes pas à nous répandre dans la ville pour en prendre connaissance mieux que nous n'avions pu le faire la veille. Nous avions visité le théâtre de l'Annonciation d'après la tradition grecque; il nous fallait bien le visiter aussi d'après la version latine, les deux se nuisant quelque peu l'un à l'autre. Ici la scène change. Nous ne sommes plus au bord d'une fraîche et gracieuse source jaillissant au pied de la colline; nous sommes davantage sur la hauteur, au milieu de la ville, dans une lourde et massive construction qui semble être un fragment d'une forteresse plutôt qu'une maison religieuse, et qui est le couvent latin. Une première cour, semée de quelques débris antiques, nous introduit dans le couvent proprement dit et dans ses dépendances, véritable établissement d'utilité publique, salon du prieur, salles de consultation, cellules des moines, pharmacie, écoles, etc. Par une seconde cour nous arrivons à l'église qui ne présente rien de bien remarquable comme architecture, et qui est plutôt curieuse comme style que belle et grandiose. Un escalier de marbre monte au chœur et à l'autel; un autre descend à la chapelle souterraine qui est placée immédiatement au-dessous. Pour arriver à la crypte on passe par un sombre vestibule à porte basse; tout est mystérieux et recueilli; c'est à peine si l'on ose se murmurer à l'oreille quelques paroles inspirées par la grandeur des souvenirs ou par l'invraisemblance des traditions. Le frère nous montre presque en face de l'autel, deux colonnes en granit rouge entre lesquelles se tenait

l'ange au moment où il proclama Marie bienheureuse et où il lui annonça qu'elle serait la mère du Souverain. L'une de ces colonnes fut brisée d'un coup d'aile par le messager à l'instant où il toucha terre, et la partie supérieure, quoique n'étant plus soutenue, resta miraculeusement suspendue à la voûte où l'on peut la voir encore telle qu'elle était il y a dix-huit siècles.

Après nous avoir raconté bien sérieusement la légende, le frère nous montra, très-sérieusement aussi, les barres de fer qui retiennent ce fragment et l'empêchent de tomber; il voyait que nous n'étions pas gens à nous laisser prendre à ces fables, et s'ils gardent leurs légendes pour les pélerins, les religieux s'exécutent d'assez bonne grâce avec les voyageurs vulgaires et font preuve d'esprit en s'empressant d'ajouter qu'ils ne sont pas davantage les dupes des contes qu'ils débitent. Ils avouent que la colonne a été brisée en 1630 par quelques africains. Au-dessus de l'autel est un tableau qui représente la scène rapportée par St-Luc; plusieurs lampes d'argent projettent une lumière douce et mélancolique. Sur le sol une inscription latine rappelle en quatre ou cinq mots le mystère auquel est consacré la chapelle: « Ici la parole a été faite chair. »

VERBUM CARO HIC FACTUM EST.

Nous visitons encore, mais fort rapidement, une arrière-salle où se trouve un tableau représentant la Fuite en Egypte; puis, en descendant quelques marches, une chambre entièrement taillée dans le roc, une espèce de caverne, que l'on dit avoir été la cuisine de la Sainte Vierge. L'intérêt le plus dramatique de cette crypte, c'est qu'elle était attenante à cette fameuse maison de Marie qui fut enlevée par les anges en 1291, transportée d'abord en Dalmatie, puis enfin à Lorette, où elle est devenue l'objet d'un culte tout particulier. N'oublions pas qu'avant de mourir, la mère du Sauveur s'était fait recevoir carmélite et qu'elle avait donné sa maison à l'ordre dans lequel elle entrait et dont elle devint bientôt la supérieure!

Sortons; il fait trop sombre dans ces mystères. Mais comment les grecs et les latins font-ils pour justifier leurs légendes et pour vivre en paix avec des traditions si contraires? D'abord ils

s'occupent peu de vivre en paix ; quant à leurs légendes ils ont compris cependant qu'il valait mieux s'entendre à l'amiable que de soulever des controverses impossibles, et ils ont adopté un mode de vivre, en vertu duquel l'ange serait apparu une première fois à Marie au bord du puits ; la jeune fille, troublée, serait rentrée précipitamment à la maison, et c'est là, pendant qu'elle était occupée à tisser une étoffe de pourpre, dans cette caverne, près de la porte, que l'ange lui serait apparu pour la seconde fois et lui aurait délivré son message.

L'évêque grec, M. Nympho, nous fit l'accueil le plus cordial ; après nous avoir offert quelques rafraîchissements il voulut absolument nous faire les honneurs de son église, et quoique nous l'eussions visitée la veille, nous y retournâmes volontiers sous ses auspices. L'eau du puits fut de nouveau tirée, mais cette fois dans une magnifique coupe d'or ciselé à laquelle chacun se désaltéra, et sans bakchich. Cet évêque est le principal personnage de l'endroit, ayant plus de 2000 grecs non-unis dans la ville même de Nazareth ; il est jeune encore, quarante ans, et représente parfaitement bien ; il porte, je crois, le titre de métropolitain.

Pour les amateurs de reliques il reste encore à visiter l'atelier de Joseph, ou plutôt les ruines d'une ancienne église bâtie sur son emplacement supposé ; une autre chapelle franciscaine, dite la Table de Christ, qui renferme une pierre assez volumineuse autour de laquelle, après sa résurrection, notre Seigneur se serait assis avec ses disciples ; une église arménienne moderne, bâtie sur les ruines de la synagogue où le Seigneur à l'âge de douze ans étonna les docteurs par la sagesse de ses questions et de ses réponses ! Scène qui se passa à Jérusalem.

Mais tous ces monuments nous touchent peu. Le plan général de la ville nous intéresse davantage, mais franchement nous espérions mieux. De loin tout est propre ; de près les rues sont irrégulières, étroites, s'enchevêtrant les unes dans les autres, coupées de ravins profonds dans lesquels s'entassent les immondices, quand par hasard il vient à quelqu'un l'idée de faire une de ces opérations que chez nous on appelle balayage, et qui là-bas ne se font que rarement et dans de grandes circonstances.

Nous ne voudrions pas quitter Nazareth sans avoir vu la montagne du haut de laquelle les juifs furieux voulurent précipiter le Seigneur (Luc 4, 29). Quelques-uns de nous gravissent la colline, et ils en sont récompensés par une vue splendide, mais on nous dit que ce n'est pas cela; que la montagne dite de la Précipitation est à trois ou quatre kilomètres, plus au sud; que la tradition est incertaine, ce qui ne faisait pas un pli pour nous, etc. Enfin M. Pierotti, qui s'y entend, mais qui n'avait pas voulu nous gâter trop tôt notre séjour, nous apprend que la véritable Nazareth, l'ancienne, celle du Nouveau Testament, était située beaucoup plus au sud, sur une colline au-delà du ravin, où l'on trouve encore quelques ruines, des restes de citernes, et des traces de puits. Il ne valait pas la peine d'éplucher de si près les traditions grecques et latines, puisqu'en définitive aucune ne peut être authentique. La vieille ville, la vraie, fut ruinée en 1263, et il se passa près de quatre siècles avant qu'on songeât à reconstruire Nazareth, qui d'ailleurs n'avait jamais été qu'un chétif petit village insignifiant et méprisé. Les franciscains obtinrent de Fakhr-ed-Din en 1620 l'autorisation de reconstruire une église en souvenir de l'Annonciation, et l'on ne peut pas exiger d'eux qu'après plus de 350 ans ils aient retrouvé la place exacte d'un hameau détruit et abandonné depuis si longtemps.

En fait de légende il ne nous reste donc que les montagnes et la contrée. Il reste cependant encore cette bénédiction qui s'attache toujours à des souvenirs sacrés, et c'est bien une chose digne de remarque, que ce coin de pays, abandonné des juifs, presque abandonné des musulmans, soit encore aujourd'hui le quartier général des chrétiens en Palestine.

Les plus nombreux sont les grecs non-unis, puis viennent les latins, les grecs unis, les maronites et les protestants.

Ces derniers, au nombre de 300 environ, appartiennent presque tous à l'église anglicane et ressortissent à l'évêché de Jérusalem. Le pasteur, M. Zeller, est gendre de M. Gobat. Les écoles sont prospères et fréquentées par une centaine d'enfants; l'instituteur et l'institutrice, que je visitai successivement, sont arabes de naissance, élèves l'un d'une maison de Jérusalem, l'autre de la célèbre école de Beyrout. L'augmentation de la

population protestante a nécessité la construction d'un nouveau temple ; il était presque achevé quand nous le vîmes ; il a été dès lors inauguré par M. Gobat.

M. et Madame Zeller habitent une jolie maison au centre de la ville, avec une terrasse de laquelle on voit parfaitement toute la contrée. Chambres orientales, blanchies à la chaux ; mobilier simple, mais qui rappelle les habitudes de l'Europe ; piano, gravures encadrées, beaux albums, dont la plupart garnis de plantes de la Palestine parfaitement séchées et conservées.

— Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas quelques vases de fleurs sur votre terrasse? cela donne quelque chose de si vivant et de si *heimlich*.

— Et l'eau! vous oubliez que nous n'avons point d'eau ici. Trop heureux quand nous en avons assez pour notre usage personnel. Il ne pleut jamais, ou presque jamais.

— C'est pourtant triste, ajoutai-je au bout d'un moment, de n'avoir autre chose sous les yeux que vos affreux cactus.

— Oh! ne dites pas de mal des cactus! Qu'est-ce que nous deviendrions sans eux? Seuls ils nous donnent un peu de rafraîchissement en été ; leurs fleurs sont si belles, et leurs fruits si savoureux! Il n'y a jamais de sécheresse pour eux ; ils n'ont pas besoin d'eau pour vivre. Ils sont comme le chameau pour l'habitant des lieux déserts ; pas gracieux, mais si utiles et si peu exigeants.

Décidément, il n'y a rien dans la création qui n'ait sa raison d'être ; mais malgré cela, ce porc-épic végétal, le cactus, avec ses larges palettes et ses milliers d'aiguilles, me paraît singulièrement envahissant ; dans la lutte pour l'existence, il a de quoi se débarrasser de tous ses rivaux, et si par malheur il pouvait se mouvoir, les lys et les roses seraient sérieusement compromis.

Le Mont-Carmel faisait naturellement partie de notre programme, et c'est de Nazareth que nous avions compté nous y rendre. Mais... l'homme propose. Nous étions en retard avec nos étapes, et nous dûmes y renoncer. Nous ne pûmes saluer que de loin cette montagne que le prophète Elie a rendue si célèbre, et dont un monastère, qui date des premières années du règne

de Louis-Philippe, fait aujourd'hui le plus bel ornement. Le Carmel a son rôle dans l'histoire. Visité par saint Louis en 1252, le Carmel reçut en 1799 la visite du général Bonaparte qui y laissa, sous la garde de quelques soldats français, un hôpital de malades et de pestiférés; tous furent massacrés par les Musulmans après le départ de l'armée. Crime pour crime.

Parmi les nombreuses grottes naturelles que l'on y remarque, et qui ont servi de tout temps de retraite à des anachorètes (Pythagore lui-même a visité le Carmel), on distingue surtout l'Ecole des prophètes, située du côté de la mer, et la Grotte d'Elie, placée au-dessous du maître-autel du couvent.

La position pittoresque de la montagne et ses traditions religieuses y attirèrent de bonne heure des pélerins chrétiens; on parle d'un couvent qui y aurait été fondé en 83, d'une église que l'impératrice Hélène y aurait fait bâtir au quatrième siècle, d'une règle que le patriarche de Jérusalem aurait imposée aux carmélites en 412. Tout cela est possible, mais les couvents, les églises, les règles, tout a disparu, pour reparaître et disparaître encore devant le farouche fanatisme des sectateurs de Mahomet. Détruit en 1821 par Abdallah-Pacha, le dernier couvent a été reconstruit il y a une quarantaine d'années, à 200^{m} au-dessus du niveau de la mer, avec une épaisseur de murailles et d'étroites fenêtres grillées, qui lui donnent toute l'apparence d'une forteresse. On dit qu'au point de vue de l'hospitalité, comme au point de vue de la solidité matérielle, c'est le couvent le plus considérable de la Terre-Sainte.

Mais nous ne le verrons pas; nous ne verrons que de loin cette jolie chaîne si fertile, si boisée, dont le plus haut sommet ne dépasse pas 600 mètres. Nous ne ferons pas non plus la rencontre des chacals, des fouines, des sangliers, des hyènes, voire même des panthères que l'on dit s'y trouver, et quant aux perdrix, nous devons en faire notre deuil.

Nous voilà tous à cheval, un peu reposés. Nous sortons de Nazareth par un chemin relativement joli, orné de cactus à droite et à gauche; nous traversons quelques champs de blé, bordés d'oliviers; nous nous retournons une dernière fois pour jouir de la vue de Nazareth, et laissant à gauche la colline de la Précipitation, nous nous engageons dans une descente assez

rapide par des chemins encaissés entre des rochers difficiles et glissants. Il s'agit de se bien tenir et de ne pas troubler sa monture par de faux mouvements. C'est à peine si nous avons le loisir de jeter un regard d'ensemble sur l'immense et fertile plaine de Jizréhel qui se déroule devant nous, et qu'il nous faudra traverser dans sa plus grande largeur avant de faire notre première halte.

Cette plaine argileuse, qui est bornée au sud-ouest par la chaîne du Carmel, au nord par les montagnes de Galilée, à l'est par le Thabor, le petit Hermon et la montagne de Guilboah, dont la ligne sert de point de partage des eaux, est complètement inhabitée, grâce au torrent qui la traverse dans toute sa longueur, le Kison, souvent à sec, mais débordant aux premières pluies et recouvrant de ses eaux la plaine entière, aussitôt que les fortes pluies de l'arrière-saison descendent par torrents des montagnes environnantes. Des Bédouins viennent chaque année d'au delà le Jourdain pour les semailles; ils reviennent pour la moisson, et tout est dit. Le reste de l'année on n'y voit que du gibier, beaucoup de gazelles, des caravanes marchandes et quelques voyageurs.

Et pourtant cette plaine apparaît vivante. Il semble qu'on y doive entendre les chants de Débora, le cri de commandement de Barac, les hennissements des chevaux de Siséra; plus tard, le rassemblement des Madianites, des Hamalécites et des Orientaux contre Gédéon; plus tard, le chant de triomphe des Philistins, vainqueurs de Saül et de Jonathan. Et que d'autres batailles, dans cette plaine si bien faite pour attirer et séduire les généraux! C'est là qu'eut lieu le sanglant combat des Juifs contre Vespasien; là, la rencontre des croisés et de Saladin en 1217; là encore, la défaite des Turcs par Kléber en 1799, près du petit hameau d'El-Afouleh, au pied du Mont-Thabor.

Que de souvenirs, pour une plaine que personne n'habite! Que de souvenirs sanglants, là où le soc de la charrue pourrait créer une source abondante de vie et de richesse pour le pays tout entier!

Pour l'œil aussi, quelle splendeur d'horizons, quel tapis de verdure dans la saison où nous sommes, quelles majestueuses

ondulations dans la plaine, quelles nobles lignes que celles des montagnes se profilant sur le ciel!

Involontairement nous cherchons du regard le tracé possible du canal que rêve un ingénieur français, pour noyer le bassin du Ghôr. C'est M. le docteur Blandet, membre de la Société géologique de Paris, qui a eu cette ingénieuse idée. Il vaut la peine d'en dire un mot.

Tout le monde connaît, et nous en avons déjà parlé, la faille du Jourdain, cette fêlure de l'écorce du globe, qui, parallèle à la Méditerranée, va du pied de l'Antiliban au golfe d'Akabah. C'est un profond sillon, marqué sur les cartes par le Jourdain et le bassin de la Mer Morte, par cette vallée qui, dans son ensemble, porte le nom de Ghôr. A sa source, le Jourdain est un peu plus haut que le niveau de la Méditerranée; quelques lieues plus au sud, il atteint exactement ce niveau; et baissant toujours, il est déjà au-dessous au lac de Tibériade; entre les montagnes de Moab et celles de Juda, il ne compte pas une dépression moïndre de 800 mètres au fond de la Mer Morte.

C'est ce bassin qu'il serait question de remplir, de manière à en faire une mer intérieure. On ferait une coupure qui, partant soit de Saint-Jean d'Acre, soit de Kaïffa un peu plus au sud, traverserait sur 25 à 50 kilomètres la riche plaine de Jizréhel, et aboutirait de là par le poids naturel des eaux au charmant lac de Génézareth. Celui-ci, dans l'intention de l'auteur, disparaîtrait tout entier, ainsi que la contrée en aval, pour céder la place aux flots de la Méditerranée. La jolie ville de Tibériade, les bains de Hammath, Magdala, Gamala, les restes de Tarichée, les débris mystérieux de Chorazin et de Capernaüm, la contrée et les forêts de chênes des Gadaréniens seraient condamnés à toujours, et le pont de Jacob serait submergé sous une masse d'eau de 230 mètres de profondeur.

L'inventeur du système a cependant pitié de ces populations, sinon de leurs souvenirs historiques et archéologiques, et il laisse au gros bourg de Tabarieh (Tibériade) la ressource « de remonter la pente où il s'échelonne. » Il ignore si Bethsaïda serait aussi envahi, « car on n'a pas coté son altitude, » mais comme Bethsaïda est à peu près au bord du lac, il n'y a pas d'il-

lusion possible sur sa disparition. Toutefois, comme il faudrait une vingtaine d'années pour remplir le Ghôr, les inondés ne seraient pas pris au dépourvu; il y aurait « pour ce pays un époque de transition, pleine d'accidents (nous le croyons bien), de chutes d'eau, etc. » Bref, la Palestine serait alors une Suisse temporaire.

Jéricho serait également submergée, avec plus de 300 mètres d'eau sur la tête, et irait rejoindre sous les flots les fameuses villes de la plaine de Gomorrhe.

On évalue la dépense totale de ces travaux à une centaine de millions de francs, chiffre de fantaisie, cela va sans dire, et dans lequel on ne fait entrer ni la valeur des fertiles terrains qu'il faudrait exproprier pour la construction du canal, ni la valeur des terres arables qui seraient englouties sur un parcours de plus de trente lieues, et sur lesquelles croissent aujourd'hui le figuier, la vigne, l'olivier, le palmier et beaucoup de céréales.

Quant aux bénéfices de cette opération, l'on indique : la Palestine transformée en péninsule et mise à l'abri des Bédouins; des vaisseaux sillonnant le Ghôr en tous sens; la Mer Morte devenue moins salée (?) et, par conséquent, poissonneuse; le climat du pays rendu plus tempéré; l'air ramené à sa pureté et à sa pression ordinaire; enfin les eaux douces des *wadys* refoulées vers les rivages supérieurs et concourant, par une canalisation bien entendue, à répandre sur les terres la fraîcheur et la fertilité.

Mais le dernier mot n'est pas dit encore. Une fois le Ghor inondé, il resterait à le mettre en communication avec la Mer Rouge, ce qui pourrait se faire de deux manières : soit en reliant son extrémité sud avec le golfe d'Akabah par un chemin de fer, soit plutôt en creusant un canal dans le désert, si, comme on le pense, la vallée de l'Arabah et même le golfe d'Akabah ne sont que le prolongement de la même faille que le Ghôr.

Dans ce cas, mettons encore cent millions, et nous verrons le transit de l'Asie, de Damas avec l'Afrique s'établir par cette voie, tandis que celui de l'Europe continuera d'emprunter le canal de Port-Saïd à Suez.

Il est possible qu'on puisse invoquer certaines prophéties à

l'appui de ce projet; mais provisoirement, il lui manque trois données fort importantes : l'une, politique; le sultan se prêterait-il à ces inondations? l'autre, financière; des actionnaires prêteront-ils leurs millions à cette expérience? la troisième, géologique et topographique; les plaines de la Galilée méridionale et les montagnes qui bordent le Ghôr ont-elles été suffisamment étudiées par le savant docteur français, pour ne réserver à l'entreprise aucune déception imprévue?

Pour le moment nous ne voulons pas prendre trop au tragique cette succursale de la Méditerranée, et nous croyons qu'il passera encore bien de l'eau du Jourdain sous le pont de Jacob avant que les Européens se décident à détruire cette riche et fertile contrée de Nephtali et de Zabulon; mais ce n'en est pas moins un trait caractéristique de notre temps que cette guerre, inconsciente sans doute, faite aux souvenirs du christianisme sous prétexte de spéculation financière. Toujours la grande lutte de la matière contre l'esprit.

Mais poursuivons notre course et ne nous attardons pas à chercher le canal fantastique de la nouvelle mer.

Nous passons à côté des masures ruinées d'El-Afouléh, sans presque nous en apercevoir; il faut qu'on nous dise : La prise de ce village a décidé de la victoire du Mont-Thabor. Et quand on nous l'a dit, nous nous demandons : Que reste-t-il de tant de fumée et de tant de sang?

Un peu plus loin, toujours longeant le pied de la montagne, nous arrivons à Soulim, l'ancienne Sunem, la patrie de la pieuse sunamite qui reçût Elisée, et dont le fils ressuscita à la voix du prophète. C'est un grand village, des maisons en pisé, du fumier un peu partout comme partout; mais beaucoup de jardins, des fleurs autres que des cactus, et des vergers d'arbres verdoyants. Sur une branche nous reconnaissons, faisant une espèce de sieste, un Anglais que nous avions déja rencontré à Tibériade quelques jours auparavant; il était à cheval sur une des murailles de la citadelle. Il ne répondit à notre salutation ni la première, ni la seconde fois; probablement il dormait.

Dans le lointain M. Pierotti nous montre le misérable village de Hendor, où demeurait la pythonisse de Saül, et un peu plus

au sud Naïn, le hameau de la veuve dont Jésus ressuscita le fils. Malgré les grottes mystérieuses du premier, et la belle vue dont on jouit du second de ces endroits, le détour est trop grand pour que nous puissions songer à nous y rendre.

De Soulim nous coupons droit sur Jizréhel, et si droit que nous arrivons au bord du Kison sans trop savoir si nous pourrons le franchir. Un mulet qu'Habib lance à l'aventure avec son moukre, enfonce des pieds de devant et n'est retiré qu'avec peine ; deux autres sont envoyés, l'un en amont, l'autre en aval ; ce dernier passe sain et sauf, avec de l'eau jusqu'au ventre, et nous suivons. A partir de là plus de discipline ; les uns vont à pied, les autres à cheval ; on se surveille pour ne pas trop s'éloigner du chef, mais on jouit avec délices du bonheur si rare de ne pas toujours emboîter le pas l'un derrière l'autre. C'est une sorte de prairie ; on a le sentiment que l'eau était là il y a quelques semaines; et nous savons qu'au pied de cette montagne qui se dresse là en face de nous, à une demi-lieue à peine, nous trouverons une source intarissable.

C'est Aïn-Djâloud, la « fontaine de Jizréhel » près de laquelle étaient campés les Israélites commandés par David, quand la méfiance des Philistins contraignit Akis à se séparer de lui, 1 Sam. 29, 1. Large, pure, transparente, elle sort à gros bouillons de la montagne ; un fin gravier apparaît distinct à près d'un mètre de profondeur, mais il ne faut pas demander la fraîcheur à une source orientale. Nous sommes couchés sur une herbe comme nous n'en avions plus revu depuis Tell-el-Kadi, mais point d'arbres, et partant point d'ombrage. Si nous étions arrivés quatre ou cinq heures plus tôt, nous aurions eu l'ombre de la montagne ; mais il est trop tard pour se plaindre, et malgré le charme agreste du paysage, nous n'avons d'autre ressource que d'abréger la sieste.

Nous sommes en vue de la ville même de Jizréhel, l'ancienne résidence d'Achab et de Jésabel. Une demi-heure d'une montée peu rapide nous y conduit. Sur les flancs de la colline, l'une des dernières pentes du Guilboah, nous cherchons où pouvait être la vigne de Naboth ; mais tout est ravagé, sauvage, désert. Jizréhel même a perdu son nom ; aujourd'hui ce n'est plus que Tseraïn. A la place du palais d'Achab et des villas de ses courti-

sans, on ne voit que des masures, une vingtaine. Une grosse tour carrée à deux étages sert de khan pour les caravanes dans les mauvais jours ; on y jouit d'une vue magnifique sur la plaine et sur le Ghor; ce pouvait bien être l'emplacement de la maison royale; une fenêtre au premier étage peut marquer la place d'où les serviteurs de Jézabel précipitèrent la misérable reine. En tous cas c'est ici que se passa le triple drame que racontent les livres des Rois: la mort de Naboth, l'arrivée de Jéhu triomphant, l'espoir douteux et bientôt déçu de Joram, la mort violente de ce prince, la mort de Jézabel et la proclamation d'une nouvelle dynastie militaire (1 Rois 21; 2 Rois 9).

Le matin à Nazareth, nous étions dans la tribu de Zébulon. Ici nous sommes en pleine tribu d'Issacar; nous y sommes entrés à Sunem. C'est l'âne ossu du vieux Jacob; c'est la tribu qui, selon l'oracle de Moïse, devait vivre paisible dans ses tentes et partager avec Zabulon l'abondance de la mer; tribu « intelligente dans la connaissance des temps pour savoir ce que devait faire Israël » 1 Chron. 12, 32.

On trouve à Jizréhel quelques fragments antiques mal conservés, mais nulle trace de palais, ni d'aucune construction considérable; au commencement de notre ère ce n'était déjà plus qu'un bourg insignifiant.

De là nous repartons pour Djennin, en longeant pendant près d'une heure le pied du Mont Guilboah qui s'élève à notre gauche, nu, sombre et mélancolique; il semble qu'il porte la malédiction que David prononça contre lui à cause de la mort de Saül et de Jonathan; de petits chênes rabougris, que l'on voit à mi-hauteur de la montagne, contrastent avec l'ancienne fertilité que rappelle David dans son élégie, et les ruines de Bethsan (Scythopolis) apparaissent dans le lointain, privées des murailles auxquelles les cruels vainqueurs avaient suspendu les corps de Saül et de ses fils.

Bientôt laissant la montagne poursuivre sa direction nord-est, nous rentrons dans la plaine, marchant droit au sud. Derrière un premier repli du terrain, nous voyons à cinq ou six lieues de distance, se dessiner les montagnes d'Ephraïm, noires et chargées d'arbres; on dirait des forêts de sapins.

Pendant que nous cheminons paisibles et silencieux, recueillis

et fatigués, sur la route large et mal définie, mal tracée, qui mène à Djennin, un petit épisode vient réveiller la caravane et lui rendre un peu d'animation. L'âne chargé de nos outres et de nos oranges, le seul que nous eussions parmi nos montures, se met tout-à-coup à ruer et part en avant comme une flèche. Nous ne savons quelle mouche l'avait piqué, mais il est probable que c'était bien une mouche. Deux de nos moukres le poursuivent à cheval, mais il ne se laisse pas surprendre, et la course d'un âne oriental n'est pas à dédaigner. Un des moukres met pied à terre pour aller plus vite, mais aussitôt qu'il entend sur le sol le bruit de ses souliers sonores, l'âne qui avait rallenti son allure repart de plus belle, Enfin notre arabe s'avise d'un subterfuge; il fait descendre un second moukre en lui recommandant de continuer la poursuite mais au petit trop et sans gagner du terrain; quant à lui il se déchausse perfidement, et pendant que les longues oreilles du baudet s'en rapportent au bruit éloigné de son persécuteur en sandales, le persécuteur déchaussé que l'âne n'entend pas venir et dont il ne se méfie pas, multiplie ses enjambées et finit par saisir le licol de maître Aliboron tout surpris. Cette petite chasse nous avait beaucoup amusés, et d'énergiques bravos saluèrent le triomphe de l'homme sur la bête.

Il restait encore un peu d'eau dans les cruches, mais elle était tiède. D'ailleurs nous approchions de Djennin. Et à ce propos, n'exagérons rien. On crie beaucoup contre l'ardent désir de boire que manifestent les voyageurs quand ils sont en campagne par un brûlant soleil. Qu'ils prennent des précautions, qu'ils se rafraîchissent d'abord les tempes et le front, qu'ils aient soin de se remettre à marcher aussitôt qu'ils ont bu, à la bonne heure; mais ce besoin de boire est aussi naturel qu'il est impérieux, et si l'on compte avec complaisance les maladies et les morts subites qui résultent d'une boisson froide prise imprudemment, il ne faut pas oublier combien de personnes, des soldats par exemple, meurent pour n'avoir pu se désaltérer pendant une marche au soleil. Le sang s'épaissit sous la double action de la transpiration et de l'évaporation, et il a besoin de renouveler sa provision liquide. Buvez donc, mais buvez modérément, pas trop froid, et si vous le pouvez, mettez dans votre eau une goutte de raki.

Enfin nous voici à Djennin, au bout de la plaine de Jizréhel; probablement l'ancienne Hen-Gannim (source des jardins), la ville lévitique de Josué 19, 21. 21, 29. où une tradition sans fondement place la guérison des dix lépreux, Luc 17. C'est aujourd'hui une charmante petite ville de 3 à 4000 habitants, sorte d'oasis placée entre la plaine et la montagne, sur les limites de la Galilée et de la Samarie. Les rues sont assez bien alignées, les maisons blanches et propres, les jardins clos de murs tirés au cordeau. Partout des caroubiers, des citronniers, des orangers et des palmiers. Un beau ruisseau traverse la ville et l'arrose, en même temps qu'il fait tourner les roues de deux moulins. En entrant nous passons sous les arcades d'un aqueduc; nous laissons à notre gauche une petite caserne qui renferme une garnison d'une cinquantaine de cavaliers, commandés par un agha. Nos tentes sont dressées de l'autre côté de la ville, et bornées par une délicieuse promenade d'oliviers, par une petite forêt d'épineux cactus, et par le cimetière. Ici tout est musulman, ou à peu près; mais comme l'eau abonde, il est facile à l'homme d'être propre et à la terre d'être fertile.

On entend à deux cents pas de distance les cris plaintifs des chacals, mais une troupe de chiens inoccupés qui nous regardent sans haine et sans amour, nous servent involontairement de porte-respect. Cependant au milieu de la nuit, M. Hébert et moi nous sommes réveillés par une voix lamentable, et nous distinguons nettement une patte qui gratte la toile de notre tente, comme si le chacal voulait procéder à une visite domiciliaire. Un *pscht* nettement articulé suffit pour couper court à cette indiscrète tentative. Le chacal, tout le monde le sait, n'est pas courageux; il aime les triomphes faciles et s'enfuit dès qu'il entrevoit la moindre résistance.

Le lendemain matin de bonne heure nous sommes sur pied, Par extraordinaire, il y a des nuages au ciel; tant mieux, nous aurons moins chaud; quant à la possibilité de la pluie, nous n'y songeons même pas.

Nous sommes en route pour l'antique Sichem, pour Naplouse. Nous quittons la Galilée pour la Samarie, Issacar pour Manassé et pour Ephraïm. La journée sera longue, mais nous coucherons au pied du Guérizim. Courage donc!

Immédiatement au sortir de Djennin nous entrons dans la montagne par un étroit sentier rocailleux, parfois resserré entre les rochers, parfois s'élargissant et bordé de puits, de cavernes maçonnées et de sources. La montagne est habitée, peuplée, cultivée, boisée; les oliviers sont en majorité. Parfois la vue s'étend sur toute la plaine de Jizréhel; une fois même nous nous retournons pour jeter un regard sur Nazareth qui apparaît à nos yeux pour la dernière fois. Nous traversons plusieurs villages inconnus, entr'autres Kabâtieh, assez grand, assez bien bâti, maisons en pierre, mais mal habité; population fanatique, sauvage, et que l'on dit volontiers disposée à s'approprier le bien d'autrui. On nous recommande de passer vite, sans gestes ni réflexions; c'est dommage, parce que sa nature agreste, ses champs verdoyants et ses vergers garnis d'arbres nous inviteraient à nous y arrêter.

Sur notre droite, à trois quarts de lieue de distance, et ne le voyant que confusément, si même nous l'avons vu, nous laissons en bas dans la plaine, sur un petit tell verdoyant, le Dothaïn où Joseph fut vendu par ses frères, le Dothan où Elisée frappa d'aveuglement les envoyés du roi de Syrie (Gen. 37, 17. 2 Rois 6, 13). Ce n'est plus qu'une ruine, avec une fontaine.

Les cols, les vallées, les villages se suivent; partout des champs labourés ou des plantations d'oliviers. Voici une gracieuse plaine de deux à trois kilomètres de longueur; elle porte le nom de Merdj-el-Ghourouk, ou prairie submergée, parce qu'en hiver les eaux n'ont presque pas d'écoulement. Nous-mêmes nous allons être, sinon submergés, au moins trempés. Le soleil a disparu; d'épais nuages s'amoncellent, et bientôt ils fondent sur nous sans miséricorde. A quoi bon courir? Autant être mouillés ici que plus loin; nous n'avons pas d'abri. Bien mieux; la pluie chasse avec une telle force qu'il nous faut un moment retourner nos chevaux pour laisser passer l'averse. Ceux qui ont des parapluies ou des parasols n'ont aucun avantage sur ceux qui n'en ont pas; tous font contre mauvaise fortune bon cœur. Notre seule crainte est, si la pluie continue, que les chemins de la « prairie submergée » soient rendus impraticables; aussi nous nous hâtons de nous remettre en route aussitôt que cela est possible.

Au fond de la vallée s'élève une colline abrupte, un mamelon escarpé, isolé, calcaire, sur le sommet duquel on distingue encore les restes d'une forteresse garnie de tours. C'est Sanour, la turbulente Sanour, que les pachas de Saint-Jean d'Acre ont assiégée deux fois depuis cinquante ans, et qui a reconstruit ses murailles en 1857. C'est réellement une place forte. D'après la tradition, acceptée par Reland et Raumer, ce serait l'antique Béthulie, la patrie de Judith; on montre même dans la prairie l'endroit où le mari de Judith prit un coup de soleil dont il mourut. Robinson n'admet pas que Sanour soit Béthulie, et il donne de bonnes raisons pour cela. Mais la meilleure de toutes, c'est que probablement Béthulie n'a pas plus existé que Judith. Plusieurs auteurs, entr'autres Clarke, pensent que Sanour est l'ancienne Samarie, mais cette opinion ne peut se soutenir.

Un bon soleil nous a bientôt parfaitement séchés, et une demi-heure après avoir passé la colline de Sanour et admiré ses nombreuses cavernes, nous entrons à Djeba, où nous faisons halte près de la source. Des femmes lavent leur linge, au milieu des figuiers et des oliviers; elles ne se dérangent ni ne se voilent quand nous allons auprès d'elles puiser de l'eau.

Quelques gouttes qui tombent nous disent que le temps n'est pas entièrement remis. Il s'agit d'arriver à Naplouse; deux routes peuvent nous y conduire, l'une plus courte, mais il faudrait sacrifier Samarie et personne ne veut en entendre parler; l'autre plus longue et plus fréquentée. Nous prenons donc à droite, et de la hauteur un vaste panorama s'étend devant nos yeux, terminé à l'horizon par la ligne bleue de la Méditerranée.

La ville dont nous approchons, c'est donc l'ancienne capitale du royaume d'Israël, celle dont le nom est si souvent opposé à celui de Jérusalem, comme contraste; la noble cité royale, si fière de sa situation sur une haute colline, entourée de toutes parts d'un fossé naturel; la ville où reposent les cendres de tant de rois, d'Achab et de ses soixante-dix fils, d'Achazia, de Jéhu, de Joachaz, de Joas, de Ménahem, de Pékachia; plus célèbre encore comme la sépulture du prophète Elisée; la grande ville qu'Hérode se plut à embellir, et qu'il fit si glorieuse qu'il crut pouvoir la consacrer à l'empereur Auguste et lui donner le nom grec de Sébaste en l'honneur de Sa Majesté romaine; Samarie,

où le diacre Philippe prêcha l'Evangile, où Simon le magicien, qui passait pour un grand personnage, voulut acheter le don de Dieu pour de l'argent et fut vivement censuré de sa simonie par l'apôtre Pierre; Samarie enfin, qui a donné tant d'évêques aux premiers conciles, Marinus à Nicée, Pricianus à Constantinople, Constantin à Ephèse, Pélage à Jérusalem.

Nous renonçons peut-être à retrouver les splendeurs de la monarchie d'Israël; Salmanéser, Alexandre de Macédoine, les deux fils de Jean Hyrcan, le proconsul Gabinius, doivent avoir tout détruit. Mais l'œuvre d'Hérode, ses murailles qui avaient un développement d'une lieue, la grande place, le temple d'Auguste, le théâtre qu'il fit construire, il doit en rester quelque chose, et nous nous réjouissons à la pensée d'entrer bientôt dans une vraie ville, après tous les hameaux que nous venons de traverser.

Par un étroit vallon nous descendons sur le gros village de Borka, dont les habitants ne jouissent pas d'une excellente réputation; mais le village lui-même est bien situé, sur une espèce de terrasse d'où l'on jouit d'une vue assez étendue. En face de nous, mais séparée par une vallée boisée et bien cultivée, nous voyons une colline presque à pic, au sommet de laquelle se trouvent une cinquantaine de mauvaises masures qui présentent l'aspect de la désolation.

C'est tout ce qui reste de la Samarie d'Achab et de celle d'Auguste. Comme l'avait annoncé le prophète, ce n'est plus qu'un « monceau de pierres dans les champs, » (Michée 1, 6) « ses pierres ont roulé dans la vallée; ses fondements sont découverts. »

Nous descendons de Borka, nous remontons de l'autre côté, prenant la colline en écharpe, et nous trouvons à mi-côte, sur notre droite, et comme servant de mur de soutènement, un premier débris de la grandeur qui n'est plus, seize colonnes encore debout, adossées à une terre cultivée; elles sont placées deux à deux, toutes privées de leurs chapiteaux qui auront servi pour la construction de maisons ou de couvents dans des temps éloignés. Serait-ce un reste du fameux théâtre d'Hérode? D'après leur disposition rectangulaire, on suppose qu'il devait y en avoir primitivement environ cent soixante et dix.

Au bout de quelques minutes nous sommes dans la ville. Nous laissons le cimetière à gauche; nous contournons une vieille ruine d'église, également à gauche, et nous descendons de nos chevaux au milieu de débris gazonnés, de jardins mal entretenus et d'une vingtaine d'hommes et de femmes à l'air misérable, dont le nombre ne va pas tarder à s'accroître.

Il y a quelque chose de profondément triste à voir les représentants de races déchues qui n'ont aucune perspective de relèvement. Il n'y a là ni espérance, ni idéal, ni ambition d'aucune sorte. Ce qu'ils sont, ils pensent que leurs pères l'étaient avant eux, que leurs enfants le seront après eux. Leur sort c'est la vie quelle qu'elle soit; ils n'imaginent pas que cela puisse et doive changer. Les femmes sont là, vêtues de la seule tunique qui leur serve de vêtement, et cette tunique est trouée, déchirée, sale; on ne lave ni ne raccommode. Elles ont des boucles d'oreilles, quelques-unes des boucles au nez, des bracelets au bras, et elles tendent la main pour obtenir un secours : ni fières, ni timides, ni honteuses; elles font cela naturellement, comme si c'était leur gagne pain. Les hommes sont plus réservés; il semble que l'entretien de la maison ne les regarde pas. Rien d'hostile dans l'attitude de ces groupes qui nous regardent avec attention et curiosité. Nous donnons un peu d'argent, quelques oranges, des fruits secs aux femmes et aux enfants, et pendant qu'ils continuent d'avoir l'œil sur nous, nous jetons un regard sur les décombres qui nous entourent. Ce ne sont pas des masures, comme je l'avais cru d'abord; toutes ou presque toutes les maisons sont en pierre, et chacune pour sa part est comme un témoin de l'antiquité de la ville; c'est avec des fragments de temples et de théâtres, c'est avec des ruines et des démolitions, c'est avec des morceaux de colonnes, avec des fûts ou des archivoltes, que les habitants de la vieille Samarie ont fait la Sébastieh actuelle. Et malgré tant d'ornements les maisons n'en sont pas plus belles, tant il est vrai que les ruines de l'un ne font pas la richesse de l'autre.

Çà et là, et jusqu'à la distance d'un kilomètre environ, l'on trouve des rangées de colonnes; il y en a deux véritables haies soutenant une galerie voûtée qui aboutit à l'ancienne porte de la ville, celle probablement où Achab et Josaphat consultaient

les prêtres de Bahal et les prophètes de l'Eternel (1 Rois 22, 10). Douze tours ruinées semblent encore en marquer l'emplacement. L'impression générale qu'on retire de cette visite, naturellement faite en trop grande hâte, c'est qu'on est dans une ruine complète, mais aussi que c'est la ruine d'une ville puissante et considérable. Ce n'est pas le grandiose de Baalbeck ou de Palmyre, c'est quelque chose d'étriqué, de mesquin, de désolé, de navrant. On pourrait traverser les rues de la ville entière sans y rien remarquer, si le guide qui en fait les honneurs n'avait soin d'attirer l'attention sur cette foule d'ornements enfouis dans le sol ou incrustés n'importe où dans ces maisons sans style ni architecture.

Le seul bâtiment, et encore c'est à peine s'il mérite ce nom; la seule ruine un peu passablement conservée, c'est celle qui porte le nom d'église de Saint-Jean-Baptiste. Elle date des croisades et doit renfermer les restes d'Abdias, d'Elisée et du Précurseur, probablement aussi authentiques les uns que les autres. On sait, d'après Josèphe, que Jean fut décapité dans la forteresse de Machéron, et par les Evangiles, que les disciples emportèrent son corps et le mirent dans un sépulcre; il est peu probable qu'Hérode leur ait permis de l'enterrer dans une ville toute pleine des souvenirs de son père. D'ailleurs ces tombeaux, même en admettant les données de la tradition locale, ne présentent rien de particulièrement intéressant; ils sont bâtis en fours-à-cercueil, à la façon orientale, et placés dans un caveau profond de vingt et une marches. Au-dessus de la porte est une petite mosquée, comprise dans l'enceinte de l'ancienne église de Saint-Jean; trois ouvertures circulaires permettent d'y jeter un coup d'œil; mais à moins de l'éclairer intérieurement on ne distingue rien.

D'après M. de Vogué, cette église dont il reste si peu de chose, mais dont il a reconstitué le plan et les proportions, aurait été, après le Saint-Sépulcre, le monument chrétien le plus considérable de la Palestine, une vraie cathédrale dans le style du douzième siècle. En ce cas, il faut avouer que les Musulmans s'entendent à merveille à bien détruire ce qu'ils veulent faire disparaître. L'Espagne a mieux respecté les souvenirs mauresques, que les Musulmans les souvenirs juifs ou chrétiens.

De Sébâstieh à Naplouse, on compte un peu plus de deux lieues, mais la route est charmante, et si ce n'étaient ces malheureux nuages à l'horizon, nous ne compterions même pas. Un dernier coup d'œil avant de partir; au sud les montagnes boisées d'Ephraïm; au sud-ouest la riche plaine de Saron; plus loin, la Méditerranée.

On redescend par le même chemin par lequel nous sommes montés. Un pauvre âne gît au milieu de la route; tout à l'heure il était mourant et aucune de nos bêtes n'a bronché; maintenant qu'il est mort, plusieurs de nos chevaux refusent d'avancer et se jettent dans les champs de droite ou de gauche pour éviter cette triste rencontre. Au bas de la colline nous prenons à droite et nous recommençons à monter; nous sommes au milieu de bois d'oliviers, mais à cela près toute la contrée a l'air d'une désolation; la montagne de Samarie est plus triste encore, vue des environs de Makourah; les lignes blanches et crayeuses qui la sillonnent comme les allées capricieuses d'un parc anglais, peuvent nous rappeler les jardins d'Achab et de Jésabel, mais elles ne peuvent nous faire oublier la misère de Sébâstieh.

A chaque vallée des sources nouvelles; nous en reprenons facilement l'habitude. Tout-à-coup Naplouse apparaît à nos yeux, à quelque distance encore; mais déjà nous sommes dans la vallée formée par le prolongement des monts Hébal et Garizim. On s'aperçoit qn'on approche d'une ville; on s'aperçoit surtout que les sources abondent; partout des courants d'eau qui font tourner des roues de moulins; sur les hauteurs, de jolis villages et des champs cultivés; dans les prairies des, troupeaux de chèvres noires; dans le vallon, une jolie route, assez bien entretenue, au milieu de la verdure, du gazon, des arbres, des saules, des peupliers. des cognassiers, et de jardins clos ou non clos, ornés des plus riantes fleurs. Les cactus ont momentanément disparu; on n'en a pas besoin, il y a trop d'eau, et si on les laissait faire ils détruiraient tout ce qui n'est pas eux. Des allants et des venants en assez grand nombre, à pied, à cheval, à chameau, sont les témoins vivants de la proximité d'une ville, et d'une ville civilisée. Dirai-je que ces gens ont l'air bien aimable? Ce serait aller un peu trop loin; mais ne jugeons pas; de

leur côté peut-être trouvent-ils que nous aurions bien pu rester chez nous.

Cette fraîche et plantureuse vallée, c'est la vallée de Naplouse; cette jolie ville coquettement assise sur le col, au point de partage des eaux; si pittoresque avec ses murailles blanches entourées de verdure, avec ses coupoles et ses minarets, avec ses créneaux et ses tours, c'est Naplouse. Rien qu'à la voir on l'aime, on la trouve charmante, on voudrait l'habiter; on prévoit dans ses environs tant de jolies promenades, tant de fraîcheur, des sources, des pelouses, des bosquets si odorants! Et quand on se rappelle que Naplouse c'est l'antique Sichem, la Sichem des patriarches, les impressions se mêlant aux souvenirs, on tourne involontairement à l'églogue; on murmure la gloire et la grâce.

... De Sichem aux gras pâturages.

On entend Méhul; on voit Joseph « à peine au sortir de l'enfance; » on oublie toutes les tragiques histoires des temps anciens et des temps modernes; on se berce de songes gracieux et de visions champêtres.

Mais avec un peu d'énergie on secoue le rêve et l'on rentre dans la réalité. Le doux Sichem ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'anciennement; il y a même un proverbe sur le caractère violent, dur, inhospitalier de ses habitants.

Les souvenirs bibliques abondent, mais ils ne sont pas tous riants. Abraham s'y établit en venant de Caran, Gen. 12, 6. Nous y retrouvons Jacob et ses fils, mais Siméon et Lévi massacrent les Sichémites; plus tard encore ils vendent leur jeune frère aux marchands israélites. Gen. 33, 18. 37, 12. Sous Josué nous retrouvons les tribus rassemblées, élevant sur le mont Hébal un autel de douze pierres (que la tradition prétend montrer encore aujourd'hui sur le Guérizim), Jos. 8, 30. Le législateur fait de Sichem une ville lévitique et la désigne en outre, comme une des trois villes de refuge sur la rive droite du Jourdain; pendant toute l'administration militaire de Josué, elle lui sert de quartier-général, Jos. 20, 7. 21, 21. 24, 1-25.

Sous les Juges, Abimélech fils de Gédéon par une mère

sichémite, fit périr tous ses frères afin de régner seul, et il fit de Sichem la capitale de sa passagère royauté; c'est à cette occasion que du haut de la montagne, le jeune Joram prononça la plus vieille fable connue, celle des arbres à la recherche d'un roi, Jug. 9. Le « mauvais esprit » cependant empêcha les complices de vivre en paix; le cruel usurpateur ne put pas tenir tout ce qu'il avait promis, les seigneurs de Sichem se montrèrent exigents; ils se brouillêrent, la guerre civile éclata, et au bout de trois ans Abimélech détrôné se tua après avoir fait périr un millier d'hommes et essayé de mettre le feu à la ville.

A Sichem éclata la révolution qui divisa le pays en deux royaumes; l'imbécile obstination de Roboam et de ses jeunes conseillers servit les desseins machiavéliques de l'ambitieux Jéroboam, et celui-ci devenu roi par la volonté du peuple agrandit et fortifia la ville, dont il fit sa capitale, 1 Rois 12, 1. 25. Les rois qui lui succédèrent ne paraissent pas avoir eu grande confiance dans les dispositions des sichémites, car ils abandonnèrent cette capitale pour se rendre successivement à Tirtsa, à Samarie, à Jizréhel, trois villes qui avaient d'ailleurs l'avantage d'être situées plus au centre du nouveau royaume.

Dès lors, le nom de Sichem disparait complétement de l'histoire biblique, il n'en est plus fait mention que d'une manière incidente, Ps. 60, 6. Jér. 41, 5. On sait seulement qu'elle ne fut pas détruite par Salmanéser qui se contenta d'en déporter presque tous les habitants et de les remplacer par des colons païens envoyés d'Assyrie. On sait comment pendant l'exil, et sous diverses influences, mariages mixtes, terreurs superstitieuses, etc., les nouveaux sichémites inaugurèrent une religion nouvelle, singulier alliage de paganisme et de judaïsme, et cherchèrent sous le nom de Samaritains à fraterniser avec les juifs revenus de la captivité. On sait aussi que les juifs repoussèrent leurs avances et s'en firent des ennemis acharnés, dont la haine, à la fois religieuse et nationale, se montrait encore dans toute son intensité aux jours de Jésus-Christ. Esdr. 4, 17. Jean 4, etc.

Les Samaritains repoussés du sein de la famille juive, se construisirent sur le Guérizim un temple sur le plan de celui de Jérusalem, qui servit en même temps de retraite aux juifs mécontents ou excommuniés. Jean Hyreau le fit démolir, et

sous Vespasien les samaritains furent en grande partie détruits, dans leur lutte contre les envahisseurs, sur la montagne sur laquelle ils s'étaient retranchés. Les vainqueurs rebâtirent la ville, mais lui imposèrent le nom de Flavia Neapolis, ou simplement Neapolis, ville neuve, le même nom que Naples, qu'elle a conservée jusqu'à nos jours sous la forme corrompue de Nabûlûs, ou Naplouse.

Dans le Nouveau-Testament nous voyons Jésus passer deux jours à Sichem, et Philippe y prêcher l'Evangile; on peut du moins supposer que la ville vaguement désignée Act. 3. 5. et qui n'est pas nommée, est bien la même qui avait reçu déjà les enseignements directs du Sauveur, Jean 4.

Le nom de Sichar que l'on trouve, Jean 4, 5. n'est suivant les uns qu'une faute de copiste; suivant d'autres, ce serait le nom que les Samaritains eux-mêmes donnaient à leur ville, par suite d'une prononciation vicieuse; d'autres pensent que ce seraient les juifs qui auraient changé le nom de Sichem en Sheker, l'apostate, ou Shikor, l'ivrogne; enfin d'autres, distinguent Sichar de Sichem et le placent un peu plus à l'est, mais malgré l'autorité d'Eusèbe cette dernière opinion n'a que peu de partisans.

Justin martyr était natif de Sichem. L'histoire des croisades mentionne encore cette ville; Tancrède s'en empare; en 1187 les Sarrasins la reprennent; en 1202 un tremblement de terre la détruit de fond en comble, à la seule exception du quartier des samaritains. En 1834 le sheikh de Naplouse ayant assiégé Jérusalem, Méhémet-Ali craignant pour la vie de son fils qui était sur le mont de Sion, se décida à traiter à n'importe quelles conditions, mais Ibrahim-Pacha fut à peine délivré qu'il se jeta sur Naplouse avec seize mille homme, la prit, la détruisit en grande partie et fit mettre à mort le sheikh et ses quatre fils.

Telles étaient en général et dans leur ensemble les réflexions, tels étaient les souvenirs par lesquels, le soir, dans nos tentes, au bord d'une abondante source, et à l'ombre de vieux oliviers, près des portes de la ville, nous nous préparions à visiter Sichem le lendemain. Nous étions alors bien loin de « Sichem aux gras pâturages. »

Peut-être aussi les gouttes d'eau que nous entendions tomber

sur les feuilles des arbres, et que nous ne pouvions pas confondre avec le doux murmure du ruisseau, contribuaient-elles à désenchanter pour nous la ville dont le nom seul, ancien ou moderne, nous avait paru de loin si plein de charme et de douceur.

Quoi qu'il en soit la pluie ne fit qu'augmenter toute la nuit, et malgré la protection du feuillage, malgre nos tentes à double épaisseur, une goutte, puis une seconde, vinrent troubler notre sommeil; en vain nous cherchions sur notre couche un endroit meilleur; partout les gouttes nous suivaient, et bientôt nous n'eûmes plus que l'héroïque ressource de frotter nos allumettes, d'allumer la bougie, de nous habiller de notre mieux, d'ouvrir nos parapluies, et de nous installer ainsi sur nos lits dont les draps et la couverture pouvaient encore nous protéger contre le froid. Le sol était détrempé, même dans la tente; nos tapis de pieds étaient mouillés; nous n'avions que des pantoufles, notre brosseur ayant pris le soir nos souliers, et nous ne pouvions pas nous aventurer à faire un voyage de découvertes sur un sol arrosé par une source que nous avions lieu de croire considérablement grossie par l'orage.

Aussi tout le monde fut matinal; le déjeûner fut prêt de bonne heure et l'on tint conseil. Du reste il ne pouvait pas y avoir plusieurs opinions en présence. Primo; nous ne pouvions pas rester. Secondo: nous ne pouvions pas davantage nous mettre en route pour partir, nos tentes étant trop mouillées pour être portées par nos bêtes, qui avaient déjà une charge suffisante. Il s'agissait à tout prix de loger en ville, et faute de mieux nous acceptions déjà la perspective de passer une partie de la journée dans un de ces bazars fameux où l'on boit du café, où l'on se fait raser la tête, et où l'on fume le narguileh.

Mais M. Pierotti, plus au courant des habitudes orientales, avait une autre idée, et bientôt traversant à pied les rues torrentiellement boueuses de Sichem, il nous fit pénétrer par une sombre et large allée voûtée, jusqu'au pied d'un petit escalier tortueux qui s'enfonçait dans la muraille et qui, par quatorze marches difficiles, nous amena sur une chétive petite terrasse ornée d'un morceau de jardin.

C'était le couvent latin, bien modeste, bien peu souriant. Le

missionnaire qui l'occupe seul, nous fit un accueil douteux; il n'était pas outillé pour loger et nourrir tant de personnes. Mais quand Habib arriva, suivi des bagages, des vivres ef des domestiques, le père prit un air un peu moins soucieux, et il nous livra sa maison, quatre ou cinq chambres blanchies à la chaux, avec un air de résignation qui nous toucha. Nos berbères nous eurent bientôt installés, deux ou trois par chambre, que bien, que mal, avec un salon commun garni d'une table, et d'un pliant par personne. C'était maigre, mais au moins nous étions à l'abri de la pluie.

Nos montures étaient aussi à couvert; elles allaient passer leurs deux jours dans l'allée dont j'ai parlé plus haut; c'est le rendez-vous ordinaire des bêtes en temps de pluie, et comme on ne balaie jamais ces rues transversales, pas plus que les autres, j'ai fini par comprendre comment ces allées voûtées sont ordinairement beaucoup plus basses que leur rayon de cintre ne le ferait pressentir. Il doit y avoir sur le sol de ces allées une provision de guano de toute origine, accumulée depuis des siècles, et ce serait une vraie spéculation que d'en entreprendre le nettoyage. Les écuries d'Augias ne pouvaient pas être plus riches sous ce rapport.

Une fois installés et très-peu confortablement (je crois que ce couvent est le plus pauvre de la Palestine), nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous mettre en route pour aller visiter la ville.

Naplouse est comme à cheval sur le col qui sépare l'Hébal et le Guérizim, mais au pied de ce dernier et séparée du premier par deux ruisseaux; elle se dirige de l'est à l'ouest, presque toute entière située à l'ouest dans le vallon fleuri qui porte son nom, et ne comptant que deux ou trois maisons sur le revers oriental. Une large rue, droite et bien bâtie, sert en quelque sorte de base à la ville; plus haut, sur un des replis du Guérizim, une autre longue rue parallèle, également assez droite, mais moins large et moins régulière, sert de point de repère aux voyageurs qui entreprennent de se promener seuls par la ville. De nombreuses petites rues couvertes ou non couvertes, sales, irrégulières, tortueuses, coupées elles-mêmes de ruelles, de culs-de-sac, de placettes, de monuments, de fontaines, de bou-

tiques, relient entr'elles les deux artères principales. Il est donc très-facile de se perdre dans ce dédale; mais il est facile aussi de retrouver son chemin. La chose essentielle est seulement de se bien rappeler, au milieu des vingt allées qui débouchent sur la rue principale, celle dans laquelle se trouve le couvent, et dans cette allée, au milieu des trente ou quarante portes sombres qui s'ouvrent à droite et à gauche, toutes au milieu d'immondices, celle qui conduit à l'escalier du couvent. Nos nombreux chevaux et nos moukres nous aident dans ce dernier cas à déterminer notre position, car il n'y a rien d'intelligent et de prévenant comme ces aimables et vigoureux enfants du désert.

Malgré cela on s'embrouille aisément au milieu de tous ces petits massifs de maisons, on confond toutes les ruelles uniformément enduites d'une même couche de malpropreté séculaire, et si l'on chemine seul ce n'est qu'à force de patience qu'on réussit à trouver la maison qu'on cherche, n'ayant pas la ressource de s'adresser aux habitants pour cela.

Aussi nous en tenions-nous d'ordinaire à la longue rue du bas de la ville, assez bien dallée, quoi qu'à ce moment elle fût en état de réparation; l'extrémité orientale est couverte comme une galerie de Paris ou de Bruxelles et sert de bazar à de nombreux magasins. Les maisons sont hautes; plusieurs ont trois ou quatre étages; par les cours intérieures on peut arriver jusqu'aux remparts dont la ligne monotone, blanche et crénelée forme la limite de la ville de ce côté; nulle part nous n'avons trouvé le moindre empêchement à cette promenade, ni propriétaire revêche, ni sentinelle trop susceptible.

Deux grosses tours ferment à la fois la rue et la ville. Au moment où nous revenions d'une de nos excursions, nous avons été frappés par un spectacle étrange. Une bande d'individus, presque tous vieux, barbus, sales, l'air misérable, vêtus de noir, mais d'un noir détérioré, couverts de poussière, munis de sacs et de bâtons, parlementaient avec un des bachibouzouks de la porte d'entrée et paraissaient lui montrer des papiers. Après un quart d'heure d'attente, et sans que le moindre bakchich ait été offert ni donné, la bande se remit en marche. Mais c'était une véritable colonne. Nous n'avions vu d'abord qu'une quaran-

taine d'individus; le reste était en dehors de la porte; il y avait bien huit cents personnes, vieillards, popes, hommes de tout âge, femmes et enfants. C'étaient les pèlerins russes. Au bout d'une heure ils ressortirent par la même porte, je ne sais qu'elle difficulté ils avaient eue; puis, une heure après, ils rentrèrent de nouveau; il parait que la difficulté avait été levée. On les logea probablement, soit dans un khan, soit quelques-uns, les plus considérables ou les plus délicats, chez des coreligionnaires établis, qui sont plus de cinq cents à Naplouse. Ces pèlerins, nous les retrouverons à Jérusalem, à Bethléhem, et campés à Jéricho; trois d'entr'eux se noieront dans le Jourdain lors du fameux baptême de nuit.

C'est un curieux spectacle que ce pèlerinage actuel. On dirait qu'il appartienne au cœur même de la religion grecque. La plupart de ces pèlerins font la course pour le compte d'autrui; c'est tantôt un particulier, tantôt une ville ou un village, qui décide de faire les frais d'un voyage au Saint-Sépulcre; on centralise les sommes votées, on centralise ensuite les pauvres drôles désignés pour cette expédition; quelques pèlerins volontaires se joignent à eux, s'ils ne sont pas assez riches pour faire le voyage à leurs frais, et sous la protection du gouvernement russe ils s'embarquent (ils s'entassent) pour un des ports de la Syrie. Une fois là ils sont sous la direction des couvents de leur culte, chargés de les piloter, de les loger et de les nourrir pendant tout le temps de leur séjour en Terre-Sainte, l'empereur ayant naturellement grand soin d'indemniser les couvents pour leurs peines et leurs frais. Les autorités turques tracassent volontiers ces pauvres pèlerins, mais elles ne dépassent pas les limites de la tracasserie; le moindre obstacle, le moindre accident, la moindre apparence d'une persécution, d'un acte contraire aux droits garantis par les traités, risquerait d'amener cette intervention russe que la diplomatie redoute, que la Russie désire, et à laquelle la Turquie ne se soucie en aucune manière de fournir un prétexte légitime.

Il y a à Naplouse deux églises protestantes, trois écoles et un médecin missionnaire. La plus importante de ces œuvres est celle du missionnaire Falscheer, du Wurtemberg, qui travaille sous la direction de M. Gobat. L'école prospère; elle compte une

centaine d'élèves, garçons et filles, très-attachés à M. Falscheer et à sa charmante femme; mais l'évangélisation marche difficilement, vu le caractère fanatique de la population, et les résistances ordinaires de l'islamisme à tout progrès et à tout changement. La demeure du missionnaire, sa bibliothèque, son intérieur, m'ont transporté quelques moments en Europe, et m'ont fait oublier toutes les déceptions de Sichem.

L'autre église, moins considérable, est soutenue par des dons volontaires anglais. Elle a pour chef un M. El Karey, dont l'histoire ne m'a pas paru parfaitement claire; c'est un musulman converti, que quelques-uns disent fils d'un sheikh arabe, que d'autres font naître à Samarie, mais qui me fait plutôt l'effet d'un levantin. Elevé en Angleterre, il a été successivement baptiste et anglican. Aujourd'hui il est congrégationaliste, mais le dimanche où j'allai pour l'entendre, il avait cédé la chaire (une table du salon) à un pasteur épiscopal en passage; nous étions treize en tout, y compris le prédicateur, le pasteur et sa femme, le patriarche des Samaritains, quatre ou cinq membres des deux caravanes, et le kawas, domestique nègre du pasteur. Le service se faisait, il est vrai, en anglais, mais on m'assura que le service arabe est également peu fréquenté. Les écoles marchent mieux. Mais la branche principale de cette mission m'a paru être l'œuvre médicale; j'ai assisté aux consultations du lundi, et j'ai vu se présenter en moins d'une heure une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants musulmans. Le jeune docteur américain parle bien l'arabe, et après avoir donné à ses clients des conseils et des remèdes, il leur donne aussi de bonnes paroles et de bons petits traités, en général bien choisis, souvent des portions de l'Ecriture-Sainte.

M. Karey est très-lié avec le patriarche samaritain, et dans des relations suivies et confiantes avec lui, il a non-seulement appris à lire et à comprendre le dialecte samaritain, mais encore il a pu lire et déchiffrer quelques-unes de leurs vieilles chroniques, habituellement closes pour les Européens, non pas closes par ordre, mais uniquement parce qu'on n'a pris ni le temps, ni la peine de les étudier. Elles datent des plus anciens temps de leur existence comme culte, et on y lit entr'autres, écrite par Shafer, prêtre de la synagogue au temps de Jésus,

cette mention intéressante : « Dans la 19e année de ma prêtrise, et la 4281e année du monde, Jésus de Nazareth, fils de Marie, fut crucifié à Jérusalem. » Ce texte est-il bien authentique, et la mention « fils de Marie » est-elle bien dans l'analogie des chroniques orientales? C'est ce que je ne saurais décider.

J'eus plusieurs fois l'occasion de voir ce vénérable patriarche samaritain. C'est un petit vieux tout ratatiné, à l'œil d'aigle, au nez aquilin fortement accusé, cheveux blancs, teint basané, dents admirablement conservées, vêtu des couleurs les plus riches et les plus voyantes, presque criantes, robe à ramages, rouge, bleu, violet, vert, jaune. Le nom de patriarche m'avait d'abord imposé; en changeant le mot, c'est le pasteur d'un petit troupeau de deux cents paroissiens, peu riches la plupart, même pauvres, et je perdis toutes mes illusions, sans lui en vouloir pour cela, quand, après une conversation d'un quart d'heure en mauvais anglais, il me tendit la main pour avoir un bakchich; je pris la main et donnai le bakchich; je n'osai pas le donner trop petit, vu la dignité du solliciteur. Je ne fus pas étonné non plus quand, M. Pierotti lui ayant demandé la permission d'aller visiter son église avec la caravane, il l'octroya gracieusement moyennant la somme de dix francs par personne. M. Pierotti, sans se fâcher, lui offrit dix francs en tout, et le marché fut conclu sans plus de paroles.

La synagogue samaritaine, perdue au milieu d'une infinité de ruelles, est un modeste petit temple carré, blanchi à la chaux, et précédé d'une espèce de préau couvert, où nous attendait ce que je suppose être l'élite de la population samaritaine, une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants qu'on pouvait croire endimanchés pour la circonstance; le rose et le bleu dominaient dans les costumes; beaucoup de bagues, de bracelets et de boucles d'oreilles d'une valeur douteuse. Si l'on en juge par les spécimens que nous avions sous les yeux, la race est belle, saine et vigoureuse; toutes les femmes étaient fraîches, les enfants beaux et bien portants; l'attitude convenable et digne, sans morgue ni prétention. Le nombre des Samaritains est peu considérable, plus cependant qu'on ne le dit d'ordinaire; quelques auteurs parlent de 60, d'autres disent 120 à 130, d'autres 160; le frère Liévin, qui les connaît bien, en compte 240;

le patriarche nous a dit environ 300. C'est bien peu, pour une peuplade qui a joué son rôle dans l'histoire et qui a traversé vingt-cinq siècles : raison de plus pour ne pas les diminuer au delà de ce qui est vrai.

Nous entrons dans le temple sans nous déchausser, par une faveur spéciale qui retombe en piastres sur les enfants qui nous entourent. Une natte recouvre le parquet qui est dallé. Çà et là quelques lampes en verres de couleurs assez ordinaires. Une espèce de balustrade nous sépare du Lieu Saint, mais le rideau vert a été tiré en notre honneur, et nous pouvons voir d'abord, puis toucher le célèbre manuscrit du Pentateuque, véritable merveille d'antiquité, que la tradition samaritaine attribue à Abisuah, petit-fils d'Aaron, mais que l'on peut sans crainte faire remonter à Manassé, frère de Jadduah. Il aurait ainsi vingt-trois siècles, et il est admirablement conservé pour son âge, C'est un rouleau sur parchemin, format in-folio, divisé en colonnes, écrit en caractères samaritains; les mots se suivent sans interruption d'aucune sorte, ni ponctuation. Le volume est enveloppé de soie verte, et se déroule sur deux baguettes rouges, recouvertes d'arabesques en dorures. Plusieurs copies exactes de ce texte existent actuellement, soit en Angleterre, soit ailleurs, de sorte que le manuscrit original lui-même n'a plus la grande valeur exégétique et critique qu'il avait au siècle dernier; ce n'est plus qu'à titre de curiosité qu'on va le voir, mais il vaut la peine d'être vu.

Le patriarche nous montre encore quelques autres manuscrits, des prières liturgiques, des registres, le Pentateuque en arabe, et la grande Polyglotte de Londres, qui renferme le Pentateuque samaritain. Mais tout cela ne nous arrête plus.

Nous aurions bien voulu faire l'ascension de l'Hébal, et surtout celle du Guérizim dont les imposantes ruines, temple ou forteresse, nous attiraient. Chacune de ces excursions nous aurait pris deux heures; mais le temps avait été si mauvais, la pluie avait si bien détrempé les chemins, que nous dûmes renoncer aux excursions projetées. Nous nous bornâmes à les considérer de loin, le Guérizim avec la richesse de végétation qui en avait fait la montagne des bénédictions; l'Hébal, moins riche, mais cependant couvert, dans sa partie inférieure, de

vignes et de plantations d'oliviers, et de cactus dans sa partie supérieure. Nous regrettons surtout la vue dont on jouit de ces deux sommets, et qui s'étend du Ghor à la Méditerranée, de l'Hermon aux montagnes qui dominent Jérusalem.

Parmi les antiquités chrétiennes de la ville, toutes assez mal conservées, on remarque, ouvrant presque sur la grande rue, les ruines de l'église de la Passion, dont le portail rappelle celui du Saint-Sépulcre, et plus haut, dans un jardin, l'église des chevaliers de Saint-Jean; toutes deux datent des croisades.

En résumé, Sichem est après Jérusalem la plus grande ville de la Palestine. Elle compte 10,000 habitants, dont 500 grecs non-unis, environ 300 Samaritains, 300 juifs, 60 latins et à peu près autant de protestants. Petit commerce de coton, d'huile et de savon; agriculture très-développée.

CHAPITRE VIII.

DE SICHEM A JÉRUSALEM.

Le tombeau de Joseph. — Le puits de Jacob. — El Lebben. — Conversation de trois chèvres. — Silo. — Un chemin trop étroit. — Le miel découlant du rocher. — La source des voleurs. — Béthel. — La montagne du coq. — Bééroth. — Souvenirs bibliques. — Le Scopus.

Le tombeau de Joseph et le puits de Jacob sont notre première station en sortant de Sichem; elle est courte, puisque ces deux célèbres endroits sont à 25 ou 30 minutes à peine de la ville. Après avoir longé la muraille extérieure de l'ouest à l'est, nous traversons un beau bois d'oliviers, et nous sortons de la vallée pour entrer dans la plaine d'El-Makhnah. C'est à ce moment que l'on tourne à gauche; le puits est à quelques minutes de la route, au milieu d'un champ, sur la dernière des ondulations du Guérizim; le tombeau est un peu plus loin, sur le premier repli du mont Hébal.

Le puits rappelle les souvenirs de Jacob qui l'a creusé, et ceux de la samaritaine s'entretenant avec Jésus. On admet généralement son authenticité. M. Bonar y laissa touber sa Bible en se baissant pour mieux voir. J'ai tous ces souvenirs présents à la pensée, et rien dans la vue du puits ne vient ni les rafraîchir ni les confirmer. Il y a bien tout autour quelques vieux murs qui peuvent avoir appartenu à l'église des croisés, mais ils peuvent aussi n'être que les murs de soutènement d'un champ; il y a bien une sorte d'excavation, qui peut avoir été la salle souterraine dont parlent les voyageurs, mais le plafond de cette salle s'est écroulé, et nous ne voyons rien dans les décombres qui nous entourent, qui puisse nous permettre de recon-

naître, même en imagination, les abords ou la forme de ce caveau protecteur. Nous nous laissons glisser au fond des décombres, et là au milieu de pierres amoncelées sans ordre, nous constatons qu'il y a eu un puits, et que ce puits est bouché par les débris que le temps ou la malveillance y ont accumulés. Nous pouvons à la rigueur évoquer les souvenirs du patriarche travaillant le sol et creusant; mais placer là Jésus se reposant pendant que ses disciples ont été à la ville pour chercher des vivres, et demandant de l'eau à la Samaritaine en attendant de lui ouvrir lui-même les sources de la vie éternelle, ce n'est guères possible. On voit sans doute la montagne sur laquelle les samaritains disaient qu'il faut adorer; on voit aussi les campagnes toutes blanches qui annoncent la moisson prochaine, mais le puits lui-même, on peut dire qu'il a disparu; ni ombre, ni fraîcheur, ni gazon, ni margelle, ni ouverture. Il y a quelques années il y avait peut-être de l'eau de temps en temps, mais aujourd'hui, quand il y en aurait, on ne pourrait pas y arriver. Nous remontons, plus que déçus. Les musulmans ont aussi leur puits de Jacob, mais il est à plus d'un kilomètre d'ici, et l'expérience faite n'est pas de nature à nous encourager.

Quant au tombeau de Joseph, il est également authentique, vénéré par les juifs, les chétiens et les musulmans. C'est une enceinte massive, rectangulaire, peu élégante, au milieu de laquelle s'élève en dos d'âne un tombeau de pierre blanche, marbre, craie et stuc. Le monument lui-même est assez moderne, malgré le grand nombre d'inscriptions dont il est couvert, en hébreu, en arabe, et dans plusieurs langues de l'Europe, mais rien ne contredit et tout semble au contraire confirmer la tradition qui place en cet endroit même les restes embaumés du patriarche, Gen. 50, 25. Jos. 24, 32. En tous cas ce sont bien là les champs et les pâturages dans lesquels, à son retour de la Mésopotamie, Jacob s'établit, après les avoir achetés d'Hémor, père de Sichem, pour cent pièces (d'argent ou de bétail?) Gen. 35, 19; c'est bien ici que le jeune Joseph vint de la vallée de Mamré pour chercher ses frères; c'est le champ que Jacob légua à son fils bien-aimé, en sus de son héritage; c'est le lieu où Joseph manifesta le désir de reposer, quand sa postérité quitterait l'Egypte, et Josué accomplit son dernier vœu.

Comme monument ce tombeau n'offre rien de remarquable, mais comme souvenir il est intéressant à visiter, et sa vue donne du relief à l'histoire patriarcale; on peuple d'hommes et de troupeaux ces solitudes aujourd'hui presque désertes, et l'on ressuscite par la pensée l'histoire la plus dramatique et la plus touchante de l'Ancien Testament.

Nous reprenons notre chemin. Nous continuons de descendre vers la plaine en tournant vers le sud; laissant à droite et à gauche de nombreux villages, habités surtout par des cultivateurs, Kefr-Kalline, Hauertah, Haudallah, Aïn-Abouz, Kouza, etc. La vallée se resserre, et après deux heures de marche on arrive à une dure et pierreuse montée que l'on se hâte de gravir. Le point le plus intéressant de la course, c'est le moment où laissant à droite, à une certaine distance, le gros village ruiné d'El-Lebben (Lebona, Jug. 21, 19?), on prend à gauche le chemin de la montagne qui conduit à un grand vieux khan abandonné, près duquel se trouvent un puits et une citerne d'excellente eau; les femmes d'El-Lebben viennent s'y approvisionner, et sur la route nous en rencontrons une vingtaine, allant et venant dans le léger costume de leurs tuniques, blouses ou chemises bleues, portant sur leurs têtes les outres pleines, ou balançant à la main les outres vides qu'elles vont remplir. Naturellement nous ne perdons pas l'occasion de boire un verre d'eau presque fraîche, et comme la côte est rapide nous envoyons les chevaux en avant, et nous les suivons en zigzag, cherchant des fleurs et des pierres, et nous retournant de temps en temps pour voir une dernière fois le Guérizim qu'il nous semble encore reconnaître, ainsi que les belles collines plantées de vignes et d'oliviers, que nous laissons derrière nous, et dans lesquelles abondent les cavernes et les grottes sépulcrales.

Arrivés au col, nous laissons à droite la route de Jérusalem, et nous longeons à gauche, sur l'arête qui domine un petit vallon désolé, le chemin qui doit nous conduire au gîte du soir. De nombreux troupeaux de chèvres et de moutons noirs pâturent dans ces solitudes qui, si elles avaient de l'eau, se changeraient vite en riants vallons. Une pauvre chèvre bêle à mi-côte et reste en arrière du troupeau, malgré les appels du berger. Est-elle malade? Que peut-elle avoir? Bientôt une autre chèvre

qui était en avant, revient auprès d'elle en arrière, et après avoir bêlé ensemble, cemme si elles appelaient ou comme si elles faisaient la conversation, elles en voient arriver une troisième, et les trois après de nouveaux bêlements, au lieu de rejoindre le reste du troupeau, repartent au petit trot, sans s'inquiéter du chacal ou du renard qui peut abuser de leur imprudence. Que vont-elles faire? nous l'ignorons, car bientôt elles disparaissent derrière un repli du ravin; mais si j'ai bien compris leur langage, la première avait perdu son petit, malade, blessé ou trop faible pour suivre le troupeau. La seconde est venue lui demander ce qu'elle avait; et après une consultation sérieuse, elles ont décidé de retourner auprès du chevreau invalide et d'appeler à leur aide l'expérience et la protection d'une chèvre plus âgée et plus habile, peut-être la grand'mère du petit ou la doyenne du troupeau.

Dieu seul, dit Lamartine, Dieu seul sait la distance entre l'homme et la bête.

Le lecteur se rappelle sans doute l'endroit où fut déposé le tabernacle après la conquête de Canaan, la ville où le tabernacle séjourna plus de trois siècles, où Josué acheva le partage du pays entre les sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leur lot; où les Benjamites se procurèrent au moyen d'une ruse tacitement consentie par leurs confédérés, les femmes qu'on refusait de leur donner; la résidence du vieil Héli, l'endroit où se passa l'enfance du jeune Samuel; la ville enfin où, après la mort de ses fils et la prise de l'arche par les Philistins, le vieux et faible grand-prêtre tomba à la renverse et mourut comme foudroyé. C'est Silo, longtemps la capitale morale de tout le pays sous Josué et sous les Juges, plus tard encore la résidence du prophète Ahija, sous Jéroboam.

Centre politique, administratif et religieux des douze tribus, Silo, ou Shilo, était certainement une ville considérable. Mais « allez et regardez ce que je lui ai fait à cause de la malice de mon peuple, » dit l'Eternel, Jér. 7, 12.

Nous sommes à Silo (Seiloûn); nous y sommes arrivés après avoir suivi pendant quelques minutes le lit d'un torrent, puis de terrasses en terrasses, en remontant une pente assez rapide, au milieu de champs bien cultivés, de vignobles et de vergers

d'oliviers. Nos tentes sont un peu au-delà du village, sur le penchant de la colline, dans un grand clos borné de pierres. Longtemps perdue, oubliée, cette petite localité est bien l'antique Silo, dont la situation topographique est parfaitement déterminée par ce passage du livre des Juges (21,19) : « au nord de Béthel,à l'orient du chemin qui monte de Béthel à Sichem, et au midi de Lebona. » Le nom d'ailleurs est toujours resté le même.

Ci et là quelques ruines, des fragments de colonnes, des murs, des restes d'arcs-boutants, des débris corinthiens, mais rien de caractérisé; forteresse, église, mosquée, tout est mêlé, confondu; les ruines sont tellement ruinées qu'il est impossible de deviner ce qu'elles ont pu être primitivement; on en est pour ses frais d'imagination. Aussi l'imagination se donne libre carrière; c'est peut-être à la place même où nous sommes, que le tabernacle étalait ses splendeurs; c'est là que le jeune Samuel a dit: Parle, Seigneur, ton serviteur écoute! là qu'Héli est tombé; c'est dans ces vignobles que les Benjamites ont surpris et enlevé leurs femmes. Quand ces choses se passaient, on ne se doutait guère que trois mille ans plus tard il viendrait d'occident des voyageurs, disciples du Messie, qui chercheraient à découvrir au milieu des amas de pierres l'endroit où s'élevait le sanctuaire d'Israel.

Un joli bois d'oliviers situé à l'ouest est notre dernière promenade du soir; la Méditerranée se montre à nous dans le lointain comme un liseré bleu, doré par les rayons du soleil qui vient de s'éteindre dans les flots.

Le lendemain était le grand jour, le jour solennel du voyage. Nous devions dresser nos tentes le soir à Jérusalem. Nous quittâmes Silo de bonne heure, pour aller rejoindre à quatre kilomètres, au-delà de Tourmous-Aïya et dans la jolie vallée de Sin-Gille, le chemin des caravanes. Ce chemin, souvent encaissé entre deux murailles, est bien étroit; nous y croisâmes une caravane qui se rendait en Galilée (on nous apprit le lendemain que c'était le lieutenant Warren), et grâce au peu d'espace libre, l'un de nous atteint par les bagages d'un mulet eut la jambe sérieusement contusionnée. Il n'y avait de reproche à faire à personne, seulement la malle était trop grosse. Je ne relève ce

détail que pour faire mieux comprendre ce qu'on appelle une grande route en Palestine.

Ce léger accident, le seul qui soit arrivé pendant tout le voyage, ne nous empêcha pas de bien jouir de notre matinée. La vallée était riche, fertile et bien cultivée ; partout des figuiers et des oliviers, la providence du pays; partout des cyclamens, jusque dans les fentes des rochers et dans les trous des murailles ; ci et là de jolies campanules et des marguerites. Si je ne me trompe, c'est ce matin-là que M, Pierotti nous fit remarquer du miel découlant d'un rocher ; il était trop haut pour que nous pussions y atteindre, et nous ne vîmes qu'en passant ; le filet de miel coulé avait deux mètres de longueur.

Au fond de la vallée nous nous trouvâmes en face de l'un des endroits les plus frais que nous eussions rencontrés depuis Damas. La route passe entre deux rochers élevés, chargés de la plus luxuriante végétation qui se puisse voir, et l'eau jaillissant de toutes parts redescend en cascades écumeuses. Les jardins de Versailles n'offrent rien de pareil. Pour ajouter au pittoresque du site, une vieille tour en ruines s'élève sur un des rochers, et sollicite le crayon du peintre ou la visite du touriste. Mais hélas! on nous fit passer entre ces murailles de verdure et d'eaux jaillissantes, sans nous permettre seulement d'y rafraîchir nos tempes. Cette oasis qui nous paraissait délicieuse, s'appelle Aïn-Haramieh, la source des voleurs; ils s'y trouvent bien, et s'y embusquent le plus souvent pour dévaliser les voyageurs. C'était pour nous le supplice de Tantale, mais il fallut obéir.

A partir de là on recommence à monter ; le plateau est presque nu, désert ; le sol stérile, calcaire, délavé ; il paraît avoir été autrefois plus riche, car nous foulons encore ici les montagnes d'Ephraïm, si célèbres dans l'antiquité par la beauté de leurs vignobles.

Nous laissons à droite une vieille tour démantelée, Bord-el-Bardouil, que l'on dit avoir été bâtie par Baudoin ; la colline sur laquelle elle repose est plantée d'arbres et contient de nombreuses grottes sépulcrales ; il serait curieux d'y faire des fouilles.

Encore deux ou trois petits châteaux, deux ou trois petits

villages, et nous voilà à Béthel, aujourd'hui Beïtîne. C'est une des plus anciennes villes de la Palestine. C'est là peut-être qu'Abraham se sépara de Lot son neveu; c'est là que Jacob, chargé de son péché et se rendant en Mésopotamie, vit l'échelle mystérieuse qui lui parlait de miséricorde et de prière; c'est là que mourut Débora, la nourrice de Rebecca . C'est l'ancienne Luz, que le sort avait donnée aux Benjamites, et dont les Ephraïmistes s'emparèrent par la violence. Samuel y venait tous les ans pour rendre la justice. Hiel qui, sous Achab, tenta de rebâtir Jéricho, était de Béthel. C'est à Béthel encore (Béthel, maison de Dieu) que Jéroboam, par spéculation politique, fit placer un de ses deux veaux d'or, et que sa main fut paralysée quand il voulut faire arrêter le prophète qui le condamnait. C'est à Béthel enfin que quarante-deux enfants, dignes fils de leurs pères, mal élevés parce qu'ils étaient élevés en dehors de la vérité, insultèrent le prophète Elisée et subirent la peine de leur criminelle conduite.

Après avoir commencé par l'esprit, Béthel avait fini par la chair, et le prophète Amos, dénonçant le jugement de Dieu, lui annonce qu'elle sera réduite à rien (chap. 5). C'est dans cet état que nous la trouvons. Sise au sommet d'un coteau, sur la lisière d'une lande stérile, elle ne présente à nos yeux que quelques pauvres maisons, quelques vestiges d'une ancienne église, une piscine à moitié comblée dans laquelle se trouve encore un puits d'eau potable, et des restes de murailles qui semblent rappeler le tracé de l'ancienne ville. Plusieurs fragments de colonnes passent pour les derniers débris du temple du veau d'or, mais rien ne confirme cette tradition.

Involontairement nous cherchons le chêne des pleurs, Allon-Bacuth, planté par Jacob en souvenir de Débora sa nourrice, et la pierre ointe d'huile, qui devait rappeler au patriarche la vision céleste. L'idolatrie a passé là-dessus, et Béthel, la maison de Dieu, est devenue Béthaven, la maison de l'iniquité. Gen. 28, 19. 35, 8. Os. 4, 15. 10, 5.

Non loin de là, sur notre gauche, on nous montre une petite montagne qui possède une légende assez curieuse; bien enfantine, mais moins ridicule que celles qui ont surgi chez nous ces dernières années. Un homme de Gofus s'était trouvé à Jéru-

salem pendant la passion du Sauveur, et il avait été amené à la foi. Rentré dans ses foyers, il racontait à ses amis les grandes choses qu'il avait vues, et entr'autres la résurrection de Jésus-Christ. Sa femme qui était en train de plumer un coq, témoigna de diverses manières son incrédulité, et finit par lui dire : « Ce que tu racontes n'est pas raisonnable, et je ne saurais y croire. même si ce coq que je plume revenait à la vie! » Mais, ô miracle! à l'instant même le coq reprit vie, poussa un cri éclatant et s'envola jusque sur le sommet de la montagne où la femme eut toutes les peines du monde à le reprendre. De là le nom de Montagne du coq.

Trois ou quatre kilomètres plus loin, par des chemins passables, parfois en coupant ou longeant une ancienne voie romaine, laissant à droite et à gauche quelques puits et quelques fontaines, qui ne sont jamais à dédaigner, nous entrons dans l'important village de Beéroth (les puits), aujourd'hui El Biréh; 300 habitants, dont quelques grecs. Beéroth est une des quatre villes gabaonites qui surprirent la bonne foi de Josué et furent épargnées par lui, Jos. 9, 14. En y mettant le pied nous entrons dans la tribu de Benjamin; c'est en quelque sorte déjà le territoire de Jérusalem.

La tradition porte que c'est là que les parents de Jésus s'aperçurent de sa disparition, et une église y fut bâtie pour en perpétuer le souvenir. Détruite par les musulmans, elle fut reconstruite par les croisés, qui y joignirent un château, un couvent et un hôpital. Une grande partie est encore debout, et passablement bien conservée pour une ruine. Au bas du village, des femmes lavent du linge dans de vieilles citernes aménagées pour recevoir l'eau d'une fontaine arabe placée presque immédiatement au-dessus. Nous nous installons quelques instants sur la pelouse, dans le voisinage de la fontaine, pour y prendre à la hâte notre modeste déjeûner.

A partir de Beéroth les souvenirs bibliques se multiplient et notre attention se portant tantôt à droite, tantôt à gauche, nous voyons successivement sur les hauteurs qui bordent le chemin à une certaine distance; Hataroth l'ancienne frontière qui séparait Ephraïm de Benjamin, Jos. 16, 2. 5. 18, 13.; Er Ram, que l'on suppose être la Rama que Bahasa fit fortifier pour

empêcher le passage d'Asa, 1 Rois 15, 17; la célèbre Gabaon de Josué; Guibha la patrie de Saül; Hanathoth la patrie de Jérémie.

Toutes ces localités nous captivent, et nous voudrions pouvoir les visiter en passant. Mais celle qui nous attire le plus, c'est la célèbre montagne de Samuel *Nebi-Samwil*, sur le sommet de laquelle se trouvent encore quelques masures construites avec des blocs antiques, et les ruines d'une vieille église bâtie par St-Georges, mais aujourd'hui transformée en mosquée, avec un minaret qui domine toute la contrée, et du haut duquel on peut compter douze à quinze villes ou villages, Jérusalem, Bethléhem, Gabaon, Béthel, Ramleh, une partie de la Mer Morte, le mont des Francs, etc. On croit que c'est le Ramathajim-Tsophim où demeurait Elkana, où naquit Samuel, et où il fut enterré 1 Sam. 1, 1. 8, 1. 25, 1. C'est une tradition généralement admise, et la seule objection que l'on puisse élever, la principale que Robinson met en avant, est tirée de la visite de Saül à Samuel (1 Sam. 9, 10 cf. 10 2). Elle est forte, mais elle n'est pas insoluble, si l'on se rappelle que le père de Saül demeurait, non à Guibhah où il avait un oncle, mais à Tseltsah où était le sépulcre de sa famille. Quant à Saül lui-même, il demeurait à Guibhah et il continua d'y demeurer après son couronnement; de là le nom de Guibhath-Saül donné à cette ville pour la distinguer de plusieurs autres villes du même nom (v. *Les Juifs d'Europe et de Palestine*, par Keith, Black, etc. p. 184 et 185). Si Nebi-Samwil n'est pas le lieu de naissance de Samuel, seraitce le Mitspah où les Hébreux s'assemblèrent plusieurs fois pour combattre leurs ennemis Jug. 20, 1 Sam. 7, 6-12., et où ils choisirent Saül pour leur roi, 1 Sam. 10, 17-24? C'est l'opinion de Robinson et de quelques voyageurs, mais les raisons à l'appui ne nous paraissent pas très-concluantes. — Richard Cœur-de-Lion visita cette montagne pour voir au moins de loin la Cité Sainte qu'il n'avait pu conquérir.

Les allusions plus ou moins transparentes que nous faisons à notre chef pour le décider à ce petit détour sur la droite, sont entièrement perdues; il fait la sourde oreille, ou bien il nous répond que nous pourrons y aller de Jérusalem, plus tard, une autre fois.

Nous cheminons ainsi pendant deux heures, nous arrêtant assez

fréquemment, au milieu d'un vallon large mais peu cultivé; cependant à mesure que nous approchons, on voit quelques fermes, quelques exploitations agricoles plus considérables, des prairies, des champs, souvent semés de débris de colonnes, de citernes en ruine ; puis un khân près de Shafat, où nous serions tentés de nous arrêter, tellement il nous paraît supérieur à ceux que nous avons rencontrés dans le nord. Mais Habib nous presse d'avancer. Puis tout-à-coup laissant la route, qui est cependant nettement tracée, il nous fait prendre à gauche, à travers champs, et nous nous dirigeons vers un monticule rocheux, qui ne nous promet rien de remarquable, quoiqu'on nous l'annonce comme les ruines possibles de l'ancienne Nob, dont Saül massacra les sacrificateurs d'abord, puis tous les habitants, pour se venger de ce que Ahimélech avait consulté l'Eternel en faveur de David, 1 Sam. 22, 9-23.

Mais un cri joyeux de surprise, une exclamation de saint enthousiasme sort de nos poitrines. Nous sommes en face de Jérusalem; nous la dominons tout entière. Nous sommes en quelque sorte arrivés au terme de notre voyage.

CHAPITRE IX.

JÉRUSALEM.

Reliques, légendes et souvenirs. — Jérusalem vue du Scopus. — Le premier coup d'œil. — Fantaisie d'un Anglais. — Géologie. — Campement. — La porte de Jaffa. — L'évêque Gobat. — Première visite au Saint-Sépulcre. — La maison Spittler. — La Casa Nuova. — Départ pour Bethléhem.

Il n'est jamais possible de séparer entièrement les choses visibles et les choses invisibles. Entre la matière et l'esprit il y a des liens mystérieux. Ils se présentent souvent sous la forme d'un piége ou d'un danger, quand l'esprit se matérialise; souvent aussi le contraire a lieu, la matière devient vivante et parle le langage de l'esprit. On peut faire du purisme sous prétexte de combattre le matérialisme, mais je ne suis pas sûr que les plus puristes soient toujours conséquents avec eux-mêmes; il est telle rose desséchée qui restera éternellement pleine de parfum, telle épingle qui fera rêver, telle mèche de cheveux qu'on renfermera soigneusement, telle petite robe d'enfant devant laquelle on s'accoudera les yeux en pleurs. On aura beau nous dire que les os de notre père ou de notre mère ne sont que du carbonate de chaux, ces restes vénérés n'en demeurent pas moins pour nous une chose sacrée, tant il est impossible de séparer par une sèche analyse nos affections, nos souvenirs, et les objets qui les représentent ou les rappellent. La parole du bonhomme Chrysale vient du cœur autant que du bon sens : « Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. »

Tout le culte des reliques est dans cette impérieuse liaison des idées, et l'on n'y aurait probablement jamais fait d'opposition si ce culte n'avait pas fini par remplacer la religion, par devenir lui-même une religion; surtout s'il n'avait pas fini par

devenir un commerce, et tellement hideux, qu'il a fait sombrer sous le poids du ridicule le vrai et le faux, le saint et le profane, les réalités et l'imposture. Nul doute que si l'on nous présentait aujourd'hui, authentique, la couronne qui ceignit la tête du Sauveur, une vive et profonde émotion ne s'emparât de nos cœurs. Mais nous n'avons rien à craindre ni à espérer de ce côté-là, et les abus du passé nous protégent contre toute superstition nouvelle; nous ne savons que trop les mystifications nombreuses dont se rendirent coupables, quelques-uns peut-être à bonne intention, les pèlerins de la Terre-Sainte au moyen-âge. C'était à qui rapporterait pour son couvent ou pour son église le plus grand nombre de curiosités religieuses et les plus monumentales. Aujourd'hui l'on est blasé, l'on n'y croit plus, mais ce n'est pas sans quelque regret qu'on a vu disparaître tout ce monde artificiel de souvenirs évangéliques ou apostoliques, saints clous, saint suaire, saintes épines, sainte couronne, sainte tunique, sainte croix, etc. L'Eglise déplore les fraudes au moyen desquelles on prétendait l'édifier, et bénit la Réforme qui a démasqué les fourbes dont elle avait été la dupe trop longtemps; elle saura s'en tenir au fondement plus ferme de la Parole de Dieu, qui n'a jamais trompé et qui ne trompera jamais.

Châteaubriand félicite les premiers voyageurs de ce qu'ils n'étaient pas « obligés d'entrer dans toutes ces critiques, » et il ajoute avec raison que « le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. » Il estime que ce n'est pas visiter un pays que le visiter avec un « esprit de contention et de chicane. » Si l'on n'accepte rien de son histoire, ce pays n'est plus lui-même, et si l'on doute de tout, il ne vaut véritablement pas la peine de faire le voyage. La Palestine n'est ce qu'elle est qu'à la condition d'être la Terre-Sainte, le sol sacré des patriarches et des prophètes, le berceau du christianisme; sa topographie doit être imprégnée de son histoire, et si l'on veut séparer l'une de l'autre, on les énerve et on leur enlève toute signification. Je n'ai apporté aucune espèce de parti pris aux différentes étapes de mon pèlerinage, et si j'ai penché d'un côté, c'est plutôt vers la foi du charbonnier que vers l'incrédulité sèche et dédaigneuse du cri-

tique. J'ai voulu croire. Là où je n'avais devant moi que la nature, la foi était facile; j'étais en présence de l'œuvre de Dieu; c'était Gadara, le lac de Génézareth, Jérusalem, Bethléhem, Béthanie, le Jourdain. Là où les traditions humaines intervenaient, je les acceptais, si rien ne venait les démentir, comme pour la Montagne des Béatitudes, les tombeaux de Joseph et de Rachel; ou je m'appliquais à les accepter si les témoignages contraires n'étaient pas trop positifs, et s'ils ne remplaçaient pas ce qu'ils détruisaient; ainsi le Saint-Sépulcre, le Cénacle, Gethsémané, la Montagne de l'Ascension. Si décidément l'histoire était en contradiction avec la légende, et surtout si la légende portait en elle-même sa condamnation, soit à cause de sa puérilité, soit à cause de son caractère de spéculation, je n'hésitais pas à l'abandonner, mais ce n'était pas toujours sans regret; j'ai pu me moquer du coq en brique du reniement, de l'arbre auquel Judas se pendit, et de quelques reliques analogues; j'aurais voulu pouvoir croire aux oliviers du Jardin et à la Tour de Notre-Père.

Non, quoi qu'on fasse, tout n'est pas vrai, tout n'est pas la vérité dans ce qu'on nous montre, et l'auteur de l'*Itinéraire* va certainement au delà de sa pensée quand il pose cet axiôme que « la religion ne dispute jamais avec la vérité. » C'est évident, mais quand il s'agit de traditions purement historiques, la question est précisément de savoir si elles sont vraies ou si elles sont fausses. Prenons Gethsémané, la Voie douloureuse, le Chemin de la Croix, le Mont des Oliviers! Nous sommes là en présence de souvenirs éminemment respectables, mais les traditions qui les recommandent ne datent pas toutes de fort loin; quelques-unes sont même très-modernes; aucune ne remonte incontestablement aux jours apostoliques. Peut-on donner le nom de vérité à ces légendes, et la religion est-elle le moins du monde intéressée à leur authenticité?

Mais s'il y a de fausses reliques, il y a aussi, en Palestine surtout, des souvenirs matériels qui ne peuvent pas laisser le cœur indifférent. Le Psalmiste nous dit que les cieux n'ont ni langage, ni paroles, et que toutefois leur voix est ouïe. N'en est-il pas de même de cette plaine grisâtre, accidentée, que du Scopus nous voyons se dérouler à nos pieds?

Il est impossible de faire complétement abstraction de toute association des idées. J'ignore ce que serait cette vue pour un voyageur qui ne la colorerait pas des reflets de l'histoire, et qui n'en peuplerait pas les collines et les habitations des milliers de noms illustres que j'y vois vivre et s'agiter? Est-il beau? est-il grandiose, ce panorama qui s'offre à nous dans une sorte de terne et désolante nudité? On est mauvais juge quand on est gagné d'avance, et moi qui serais prêt à m'écrier aujourd'hui : « Seigneur, tu laisses ton serviteur aller en paix, » moi, le cœur débordant de souvenirs, je n'ose dire : C'est sublime, quand tant d'autres ont dit : Que c'est triste!

Et pourtant c'est triste aussi. La voilà donc cette cité glorieuse entre toutes, la capitale d'un royaume qui, sous David, étendait ses frontières de l'Euphrate à la mer Rouge; qui, sous Salomon, envoyait ses flottes jusqu'en Ophir et à Tarsis, et faisait le plus riche commerce du monde connu; qui, sous Alexandre, désarmait les fureurs du jeune conquérant; qui résista pendant plus de trois années à la vaillance et à la stratégie de la puissante Rome; qui, pendant deux siècles, fut le rendez-vous de toutes les armées de l'Europe; qui, de nos jours encore, est la clé de voûte de la politique européenne; ville vingt fois saccagée, ruinée, brûlée, démantelée, et sans cesse ressuscitant et sortant de ses décombres, comme si la mort ne pouvait rien contre elle; ville sainte des Juifs, des chrétiens et des Musulmans! Cette capitale du monde moral, la voilà devant nous, morne, silencieuse et languissante, enserrée dans ses murailles grises, avec ses tours qui remontent au roi David, ses fortifications qui datent des Hérodes, ses créneaux qui datent des Sarasins, sa mosquée d'Omar, ses minarets d'Ibrahim-Pacha, sa coupole et ses couvents de l'empereur Nicolas. Tous les genres, toutes les architectures, tous les âges, toutes les religions sont là, dans cet étroit espace, et quand il n'y aurait d'autre intérêt que les questions archéologiques, le tableau seul éveillerait la curiosité et parlerait à l'imagination. C'est un spectacle vraiment unique.

A l'aide de mes souvenirs je cherche à m'orienter. Là haut, à gauche, c'est le mont des Oliviers, et dans le lointain les montagnes de Moab. Presque en face, le mont des Francs; un peu

plus à droite, à deux lieues de distance environ, l'on verrait Bethléhem sans un plateau qui nous le dérobe. Plus à droite encore, Rama. Ce sont mes points de repère. A droite, mais un peu en arrière, Nebi-Samwil, cette montagne qui nous a tant préoccupés tout-à-l'heure.

Quant à la ville même, elle est située sur un plateau formé de trois ou quatre collines, et entourée d'une ceinture de collines, toutes un peu plus élevées, qui la dominent. Elle en est séparée à l'occident par les vallées de Guihon et de Hinnom, à l'orient par la vallée de Josaphat et le torrent de Cédron. La ville est ainsi mise à l'abri d'un coup de main qui pourrait être tenté a l'est ou à l'ouest et au sud; le seul point par lequel elle soit vulnérable, c'est le point où nous sommes, le Scopus, et c'est aussi de là que sont parties toutes les attaques tentées contre elle, sous Nébucadnetsor, sous les Romains et à l'époque des croisades.

Il n'est pas difficile, à la distance où nous sommes, de reconnaître les principaux monuments de la sainte cité; les cartes, les plans, les gravures, les photographies, les ont rendus familiers à la plupart d'entre nous. La mosquée d'Omar, par sa grandeur exceptionnelle non moins que par sa situation, est le premier objet qui nous frappe; elle occupe presque tout le côté oriental, à peu près un cinquième ou un sixième de la ville entière. Ça et là quelques palmiers, quelques minarets, des couvents, l'église arménienne, quelques coupoles qui ne nous disent rien. Mais plus près de nous, assez près des murailles, une coupole vert d'eau récemment reconstruite marque la place du Saint-Sépulcre; à droite, les trois vieilles tours d'Hippicus, de Phasaël et de Mariamne, ont dû servir à la défense de la citadelle près de la porte de Jaffa. Hors de la ville tout-à-fait à droite, un ensemble immense de bâtiments neufs au style byzantin; c'est le couvent russe avec cours, jardins, église, hôpital, écoles, pharmacie; c'est une petite ville, une véritable prise de possession; les Russes se sentent là chez eux; ils s'y sont établis, au nom de leurs souvenirs, au nom de leur ancienneté comme église chrétienne, et surtout au nom de la force qui est la meilleure des raisons. C'est dans les dépendances du couvent que les pèlerins russes, toujours fort

nombreux, trouvent l'hospitalité quand ils arrivent à Jérusalem.

Entre nous et la ville, descend en pente douce une plaine gazonnée, semée de rochers, de pierres, et d'oliviers au feuillage vert-cendré; de nombreux sentiers mal tracés la traversent en divers sens, et par leur solitude ajoutent à la tristesse du coup d'œil. C'est par là, probablement presque en face de nous, que doit se trouver la grotte de Jérémie; un peu plus à droite les tombeaux des rois.

Vespasien et Titus ont dû se placer là où nous sommes et donner leurs signaux à leurs soldats; les murailles de la ville s'étendaient alors jusqu'au pied de la colline, et l'armée romaine, avec ses catapultes, ses béliers, ses tortues, s'étendait au-dessous de nous sur les pentes du Scopus, énergique, tenace, animée par la voix de ses chefs, tantôt semant la mort au-delà des remparts, tantôt se contentant de bloquer la ville, jusqu'au moment où la brêche fut ouverte, et où le brandon fatal mettant le feu au temple décida le sort et la destruction de la ville entière. Plus tard les Tancrède, les Baudouin, les Godefroi de Bouillon, les Lusignan, puis à leur tour les Sarasins, occupèrent les mêmes hauteurs, virent le même panorama de montagnes, et plongèrent leurs regards sur la même Jérusalem, ville sacrée pour les uns comme pour les autres, qu'ils travaillaient tous avec acharnement à conquérir au risque de l'anéantir, et qu'ils aspiraient à posséder vivante ou morte. Il n'y avait alors ni arbres ni gazon; tout était camp retranché, tentes, poussière, barricades; les casques et les cuirasses reluisaient au soleil; on n'entendait que le bruit des armes, la voix du commandement, ou les cris des blessés. Aujourd'hui tout est calme; le soleil s'incline à l'horizon, et si l'on n'aperçoit en dehors de la ville ni âme vivante, ni habitation isolée, l'œil repose cependant en paix sur cette herbe pleine de bonnes intentions et sur ces oliviers qui semblent animés du désir de vivre. Si ce n'est pas vert, c'est du moins verdâtre; ce n'est pas la vie, mais ce n'est cependant pas la mort; c'est une langueur ou une convalescence.

C'est bien ainsi que je m'étais représenté les abords de Jérusalem; je me retrouve, je me reconnais partout; je suis heureux, je ne suis pas surpris; il me semble que je sois dans mon pays

et dans mon domaine. La couleur du paysage est la seule chose qui ne réponde pas à l'idéal que je m'en étais fait. Tout est gris cendré, la terre, les murailles, les terrasses des maisons, les minarets, les chemins, le gazon, le feuillage des oliviers ; on dirait la ville et sa banlieue en demi-deuil.

Le Scopus est dans les environs de Jérusalem, surtout quand on arrive de Naplouse, l'un des points d'où l'on a la plus belle vue sur la sainte cité ; l'œil en embrasse la plus grande partie et s'oriente facilement ; tout le haut de la ville en particulier se dessine d'une manière admirable et ressort sur le fond mat des montagnes environnantes. Mais ce n'est pas encore là le vrai point de vue, car une partie de la ville fuit et se dérobe.

On raconte qu'un anglais qui venait de débarquer à Jaffa s'entendit avec un moukre pour le voyage de Jérusalem. Il marchanda fort peu sur le prix des journées et des chevaux, mais il mit pour condition que son guide le conduirait de telle sorte qu'en arrivant à la ville sainte il la vît sous son aspect le plus grandiose et le plus complet. Le voyage fut allongé de deux jours et le prix fut plus que doublé. En effet quand on vient de Jaffa, l'on tombe sur la ville, presque avant de l'avoir aperçue, et l'on n'a devant soi que les murailles et les trois grosses tours ; point de coup d'œil d'ensemble. Le guide fut obligé de faire un long détour pour éviter de perdre sa récompense ; de Ramleh il vint à Rama, puis à Bethléhem ; puis par la vallée des pasteurs et par le désert, à Bethanie ; de là prenant le revers oriental de la montagne des Oliviers il conduisit son anglais jusqu'au sommet. Il avait gagné son argent. C'est bien de la montagne des Oliviers qu'on jouit le mieux de l'aspect monumental et grandiose de la cité de David. L'œil plonge d'abord sur le torrent abrupte du Cédron au fond duquel on voit Gethsémané ; puis, au-delà du torrent, il a cette magnifique muraille salomonienne sur les terrasses de laquelle les mosquées ont remplacé le temple. Jérusalem tout entière s'étale en amphithâtre ; on en distingue les quartiers, les rues, les portes, les principaux monuments, les drapeaux des consulats, les terrains vagues, les minarets ; derrière Morija, le mont de Sion ; entre les deux la vallée classique des Tyropéens ; à droite Acra et Bezétha, dont

l'ancienne délimitation ne saurait plus être aujourd'hui bien exactement déterminée.

Disons ici, pour les personnes qui s'intéressent à la géologie, que la Palestine, à cause du calcaire plus ou moins compacte qui fait la charpente du pays, a été longtemps classée parmi les terrains jurassiques; Russeger, en particulier avait accrédité cette opinion, à laquelle s'étaient rangés les membres de l'expédition américaine de Lynch. Mais M. le Dr Oscar Fraas, conservateur au Musée d'histoire naturelle de Stuttgart, qui a parcouru en touriste géologue l'Egypte, le Sinaï et la Palestine (son livre *Aus dem Orient* est une étude surtout stratigraphique et paléontologique), et M. Louis Lartet, qui a accompagné comme géologue l'expédition de M. le duc de Luynes, et qui a publié trois importantes monographies dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, n'ont hésité ni l'un ni l'autre à déclarer ces terrains entièrement crétacés. Les couches à l'est de la faille présentent à leur base un grès ferrugineux, le plus ancien terrain sédimentaire de la Palestine.

Quant aux environs de Jérusalem les études spéciales ont constaté quatre couches différentes de calcaire crétacé, soit, en allant de bas en haut: 1° celui que les Arabes appellent *Mélékéh*, calcaire homogène clair, parfois siliceux ou dolomitique, où sont creusées les catacombes et les grottes funéraires; 2° le *Missih*, compacte et dur, la pierre de taille qui a servi pour la construction des murailles et du temple de Jérusalem; 3° le *Gakuhli*, plus tendre et crayeux, qu'on exploite à la scie et qui sert pour les constructions ordinaires; c'est au mont des Oliviers qu'on le trouve. Ces trois couches, d'après leurs fossiles, appartiennent au crétacé moyen. 4° Enfin la *craie blanche*, avec des bandes de silex, comme celle que l'on trouve en si grande abondance en Champagne, et qui renferme des fossiles du crétacé supérieur.

M. Lartet place aussi dans le crétacé supérieur deux autres terrains qui manquent à Jérusalem, mais qu'on observe surtout au versant occidental de la mer Morte, le *calcaire bitumineux*, probablement la continuation des célèbres gisements du Liban, étudiés par MM. Pictet et Humbert, et le *gypse salifère*, dont le gisement le plus remarquable est le Djebel Usdom, ou montagne de sel, au sud-ouest de la mer Morte.

Mais il est temps de fermer cette parenthèse et de quitter le Scopus. Nous avons rassasié nos yeux de la vue de Jérusalem; nous allons nous rapprocher de ses murailles. Nos tentes s'élèvent entre la ville et le couvent russe, à quelques minutes de la porte de Jaffa, sur une petite place gazonnée qui doit son niveau artificiel à deux murs de soutènement un peu dégradés; quelques arbres assez maigres et une espèce de masure en font l'ornement.

A peine descendu de cheval, mes sacs en ordre dans la tente, tout bien en règle, je demande à M. Pierotti la permission de me rendre *en ville,* et cette autorisation obtenue, accompagnée de bons conseils, je me mets en route. Un petit sentier me conduit rapidement sur la chaussée, et je ne suis plus séparé de la porte de Jaffa que par une minute de chemin. Mais que de choses dans cette minute, et comme tous les détails s'en gravent dans la pensée! Je ne dis rien d'une longue maison blanche que je laisse à droite, à la fois douane, corps de garde et café; café grec plutôt qu'oriental. Des hommes, des femmes sont assis au bord de la route, mendiant l'éternel bakchich. Hélas! ces pauvres infortunés sont des lépreux. Je coupe à sa naissance la vallée de Guihon qui sert de fossé aux remparts, je vois de près les murailles crénelées de la cité de David, le mont de Sion, les trois vieilles tours, et je franchis enfin la porte de Jaffa, si pittoresque dans son architecture, gardée par une sentinelle dont l'uniforme aurait bien besoin d'un coup de brosse et de quelques reprises. C'est une vraie porte militaire, ancien système; la voie fait trois ou quatre coudes, il y a deux pont-levis; des meurtrières pratiquées à droite et à gauche menacent les malheureux qui voudraient encore aujourd'hui faire la guerre d'après l'ancienne méthode.

Puis on arrive près d'un petit marché aux légumes et aux fruits, qu'on laisse à droite, appuyé aux remparts.

Il faut avoir passé quelques semaines au milieu des Syriens, des Turcs, des Arabes, de leurs chevaux et de leurs chameaux, n'entendant que leurs voix gutturales, et couchant sous la tente, pour comprendre l'effet produit, sur l'œil d'abord, puis sur l'esprit, par l'inscription en grosses lettres qu'on lit sur le pignon de la première maison à gauche : *Maison Spittler et Comp. de*

Bâle. C'est comme une bouffée d'air libre qui nous arrive de la patrie, et machinalement, instinctivement, on se dirige vers la porte du magasin, assuré d'y pouvoir parler anglais, français ou allemand.

Toutefois je n'y fais pas long séjour. Après m'être fait connaître de ces amis et leur avoir serré la main, je me hâte de leur demander l'adresse de M. Gobat. C'est presque en face, heureusement; la maison ouvre sur la petite place dont je viens de parler, et une minute après je suis dans le vestibule. Les deux kawas fument alternativement leur narguilé, assis ou couchés sur leur divan, l'air digne, tranquille; costume multicolore, leurs crosses à pommes d'argent dressées dans un coin; ils savent juste assez de français pour comprendre mon intention. Leur présence me rappelle que le personnage que je viens visiter n'est pas le premier venu; c'est un évêque, un monseigneur, un mylord. J'ai demandé M. Gobat, et tout en parlant je cherche ma carte, mais déjà la porte de gauche est ouverte, et je suis introduit sans plus de cérémonie.

Avec quelle joie je revis ce vénérable vieillard, ce noble et vieux témoin de l'Evangile, l'ancien missionnaire d'Abyssinie, l'ancien directeur du collége anglican de Malte, l'évêque populaire de la Terre Sainte, le successeur de l'apôtre Jacques dans le ministère pastoral à Jérusalem.

Nous nous étions vus à Genève quatre mois auparavant, nous nous connaissions de longue date, il m'avait porté dans ses bras robustes quand j'étais un petit enfant; il avait été le catéchumène de mon père à Moutiers-Grandval en 1817; ce n'était donc pas une connaissance à faire, et bientôt nous montâmes au salon où je trouvai, avec les membres de sa famille, quelques étrangers de distinction, consuls ou visiteurs.

On ne devait pas tarder à prendre le thé, mais je m'excusai. — Je vous ai vus, mais maintenant, avant qu'il fasse nuit, je veux encore aller voir le Saint-Sépulcre; je tiens à l'avoir visité le jour même de mon entrée à Jérusalem. — Si vous le voulez absolument, Blandine pourra vous accompagner. — J'accepte avec reconnaissance, mais à condition qu'elle me laisse chercher moi-même mon chemin. Ce n'est pas loin d'ici, et je crois que je pourrai y arriver sans guide; on tourne à droite en sor-

tant de la maison, on prend la première rue ou ruelle à droite, la rue de David; puis la première à gauche, entre l'étang d'Ezéchias et le commencement des bazars; puis une espèce de ruelle en escaliers à droite, et l'on débouche à gauche sur la petite place où se trouvent les dépendances et la porte du Saint-Sépulcre. — Oui, c'est bien cela, mais ce ne sera peut-être pas aussi facile que vous le croyez.

Quelques minutes plus tard nous étions devant le Saint-Sépulcre, et j'avais rempli vis-à-vis de moi-même mon rôle de cicerone beaucoup mieux que je ne l'espérais. Nous entrâmes dans l'église dont nous fîmes rapidement le tour; elle était déserte, l'heure était indue; un bakchich seul nous en avait ouvert la porte, et nous ne pûmes pas même nous arrêter à en considérer les détails. Ce n'en fut pas moins une vive et solennelle satisfaction pour moi que d'avoir accompli ce pèlerinage, non point que j'y attachasse aucune idée superstitieuse, cela va sans dire, mais il occupait une place dans mes souvenirs, comme le Saint-Sépulcre lui-même occupe une place importante et incontestée dans l'histoire des destinées et du développement de l'Eglise chrétienne.

Je m'étais proposé de retourner le soir même, de bonne heure, vers huit heures, au campement de la caravane; mais j'avais compté sans la fermeture des portes, que j'ignorais, et je ne me fis pas beaucoup presser pour accepter dès le soir même l'hospitalité qui m'était si gracieusement offerte et que l'on m'avait déjà promise à Genève. Ma chambre était prête, ouvrant sur le vestibule en face de celle de l'évêque, mes deux fenêtres donnant sur le château de David et sur les trois tours dont je n'étais séparé que par le petit marché. Deux lits de fer à baldaquins, garnis de moustiquaires, disaient assez les traditions hospitalières de la maison, d'autant plus que d'autres chambres encore, à l'étage supérieur, étaient les unes déjà occupées par des amis, les autres promises et presque retenues. Nous eûmes pendant la soirée l'occasion de parler de la caravane, et entre autres de l'excellent ami Mackenzie, dont la santé toujours chancelante exigeait des soins particuliers. Les Gobat le connaissaient, l'aimaient et l'appréciaient; j'eus le plaisir d'aller dès le lendemain matin l'inviter de leur part à venir partager

ma chambre, et ce cher ami put dès lors, et pendant tout notre séjour, se reposer un peu des fatigues, trop fortes pour lui, qu'il avait éprouvées depuis notre départ de Beyrouth.

Chacun de nous employa sa matinée à peu près comme il l'entendait; quelques-uns se hâtèrent d'aller visiter les monuments; la plupart se rendirent au Saint-Sépulcre; M. Pierotti était occupé au consulat et avec ses drogmans. Pour ma part, je tenais davantage à former quelques bonnes relations, à voir des visages amis, à me sentir chez moi à Jérusalem, et je me rendis chez les Spittler que j'avais entrevus la veille. Ce n'est en apparence qu'un petit magasin, ce qu'on appellerait une bonne boutique dans une. ville de trois à quatre mille habitants. Les Orientaux, auxquels nous avons emprunté le mot de *bazar,* comprennent sous ce nom tout autre chose que nous; une quantité de petites chambrettes, indépendantes les unes des autres, des magasins lilliputiens dans lesquels il ne se trouve jamais qu'une seule spécialité, pour eux voilà le vrai marché; l'idéal, c'est une boutique de deux ou trois mètres dans tous les sens, telle que le marchand, les jambes croisées sur son tapis et fumant sa pipe ou son narguileh, puisse servir les chalands sans se déranger; la juxtaposition d'un certain nombre de ces boutiques, parfois des centaines, séparées par des ruelles couvertes, constitue le bazar. Personne n'a l'idée d'un grand magasin, encore moins d'un magasin de luxe, et si quelqu'un veut réussir, il doit se garder d'innover, ou innover le moins possible. Aussi les Spittler se sont-ils modestement arrangés dans une chambre à entrée voûtée, une espèce d'arcade, et ils en ont garni les murs de tous les objets possibles, quincaillerie, épicerie, ferraille, clous de toutes sortes, chandeliers, cadenas, clés de montres, boutons, fil, rubans, tringles, gravures à bon marché. On y trouve de tout. En avant est la caisse; en arrière la table aux écritures et les livres de comptes. Trois ou quatre jeunes messieurs, Suisses ou Wurtembergeois, l'air affable et intelligent, sont là pour servir. En y regardant de près, on ne tarde pas à reconnaître que, malgré ses dehors modestes, c'est un établissement considérable, qui jouit d'un crédit solide et qui possède une immense clientèle. L'arcade voisine appartient aussi à la maison et en double l'importance. Dans la pièce du fond,

grande et bien éclairée, sont différents dépôts de photographies, comme on en trouve en Italie. Au premier étage est la maison de banque proprement dite, qui fait beaucoup d'affaires.

Le nom de Spittler rappelle l'homme vénérable qui a eu l'idée de cette création. La maison entretient ses employés et leurs familles (MM. Wackernagel, Hermann, Duisberg, etc). Le surplus des bénéfices sert à soutenir différentes missions. Je crois, mais sans pouvoir l'affirmer d'une manière absolue, que c'est, ou que c'était à l'origine, une dépendance de l'œuvre de Krishona, comme l'était naguère encore Khartum en Abyssinie. En tout cas c'est une œuvre missionnaire qui, non-seulement se soutient elle-même, mais qui contribue encore à en soutenir d'autres, et qui honore l'Evangile et la civilisation. Les employés de cette maison comptent parmi les piliers de l'église de Jérusalem, et sont très-attachés à la personne de M. Gobat. Comme ils parlent tous allemand, ils n'assistent guère au service épiscopal que lorsqu'il est fait dans leur langue; à l'ordinaire ils vont à la chapelle arabe, dont le culte, dirigé par le D[r] Sandreski, se célèbre en allemand et rappelle davantage la simplicité de nos églises réformées.

Mais quelque envie que nous en eussions peut-être, nous ne pûmes ce jour-là faire beaucoup de courses dans Jérusalem. Arrivés de la veille, nous devions dès midi nous mettre en route pour Hébron; nous eûmes à peine le temps d'aller voir la *Casa Nuova*, hôtel-couvent, qui héberge les voyageurs, et qui, sans les rançonner, accepte toutefois le prix de son hospitalité; c'est une dépendance du couvent des franciscains; on y est plus à l'aise que dans un couvent, mais moins que dans un hôtel, parce qu'on n'a pas la ressource de se plaindre, si quelque chose laisse à désirer sous le rapport du service ou de la propreté. Cet établissement, qui reste une grande ressource pour les voyageurs pauvres et pour les pèlerins, est situé à l'angle nord-ouest de la ville et à deux minutes de la maison Spittler, dans la même rue. Nous allâmes voir aussi le révérendissime père Custode, de la Terre Sainte, un grand et beau vieillard, supérieur du couvent du Saint-Sauveur, qui nous reçut de la manière la plus affable et nous fit ses offres de service de la façon la plus obligeante, comme au reste presque

tous les franciscains que nous avons rencontrés en Orient. On dirait que leur dispersion au milieu des enfants de l'Islam les rapproche de tout ce qui est chrétien, et que la distance où ils sont de Rome affaiblisse l'influence intolérante et malsaine de ce foyer d'obscurantisme.

Encore une visite au Saint-Sépulcre, un premier coup d'œil sur la Voie douloureuse, et nous rejoignons nos bêtes qui nous attendent à la porte de Jaffa.

CHAPITRE X.

BETHLÉHEM ET LES VASQUES DE SALOMON.

Aceldama. — Rama. — Le tombeau de Rachel. — Le Château de l'éclair. — Les réservoirs de Salomon. — La source close. — Il pleut. — Il neige. — Un départ mélancolique. — La caverne d'Etham. — Les jardins d'Ortas. — Le couvent de Bethléhem. — Le brasero. — Les pèlerins français. — L'église de la Nativité et ses sources souterraines. — La grotte du lait.

Nous voici donc sur la route de Bethléhem, la *maison du pain*, le grenier d'abondance de la Terre Sainte, le lieu de naissance du Sauveur. Nous suivons le chemin que suivirent les mages quand du palais d'Hérode, comprenant qu'ils s'étaient trompés, ils se remirent en marche pour chercher l'enfant de la promesse, le Désiré des nations. Nous régardons au ciel; involontairement nous y chercherions l'étoile mystérieuse qui servit de guide aux pieux pèlerins.

En sortant de la porte de Jaffa, on prend à gauche. On peut indifféremment descendre dans la vallée de Guihon et passer entre le mont de Sion et la Piscine de Salomon, ou, pour éviter une forte descente, couper la vallée par le haut et passer entre la Piscine de Salomon et l'Hospice Montefiore; les deux routes se rejoignent à quelques minutes de là, presque à l'entrée de la vallée des Réphaïms (2 Sam. 5, 18). On laisse à gauche un monticule, sur lequel la tradition place la villa de Caïphe; c'est là, dit-on, que les Juifs ourdirent le complot qui devait leur livrer Jésus, et dès le quinzième siècle ces ruines reçurent le nom de Mont du Mauvais Conseil. Non loin se trouve le champ du Potier qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Hakk-el-Dama (Acel-

dama); on montre aussi l'arbre desséché auquel Judas se pendit, et il ne manque pas d'imbéciles pour en emporter des fragments; quand l'arbre sera entièrement dépouillé de son écorce et de ses rameaux, on en retrouvera un autre dans les environs, et probablement plus rapproché de Jérusalem, ce qui facilitera le pèlerinage.

Un joli plateau doucement incliné vers l'ouest, bien cultivé, très-fertile, sur lequel on trouve la tour de St-Siméon et le puits des Trois-Rois, conduit en quarante minutes au couvent grec d'Elie, Mâr-Elias, situé à gauche de la route; à droite un arbre, et sous cet arbre un fragment de rocher sur lequel on voit l'empreinte grossière du corps du prophète qui s'y coucha lorsqu'il fuyait la colère de Jésabel, 1 Rois 19, 4.

Quelques pas plus loin on aperçoit distinctement, à droite, Rama, assise à mi-côte d'un des contreforts des montagnes de Juda, et à gauche Bethléhem qui couronne noblement une colline garnie de la plus riche végétation.

J'oubliais de dire que de Jérusalem à Bethléhem la route est une vraie route, passable et même carossable, d'un tracé intelligent qui évite les fortes pentes, et relativement bien entretenue.

Au bout d'une demi heure nous arrivons au tombeau de Rachel « sur le chemin d'Ephrat » Quoique de construction moderne, il ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'authenticité; depuis les jours de Moïse la tradition s'est conservée sans varier, Gen. 35, 16. 20. 1 Sam. 10, 2. L'antiquité et le moyen âge, les juifs, les chrétiens, les musulmans ont gardé pieusement la mémoire de la jeune bergère de la Mésopotamie, venant mourir aux portes de Bethléhem, en donnant le jour au dernier des patriarches. Sa dépouille est encore là, sous ce monument carré surmonté d'un dôme, et quelques palmiers qui s'élèvent dans le voisinage aident à rendre vivants les temps anciens. Assis sur le gazon nous repassons l'histoire de cette bien-aimée de Jacob, et si nous nous rappelons les douleurs mortelles de la naissance de Benjamin, Rama que nous voyons d'ici nous rappelle cette autre douleur plus amère d'une femme qui refuse toute consolation, parceque ses enfants ne sont plus (Jér. 31, 15).

Laissant à gauche la ville de David, nous suivons quelque temps encore la route d'Hébron, puis nous nous engageons dans la montagne au milieu de roches basaltiques arrondies, dont la forme ne facilite pas la marche de nos chevaux. Absence presque complète de toute végétation ; au milieu des basaltes cela se comprend. Seulement un peu de gazon bien ras sur les premiers mamelons que nous traversons. On nous fait mettre pied à terre près d'une espèce de khan, ou de fortin, que les arabes appellent le Château de l'Eclair, Kala't el-Borak. C'est un grand bâtiment carré, avec une cour intérieure sur laquelle ouvrent de nombreuses écuries. Il est occupé, je crois, par un poste militaire de quatre ou cinq hommes qui y demeurent avec leurs familles. Nos tentes que nous n'avions pas encore aperçues, sont dressées derrière le château ; il paraît que c'est ici que nous passerons la nuit ; nous avions cru que nous coucherions à Hébron.

Mais quelle sombre et insignifiante vallée ! Des montagnes sans arbres la ferment au sud, et quand nous nous tournons vers le nord, nous ne voyons que le même monotone gazon, à droite, à gauche, en bas. Le khan seul attire nos regards indifférents, lorsque tout-à-coup, en nous avançant vers la droite, nous découvrons trois bassins. Au premier moment ils ne nous disent rien ; mais bientôt frappés de leur grandeur, qui prend d'instants en instants des proportions plus gigantesques, nous nous écrions : Les réservoirs de Salomon !

Ce sont en effet les célèbres « réservoirs d'eau » dont parle le grand roi, et qu'il avait fait construire lui-même pour arroser ses jardins, Eccl. 2, 4-6. Nous sommes en présence du « jardin clos, de la source close et de la fontaine cachetée, » qu'il a célébrés dans son Cantique 4, 12, et nous nous estimons heureux d'y faire une de nos stations.

Nous commencerons par le commencement, par la source. On ne se doute guère en voyant dans la montagne, à quatre ou cinq minutes du khan, une portelette assez mal conditionnée, de bois blanc, avec serrure, que l'on a là un des plus riches et des plus purs souvenirs du règne de Salomon. Le magnifique monarque s'était fait construire dans le bas de la vallée, à Etham, aujourd'hui Artas (ou Ortas), un splendide palais d'été,

avec parc et jardins. Il lui fallait de l'eau ; la montagne lui en procura ; il réunit en une seule source les différents affluents souterrains qui dominaient la vallée ; il les concentra dans une chambre creusée dans le roc, dont il se réserva la clé ; puis par des aqueducs, ou par des souterrains, il les amena dans la vallée et dans ses parcs. Pour régler l'écoulement des eaux, il creusa sur leur parcours des réservoirs, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, de manière à assurer le service des eaux même dans le cas où, par suite de la sécheresse, les sources viendraient à tarir momentanément. Il fit plus ; il fit prolonger l'aqueduc d'Ortas à Bethléem, puis à Jérusalem, pour fournir d'eau la ville sainte, et le temple. On peut suivre encore, bien qu'il soit dans un état de délabrement qui le rend inutile, le parcours de cet aqueduc qui longe le pied nord de la montagne du Mauvais Conseil, contourne l'étang inférieur qu'il alimente, et aboutit au pied des murs de la mosquée d'Omar.

C'était pour l'époque une entreprise gigantesque. Nous pouvons en étudier sur place le point de départ extrêmement bien conservé.

La source dans laquelle nous pénétrons par un escalier de quatre mètres, est rassemblée dans une chambre qui a quinze pas de longueur sur huit de largeur ; une espèce de trottoir dallé l'entoure et nous permet de circuler. Chacun a sa bougie à la main. L'eau est d'une pureté merveilleuse et d'une transparence qui ferait illusion sans le mouvement dont elle est agitée. Une seconde chambre, plus petite, ouvre sur la première. Les eaux arrivent de quatre côtés et par quatre conduits différents. Recueillies dans un même bassin central, elles s'écoulent d'abord par un seul conduit souterrain qui accapare et monopolise ainsi les ressources précieuses des fontaines intérieures. On s'irrite presque à la pensée qu'un homme ait pu disposer de sa toute puissance pour faire servir à ses plaisirs ce qui devait faire la richesse de toute une vallée et fertiliser les campagnes sur une étendue de plusieurs lieues. Rien ne transpirait au dehors, de cette abondance merveilleuse, et les eaux recueillies sur la montagne ne devaient servir qu'aux jardins de Salomon, pour aller ensuite, trois lieues plus loin, remplir encore les réservoirs cachés du temple du grand roi.

Mais ne soyons pas trop sévères, et surtout ne jugeons pas sans avoir les éléments nécessaires. N'oublions pas que le grand roi était en même temps le plus sage des rois. Si les hommes de son temps étaient en quelque mesure les mêmes que ceux d'aujourd'hui, il n'y avait que sagesse à mettre ces trésors de fraîcheur et d'irrigation à l'abri de leur incurie. L'aqueduc a été reconstruit et réparé il y a une dizaine d'années (en partie par les soins du docteur Pierotti), et moins de deux ans après il cessait de fontionner; les fellahs et les bergers l'ont démoli par place, les uns pour arroser une prairie, un jardinet, les autres pour désaltérer quelques moutons, et l'administration n'a rien dit, par la bonne raison... qu'elle n'existe pas. L'égoïsme, greffé sur la bêtise et l'apathie, rend nulles toutes les améliorations, et ce n'est pas dans l'Océanie seulement que les sauvages coupent l'arbre pour en avoir le fruit.

Mais il y a en faveur de Salomon d'autres circonstances à faire valoir. Non-seulement les ressources qu'il monopolisait pour son compte auraient été sans lui dispersées et gaspillées, mais encore il trouvait dans son monopole même le seul moyen de les rendre utiles et profitables à tous, et d'empêcher que rien ne se perdît. Presque sur tout le parcours de son aqueduc il avait établi des étapes de déversement, des réservoirs, qui, mis en communication avec l'aqueduc principal, recevaient le trop-plein de ses eaux et le mettaient ainsi à la portée et à la disposition des riverains, pâtres ou cultivateurs. C'est ainsi qu'il y avait, déjà dans le voisinage de la source, trois bassins principaux; un à Etham, un autre près de Bethléhem; un autre dans la vallée de Guihon, la piscine de Salomon; un autre dans les souterrains du temple; peut-être même, quoique la chose ne soit pas parfaitement établie, le réservoir de Siloé et la fontaine de la Vierge étaient-ils alimentés par les mêmes eaux; en tout cas Pierotti a découvert sous la mosquée d'Omar deux conduits souterrains qui justifieraient cette hypothèse et qui ne s'expliquent pas autrement.

De tous ces bassins les plus remarquables et les mieux conservés, sont les célèbres vasques, ou bassins qui portent encore le nom de Salomon; l'on ne saurait à qui les attribuer d'autre qu'à ce grand prince, et leur cachet hébraïque ne laisse aucun

doute aux archéologues sur leur origine. Il faut même qu'ils aient joué dans la vie du roi un assez grand rôle pour qu'il les mentionne expressément au nombre des grandes choses qu'il a faites. Le réservoir supérieur a 116 mètres de longueur, 70 de largeur, et 7^{m}60 de profondeur; le second se compte par les chiffres suivants : 129^{m}, 70^{m} et 12^{m}; le troisième, qui est un peu plus bas, a 177^{m}, sur 83^{m} de large à une extrémité, 45 à l'autre, et 15^{m} de profondeur. Mais ces chiffres ne disent rien à l'imagination; on s'en fera peut-être une meilleure idée en se rappelant que la tour de la cathédrale de Strasbourg a 145^{m} de hauteur, et que la plus haute des Pyramides, celle de Chéops, compte 150^{m}. Nous y avons fait, M. Hébert et moi, d'interminables promenades, cueillant des cyclamens ou des fucus, descendant dans les bassins dont une partie était à sec, prenant des mesures ou des croquis, et voyant à chaque course grandir en quelque sorte l'immensité de ces constructions. Il nous semble qu'elles n'ont pas la réputation qu'elles devraient avoir, et je ne saurais mieux résumer mon impression qu'en les appelant des pyramides à rebours, des pyramides en creux. Combien de temps, combien d'hommes a-t-il fallu pour tailler ces bassins et pour en cimenter par place les étonnantes parois? Que sont devenus les débris arrachés à ces carrières?

Evidemment Salomon s'est promené plus d'une fois dans la vallée; plus d'une fois peut-être il a visité avec la reine de Sébah la fontaine close et les voûtes des deux chambres souterraines; il a surveillé les travaux des réservoirs, et depuis trois mille ans ces bassins ont raconté à cent générations les merveilles de ce règne unique dans l'histoire par la sagesse du monarque et par la prospérité paisible du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Et cependant, chose étrange, c'est à peine si la Bible mentionne en passant des ouvrages aussi considérables; les historiens de l'antiquité n'en parlent pas, et Josèphe lui-même, sans les ignorer, ne paraît pas leur avoir accordé l'importance qu'ils méritent.

Nous n'eûmes donc ce soir-là que bien peu de textes à méditer sous nos tentes, et la nuit venue, le temps ayant fraîchi, la course du lendemain menaçant d'être longue (des Réservoirs à

Hébron, et retour à Bethléhem), nous ne tardâmes pas à gagner nos lits et à nous endormir.

— Dites donc, il pleut.

Telles furent les aimables paroles avec lesquelles mon compagnon me réveilla, vers les quatre heures du matin.

En effet, malgré un vent terrible qui faisait mine de vouloir déraciner nos tentes, on entendait un crépitement singulier sur nos murailles de toile et sur notre toit; quelques gouttes qui suintaient par intervalles, assez drues pous nous décider à nous habiller, ne pouvaient nous laisser aucun doute sur le mélancolique phénomène, dont le moindre inconvénient était d'interrompre notre voyage. Mais lorsque, pour nous rendre compte de l'état de l'athmosphère, nous nous hazardâmes, vers les cinq heures, à jeter un coup d'œil au dehors, nous ne pûmes retenir un cri de surprise, qui, certes, n'était pas un cri d'admiration. Nous étions en plein dans une tourmente de neige.

De la neige, dans ce pays qui n'en voit presque jamais! Et de la neige dans la nuit du 6 au 7 avril, quand il n'y en avait pas eu de tout l'hiver, ni depuis bien des hivers! C'était plus qu'il n'en fallait pour nous pénétrer d'une sainte consternation. Habib nous dit, pour nous consoler, que cela ne s'était pas vu depuis longtemps. Nos chevaux, qui campaient autour de nous, avaient disparu; les moukres les avaient mis à l'abri dans les écuries du khân. Tout le monde était debout, et chacun s'adonnait à l'espérance que cela ne durerait pas; que cela ne pouvait pas durer. Déjeûnons toujours; pendant ce temps la tourmente s'apaisera. Ainsi soit-il!

Un petit rayon de soleil fut salué avec transports, mais il disparut aussitôt.

Nous retournâmes, quelques-uns, visiter les vasques pour la quatrième fois; nous y descendîmes jusqu'à fleur d'eau; nous remontâmes, nous en refîmes le tour, espérant toujours qu'en nous montrant rassurés, nous conjurerions la catastrophe. La neige avait cessé de tomber; c'était quelque chose. A neuf heures nous tenions conseil. Irons-nous de l'avant? Reculerons-nous? Attendrons-nous sur place? Personne ne prit le parti du *statu quo*. Les progressistes étaient les plus nombreux; il n'y

avait que deux ou trois rétrogrades, vieux, timides ou fatigués. Mais Habib prit leur parti. Les tentes étaient couvertes de neige, et il ne pouvait pas être question d'en charger les bêtes; il était probable aussi que la neige n'avait pas dit son dernier mot, et toute notre literie serait mouillée. Ce que nous avions de mieux à faire était de partir pour Bethléhem.

Adieu donc Hébron, la vieille ville des patriarches, la cité de Caleb, ville lévitique, ville de refuge. Il faut renoncer à la voir. Et pourtant je m'étais fait une fête de respirer l'air du bois de Mamré, de grimper les salles et tortueuses ruelles qui s'élèvent à droite et à gauche sur les deux collines, de visiter le cimetière et les fabriques, de visiter surtout les abords de la célèbre mosquée d'Abraham, bâtie sur la grotte même de Macpélah, dans laquelle se trouvent encore aujourd'hui les momies incontestées et incontestables d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Léa. Je m'étais même promis de faire un pèlerinage au célèbre chêne d'Abraham, qui n'était plus qu'un térébinthe aux jours de Josèphe; qui était de nouveau un chêne à l'époque de saint Jérôme, mais qui fut détruit par Constantin, à cause des pratiques idolâtres qu'il encourageait; qui s'était desséché au moment de la mort du Sauveur; qui était redevenu un térébinthe au seizième siècle, et qui se trouve être aujourd'hui un magnifique chêne vert de sept mètres de circonférence à la base. J'espérais pouvoir en cueillir une petite branche, quelques feuilles, dont j'aurais été fort heureux de faire hommage à l'un de mes compatriotes, bien connu.

Mais il neigeait. Pour Habib c'était le *sans dot* d'Harpagon, et beaucoup plus sérieux que nous ne nous l'étions imaginé d'abord. Il s'agissait de se rendre à Bethléhem, et nos chevaux, moins sages que nous, ne voulaient pas entendre raison. Ils ne connaissaient pas cette substance blanche qui tapissait la terre, ni ces flocons légers qui les frappaient à la tête; ils avaient l'air de flairer un danger, le danger de l'inconnu. Sans doute on pouvait vaincre leur résistance, mais on ne pouvait pas dissiper leurs craintes, leurs hésitations, leur méfiance; ils marchaient quand on les tirait par la bride, mais une fois en selle on ne pouvait plus les faire avancer. Ces bonnes petites bêtes, au pas

si sûr, n'osaient s'aventurer sur l'étrange tapis qui leur cachait le sol, et comme déjà la descente de la vallée était assez difficile sans qu'on la compliquât de glissades, de faux pas et de mauvaise volonté, nous décidâmes à la presqu'unanimité que nous laisserions les chevaux en arrière et que nous ferions la route à pied. Deux insulaires persistèrent seuls à garder leurs montures, mais au bout d'un quart d'heure ils étaient sur la neige, assis ou couchés, poussant des lamentations qui ne touchaient que faiblement le gros de la caravane, car nous avions une avance suffisante pour que la sonorité de leurs plaintes en fût notablement affaiblie.

Nous longions le célèbre aqueduc et nous pouvions constater en quel fâcheux état il se trouvait. Presque partout à fleur de terre, il avait été mutilé par les riverains qui venaient lui demander un peu d'eau, parfaitement insoucieux d'ailleurs de ce qui pouvait en résulter en aval. La neige continuait de tomber, et bientôt à un détour de la vallée, elle se rua sur nous avec une telle impétuosité qu'il n'y eut plus moyen de tenir ouverts les grands parasols qui avaient si peu l'habitude du gros temps. Quelques masures étaient à notre portée; nous y entrâmes pour laisser passer le tourbillon. Peut-on appeler cela des masures? c'était de la maçonnerie, et encore sans ciment; un toit percé à jour, une porte qui ne fermait pas; un feu au milieu de la pièce, une natte de paille sur laquelle se tenaient accroupies de pauvres et misérables figures, maigres, bazanées, halées, deux ou trois types arabes, et une vieille négresse (comment se trouvait-elle là?). Notre première idée avait bien été de nous mettre auprès du feu; mais comment? pas un siège. Accroupis? sur cette natte dont chaque centimètre carré nous était justement suspect! Il n'y fallait pas songer. Et quand nous l'aurions pu, la fumée seule, qui n'avait pas d'issue, nous en aurait empêché. Une ressource nous restait: la porte. C'est là que nous nous installâmes pendant quelques minutes, interrogeant le ciel qui continuait à nous répondre à coups de flocons. Presque en face de nous, dans la montagne, à quarante pas, une grotte naturelle ceinte d'une palissade servait d'abri à deux pauvres chameaux dont nous ne pouvions voir que la tête et la bosse; ils regardaient d'un air stupide qui n'excluait pas

une certaine mélancolie, le phénomène étrange qui blanchissait la campagne. Sans doute à ce momsnt ils regrettaient l'Arabie et ses sables; ils se disaient l'un à l'autre dans ce langage dont nous n'avons plus la clé: Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce qu'un pays pareil, et quelle n'est pas notre infortune que nous soyons exilés sous un ciel et dans un climat si rigoureux!

Sur le revers opposé de la vallée on nous montre quelques ruines. Au dire des savants ce serait l'ancienne Etham, une des résidences d'été de Roboam, et l'une de ses forteresses, 2 Chron. 11, 6. Près de là se trouveraient également le rocher d'Hétham et la caverne où Samson, fuyant les Philistins, se serait réfugié, Jug. 15, 8. Une des cimes qui dominent la vallée serait alors la dent de Léhi; mais c'est une pure conjecture.

Il continue de neiger. Evidemment personne ne songe à passer la nuit dans la cabane où nous ne pouvons pas même trouver à nous asseoir; nous n'avons ni vivres, ni tentes. Le mieux est de continuer notre route, puisque d'ailleurs nous sommes déjà tout trempés. Bethléhem n'est plus qu'à une petite lieue de distance, et après avoir distribué quelques bakchichs à nos pauvres hôtes, nous rassemblons nos énergies et nous partons, non sans quelques plaintes et quelques lamentations.

Nous traversons rapidement, sans nous y arrêter, presque sans nous en apercevoir, le petit village d'Urtas, Ortas (*Hortos!*) ou Artas, qui a donné son nom au wadi. Là nous sommes au milieu des célèbres jardins de Salomon. Chaleur concentrée, sources nombreuses, abondance d'eau, fraîche verdure, remarquables potagers; on nous dit que tout cela s'y trouve; pour l'eau, nous n'en doutons pas; quant au reste nous devons nous en rapporter au témoignage de ceux qui ont été plus favorisés que nous. Plusieurs de ces jardins sont cultivés par les habitants du village, mais le plus grand nombre appartiennent à un israélite converti à la foi protestante, M. Meshullam, qui est devenu le chef d'une petite colonie et qui honore l'Evangile par sa charité.

Bientôt nous sortons de la vallée; nous voici au milieu des champs; la route est bordée d'oliviers. Partout où s'étend le regard, un tapis de neige couvre la terre; les montagnes de

Juda sont blanches, les plaines de Bethléhem sont blanches; nous marchons dans un demi-pied de neige; nous devons à chaque instant secouer nos parapluies qui pèsent trop à nos doigts paralysés par le froid, et nous arrivons enfin au pied de la colline. Encore cinq minutes et nous sommes à Bethléhem; nous débouchons sur la grande place; nous tournons à l'Est, et enfin, après quelques minutes encore, nous heurtons à la porte du couvent.

Deux heures de marche par la neige, ce n'est sans doute pas une grosse affaire, mais on n'en est pas moins heureux de se retrouver à l'abri, tranquille, dans une maison dont l'hospitalité cordiale fait bien vite oublier les petites mésaventures de la route. Nous fûmes reçus avec la plus aimable politesse par les bons frères qui s'empressèrent de nous caser de leur mieux. Il y avait déjà dans la maison quelques pèlerins anglais; une escouade de pèlerins français étaient attendus dans la journée, avec garantie du gouvernement, et par conséquent avec tous les priviléges accordés à la fille aînée de l'Eglise. Nous étions les derniers venus, et à ce titre on nous donna ce qui restait de disponible en fait de chambres, des chambres voûtées dans la cour d'arrière. Ameublement primitif, simple, mais suffisant. Notre chambre donnait sur la Vallée des pasteurs, et nous pouvions, à travers quelques oliviers et quelques figuiers, distinguer le champ de Booz.

Inutile de dire que nous fûmes bientôt installés; nous n'avions pour ainsi dire point de bagage; pas de quoi nous changer; nos sacs devaient arriver dans le courant de l'après-midi. Dès que nous le pûmes, nous nous rendîmes au salon, où l'on nous avait annoncé du feu; il nous semblait déjà voir flamber le bois dans la cheminée. Mais hélas! nous ne trouvâmes qu'un immense *brasero,* qui nous fit penser aussitôt à celui dans lequel Jéhojakim jeta le livre des paroles de Jérémie pour les empêcher d'avoir leur accomplissement, Jér. 36, 23. Ce brasier, d'environ un mètre de diamètre, et de 80 c. de haut, était un meuble de cuivre passablement ornementé, qui donnait à la salle une chaleur suffisante, et autour duquel la société pouvait se grouper en plus ou moins grand nombre, suivant que la politesse et le savoir-vivre agrandissaient le cercle. Tout autour

du salon, des divans; et suspendus à la muraille (qui avait une tapisserie !) quelques tableaux relatifs à l'histoire des Franciscains. De temps à autre un des pères entrait, pour nous adresser une parole aimable, pour nous engager à la patience en attendant le dîner, ou pour nous offrir quelques rafraichissements.

Un messager vint annoncer que les pèlerins français, retenus à Jérusalem par la neige, n'arriveraient que le lendemain. C'était presque, semblait-il, une bonne nouvelle, car l'espèce de tension que nous avions remarquée chez les pères disparut aussitôt, et nous les revîmes sous un jour, sinon plus cordial, du moins plus naturel. Mais cette accalmie ne fut pas de longue durée, car deux heures après, et comme on s'y attendait le moins, les portes s'ouvrirent avec fracas et l'on entendit retentir sur les dalles du cloître des éperons sonores, d'énergiques talons de bottes, et tout le cliquetis bruyant d'une prise de possession. C'étaient les pieux pèlerins qui, voyant que le temps paraissait se remettre au beau, s'étaient subitement décidés à reprendre leur voyage. J'en redirai quelques mots plus loin; pour le moment je constate seulement que nous éprouvâmes une étrange déception. Nous nous étions figuré de saints hommes, très-religieux, humbles, modestes, préoccupés du but de leur voyage, et nous leur aurions pardonné, je crois, de poser un peu pour des chrétiens; au lieu de cela ils nous parurent poser trop pour des Français; l'idée que ce fussent des pèlerins de Terre-Sainte ne nous serait pas venue, si nous n'avions pas été prévenus. Ils entrèrent dans le salon crânement, le chapeau sur la tête, sans saluer personne, et se mirent à commander : — Où est le dîner? Pas encore prêt! Où est la cuisine? Montrez-nous la cuisine? A quelle heure dînera-t-on? Vous n'avez donc pensé à rien! — Mais pardon, Messieurs, vous nous aviez fait prévenir que nous n'eussions pas à vous attendre aujourd'hui. — C'est égal, il faut vous dépêcher. — Le frère Liévin, qui leur servait de guide, leur expliqua très-poliment, quoique avec une nuance un peu catégorique, que la maison était un couvent, et non un hôtel ou un restaurant, et qu'il ne fallait pas s'attendre à y trouver du veau à la minute. L'église finit par l'emporter, grâce à la force d'inertie qui est la ressource des faibles, et

le dîner ne fut servi qu'à quatre heures, malgré tout ce bruit, et peut-être à cause de ce bruit.

Pendant ce temps nous nous promenions dans l'immense corridor du couvent, échangeant nos réflexions sur l'utilité des pèlerinages en général, et fort peu désireux de nous trouver sous le sabot de ces messieurs. Le frère Liévin vint nous y rejoindre et nous prit familièrement par le bras; il paraissait vibré, et quoiqu'il sût qui nous étions, il ne craignit pas de se dégonfler en notre présence.

Mais procédons par ordre maintenant. La neige et les pèlerins nous ont un peu fait oublier notre voyage, et c'est en rentrant dans ma cellule, assis à ma fenêtre sur une chaise de bois, que ma pensée se reporte enfin sur Bethléhem.

Bethléhem! la ville du Sauveur, petite pour être entre les milliers de Juda, et cependant la patrie, le lieu de naissance de Celui qui est le Dominateur en Israël!

Bethléhem n'avait pas attendu les jours du christianisme pour être déjà grande et glorieuse, car elle était le berceau de la monarchie juive, de la dynastie légitime. C'est dans ces champs que Ruth la Moabite, l'aïeule de David, allait glaner des épis pour nourrir la vieille Nahomi, sa belle-mère; elles ne se doutaient ni l'une ni l'autre de l'avenir qui attendait leur race.

La nature est en pleine harmonie avec ces souvenirs champêtres; on ne saurait placer nulle part ailleurs, mieux que dans cette gracieuse vallée, la charmante idylle de la Moabite, ni la jeunesse de David, ni le chœur des anges annonçant aux bergers la bonne nouvelle. Mais il n'y a rien de fade, rien de langoureux dans cette douceur; c'est plutôt quelque chose de ferme, de mâle et d'énergique. On peut se représenter David défendant son troupeau contre l'ours et contre le lion; le vieux Samuel venant inaugurer une nouvelle monarchie, une véritable révolution, par le sacre du plus jeune fils d'Isaï, qui remplacera Saül; et les trois vaillants hommes de guerre, qui s'en vont, à travers le camp des Philistins, puiser de l'eau dans leur casque pour l'apporter à David (2 Sam. 23, 16); David, en vrai roi-chevalier, refuse l'eau qui a failli coûter la vie à ses compagnons d'armes, et la répand sur le sol. Il ne faut pas oublier

que Benjamin était une tribu turbulente et passionnée, un vrai « loup qui déchire, » (Gen. 49, 27) la tribu de Saül, de Mardochée, de Paul; et que les Bethléhémites en particulier s'étaient fait remarquer plus d'une fois par les violences qu'ils avaient commises et dont ils avaient accepté la responsabilité.

Bethléhem est aujourd'hui une ville d'environ 5,000 habitants, dont environ la moitié sont catholiques, et le tiers grecs; il y a une centaine de musulmans, à peu près autant de chrétiens évangéliques, relevant de l'évêché de Jérusalem; une école et un orphelinat protestant. Cultivateurs ou vignerons pour la plupart, les habitants s'enrichissent surtout par la fabrication d'objets destinés au culte catholique, chapelets, croix de nacre, coupes en pierre noire de la Mer Morte, presse-papiers en calcaire tendre représentant des sujets religieux, etc. Ils vendent ces objets très-cher et poussent jusqu'à l'indiscrétion leur insistance auprès des voyageurs.

La ville est située sur une hauteur, et descend de terrasses en terrasses dans les trois vallées qui l'entourent. Les murailles qui soutiennent les vignes et les oliviers lui donnent de loin l'apparence d'une place forte; les maisons à l'orientale ajoutent à l'illusion. Mais il n'y a de vraiment fortifié que le couvent et ses dépendances. Quand on arrive de Jérusalem on le reconnaît de loin, sur la gauche, à l'extrémité orientale de la ville. Pour que les révérends pères aient choisi ce genre d'architecture, il faut, comme pour ceux de Damas, qu'ils y aient été amenés par la nécessité.

C'est qu'en effet les Musulmans ne sont pas toujours commodes, et que plus d'une fois ils ont fomenté contre les chrétiens des troubles et des émeutes qui ont obligé ceux-ci à se barricader.

L'ensemble de ces bâtiments se compose de l'église de la Nativité qui est leur centre naturel; des couvents latin, grec et arménien, qui l'enferment de trois côtés, et qui ont tous leurs jardins, entourés de hautes murailles; enfin des grottes souterraines, au nombre de cinq ou six.

C'est par une grande place mal dallée, couverte de débris, et n'ayant de maisons que du côté sud, que l'on arrive à l'église.

On y entre par une porte basse et étroite, bonne précaution contre les tentatives musulmanes.

L'église en elle-même, qui date de l'impératrice Hélène et de Constantin, n'a jamais subi de changement considérable, malgré les vicissitudes de son histoire; elle est sous ce rapport peut-être le plus vieux monument de l'art chrétien. Elle a cinq nefs, formées par quatre rangées de colonnes monolithes d'ordre corinthien, espèce de marbre rougeâtre veiné de blanc. La nef centrale a 26^{m} 30 de largeur, et compte onze travées. Grâce au fanatisme grec, un mur construit en 1842 coupe la vue et sépare la nef du chœur, de sorte que toute cette partie antérieure de l'église (les cinq nefs) est enlevée au culte et ne sert plus que de vestibule; c'est un lieu de rassemblement, où chacun est libre de pénétrer, pour fumer, pour vendre, pour crier sa marchandise. Il y a là un vrai scandale, tant au point de vue religieux, qu'au point de vue artistique, et l'on voudrait voir disparaître bientôt cette hideuse muraille qui détruit toute l'harmonie de l'architecture; mais il est vrai que ce n'est pas l'harmonie qui caractérise les rapports des moines grecs et des moines latins, pas plus ici qu'à Nazareth.

La charpente de l'édifice est en bois de cèdre. On peut distinguer encore à la partie supérieure de la nef centrale des fragments de mosaïques sur fond d'or, et des peintures byzantines représentant des sujets tirés de l'histoire sainte ou de l'histoire de l'Eglise.

Il nous a été donné d'assister à un *Kyrié Eléïson* célébré par l'évêque grec. Nous sommes arrivés un peu tard, et l'église était pleine; l'église, c'est-à-dire le chœur. En tout cas il y avait plus de 500 personnes, presque toutes debout. L'évêque nous distingua dans la foule, et tout en chantant, revêtu de ses ornements pontificaux, il fit un signe de tête amical à M. Pierotti, et l'invita du geste à venir s'asseoir auprès de lui sur une des stalles vacantes. Nous fûmes deux à profiter de son offre bienveillante, et confortablement assis sur ces beaux fauteuils de bois ciselé, nous pûmes jouir à notre aise du coup d'œil et nous reposer un peu de nos fatigues. Mais toute gloire se paie; et le service se prolongeant au-delà de ce que nous aurions pu prévoir, sans que nous pussions nous y associer de cœur,

puisque nous n'entendions pas la langue, un moment vint où nous comprîmes la douleur du grand roi se plaignant

..... De sa grandeur qui l'attache au rivage.

L'évêque nous conduisit ensuite dans sa maison, attenante à l'église; il nous en fit visiter les cours et les jardins, et nous offrit des chibouques et des confitures d'écorce d'orange dans sa chambre haute, charmant et coquet petit salon d'où l'on a la vue la plus ravissante sur la Vallée des pasteurs, le Mont des Francs qui semble n'être qu'à deux pas, la Mer Morte sur une étendue de quelques lieues, et les montagnes de Moab.

Mais pourquoi les Grecs chantent-ils toujours du nez, quand dans la conversation ordinaire leur voix est aussi pure, aussi naturelle que possible? S'imagineraient-ils peut-être que ce nasillement soit plus solennel, ou plus harmonieux? Est-ce un genre de pédale ecclésiastique?

Le chœur de l'église appartient exclusivement aux grecs, mais les latins y ont un droit de passage, renouvelé en 1852, pour se rendre à la Grotte de la Nativité, placée immédiatement sous le chœur. On y arrive de l'église Sainte-Catherine (qui appartient aux franciscains) par deux escaliers différents, et une visite dans ces catacombes est en quelque sorte le pèlerinage obligé des voyageurs. On leur fait voir successivement, et par une enfilade irrégulière de corridors souterrains plus ou moins ornementés et éclairés, taillés dans le roc : la Grotte de la Nativité, l'Oratoire de la Crèche, l'autel des Mages, la chapelle Saint-Joseph, la grotte où sont enterrés les saints petits innocents massacrés par l'ordre d'Hérode (on parle de 20,000; c'est beaucoup pour un village qui n'avait que 7 à 800 habitants. Quelques pères plus modestes réduisent à 1,500 le nombre des jeunes victimes; c'est encore trop. Mettons de 15 à 20). Puis viennent la chapelle de saint Eusèbe de Crémone, l'oratoire de saint Jérôme, son tombeau, et enfin à l'est un autel bâti sur les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie, ces deux nobles romaines, la mère et la fille qui, nées, dit-on, du sang des Gracques et des Scipions, se convertirent à l'Evangile, vendirent leurs biens, les répandirent en aumônes,

et n'eurent plus d'autre ambition que de servir Jésus-Christ dans la solitude et dans la lecture des livres saints, avec le savant illustre dont elles obtinrent de partager la retraite. De nombreuses lampes d'argent, des revêtements de marbre presque partout, plusieurs tableaux plus ou moins bien réussis et conservés, sont les principaux ornements de ces souterrains. Dans la Grotte de la Nativité on remarque en outre sur le sol une plaque de marbre blanc qui entoure une étoile d'argent à quatorze rayons, autour de laquelle on lit ces paroles :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Cette inscription rétablie en 1867 est considérée comme une preuve de l'authenticité de l'emplacement, et comme elle est en latin, les pères franciscains y voient la « preuve évidente » de l'antériorité de leurs droits.

A quelques minutes du couvent l'on visite encore la Grotte du lait, taillée dans un épaulement de la colline; une de ces mille stupides légendes qui, par leur fadeur même, ont trouvé créance chez les latins, chez les grecs et jusque chez les Turcs. C'est une grotte calcaire dont la poussière, prise dans un verre d'eau, jouit de la propriété de donner du lait aux nourrices. On attribue cette vertu au fait que la sainte Vierge, cachée dans cette grotte et allaitant son fils, laissa tomber par terre quelques gouttes de son lait. Que ces superstitions sont loin de l'Evangile, et combien nous risquerions d'oublier les faits bibliques, si la bonne nature n'était pas là pour rendre vivants les souvenirs que les hommes dénaturent en voulant les embellir et en les exagérant!

Un mot encore à propos de la grotte de la Nativité. Est-elle authentique ou non? C'est un problème que personne ne peut espérer de résoudre d'une manière absolue. D'abord Jésus-Christ est-il né dans une caverne? Cela n'est dit nulle part. Il est né dans l'étable d'une hôtellerie, c'est-à-dire d'un caravansérail; il est possible que cette étable fût au-dessous du sol, mais cela non plus n'est pas prouvé. Affirmations d'une part, incertitudes de l'autre, voilà donc les seuls éléments de la discussion, et ce n'est qu'à dater du 4e siècle qu'on rencontre une tradition cons-

tante et sûre. Quand on sait comment se forgent aujourd'hui même les souvenirs historiques, les mots et les lieux, on n'est guère disposé à une confiance aveugle dans l'authenticité d'assertions plus ou moins intéressées sur le théâtre de certains événements anciens. Il est peu probable que Marie, et Joseph, et les mages, aient noté bien exactement l'étable en question; trente ans après on avait de tout autres préoccupations; puis vint la guerre, la conquête, la dévastation, la dispersion; les témoins disparaissent, et ce n'est plus qu'au milieu du second siècle que tout d'un coup Justin martyr nous parle de la caverne de la naissance; Origène confirme son dire et le donne comme généralement accrédité de son temps. Tout cela n'est pas fort. On peut cependant accepter sans trop d'invraisemblance que l'étable de l'hôtellerie ait été une grotte, et que cette grotte se soit trouvée à peu près à l'endroit que l'on montre aujourd'hui; mais cela n'a guère d'importance, la grotte étant réellement transformée, cachée, dissimulée sous les ornements de toute nature dont elle est surchargée, marbres, tableaux, dorures, lampes et tapis. Quant à l'emplacement exact de la naissance, on peut en baiser le jaspe, mais il serait ridicule d'en affirmer ou d'en nier la valeur historique.

Heureusement la neige commence à fondre; le soleil brille; nos moukres, nos chevaux, nos bagages viennent d'arriver enfin. Après avoir visité les richesses du couvent, entr'autres une précieuse collection de coquillages, nous allons faire un tour dans les environs, le champ de Booz, le champ des Bergers, aussi avec une grotte et une chapelle. Puis nous nous répandons dans la ville, dont les ruelles pétries de boue et de neige fondante ne sont guères favorables à notre promenade; nous voyons travailler la nacre et la pierre de la mer Morte, les gens nous accueillent d'une manière affable, mais il faut absolument acheter quelques souvenirs et les payer très-cher. La population est belle, les femmes grandes et vêtues avec goût; le long voile de coton qui leur cache le visage en ne laissant voir que les yeux, ne reste pas rigoureusement baissé; les juives et les chrétiennes, qui sont nombreuses, ne le portent que pour sortir et l'écartent quand on leur parle. Leur vêtement principal est une large tunique de coton bleu, avec un plastron de soie rouge

frangé de jaune. Elles portent volontiers sur elles une partie de leur fortune, représentée par des anneaux d'or ou d'argent, boucles d'oreilles, monnaies de toute nature, bagues et bracelets.

Avant de quitter Bethléhem j'allai voir le frère Meyer, et le bel établissement qu'il dirige sous la protection de M. Gobat. Une trentaine d'enfants, orphelins et orphelines pour la plupart, étaient réunis dans la salle d'école, et quand je leur demandai où était né notre Seigneur, au lieu de me répondre : A Bethléhem, ils me dirent tous : Ici ; mais avec un accent qui me remua d'autant plus que c'est le seul endroit au monde où les enfants puissent répondre de la même manière à la même question.

Je passai quelques heureux moments dans cette jolie maison, située à l'extrémité occidentale de la ville et tout-à-fait construite à l'européenne. Le jardin, la cour, la sonnette même, me transportaient à cinq cents lieues de l'Orient ; les chambres, la salle à manger, la salle d'école, le cabinet de travail du directeur, sa bibliothèque, des instruments de musique, pouvaient faire illusion, et pendant que je jetais un coup d'œil sur ses livres allemands, sur ses journaux religieux, sur ses collections de nouveaux testaments ou de cantiques, nous entretenant ensemble en allemand, j'aurais pu oublier où j'étais, si le vin qui nous fut servi n'avait pas été du vin de Bethléhem, et si ce qui l'accompagnait ne nous avait pas mis en mémoire les pains et les « dix fromages de lait » qu'Isaï chargea David de porter au capitaine de ses frères (1 Sam. 17, 17. 18).

Après un dernier coup d'œil sur la ville et sur ses environs, nous partîmes le lendemain à une heure raisonnable pour retourner à Jérusalem. Nous avions passé au couvent près de trois jours, et nous nous séparâmes des révérends pères comme de vieux amis avec lesquels nous n'avions eu que d'excellents rapports. Le retour fut facile et sans incidents, et à midi je descendais de cheval à la porte de l'hôtel. De là chez M. Gobat je ne fis qu'un saut, j'espérais y trouver des lettres de la maison.

Qu'on me permette de reproduire ici le fragment d'une lettre que j'écrivais quelques jours plus tard au *Journal de Genève ;* il

complète le récit précédent et raconte notre course et nos déceptions à Béthanie :

Jérusalem, 21 avril 1870.

. . . .

Nous venons d'avoir quelques forts mauvais jours ; excellents d'ailleurs pour le pays, car le manque d'eau menaçait d'atteindre les proportions d'une véritable calamité nationale. La pluie, la grêle et la neige qui nous ont surpris dans les environs de Bethléhem et qui nous ont empêchés d'aller voir Hébron, sa vieille mosquée, son vieux térébinthe et ses fabriques de verroterie, ont rempli les citernes de la contrée, et l'on compte approximativement que l'on a maintenant de l'eau pour huit ou dix mois, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée des pluies de la dernière saison.

Mais l'on ne s'occupe en ce moment que des pèlerins et des pèlerinages. L'Italie a eu ses six délégués officiels. La France en a eu dix, et nous les avons rencontrés plus d'une fois, parlant haut et ferme, le chapeau sur la tête, comme il convient aux représentants d'une grande nation, qui daignent visiter d'humbles franciscains ; quelques-uns, sans doute en souvenir des croisés, ont de grandes moustaches, le poignard au côté, et quelque chose dans l'expression qui doit faire peur aux enfants de l'Islam ; ils mangent *gras* pour ne pas perdre leurs forces, et ils s'entretiennent en santé autant qu'ils le peuvent ; la santé est un bien précieux. C'est à une société parisienne que les couvents latins sont redevables de cette visite annuelle, qui doit bien les réjouir, si j'en juge par l'expression du visage des révérends pères, et par quelques confidences qu'ils nous faisaient : « Vous êtes protestants, nous disait l'un deux, mais au moins vous êtes des anges en comparaison. » En effet, la Société de Paris n'a pas toujours la main heureuse, et les délégués qu'elle choisit parmi les membres des associations religieuses de France ne sont pas toujours les meilleurs représentants de la patrie et de l'Eglise. J'ajoute volontiers que sur les dix, il y avait quelques hommes qui faisaient une honorable exception, et qui, entr'autres, s'abstenaient de fumer et de cracher dans le salon de réception, surtout quand il y avait des dames.

Les pèlerins russes sont arrivés par centaines, et le chiffre de mille a été dépassé; nous les avons rencontrés une première fois à Sichem, souvent à Jérusalem, puis sous les tentes à Jéricho; c'était un véritable camp, les tentes entourant la plaine, et les bêtes de somme, chameaux, etc., couchant dans l'enceinte; le soir, avec tous les feux allumés, c'était un tableau pittoresque; nous nous y sommes promenés quelques instants, à cheval, mais pas longtemps, dans la crainte des insectes traditionnels de cette caravane. Les pèlerins russes sont une fortune pour le pays et pour les couvents grecs; chacun d'eux laisse en moyenne 500 fr. à Jérusalem en dons, chapelets, bougies, vivres, etc. De même que les pèlerins français, la plupart d'entr'eux font ce pèlerinage par commission, les uns pour des particuliers, les autres pour le compte d'églises ou de villages russes; il y a des vieillards, des femmes, des enfants; les uns voyagent à pied, les autres à cheval, quelques-uns en cacolets (deux sur un chameau), fort peu en palanquin; presque tous paraissent prendre au sérieux leur rôle de pèlerins. Le moment le plus dramatique de la saison est celui de leur arrivée sur les bords du Jourdain, le lendemain de Pâques; ils entendent une messe vers minuit, puis ils descendent dans les eaux du fleuve, sans distinction de sexe, et ils reçoivent un baptême collectif à la lumière des flambeaux; je n'ai pas assisté à cette cérémonie; on la dit fort originale, et malgré l'absence de tout costume elle doit avoir quelque chose d'imposant. Un de ces pauvres pèlerins s'est noyé pendant la cérémonie; chaque année il arrive plusieurs accidents de ce genre, l'endroit où l'on se baigne n'offrant pas un espace suffisant pour le grand nombre des baigneurs, et les derniers venus poussant les premiers au-delà des limites de la prudence.

Il y a à Jérusalem environ une vingtaine de couvents, dont deux ou trois arméniens, trois ou quatre latins et plus de quinze grecs. Ces derniers sont les plus riches, mais les latins sont certainement les plus hospitaliers, et, je n'hésite pas à le dire, ceux chez qui l'idée religieuse est le plus développée et qui réalisent le mieux comme art et comme beauté l'idéal du culte public.

Pendant la semaine sainte, les étrangers, sans même parler

des pèlerins, abondent à Jérusalem; cependant il ne faut pas exagérer cette abondance, et je ne crois pas que les visiteurs chrétiens de toute dénomination dépassent le chiffre de 3,000. Pour éviter les conflits que le fanatisme musulman n'a que trop souvent provoqués, les autorités turques compétentes ont établi pendant la Semaine des chrétiens un pélerinage musulman qui entraîne les plus zélés sur une montagne située à cinq lieues de là, à Nebi-Mousa, où ils célèbrent de leur côté, presque en face du mont Nébo où mourut Moïse, le souvenir de ce grand législateur. Je sais bien que toutes les années ne se ressemblent pas, mais pour cette année et quant à ce que j'ai vu, je dois dire que toutes les autorités civiles et militaires de la Porte ont maintenu le plus grand ordre soit dans les rues, soit dans l'enceinte même du Saint-Sépulcre, et qu'il n'y a pas eu un seul fait d'intolérance à citer.

Au matin du dimanche des Rameaux, comme je revenais de visiter les deux jardins de Gethsémané, celui des latins et celui des grecs, je vis tout le chemin qui conduit de la vallée à Jérusalem garni d'une foule immense de gens de tout âge dont la plupart tenaient à la main des branches de palmiers plus ou moins artistement travaillées. Ceux qui tenaient ces branches étaient en grande partie des latins et des protestants. Les grecs assistaient là en curieux, attendant que leur dimanche fût venu (on sait que la Pâque des grecs et celle des latins ne coïncident que très-rarement). Il y avait encore beaucoup de musulmans, simples spectateurs, qui paraissaient prendre à la fête chrétienne un intérêt affectueux, et dont les brillantes toilettes de toutes couleurs ajoutaient à l'effet pittoresque de la solennité.

Le lundi, visite à Béthanie; peu de noms dans l'Evangile réveillent d'aussi doux souvenirs; on pense au pharisien Simon, à Lazare, à Marthe et Marie, à cette famille à laquelle le Sauveur aimait tant à demander l'hospitalité, et au sein de laquelle il venait chaque soir pendant la semaine sainte se reposer des fatigues du jour. Mais peu de villages aussi dans toute la Palestine causent au visiteur une plus grande déception. Tout est musulman; pas une famille, pas une maison chrétienne; pas même une famille jnive. On nous montre la maison de Simon; elle a peut-être deux siècles de date; de petits enfants nous cou-

rent après demandant l'aumône, d'autres nous offrent des *antiques*, comprenant sous ce nom des médailles, de vieilles pièces de monnaie, des coquillages ou des pétrifications; un homme enfin, un vieillard nous offre de nous montrer la grotte de Lazare. La vue seule de la maison nous inspire des doutes, mais nous n'en descendons pas moins, qui de son âne, qui de son cheval, pour faire comme fait tout le monde, et nous pénétrons dans la maison par un couloir en pente au bout duquel on allume les chandelles. Un premier escalier d'une vingtaine de marches nous conduit dans une espèce de cave, où notre cicerone nous informe que Lazare s'est assis une première fois.

Ce n'est donc pas encore la grotte, comme nous l'avions supposé. Un second escalier plus étroit, de cinq ou six marches, nous conduit plus bas encore, puis nous devons nous baisser et marcher à quatre pattes à travers un trou d'un mètre et demi de longueur pour pénétrer enfin dans la véritable grotte. Elle ne ressemble en rien aux nombreux tombeaux des juifs; rien dans la maçonnerie ne permet de croire à son antiquité, et elle est si étroite dans tous les sens, que pour avoir servi de sépulcre à Lazare, il faut que celui-ci ait été de très-petite taille. On se demande aussi comment de la rue la voix du Sauveur a pu arriver jusqu'à lui, et comment Lazare entouré de bandelettes a pu sortir de là pour gagner l'étage supérieur où il s'est reposé. Tout peut s'expliquer sans doute, et l'on ne manque pas de nous dire qu'autrefois la grotte s'ouvrait à l'est sur une chapelle souterraine aujourd'hui convertie en mosquée; c'est à cause du fanatisme musulman qu'il a fallu créer l'entrée nouvelle avec l'escalier qui y descend. En tout cas, le musulman qui nous en fait les honneurs n'a pas l'air d'un fanatique, et la seule chose dont il se préoccupe c'est de recevoir le plus gros bakchich du plus grand nombre d'étrangers possible. Nous nous hâtons de sortir de là, et c'est avec plaisir qu'après avoir payé notre hôte nous retrouvons la nature, l'air, les oliviers, les mûriers et les figuiers. Au moins voilà des choses qui ne trompent pas et qui nous présentent des souvenirs plus purs et plus authentiques que ceux que nous offrent les spéculateurs de toutes les églises.

Au retour, nous cherchons Bethphagé, ce modeste village où notre Seigneur est monté sur le poulain d'une ânesse pour

faire à Jérusalem son entrée triomphale; il n'en reste plus aucune trace; on nous montre une masure à droite, quelques débris de murs à gauche; on suppose que c'est là qu'a dû être Bethphagé, mais on n'en sait rien. En revanche, nous voyons une foule de figuiers qui bordent la route, et quoique ce ne soit pas la saison des figues, nous trouvons sur tous ces petites figues hâtives qui ne sont guère mangeables, mais qui prouvent tout au moins la vitalité de l'arbre. Si nous étions venus quelques années plus tôt, on nous aurait même montré le figuier stérile maudit par Jésus-Christ, mais il paraît qu'un mal-appris s'en est emparé pour en faire tout simplement du bois de chauffage, de même qu'un autre a fait disparaître également naguère l'arbre aux branches duquel Judas Iscariot se pendit.

Nous rentrons dans Jérusalem par la porte de Saint-Etienne; à gauche nous avons la mosquée d'Omar et le réservoir de Béthesda; à droite, d'abord le beau couvent de l'*Ecce homo*, puis l'Hôtel de Malte et de la Méditerranée, puis l'hospice autrichien, puis la maison de Lazare et du mauvais riche, et enfin la Voie douloureuse. Chaque maison a ses souvenirs ou ses légendes, que M. Pierotti nous raconte en détail; on y retrouve même, passablement enterrée sous une voûte, l'échoppe du Juif errant. A droite est le consulat de France, plus haut à gauche le consulat de Prusse, puis la maison du pasteur allemand, l'hospice prussien, bel hôtel fondé par les Chevaliers de Saint-Jean de Prusse, où les voyageurs sont reçus à raison de cinq francs par jour, et où les voyageurs pauvres sont même reçus gratuitement pendant quinze jours, sur leur simple déclaration qu'ils ne peuvent pas payer. Plus haut encore, toujours dans la Voie douloureuse, un champ de verdure couvert de ruines, dont le Sultan a fait hommage au prince royal de Prusse lors de son récent voyage, et sur lequel ne tarderont pas à s'élever un temple, un hôpital et des écoles, comme la Prusse sait les faire quand elle s'en mêle.

CHAPITRE XI.

VUE GÉNÉRALE DE JÉRUSALEM.

Plan générale. — La ville à ses différentes époques. — La Jérusalem actuelle.— Les portes de la ville. — La citadelle et ses trois tours. — L'église du Christ. — Les principales rues et ruelles. — Le quartier chrétien. — Le quartier juif. — Le quartier musulman. — Le Tyropéon.

Je voudrais maintenant, sans entrer dans de long détails qui ne se comprennent jamais bien qu'avec une carte, essayer de donner une idée générale du plan de Jérusalem. En le faisant je n'oublie pas qu'une description, même exacte, a toujours comme un passeport, l'inconvénient de pouvoir se rapporter à plusieurs exemplaires analogues, et les discussions qui roulent depuis 18 siècles sur un mot de l'historien Josèphe, que nous retrouverons plus loin, ne sont guères encourageantes pour l'écrivain quand il empiète sur le terrain de la topographie. Je n'oublie pas davantage qu'une bonne carte vaut mieux à elle seule que toutes les explications, et je souhaite à mon lecteur, s'il attache quelque prix à une étude sérieuse de la ville sainte, de se procurer, soit le plan en relief de M. Schick, soit l'admirable plan de Jérusalem de M. Pierotti, qui est aujourd'hui, par sa clarté non moins que par son exactitude, la véritable autorité en cette matière (1).

Cela dit, rappelons-nous encore que pour Jérusalem, comme

(1) Topographie ancienne et moderne de Jérusalem, par le Dr Ermete Pierotti, 180 p. 8° avec plan. — Plan de Jérusalem ancienne et moderne, par le même. Dédié à S. M. l'Empereur de toutes les Russie. (Colorié en teintes diverses, correspondant aux diverses époques).

pour toute autre ville, un plan ne peut servir que pour une époque, et que la topographie de cette célèbre capitale a considérablement varié depuis son origine jusqu'à nos jours. Sous les Jébusiens, la ville n'occupait que l'extrémité sud de la montagne de Sion. David fit construire sur la même montagne une forteresse, et il « bâtit tout autour depuis Millo jusqu'au dedans », avec les tailleurs de pierres envoyés par Hiram (2 Sam. 5, 9. 11. 1 Chr. 11, 8. 14, 1). Il acheta en outre, en vue de la construction du temple, l'Aire d'Arauna sur le mont Morija, (2 Sam. 24, 24). Salomon agrandit la ville, bâtit la maison de l'Eternel, et son palais, et Millo et la muraille de Jérusalem; il combla le creux de la ville de David (une partie de la vallée des Tyropéens) et joignit probablement par un pont le mont de Sion au mont Morija (1 Rois 9, 15. 13, 27. 2 Chr. 8, 6). Roboam ajouta des fortifications à la ville (2 Chr. 12, 13). Ezéchias fit élever de nouvelles murailles, qu'il éleva jusqu'aux tours; fit faire une autre muraille par dehors; répara Millo, construisit de nombreux magasins, boucha le haut canal des eaux de Guihon, fit faire un aqueduc et creusa un réservoir à l'ouest de la Cité de David (2 Chr. 32, 5. 23. 30. 2 Rois 20, 20). Nouvel agrandissement de la ville sous Manassé, qui prolonge la muraille du temple et qui fortifie Hophel comme un éperon entre la vallée de Josaphat et le Tyropéon (2 Chr. 33, 14,) Hozias avait déjà bâti des tours, et Jotham fortifié la muraille de Hophel (2 Chr. 26, 9. 23. 27, 3). Puis arrivent successivement la ruine de Jérusalem, sous Nébucadnetsar; sa reconstruction par Zorobabel et Néhémie; son agrandissement sous Hérode, sa destruction par les Romains; enfin les innombrables crises de toute nature qu'elle a subies avant et depuis les croisades jusqu'à nos jours.

Ce n'est pas l'enceinte extérieure seulement, c'est encore à l'intérieur la configuration du terrain qui a subi de profondes modifications; les collines ont été abaissées, les dépressions ont disparu, la vallée même qui séparait Sion de Morija a été à moitié comblée, en sorte que, pour une partie du moins de son parcours, il n'est plus possible de le déterminer avec certitude. La ville de David n'est donc plus celle de Néhémie, ni celle d'Hérode celle d'aujourd'hui. Le mont de Sion qui était dans

l'origine la véritable Cité de David, et qui suivant une tradition fort plausible, renferme encore le tombeau de ce monarque, n'est compris qu'en partie dans l'enceinte de la Jérusalem actuelle; plusieurs monuments, des places publiques, le pont qui réunissait au palais le temple de Salomon, la plupart des portes mentionnées dans Néhémie, tout cela a été balayé par le temps, par les amis et par les ennemis, par les Romains, les Sarrasins et les Chrétiens. Il est important, quand on veut étudier le plan de Jérusalem, de bien préciser l'époque dont on parle, et quant à nous, dans les lignes qui vont suivre, nous nous en tiendrons à la ville telle qu'elle existe aujourd'hui, sauf indication contraire. Le maître l'avait dit à ses disciples: De ces magnifiques monuments il ne restera plus pierre sur pierre, et la prédiction s'est accomplie; les grosses assises de la muraille du temple sont peut-être la seule chose qui par sa masse ait échappé à la destruction.

Jérusalem forme une espèce de losange irrégulier, dont les quatre côtés sont orientés à peu près vers les quatre points cardinaux; le côté nord est cependant tourné davantage vers le nord-ouest, et le côté occidental rejoint le côté nord en faisant une sorte de saillie à l'ouest. La muraille actuelle date de 1534; elle ne renferme qu'une partie de l'ancienne Sion, bien que le sultan Soliman eût donné l'ordre, dans un intérêt stratégique, de renfermer toute cette montagne dans la ville. L'architecte, par haine des chrétiens, éluda les ordres qu'il avait reçus et paya de sa tête sa désobéissance. Le mont Hophel et une partie de l'ancienne cité d'Hérode sont également en dehors de l'enceinte actuelle.

Les cinq portes de la ville sont celles de Jaffa à l'ouest, de Damas au nord, de St-Etienne à l'est, du Fumier et de Sion au sud. Six autres portes, aujourd'hui murées, mais quelques-unes encore remarquables par leur architecture sarrasine sont: la porte d'Hérode, ouvrant à ce qu'assure la tradition, sur les jardins de ce roi; la porte Dorée, deux arcades à plein cintre, dont les moulures, les archi-voûtes et le feuillage trahissent le cinquième siècle; tout à côté, une petite porte rectangulaire dont l'architrave est colossale et qui date d'Hérode, ouverte sans doute en vue de la garnison; la petite porte de Josaphat,

au sud, œuvre des Croisés. à destination militaire; la triple porte, trois arcades plein-cintre, qui date probablement de Saladin; enfin la porte de Hulda, fort ancienne, dont l'origine remonte peut-êtré à Salomon; une fenêtre grillée, ménagée au-dessus de l'arcade, permet de voir dans l'intérieur d'une salle voûtée placée sous la mosquée d'El-Aksa.

Toutes les portes se ferment au coucher du soleil; celle de Jaffa seule se ferme un peu plus tard; elle a d'ailleurs le privilége, quand elle est fermée, de pouvoir se rouvrir moyennant un bakchich et avec une permission écrite de l'autorité. En outre, le vendredi (qui est le Dimanche des musulmans) toutes les portes sont inexorablement fermées de midi à une heure, pour laisser aux soldats de garde le temps de remplir leurs devoirs religieux.

La porte de Jaffa, appelée aussi porte de Bethléhem, ou Bâb-el-Khalil, porte de l'ami de Dieu, parcequ'elle conduit à Hébron, est le centre du grand mouvement des voyageurs. Elle remonte, au moins comme position, à l'antiquité hébraïque, et l'on est fondé à croire que c'est celle qui est désignée sous le nom de Porte des poissons, 2 Chr. 33, 14. Le contexte l'indique, et les poissons, venant de Jaffa, ne pouvaient arriver que par cette route.

La porte de Damas est davantage la porte d'honneur pour les autorités musulmanes; l'architecture en est remarquable; une belle et grande ogive, supportée par deux colonnes à chapiteaux frustes; une sorte de fronton avec des rosaces et des inscriptions arabes ou cuffiques; de petits créneaux arabesques pour le couronnement de la porte; enfin deux tours à droite et à gauche, donnent à ce monument un caractère et une élégance qui permettent d'en assigner l'origine à la meilleure époque de l'architecture arabe. Presque immédiatement en sortant par cette porte on a sur sa gauche les cavernes royales et l'entrée d'un souterrain ou d'un conduit qui traverse la ville du nord au sud. En face l'on a devant soi l'étrange grotte de Jérémie, plus curieuse qu'authentique.

La muraille orientale n'a qu'une seule porte ouverte, celle de St-Etienne, ainsi nommée à cause de la tradition qui fait mourir près de là le premier martyr de l'Eglise chrétienne. En

réalité ce n'est qu'une légende et la porte de Damas aurait autant de titres à revendiquer cet honneur, si c'en était un. Les arabes l'appellent Bâb-Sitti-Miriam, porte de Notre-Dame-Marie, parcequ'elle conduit au prétendu tombeau de la Vierge. Quatre lions en relief, d'assez mauvais goût, mais cependant appréciés des connaisseurs, en décorent l'entrée et rappellent un songe du calife Omar qui vit une nuit son drapeau défendu par quatre lions contre les juifs, les chrétiens, les païens et certaines tribus nomades.

Par cette porte on longe la grande muraille et l'on visite les tombeaux musulmans; on descend dans la vallée de Josaphat; on va à Gethsémané, à Siloam, au mont des Oliviers, à Béthanie, et au couvent de St-Saba.

La porte du Fumier, des ordures, ou des Maugrabins, n'a absolument rien de remarquable. Elle est située au sud, au-dessus du réservoir de Siloé, à peu près au centre de l'ancienne vallée des Tyropéens, presque comblée aujourd'hui. C'est par cette porte que l'on transportait les immondices hors de la ville, quand par hazard une circonstance quelconque donnait l'idée de la balayer; ces fumiers de toute nature étaient jetés hors de la muraille et ont formé peu à peu le talus qui a rempli la vallée. Aujourd'hui ce n'est peut-être plus sa destination exclusive, mais elle n'en continue pas moins de mériter son nom, grâce aux égoûts qui font sentir leur bouche béante, et aux quartiers voisins dont les habitations se montrent sous leurs faces les moins propres. L'espèce d'enceinte carrée sur laquelle débouche à l'intérieur de la ville la porte Sterquilinaire, est pleine d'orties et de cactus: on y trouve aussi d'autres fleurs qui y poussent sans culture et quelques palmiers; mais cette végétation désordonnée, au milieu de laquelle circule un mauvais petit chemin, ne contribue pas plus à lui donner l'apparence d'un jardin que celle d'un bosquet. Le passage actuel date d'Adrien; mais la muraille n'a été construite que sous Soliman. Lorsque la procession chrétienne des Rameaux dut renoncer à passer par la porte Dorée, elle se décida à choisir, on ignore pourquoi, la porte du Fumier.

Enfin la porte de Sion, également au sud, n'offre non plus rien de saillant comme architecture. Elle ouvre sur le quartier

chrétien et débouche au-dehors sur une petite mosquée qui marque suivant la tradition, le tombeau du prophète David; de là son nom de Bâb-el-Nebi Daoud. C'est par cette porte seulement que les chrétiens et les juifs sont autorisés à transporter leurs morts dans leurs cimetières; les musulmans peuvent passer par où ils veulent. Si nous rentrons en ville par cette porte, une rue droite et relativement bien entretenue, celle d'el-Arman, ou des Arméniens, nous conduit à l'Eglise de Christ et au château de David; nous avons à droite l'église et le couvent des Arméniens, à gauche leurs magnifiques jardins.

La citadelle qui montre ses trois ou quatre grandes vieilles tours carrées au côté sud de la porte de Jaffa, et que l'on connaît communément sous le nom de Château de David, est le monument le plus caractéristique de l'ancienne Jérusalem, celui qui rappelle le plus les temps passés et qui frappe le plus l'imagination; c'est le premier que l'on voit en arrivant de Jaffa; il domine la vallée de Guihon et sert de tête aux murailles de la ville. Les différentes pièces, fort irrégulièrement bâties, dont se compose la citadelle, sont entourées d'un fossé peu profond, et d'un petit mur à l'intérieur de la ville; ce mur est naturellement beaucoup plus élevé du côté extérieur. Malgré leur notoriété historique, et bien que Josèphe déjà mentionne avec beaucoup de détails plusieurs tours construites par Hérode, il règne un certain vague sur l'identité des tours de Phasaël frère d'Hérode, de Hippicus, son ami intime, qui mourut en combattant; et de Mariamne, sa femme bien-aimée, qu'il fit exécuter. Selon les uns, c'est l'ensemble de ces constructions qui porteraient le nom historique de Château de David; c'est là, sur ce point faible de sa capitale, que le roi d'Israel aurait fait élever la citadelle qui porte son nom, et les constructions postérieures seraient l'œuvre d'Hérode. Selon les autres, la tour contigüe à la porte de Jaffa serait seule le vrai Château de David; la seconde serait la tour Phasaël, la troisième celle de Mariamne (ou l'inverse, d'après Liévin); la tour Hippicus se confondrait avec la première. Ces tours furent épargnées par Titus lors de la prise de Jérusalem, soit qu'il voulût s'en servir pour y mettre une garnison, soit qu'il voulût les conserver comme un spécimen des fortifications juives, pour montrer à la

postérité la puissance de la ville qu'il avait conquise. En tous cas elles furent détruites plus tard, puis reconstruites, probablement à l'époque des croisades. La base est évidemment juive jusqu'à deux mètres au-dessus du sol, et même jusqu'à douze mètres pour la tour d'Hippicus; le reste appartient au moyen âge, qui a employé sans ordre et sans méthode les débris qui jonchaient le sol. On voit entr'autres des pierres travaillées à grand bossage, et d'autres qui ont été posées sens dessus dessous, avec « les traces des emboîtures qui primitivement servaient à les unir dans l'intérieur du mur » (Pierotti).

L'intérieur des trois tours est massif jusqu'à la hauteur de quatre mètres. On peut les visiter avec une permission spéciale, et comme point de vue elles ne sont pas à dédaigner; le regard embrasse toute la contrée et presque toute la ville. Deux petits canons sont sur la plateforme et ne servent que pour les cérémonies. Sur la plus haute tour flotte le drapeau rouge avec le croissant.

La Tour de David, ou d'Hippicus, a pris depuis le seizième siècle le nom de Tour des Pisans, en l'honneur sans doute des architectes qui l'ont réparée, mais il n'y a aucun doute sur sa haute antiquité.

En face du Château de David, dont elle n'est séparée que par la petite place dont j'ai parlé, s'élève, à côté de la maison de M. Gobat, l'église anglicane, ou église du Christ, que l'on dit bâtie sur l'emplacement même du palais d'Hérode 1er. C'est un édifice construit dans le style gothique, mais sans flèche ni tour; l'intérieur en forme de croix est extrêmement bien travaillé. Le presbytère tient presque à l'Eglise; la maison épiscopale est un peu plus au nord, sur la place même, et près de l'hopital prussien.

Une autre tour, également célèbre dans l'histoire de Jérusalem, et dont il est déjà question Néhém. 2, 8 (la forteresse qui touche à la maison de Dieu), était la tour Birah, que les Grecs appelèrent Baris. Elle joua surtout un rôle important sous les princes maccabées qui la rebâtirent et l'agrandirent, puis sous Hérode qui la fortifia considérablement et qui l'appela Antonia, du nom de Marc-Antoine son protecteur. Elle était attenante au temple, et servit tour à tour à le surveiller, à le menacer et à le protéger.

C'était toute une ville par le nombre d'appartements qu'elle renfermait, cours, portiques, bains, places de campement, etc. Josèphe ajoute que par sa magnificenee elle ressemblait à un palais. Sa muraille intérieure était garnie de quatre tours, dont trois avaient cinquante coudées de hauteur, et la quatrième, celle du sud-est, qui dominait le temple, soixante et dix. Il est probable que le prétoire, le palais du gouverneur et la caserne de la garnison étaient compris dans l'enceinte de la tour Antonia ou dans ses dépendances, dont la position ancienne est par conséquent facile à déterminer; elle était à l'angle nord-ouest du Morija, et occupait ainsi une partie de l'enceinte nord du Haram ech-Chérif et la partie sud des terrains sur lesquels s'élève aujourd'hui la caserne turque. Elle était séparée de Bézétha, au nord, par un fossé profond, dont la piscine de Béthesda faisait peut-être partie. Lors de la prise de Jérusalem, cette forteresse prise et reprise fut entièrement rasée, et il n'en reste plus rien aujourd'hui, si ce n'est un débris de bastion que la tradition croit lui avoir appartenu. M. Pierotti pense avoir retrouvé le passage souterrain, ordinairement appelé cour de Straton, dans lequel périt Antigone. Il était difficile de ne rien dire de la tour Antonia, mais elle appartient tout entière au passé, et c'est du présent que nous avons à nous occuper.

Celui qui veut s'orienter dans Jérusalem fera bien de se familiariser avec trois rues principales, qu'on ne peut pas appeler des artères, parce qu'elles ne sont pas fort larges et aussi parqu'elles ne traversent la ville ni en ligne droite, ni d'une extrémité à l'autre; mais elles sont un peu plus grandes et un peu plus droites que les autres, et surtout elles offrent sur leur parcours presque tous les points et monuments dignes d'être visités.

L'une, partant de la porte de Jaffa, va de l'ouest à l'est et se termine pour ainsi dire au pied de la muraille intérieure de la grande mosquée, près du tribunal, au nord de la Place des pleurs. C'est pour les turcs la rue du Harem, pour les arabes la rue du Grand Bazar; pour les chrétiens la rue de David dans sa première moitié, la rue du Temple dans sa seconde.

Une autre partant de la porte de Damas, passe à l'est, de l'ancien terrain des chevaliers de St-Jean, aujourd'hui propriété

prussienne, destinée à des établissements religieux et charitables, et aboutit à cent pas environ de la porte de Sion.

La troisième, c'est la Voie douloureuse ; elle commence près de la porte St-Etienne, laisse à gauche la piscine de Béthesda, à droite l'église de St-Anne et le couvent autrichien, à gauche encore la maison du pacha; là elle fait un coude d'une soixantoine de pas vers le sud, et continue à l'ouest jusqu'au couvent du St-Sépulcre, montrant sur son chemin les différentes, stations de la croix, et jusqu'à la voûte sombre qui vit naître la légende du Juif errant.

On peut compter encore une quatrième rue plus considérable que les autres ; elle part de la porte de Damas pour aboutir après plusieurs zigzags à la porte du Fumier ; elle s'appelle rue des Musulmans jusqu'à sa rencontre avec la rue du Haram, et rue des Juifs dans la dernière partie de sa course.

Parmi les nombreuses ruelles qu'il faut mentionner aussi, j'indiquerai la rue des Chrétiens, du Saint-Sépulcre au couvent du Saint-Sauveur ; la rue de la Justice, qui du Haram longe d'une part l'étang d'Ezéchias, de l'autre les petits bazars ; et pour l'originalité de la chose, la rue Fleurie, peut-être la plus écœurante de la ville, de l'Ecce Homo à la porte d'Hérode.

Au reste, en fait de propreté, l'on n'a que l'embarras du choix. Tout est mal pavé, caillouteux, glissant d'immondices ; chacun jette à la rue ce qu'il ne veut pas garder dans sa maison ; les chiens en mangent ce qu'ils peuvent ; le reste, s'il n'est pas entraîné par les pluies, attendra le soleil qui achèvera de le décomposer. On compte aussi un peu sur les pieds des passants pour hâter la pulvérisation de ces débris. Les petits bazars en particulier sont souvent presque inabordables de boue et d'infection. Ailleurs les voûtes, les murs, les maisons menacent ruine. et l'on ne comprend pas que personne songe à rien réparer. On ne réclame même pas auprès de l'autorité contre le dommage des voisins, contre les infiltrations, contre les égoûts percés à jour, parce qu'on a peur que l'autorité ne mette ces dégâts sur le dos du plaignant et ne le charge de les réparer à ses frais. Non-seulement il n'y a pas de belles maisons à Jérusalem, du moins à l'extérieur, mais encore tout ce qui se pré-

sente d'un peu solide est d'une lourdeur navrante et reflète la tristesse des habitants.

Le quartier chrétien, qui se décompose en quartier franc ou latin et quartier arménien, est de beaucoup le plus tolérable de la ville. C'est là que se trouvent les plus riches couvents, ainsi que les divers bâtiments appartenant à la mission protestante, l'église anglicane, l'hospice prussien, la maison Spittler, les Bergheim, Saphira, la chapelle arabe, et l'habitation de M. Gobat, certainement l'une des mieux construites de Jérusalem.

Quant au quartier juif il est à l'autre extrémité de l'échelle; c'est à la fois le plus populeux et celui où les idées de propreté paraissent être le plus étrangères et le plus inconnues. Ruelles infectes, maisons hideuses et délabrées, enfants grouillant dans la boue et le fumier, point d'air, petites fenêtres, presque point d'eau, et une race qui, belle et forte, semble prendre à tâche de revêtir l'aspect le plus misérable. Il y a là des gaillards qui, si on se hasardait à leur faire une observation sur leurs mains non lavées, seraient dans le cas de répondre avec le cynique : Mes mains? ho, ce n'est rien; mais c'est si vous voyiez mes pieds! Que font-ils donc? De quoi vivent-ils? Et les célèbres ablutions de leur culte seraient-elles tombées en désuétude avec le reste? Cependant ils ont encore leurs synagogues; quatre, je crois; fort grandes, et qui seraient belles, si elles étaient un peu regrattées et blanchies, ce dont elles auraient bon besoin. Nous en avons visité deux. C'est avec une douloureuse sympathie qu'on voit ce pauvre peuple, le peuple de Dieu, croupir ainsi dans une sorte d'abjection, plus morale encore que matérielle, et réaliser les lugubres lamentations de Jérémie. On ne peut pas dire qu'ils soient pauvres; quelques-uns font le commerce, plusieurs la banque, beaucoup l'usure, et en cas de besoin les secours de leurs riches corréligionnaires d'Europe ne leur manquent pas. D'où leur vient donc cette physionomie sordide? Du malheur, de la fatalité, de la justice divine. Ils sont « l'opprobre et la risée des nations (Jér. 24, 9); » chacun se croit le droit de les insulter, et ils courbent lâchement la tête..., en attendant sans doute qu'ils la relèvent. La civilisation plus chrétienne de notre époque leur a rendu des droits qu'ils

avaient perdus depuis dix-huit siècles. Ils ont même à Jérusalem un grand rabbin chargé de défendre leurs intérêts auprès de l'autorité, mais ce n'est qu'une apparence, car ils n'osent pas se plaindre. Il n'y a par conséquent aussi rien d'étrange à ce qu'ils prêtent leur argent au 30, au 50, au 60 pour cent, car bien souvent ils sont volés et leurs débiteurs leur échappent, sans qu'ils aient aucun moyen de les poursuivre. Soyons sûrs que dans leur bassesse ils enragent, et qu'ils se promettent tout bas de se venger quand le temps sera venu; et si nous voulons les relever moralement, aimons-les, et faisons-leur aimer l'Evangile qui, en leur laissant le sentiment de leur péché, leur rendra enfin le sentiment de leur dignité et de leur vocation.

Les juifs de Jérusalem, parqués au sud-est, sur le penchant du Mont de Sion, mais libres pourtant d'en sortir et de s'établir ailleurs, se divisent en trois catégories ou nations : les juifs espagnols, ou Sephardim, qui sont là depuis les persécutions de Ferdinand et d'Isabelle, en 1497; ce sont les plus misérables : les Ashkenatzim, ou juifs allemands, qui comptent chaque année de nouvelles recrues; ils relèvent de leurs consuls européens, et se laissent moins molester que les autres : enfin les Caraïtes, les purs, qui rejettent les traditions talmudiques et s'en tiennent au texte des Ecritures; ils sont peu nombreux, une soixantaine peut-être, mais ce sont les plus civilisés et les plus propres. Les Sephardim sont au nombre de 6 à 7,000 environ; les Ashkenatzim, 5 à 6,000, à ce que nous disait le pacha de Jérusalem, et ces derniers tendent à s'accroître d'année en année par l'immigration européenne. S'ils voulaient s'adonner à l'agriculture, leur fortune serait faite, mais ils ont peur du travail, et surtout ils ont peur que le fanatisme musulman ne les dépouille de leurs récoltes et ne détruise leurs plantations.

Les musulmans atteignent le chiffre de 8 à 10,000; les Arabes sont six ou sept fois plus nombreux que les Turcs. Leur quartier comprend toute la partie orientale de la vallée centrale, de la porte de Damas à la porte Saint-Etienne et à la porte du Fumier. Mais la division n'est pas absolument rigoureuse; beaucoup de musulmans sont établis ailleurs, et dans leur quartier les chrétiens comptent de nombreux établissements religieux ou autres,

couvents, chapelles, consulats, etc. La Voie douloureuse, entr'autres, est presque tout entière comprise dans ce qu'on est convenu d'appeler le quartier musulman, et les juifs y possèdent le Lieu des pleurs.

J'aurais maintenant une occasion presque unique d'ennuyer le lecteur, sans lui rien apprendre; mais je suis tenté de la laisser échapper. Il ne s'agit de rien moins que de la fameuse et pour ainsi dire insoluble question de la vallée des Fromagers : du Tyropéon. Cette vallée traversait Jérusalem de part en part, et l'on en reconnaît encore parfaitement la partie inférieure, qui, comprise entre le Mont de Sion et le Morija, mais à moitié comblée, aboutit à la porte du Fumier. Ce point est hors de contestation; mais la vallée remontait-elle tout droit au nord, vers la porte de Damas, ou tournait-elle à gauche, à l'ouest, pour aboutir à la porte de Jaffa? Voilà la question. De sa solution dépendent d'autres problèmes? Où était le Mont Bézétha? où était l'Acra? où était la tour d'Hippicus? où finissait la citadelle Antonia? Personne, à l'heure qu'il est, n'en sait rien. Jusqu'à l'allemand Schultz, consul de Prusse, il a été admis, presque sans contradiction, que la célèbre vallée courait du nord au sud, et l'examen du terrain confirme cette manière de voir, qui est encore aujourd'hui celle de Bonar, de Pierotti, et de la plupart des archéologues.

Mais depuis Robinson il a surgi une nouvelle topographie de Jérusalem, et de bonnes raisons, quoique non décisives, ont été invoquées en sa faveur.

La source de toute la difficulté gît dans une description très-précise, très-exacte, fort détaillée, que l'historien Josèphe nous donne de la basse ville, ou Acra, mais dans laquelle un mot, un seul mot à double sens, désoriente depuis des siècles et désorientera longtemps encore ceux qui s'occuperont du plan de l'ancienne Jérusalem. La ville, dit-il, est bâtie sur deux collines, séparées par le Tyropéon; l'une est le Mont de Sion, l'autre est l'Acra « à deux cornes, » ou « à deux pentes, » ou « en forme de croissant. » En d'autres termes, Jérusalem étant bâtie sur plusieurs hauteurs et affectant l'apparence d'un carré, il s'agit de savoir si le Tyropéon partageait la ville en deux moitiés égales, en allant du nord au sud, ou s'il la partageait

en deux parties inégales, les trois autres collines s'élevant en amphithéâtre autour du Mont de Sion qui n'aurait formé que l'angle sud-ouest du quadrilatère.

Ce qui a peut-être compliqué toute la question, c'est qu'on a vécu longtemps sur l'hypothèse de ces quatre collines : Sion, Acra, Bézétha et Morija, et que l'on a oublié d'une part les nivellements, d'autre part les agrandissements successifs de la ville aux différentes époques. M. Pierotti, a, je crois, fait faire un pas important à la solution en rappelant que l'Acra avait été presque nivelé par Simon Maccabée et que les matériaux avaient servi à combler une partie de la vallée qui séparait Acra de Morija; en rappelant en outre qu'Agrippa-le-Grand, voulant étendre la ville du côté du nord, avait enfermé dans la nouvelle enceinte la colline de Gareb (de l'Occident) dont il n'a pas encore été parlé, et sur laquelle se serait trouvé l'emplacement de Golgotha, Ainsi, disparution de l'une des quatre collines traditionnelles, mais plus tard addition d'une nouvelle colline dans l'enceinte des murailles, tels sont les deux faits dont il importe de tenir compte dans la discussion de ce problème topographique; ce sont des faits, et ils ont l'avantage de tout simplifier, en même temps qu'ils donnent la place nécessaire pour fixer la position de l'Acra à l'ouest de Morija, et celle de Bézétha au nord. La colline d'Acra, qui, longtemps placée au nord de Sion, faisait le grand embarras de Robinson, n'est autre que le Gareb de Josèphe; l'Acra reprend modestement sa place comme assiette de la ville basse, et le Tyropéon poursuit sa marche traditionnelle et régulière du nord au sud.

Ajoutons, d'après Pierotti, que si Robinson a trouvé près de la porte de Jaffa quelques dépressions assez considérables de la colline de Sion, au point qu'une chapelle a été découverte ensevelie sous les décombres à dix mètres au-dessous du niveau du sol actuel, ce fait peut s'expliquer du Gareb aussi bien que de l'Acra, tandis que le rocher mis à nu en plusieurs endroits, notamment près de la porte de Jaffa, dans la rue de David, et sous les fondations de l'hôpital prussien, exclut formellement la supposition qu'une vallée ait pu exister là où l'on cherche à mettre le Tyropéon.

M. Pierotti ajoute une dernière preuve à celles qui précèdent:

c'est l'existence d'un égoût dans lequel, de la porte de Damas jusqu'à la porte du Fumier, viennent se jeter toutes les eaux de la ville, de l'orient aussi bien que de l'occident; cet égoût est à 4, 5 ou 6 mètres au-dessous du sol, et cependant nulle part il n'arrive jusqu'au rocher, ce qui démontre d'une manière assez évidente l'emplacement d'une ancienne vallée aujourd'hui comblée dans une partie de son parcours.

Il est assez à craindre que le lecteur n'ait pas trouvé un grand charme à cette digression, et j'arrive un peu tard pour lui conseiller de tourner les feuilles sans les lire. Aussi bien, j'ai condensé de mon mieux, et si j'ai fait bon usage des matériaux dont je me suis servi, la question aura fait un pas dans le sens de la clarté.

Nous allons maintenant passer à des courses plus intéressantes, et visiter en nous promenant les principaux édifices de Jérusalem. A vrai dire, si l'on excepte les couvents et leurs chapelles, quelques minarets et la caserne, il n'y a réellement que deux choses à voir, au point de vue de l'architecture et de l'archéologie, le Saint-Sépulcre et la Mosquée d'Omar. Nous commencerons par cette dernière.

CHAPITRE XII.

LA MOSQUÉE D'OMAR.

Morija. — L'aire d'Arauna. — Les citernes. — Le premier temple. — La première mosquée. — Le Haram ech-Chérif. — La mosquée du Rocher. — L'El-Aksa. — Légendes musulmanes. — La piscine de Béthesda. — M. Clermont-Ganneau. — Le Cédron. — La vallée de Josaphat, et ses tombeaux. — Le réservoir de Siloé. — Le Mont de Sion. — Les lépreux.

Lorsqu'à la suite du dénombrement d'Israel, opéré par les ordres de David, Dieu eut envoyé la mortalité sur le peuple, et que soixante-dix mille personnes eurent perdu la vie, le prophète Gad donna l'ordre au vieux roi d'élever un autel et d'offrir un holocauste sur l'aire d'Arauna, jébusien. Arauna mit à la disposition de son souverain tout ce qu'il possédait, l'aire, les chariots, l'attelage, les bœufs; « il donna tout cela au roi comme un roi » (2 Sam. 24, 23), mais David lui répondit: Non, je n'offrirai point à l'Eternel, mon Dieu, des holocaustes qui ne me coûtent rien. Il construisit son autel, offrit ses sacrifices, vit ses prières exaucées, et put dire alors: C'est ici la maison de l'Eternel Dieu, c'est ici l'autel pour les holocaustes d'Israël (1 Chr. 22, 1).

D'après le témoignage de Josèphe et d'après toutes les traditions, cette aire d'Arauna (ou Ornan, 2 Chr. 3, 1.) était identique avec la montagne de Morija sur laquelle Abraham avait dû offrir Isaac en sacrifice, n'ayant d'autre consolation dans sa douleur paternelle que cette conviction toute puissante: L'Eternel y pourvoira.

Ce sont là les mentions les plus anciennes et les plus authentiques de l'emplacement sur lequel se sont élevés plus tard le temple de Salomon, le temple d'Hérode, un temple de Jupiter,

et sur lequel s'élève encore aujourd'hui la célèbre mosquée d'Omar, la plus glorieuse de l'Islamisme après celles de La Mecque et de Médine.

Une aire faisait ordinairement partie de toute ferme un peu considérable. On en trouve encore aujourd'hui beaucoup en Orient. C'est un terrain plat, légèrement incliné, destiné au battage et à la conservation des récoltes, presque toujours dans le voisinage des habitations. Quand la nature du sol s'y prête, on y creuse des citernes, les unes pour recevoir l'eau de pluie; les autres, plus connues sous le nom de Silos, pour contenir les grains; ces dernières sont souvent doubles et se composent de deux compartiments placés l'un au-dessous de l'autre, le réservoir inférieur étant plus vaste que celui de dessus, et leurs ouvertures étant obliques au lieu de concorder. Deux citernes de ce genre creusées dans le rocher, existent encore au nord de la mosquée, et une troisième au centre; tout porte à croire qu'elles datent d'Arauna même, et que c'étaient les citernes de son aire. Ce ne sont pas les seules, d'ailleurs, et si l'on se rappelle l'histoire et la destination du temple, on comprendra facilement que le terrain sur lequel il a été construit ait dû être drainé d'aqueducs, de canaux, de citernes et de réservoirs. M. Pierotti en a exploré un grand nombre dans le détail desquels il ne serait ni facile, ni même intéressant de le suivre, si l'on n'a pas sous les yeux les plans des bâtiments actuels (1). Bornons-nous à un résumé rapide des transformations successives qui ont fait de la montagne de Morija la mosquée d'Omar.

C'était dans l'origine une montagne abrupte et peu boisée. Arauna la cultive et s'y établit. David la lui rachète, à cause des souvenirs qui s'y rattachent et naturellement il en respecte les traditions religieuses. Salomon, qui lui succède, consacre ces souvenirs par la construction du temple, mais le sommet de la montagne ne saurait suffire pour un ensemble de bâtiments aussi considérables; il faut aggrandir le plateau supérieur, et l'on n'y parviendra qu'à force de remblais. Des murailles de soutènement sont nécessaires, surtout vers l'Orient,

(1) V. Pierotti, le Mont Morija, depuis Abraham jusqu'à nos jours. 80 p. 8°. Lausanne, 1870.

et comme le dit Josèphe, « les fondations furent faites très-profondes, pour résister aux injures du temps, et pouvoir soutenir la masse immense de terres et les bâtiments que l'on devait y construire. Les pierres dont on se servit pour ce travail étaient très- grandes et fort blanches ». La Bible ajoute que le fondement était de pierres de prix, de grandes pierres de dix coudées et de huit coudées (1 Rois 7, 9. 10). D'habiles ouvriers furent appelés du dehors pour venir en aide aux habiles ouvriers de Jérusalem, et pendant sept années ils travaillèrent de concert à ce gigantesque édifice.

On peut voir dans les ouvrages spéciaux les nombreuses tentatives faites pour reconstruire d'après les données bibliques l'œuvre du fastueux monarque d'Israel; ces données sont incomplètes et les termes employés ne présentent pas toujours une entière certitude. Il importe seulement de faire observer que si la Bible s'applique à nous donner une description approximative de l'apparence extérieure du temple et de son aménagement intérieur, elle est presque absolument muette sur son système hydraulique et sur sa canalisation souterraine. Et cependant ce dut être là une des grandes préoccupations des architectes, étant donnés les plans et la destination du temple. Qu'on se rappelle seulement les habitations des prêtres et des lévites occupant une partie des dépendances de l'édifice. Qu'on se rappelle encore les nombreux sacrifices journaliers ou extraordinaires, qui devaient nécessiter un abondant et continuel usage de l'eau. Il en fallait pour nettoyer le sol et les parvis du sang des victimes, pour entraîner les débris, pour emporter les immondices; il en fallait pour les ablutions des prêtres et pour toutes les nécessités de la vie. La mer de fonte avec sa capacité de 2 à 3,000 baths (75 à 100,000 litres), et les dix petits cuviers d'une capacité moindre, servaient à la consommation journalière et l'eau devait en être sans cesse renouvelée; en outre cette eau devait trouver sur plusieurs points un écoulement normal. De là un système de canaux sur lequel on peut s'étonner de n'avoir aucun détail, mais qu'on est forcé d'admettre comme fort ancien.

La seule indication qui puisse mettre sur la voie, c'est la mention des réservoirs dont parle l'Ecclésiaste. C'est peu de

chose, mais cela suffit, d'autant plus que la communication des trois réservoirs de Salomon avec Jérusalem est un fait parfaitement établi, et qu'il est également établi que cet aqueduc aboutissait au pied occidental du Morija. Tacite lui-même insiste sur le fait que le temple, semblable à une citadelle, possédait de l'eau en quantité inépuisable, grâce à ses sources et à ses citernes (Hist. V. 12.).

Il y avait encore sur la montagne d'autres souterrains d'une destination exclusivement stratégique, dans l'un desquels, entr'autres, fut misérablement assassiné le frère d'Aristobule, un des fils d'Hyrcan.

Le second temple ne donne lieu à aucune information nouvelle; d'après Hécatée c'était une enceinte de pierres, de cinq cents pieds de longueur et de cent de largeur, avec deux grandes portes.

Sous Hérode l'enceinte du temple fut considérablement élargie, et le principal travail se fit du côté de l'ouest, la démolition de l'Acra ayant déjà aplani le sol en fournissant les matériaux pour la construction. Josèphe donne à la « montagne du temple » la forme d'un carré dont chaque côté avait 500 coudées; mais les niveaux étaient différents, le sanctuaire lui-même étant plus élevé que la cour des gentils, et celle-ci que le parvis des femmes. Hérode, comme nous l'avons vu, étendit les travaux de défense du côté du nord, et embellit Baris, l'ancienne tour des princes asmonéens, pauvre tour que, peu d'années après, les Romains eux-mêmes démolirent pour mieux atteindre les murailles du temple.

Un temple à Jupiter Capitolin sous Adrien, quelques malheureux essais de reconstruction sous Julien l'Apostat, enfin une basilique chrétienne sous Justinien, s'élevèrent successivement sur la hauteur de Morija pendant les cinq siècles qui suivirent la ruine de Jérusalem, jusqu'au moment où le calife Omar prit définitivement possession de la sainte ville et de la sainte montagne, en 636. Dès lors commence l'histoire de la mosquée, et sauf un court intervalle à l'époque des croisades, le rocher d'Abraham et d'Arauna n'a cessé d'être entre les mains des musulmans. Depuis plus de mille ans le croissant a remplacé les tables de la loi et la croix de Jésus-Christ, mais le

nom de la montagne ne cesse de nous répéter: L'Eternel y pourvoira. Dans vingt ans peut être l'islamisme vaincu rendra au christianisme ce qui lui appartient, et les 1260 années prophétiques seront accomplies (636 à 1896).

Il est évident que depuis Omar la mosquée primitive a subi de nombreux changements et transformations: notamment en 684; puis sous le calife Elulid, qui mit à contribution même l'église de Baalbek, dont il enleva la coupole pour la transporter à Jérusalem; enfin sous Saladin en 1187, et sous Selim en 1517. On croit que la plus grande partie des décorations et des arabesques actuelles sont dues au successeurs de Sélim, à Soliman I[er] et à sa sultane favorite, Roxelane, qui consacrèrent des sommes immenses à l'embellissement du Haram, et qui le dotèrent d'écoles et de nombreux établissements philanthropiques.

Quoiqu'il en soit, le Haram ech-Chérif est aujourd'hui la plus grande *attraction* de Jérusalem. Non seulement son enceinte occupe une partie considérable de la ville, peut-être le cinquième, mais encore elle se distingue par l'ampleur de ses promenades, et par la grâce tout orientale, non moins que par le nombre des bâtiments qu'elle renferme. On y trouve le luxe allié au goût, la richesse à la simplicité, et les souvenirs aux prestiges de l'art.

Qu'on se représente une promenade, fermée de constructions au nord, au sud et à l'est, ayant vue sur le mont des Oliviers, et soutenue par une muraille colossale de cinq à six cents mètres de longueur. La promenade, à peu près orientée du nord au sud, a de 330 à 350 mètres de largeur. Huit portes y conduisent du côté de l'occident; d'autres au nord et au sud; le côté oriental seul n'a point d'ouverture, sinon deux portes aujourd'hui murées. Plusieurs mosquées, plusieurs minarets s'élèvent dans cette enceinte, où l'on trouve encore des fontaines, des pelouses, des jardins, des touffes de cactus, des palmiers, des oliviers, des vieux cyprès, des écoles, des auberges pour les pèlerins, et parfois des troupes d'enfants dont les jeux vivifient sans la déparer, cette cour vénérée. On y trouve aussi des chapelles et de nombreuses tombes, entr'autres celle de Fatimé, la fille du prophète. C'est tout un monde, et qui fait aussi mieux comprendre ce que devait être aux beaux jours d'Israel le temple

du grand roi, avec ses innombrables desservants; ce qu'étaient les bâtiments du temple aux jours de Jésus-Christ, alors que les foules se rassemblaient pour l'entendre et que les soldats du prétoire ne pouvaient arriver jusqu'à lui pour le saisir.

Au milieu de l'esplanade et sur une plateforme à laquelle on arrive par huit larges escaliers de marbre blanc de huit à dix marches chacun, s'élève rayonnante la splendide mosquée du Rocher (el Koubbet es Sakharah). Elle est immense, mais si bien prise que sa grandeur ne frappe pas. Chacun de ses huit côtés compte de 22 à 23 mètres et a sept fenêtres ogivales séparées par des pilastres revêtus de plaques de faïence de diverses couleurs. Tout le long de la frise, des versets du Coran écrits en lettres d'or servent à l'ornementation non moins qu'à l'enseignement. Un second étage de fenêtres et de colonnettes sert de soubassement à la coupole, et porte la hauteur totale de l'édifice à près de 35 mètres.

On entre dans la mosquée par quatre portes, dont les deux principales, à l'est et au nord, sont la porte de David et la porte du Ciel. C'est véritablement l'enceinte sacrée, dans laquelle on ne peut entrer qu'après avoir ôté sa chaussure. La lumière du ciel arrive tamisée par les vitraux coloriés, et l'âme est involontairement saisie d'une émotion pleine de respect. On n'entend que le silence; le bruit des pas est étouffé par l'épaisseur des riches et moelleux tapis de l'Orient, et derrière une grille de fer doré, l'on aperçoit, droit au-dessous de la coupole, le véritable trésor de la mosquée, le rocher d'Arauna, recouvert en partie d'une lourde étoffe de soie chatoyante verte et cramoisie.

Au-dessous du rocher s'étend une grotte irrégulière à laquelle on descend par un escalier de pierre; c'est la noble caverne des Musulmans; elle a 5 à 6 m. de long sur 2 à 3 de haut, et sert de prétexte à bien des légendes. Au milieu, une plaque de marbre veiné rend un son lourd et sourd quand on la frappe du pied; elle donne sur une citerne que les Musulmans appellent le Puits des âmes (Bir-Arouah), et qui n'est autre qu'une ancienne citerne de l'aire d'Arauna.

Un autre groupe de mosquées sont réunies à l'extrémité sud de l'enceinte. La principale porte le nom d'El-Aksa (la plus éloignée), qui se rapporte à la distance de La Mecque et s'ap-

pliquait primitivement à tout le Haram. Elle a 92 mètres sur 60. La richesse de ses colonnes, ses pilastres de marbre, ses hautes voûtes ogivales, sa nef admirablement décorée, sa chaire pleine de goût, son autel et ses vitraux, lui assignent une place distinguée parmi les plus belles mosquées de l'Orient. La diversité de ses colonnes fait supposer qu'elles proviennent de bâtiments plus anciens, et l'on croit généralement que l'El-Aksa a été construite sur l'emplacement et avec les matériaux de l'église élevée par Justinien en l'honneur de la Mère de Dieu.

Au-dessous se trouvent des voûtes souterraines, dont on a voulu faire les écuries de Salomon, et qui ne sont, selon toute apparence, que des travaux d'art établis dans le but de faciliter le nivellement de la montagne.

Près de là encore, à l'angle sud-ouest de l'enceinte, une niche dans le mur, que l'on donne comme le berceau de Jésus quand on l'amena au temple pour la cérémonie de la circoncision.

Les légendes abondent dans le Haram comme à Rome, et les musulmans ne le cèdent en rien aux latins sous ce rapport. Ici le Talmud nous apprend que c'est cette pierre qui a servi à créer le monde. Là on nous dit que le prophète, en prière, est monté au ciel sur cette pierre. Puis comme la pierre, en approchant du paradis, s'est mise à pousser des cris de joie, Mahomet impatienté la renvoya sur la terre, mais elle s'arrêta un peu au-dessus du sol et se maintint miraculeusement en l'air; la preuve en est dans la marque des pieds de Mahomet et dans celle des doigts des anges. Quelques femmes ayant pris peur, Sélim fit donner au rocher des apparences d'appuis. Ailleurs on montre le puits par lequel les âmes entrent dans le séjour des morts et par lequel on se met en communication avec elles. Les musulmans disent aussi qu'au-dessous de la Sakharah se trouve la source des quatre fleuves du paradis, dont l'eau a la vertu de purifier ceux qui en boivent. Ils nous apprennent que des milliers d'anges sont chargés de la garde de la mosquée. Près de la chaire (ou Menber) on voit l'empreinte conservée d'un pas du Christ, dérobée au Mont des Oliviers. Dans le transept de l'ouest, deux colonnes, appelées les colonnes d'épreuve, laissent passer l'homme honnête et loyal, mais arrêtent le menteur et le méchant. Près du Portique de Salomon, dans la

muraille orientale, un fût de colonne s'avance comme un canon qui sortirait d'un créneau; c'est là que Mahomet viendra s'asseoir au jour du jugement, pour appeler à lui les fidèles et condamner les pécheurs. A la porte du Nakir (ou inspecteur) on voit l'endroit où Mahomet descendit du ciel sur sa fameuse jument Es-Borah. Contre le mur ouest du Haram on fait voir au voyageur le trône de Salomon, petite construction arabe où l'on prétend que le grand roi se retira pour écrire la Sagesse, les Proverbes et le Langage des animaux; c'est aussi là qu'il reparaîtra pour juger Israël. Vers la porte sud de la grande mosquée, le santon nous montre encore deux plaques de marbre veiné, qu'il appelle les oiseaux de Salomon; lors de la construction du temple, Salomon ayant appelé à son aide non-seulement les hommes, mais les animaux de la terre, tous obéirent de leur mieux, à la seule exception de la pie qui ne voulut rien faire, et qui, en expiation de sa résistance, fut pétrifiée pour servir d'exemple aux siècles à venir.

Mais à quoi bon multiplier ces spécimens d'une foi tantôt naïve, tantôt coupable et intéressée. Ils se rencontrent dans toutes les religions humaines parce qu'ils sont dans la nature des choses, parce qu'ils ont leur source dans les besoins même du cœur, et que l'homme ne se fera jamais à l'idée d'une religion qui ne serait qu'une morale sans Dieu. Qu'on supprime la religion, si l'on peut, mais aussi longtemps qu'il y en aura dans ce monde la moindre trace, elle réclamera la présence et l'intervention de Dieu dans tous les événements de la vie. C'est la foi de l'humanité. S'il se produit dans ce domaine des altérations maladives, des excès, des exagérations, elles ne prouvent pas plus contre le principe, que la fièvre ne prouve contre la santé, ou le charlatanisme contre la médecine.

Après un dernier coup d'œil sur le Mont des Oliviers, on sort de la terrasse par la porte nord-est qui aboutit à la porte Saint-Etienne, dont elle n'est séparée que par les ruines profondes de ce qu'on appelle aujourd'hui la piscine de Béthesda. L'authenticité de ce réservoir est d'autant plus compromise qu'un autre réservoir a longtemps porté le même nom. Plusieurs voûtes considérables subsistent encore, et l'on a voulu y voir les restes des cinq portiques mentionnés dans l'Evangile (Jean

5, 1. suiv.), mais leur profondeur même parle contre cette assimilation; l'une d'elles a plus de cent pieds de longueur, et paraît avoir servi plutôt au passage des eaux. Des maisons s'élèvent au nord et au sud sur ces galeries souterraines, et quelques-uns pensent que les voûtes n'ont été construites qu'en vue de ces maisons et pour leur donner le niveau nécessaire. D'autres pensent que ce que l'on montre comme la célèbre piscine n'était dans le principe qu'un fossé des fortifications, ce qui n'exclut évidemment pas l'idée d'un réservoir. Quoiqu'il en soit, cette piscine mérite d'être vue, et malgré les décombres qui en remplissent une partie, elle laisse dans l'esprit une impression mélangée de fraîcheur et d'antiquité qui n'est pas sans charme. Plus de cent mètres de longueur sur une quarantaine de largeur, deux voûtes bien conservées, de la verdure, des broussailles, de l'hysope, quelques fleurs, un petit grenadier, tout cela donne une certaine vie à l'ensemble et permet à l'imagination de reconstruire, sinon la scène du paralytique, du moins un épisode quelconque du siége de Titus ou de l'époque des croisades. En tous cas, les blocs massifs qui sont à la base du mur méridional prouvent l'antiquité de cette construction et semblent relier d'une manière intime la piscine au temple lui-même, comme si elle en était une dépendance naturelle. On croit en effet que c'est là que les lévites et les prêtres lavaient les victimes des sacrifices.

Quant au vrai lavoir des Brebis, ou Piscine probatique, Robinson le voit dans la fontaine de la Vierge, presque au pied du Mont Hophel, source mystérieuse, presque toujours abondante, fraîche, à laquelle on descend par un escalier de trente marches, et où le moyen-âge affirme que la sainte Vierge venait laver les langes de l'enfant Jésus. Son caractère d'intermittence et ses rapports avec les souterrains du temple justifieraient la réputation, et peut-être même la valeur curative que l'opinion publique donnait à ses eaux. Aujourd'hui encore elles fertilisent admirablement les charmants et nombreux jardins qui sont cultivés en aval dans le torrent de Cédron.

Une autre opinion vient d'être mise en avant par M. Clermont-Ganneau, l'ancien chancelier du consulat de France à Jérusalem, aujourd'hui correspondant d'une société anglaise pour

l'exploration des antiquités juives. M. Clermont-Ganneau n'est pas un inconnu pour nos lecteurs ; c'est lui qui partage avec le lieutenant Warren l'honneur de la découverte d'une pierre moabite rappelant les faits et gestes du roi de Moab, Mésah, en guerre avec les Israélites, 2 Rois 3. La manière modeste et réservée dont ce jeune savant nous parla de ses découvertes, et de ses rapports toujours excellents avec M. Warren que la presse française voulait absolument transformer en un rival, est de nature à inspirer une entière confiance dans sa loyauté de savant, comme dans son coup d'œil d'archéologue, si ce n'est toujours dans la rigueur absolue de ses déductions et dans le caractère définitif de ses découvertes.

En faisant il y a quelques années, en 1868, des travaux dans les terrains vagues du couvent de Ste-Anne, presque en face du réservoir de Bethesda, au nord, de l'autre côté de la rue, près du Bain dit de Marie, on découvrit un pied de marbre, portant le nom de *Pompéia Lucilia.* M. Clermont-Ganneau crut y reconnaître un ex-voto offert à la suite d'une guérison inespérée. Il se vit sur la voie d'une découverte et fit continuer les fouilles; il soupçonnait que ce pied pouvait se rattacher à la célèbre piscine qui, dans tous les cas, ne devait pas être fort éloignée, et il ne tarda pas à découvrir, dans l'enclos même du couvent Ste-Anne, une piscine qu'il croit être celle de l'Evangile. L'habile architecte du couvent, M. Mausse, s'occupe en ce moment, après un premier sondage, à déblayer entièrement le terrain pour mettre la piscine à découvert. Si ces travaux aboutissent, et s'il se confirme que le réservoir dont il s'agit soit réellement celui dont parle St-Jean, cette découverte comptera parmi les plus intéressantes de ces dernières années.

On peut objecter cependant, quant à l'objet qui a servi de point de départ à ces recherches, qu'il n'est nullement prouvé que les anciens, juifs ou chrétiens, connussent et pratiquassent la coutume des ex-voto. Mais un faux point de départ n'infirmerait pas la découverte de M. Clermont-Ganneau, si d'ailleurs elle se justifiait par d'autres arguments.

Ce qui serait plus curieux, ce serait que la piscine elle-même eût donné lieu à la tradition qui place sur ce point la maison de Ste-Anne, mère de Marie, et grand'mère du Sauveur.

L'église de Ste-Anne date de l'impératrice Hélène, mais elle a subi toutes les vicissitudes et les contrecoups des guerres entreprises pour la délivrance du St-Sépulcre, et depuis 1187 elle a été convertie en mosquée, sans qu'on se soit préoccupé de l'entretenir ou de la réparer. En 1856, après la guerre de Crimée, l'empereur Napoléon III demanda au sultan de lui témoigner sa reconnaissance en restituant aux franciscains cette vieille église pour laquelle les Croisés avaient une dévotion toute particulière, et qui venait d'acquérir un intérêt nouveau par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Le sultan ne se fit pas beaucoup prier, le firman fut signé le 29 octobre, et le consul de France, M. de Barrère, prit solennellement possession de l'édifice, qui fut bientôt restauré et qui compte aujourd'hui parmi les plus beaux spécimens artistiques de Jérusalem.

Je ne m'arrêterai pas à raconter ici la légende de Ste-Anne ; elle date au moins du second siècle ; mais la maison elle-même a sa légende, une légende philologique, dont il vaut la peine de dire un mot.

D'où vient le nom de l'église et du couvent ? — Les uns disent, et ce sont les plus simples : d'Anne, l'épouse de Joachim, qui mit au monde Marie dans une des deux grottes souterraines que les fidèles n'ont cessé de visiter depuis des siècles. C'est une étymologie brillante de naturel, et à laquelle il ne manque que la preuve historique. — En voici une seconde, plus compliquée, plus savante, et certainement plus curieuse. La célèbre piscine qui s'appelait en grec *probatique* (ou des brebis), portait en hébreu le nom de *Béthesda* (maison de miséricorde) ; en araméen, au lieu de Beth-Hesda, on pouvait dire et on a dit *Beth-Hannah* qui a la même signification, mais qui peut signifier aussi maison de Hannah, ou Anne. Un lettré d'un siècle quelconque, en entendant donner à ces terrains, à la piscine et aux bâtiments qui l'entouraient, le nom de Beth-Hanna, l'aura savamment traduit par maison d'Anne, maison de Ste-Anne, et il ne lui aura pas été difficile dans ce pays de cavernes, de trouver une ou deux grottes et d'y placer le berceau de Marie. Cette hypothèse cadrerait parfaitement avec la découverte de M. Clermont-Ganneau et la justifierait. — Il est enfin une troi-

sième explication, passablement vulgaire, mais qui n'a rien d'invraisemblable, c'est que l'église actuelle serait bâtie sur l'emplacement où s'élevait jadis la maison d'Anne le Sacrificateur, tout près des bâtiments du temple. Le nom d'Anne serait resté attaché à ses ruines, et les contemporains d'Hélène en les découvrant et en les entendant nommer d'un nom qui leur était cher et précieux, auraient immédiatement conclu, avec l'esprit critique dont ils étaient doués, qu'il s'agissait de la mère de Marie. Tout le reste aurait coulé de source, les grottes, la basilique, puis le couvent des bénédictines, et l'église des croisés.

Le lecteur a de quoi choisir. En elle-même cette dernière hypothèse est assez dans l'analogie de l'histoire, mais si les travaux de M. Clermont justifient ses espérances, la question sera tranchée en sa faveur, et nous posséderons la véritable piscine de Béthesda, l'authenticité de la légende de Ste-Anne étant toujours réservée.

Puisque de la mosquée nous avons été conduits à la célèbre piscine, et qu'à son tour celle-ci nous a amenés à la fontaine de la Vierge, reprenons un moment ce chemin; la promenade en vaut la peine. En sortant de la porte Saint-Etienne, nous descendons par un sentier rapide, sinueux et rocailleux, dans le fond de la vallée qui porte ici encore le nom de Josaphat, mais qui un peu plus bas, à partir d'un étranglement produit par la rencontre du Morija et de la montagne des Oliviers, prend le nom plus connu de vallée du Cédron.

Franchement je suis heureux d'en avoir fini avec l'officiel, avec l'architecture et avec l'archéologie. Ces visites aux monuments ne rapportent presque jamais ce qu'elles coûtent de fatigue et de tension d'esprit, et quoi qu'on fasse elles n'arrivent pas à donner du pays une impression générale un peu satisfaisante. Je laisse mes amis prendre les hauteurs et les longueurs, et tout seul je m'aventure dans ce vallon qu'il semble que chacun doive connaître déjà par les descriptions qu'il en a lues. Sur l'escarpement de droite, presque adossées aux murailles du temple, abondent les pierres blanches qui marquent les tombeaux musulmans. A gauche, sur le dernier remous de la montagne des Oliviers, sont les sépultures des juifs; un peu plus

haut les tombeaux des prophètes. Tout est cimetière, où qu'on regarde; la vallée de Josaphat a servi de temps immémorial aux cérémonies funèbres de la cité sainte; son nom même en a subi le contre-coup, et il n'y a rien d'étrange à ce que la tradition, forçant un peu le sens de la prophétie, ait choisi cet endroit pour en faire le théâtre du jugement dernier (Joël 3, 2. 12). Les musulmans ont adopté sur ce point l'opinion juive; ainsi que nous l'avons vu, ils montrent un peu au sud de la Porte dorée une colonne qui s'avance de quelques pieds hors de la muraille du temple et qui servira, disent-ils, de siége à Mahomet, quand il viendra pour juger son peuple. De mémorables tombeaux sont encore là, groupés de la façon la plus pittoresque au-dessous du singulier village de Siloam; c'est le tombeau de Zacharie (quel Zacharie?), que d'autres assurent être celui d'Esaïe, d'autres celui d'Ezéchias, et d'autres encore celui d'Osée : un monolithe de cinq à six mètres de hauteur, taillé dans le rocher, et couronné d'une pyramide à quatre faces. Puis une ou deux chambres sépulcrales dont on admire le porche extérieur, et que l'on dit être le tombeau de saint Jacques. Puis une centaine de pas plus loin, en amont de la vallée, le tombeau de Josaphat, aussi taillé dans le roc, avec un riche fronton; l'on ne sait à qui il a pu servir de sépulture; peut-être à Siméon-le-Juste; personne ne croit qu'il mérite le nom que la tradition lui a donné; le passage 1 Rois 22, 51. suffirait à prouver qu'elle s'est trompée sur ce point comme sur tant d'autres.

Enfin, le tombeau d'Absalon, le plus remarquable de tous : un monolithe cube, de plus de seize mètres de hauteur. Toute la partie inférieure, la chambre et les colonnes, est taillée dans le rocher; au-dessus de la frise dorique est une corniche égyptienne, puis un dé massif en maçonnerie, au-dessus duquel s'élève encore une pyramide ornée de palmes. Est-ce bien le tombeau d'Absalon? Dans tous les cas les Juifs ne cessent, depuis des siècles, d'y jeter des pierres quand ils passent devant ce symbole du fils rebelle, si bien que la base du monument est pour ainsi dire enterrée sous une masse de décombres, au milieu desquels apparaissent par intervalles des broussailles et des épines. Il est bien possible, comme distance de la ville et comme architecture, que ce soit en effet la statue ou la *main*

d'Absalon, que ce jeune et présomptueux intrigant se fit dresser de son vivant dans la « vallée du roi, » (2 Sam. 18, 18) monument qui existait encore du temps de Josèphe; dans ce cas, il faudrait attribuer à des réparations ultérieures le mélange des styles égyptien, grec et romain, qu'y découvrent les connaisseurs.

Presque en face du hameau de Siloam, au fond de la vallée, se trouvent les plantureux jardins de Siloé, les anciens jardins du roi (2 Rois 25, 4); puis au pied du Mont Hophel, à l'extrémité sud de la vallée des Tyropéens, le réservoir de Siloé. Je le connaissais de longue date par une charmante gravure anglaise qui en faisait gracieusement ressortir la douceur et la mélancolie; je voyais sortir du rocher abrupte ces eaux délicieuses « qui coulent doucement; » (Esaïe 8, 6) j'admirais cette surface paisible qu'ombragent et protègent les verts arbrisseaux de ses bords, et je comprenais l'aveugle-né recouvrant la vue (Jean 9, 7) loin de l'éclat des rochers, au bord de cette fontaine, auprès de ce gazon vert-tendre qui devait amortir pour lui le trop brusque passage des ténèbres aux premiers rayons du jour. Les eaux de Siloé, c'était l'un des rêves que je me réjouissais le plus de voir réaliser, et cependant depuis quinze jours que j'étais à Jérusalem, je ne les avais pas encore visitées. Ce fut seulement deux jours avant notre départ que je résolus, toute affaire cessante, de leur consacrer une soirée spéciale. Une jeune amie, la fille de l'excellent Palmer, se chargea de me piloter, et partant de l'orphelinat qui est situé à mi-côte du Mont de Sion, nous descendîmes dans la vallée de Hinnom, nous longeâmes le pied de la colline, et par un chemin agreste, plus rocailleux que verdoyant, nous arrivâmes... à l'endroit. — C'est ici, me dit-elle.

Quoi! c'était ce vieux trou en maçonnerie délabrée, sans eau dans le fond, sans arbres sur ses bords, sans gazon dans son voisinage! Mais je l'avais vu déjà trois ou quatre fois; je m'y étais arrêté en venant de la fontaine de la Vierge; j'avais vu la vieille arcade, le mauvais escalier, le petit bassin où débouche l'aqueduc de la montagne, et passant auprès du réservoir, je n'avais eu d'autre préoccupation que les précautions à prendre pour ne pas me heurter à ses pierres au risque de me laisser choir au fond de la crevasse.

L'imagination, mauvaise maîtresse, mais bonne servante, sert du moins à quelque chose; malgré l'amertume de ma déception, je ne voulus pas entièrement en avoir le démenti; j'essayai de fermer les yeux un moment, je fis appel à tous mes souvenirs, j'évoquai le passé, je restaurai la maçonnerie, je ressuscitai jusqu'aux frais arbustes qui dans le temps devaient orner cette source limpide, mais si je me réconciliai tant bien que mal avec l'idée que ce fut là le Siloé d'Esaïe et de Néhémie, peut-être l'une des retraites préférées du parc des rois de Juda, je n'en conservai pas moins l'impression pénible que procure toujours une grande désillusion.

Le Mont de Sion nous en réserve d'autres encore. C'est là que David s'était fait bâtir un magnifique palais; c'est là que reposent aujourd'hui ses restes; l'Ecriture et la tradition sont unanimes sur ce point. Du réservoir de Siloé nous gravissons péniblement la colline par un méchant petit sentier tracé dans les décombres. Chemin faisant nous ramassons des fragments d'anciennes mosaïques, vestiges humiliés d'une grandeur disparue. Nous passons devant la porte du Fumier, et longeant la muraille de l'est à l'ouest, nous arrivons aux premières masures du Mont de Sion. Ces misérables huttes adossées au mur de la ville, c'est le quartier des lépreux; ils sont là au nombre d'environ quarante-cinq; ils ont leur sheikh, leur conseil d'administration, des biens, des revenus, des colonies, dont la principale est à Ramleh. L'affreuse maladie qui les ronge, qui est héréditaire, qui est même contagieuse à la longue, bien qu'on puisse citer quelques exemples qui sembleraient prouver le contraire (j'ai moi-même touché la main de plusieurs de ces malheureux, mais en prenant la double précaution de sécher et de nettoyer ma main, soit après, soit même avant l'opération, pour éviter la transmission du venin par l'humidité de la peau), cette affreuse maladie passe pour incurable, et ses victimes sont d'autant plus à plaindre que leur vue inspire presque plus de dégoût encore que de compassion. Leurs plaies sont hideuses à voir; ce sont des nez rongés jusqu'à la racine, des joues ravagées, des lèvres à moitié disparues, des mains parfois privées de leurs doigts, des pieds sans orteils, des plaies purulentes par tout le corps, et ce n'est pas le costume qui dissimule ces infir-

mités. Sans en faire peut-être une spéculation, les lépreux tiennent à laisser voir les misères qui les recommandent le plus à la pitié publique. Ils vivent d'aumônes, quoiqu'ils puissent vivre de leurs revenus. Ils n'aiment pas le travail; à vrai dire ils sont si faibles qu'ils ne pourraient pas faire grand'chose, et ils ne vendraient pas facilement l'ouvrage de leurs mains; personne aussi ne voudrait les employer; mais si peu qu'ils pussent faire, cela même ils ne le feront pas; ils aiment mieux mendier; c'est une distraction qui les met en rapport avec le monde, c'est un revenu qui dans presque tous les pays offre des ressources inattendues. Chacun leur donne; l'Arabe lui-même leur jette un morceau de pain, une feuille de légume, un os, et il n'est pas rare de voir les chiens et les lépreux se disputer des rebuts de cuisine jetés à la rue. En les voyant on se rappelle l'histoire du pauvre Lazare, Luc 16, 20. et suiv.

On a beaucoup fait pour adoucir leur sort; quant à les guérir, le fanatisme musulman n'y pense même pas; il se croise les bras et déclare la chose impossible, comme il est impossible de se débarrasser des sauterelles.

CHAPITRE XIII.

LE SAINT SÉPULCRE.

La Voie douloureuse. — L'*Ecce Homo*. — *Gabbatha*. — L'ensemble du Saint Sépulcre. — Les marchands du temple. — Trois chapelles principales. — Le tombeau vide. — Chapelles de détail. — L'invention de la Croix. — Golgotha. — Joseph et Nicodème ; leurs tombeaux. — Raisons pour et contre l'authenticité des Lieux Saints. — La Semaine sainte. — Le Vendredi Saint. — Le feu sacré. — L'unité dans la diversité. — Le Mur des Lamentations. — *Bis repetita placent.*

El Kuds, la Sainte. C'est bien là le nom de Jérusalem tout entière. Elle est sainte pour les musulmans comme pour les enfants d'Abraham. Elle l'est surtout pour les disciples du Crucifié. Les maisons, les rues, les places, les montagnes qui l'environnent, les pierres, la poussière même, tout a quelque chose de sacré, tant la nature s'est imprégnée de souvenirs. Mais la chose sainte par excellence, et que les plus indifférents eux-mêmes ne peuvent visiter sans une sympathique et profonde vénération, c'est la Voie douloureuse, c'est le Saint-Sépulcre.

La Voie douloureuse ou le Chemin de la Croix, les pères Franciscains ont eu l'habitude pendant plus de deux siècles de le parcourir en procession tous les vendredis, les pieds nus et le cierge à la main. C'est le chemin que l'on prétend avoir été suivi par notre Seigneur, du prétoire jusqu'au Calvaire, depuis l'arc de l'*Ecce Homo* actuel jusqu'au Saint-Sépulcre. Mais les traditions relatives à ce chemin remontent tout au plus au douzième siècle ; elles sont contradictoires, et plusieurs sont invraisemblables. Bien loin d'être direct, le parcours est brisé, saccadé, interrompu sur deux ou trois points, et les pèlerins

après avoir fait une station sont obligés de revenir sur leurs pas. La rue, assez large en certains endroits, n'est plus ailleurs qu'une étroite ruelle, et nulle part on n'a l'impression qu'on suive un chemin bien déterminé. Cette touchante légende, dont le point de départ et le point d'arrivée manquent de certitude historique, ne se relève donc pas par ses anneaux intermédiaires, et nous ne pouvons pas donner plus de créance à la maison de Ste Véronique, à la station de Simon de Cyrène, et aux diverses étapes où l'on nous fait arrêter, qu'à l'échope du Juif errant dont on nous montre l'entrée à moitié murée, sous une longue voûte où la lumière du jour a peine à pénétrer. Quelque bien disposés que nous fussions en faveur de la légende, nons n'avons pu nous l'assimiler entièrement, et je serais tenté de ne regarder comme un peu authentique dans tout ce parcours, que le lieu du Pavé, appelé en hébreu Gabbatha (Jean 19, 13), qui se confondrait presque avec l'arc de l'*Ecce Homo.* Cet arc, à cheval en biais sur la rue, touche en effet à ce que l'on croit être l'ancien prétoire, ou la maison de Pilate; il est surmonté d'une petite chambre (une mosquée) ayant une double fenêtre grillée à l'Orient, et autant au couchant. C'est de là, dit-on, que Pilate aurait montré Jésus au peuple, en lui disant: Voilà l'homme? Au 17ᵉ siècle Tévenot assure avoir encore lu les mots: *Tolle, tolle!* Crucifie, crucifie! scultés au-dessous des fenêtres. Les critiques ont longtemps nié l'antiquité de ce monument, mais les travaux modernes l'ont réhabilité sous ce rapport; une seconde voûte, plus petite, a été découverte du côté nord, et il semble prouvé qu'une autre voûte existait pareillement au côté sud; l'ensemble formait un arc de triomphe romain, et la question d'antiquité tout au moins semble résolue affirmativement. Il y a plus; au-dessous du niveau du sol, à un ou deux mètres de profondeur, on a trouvé sur une étendue de plus de douze mètres, un pavé de larges dalles calcaires qui s'étend vers le nord, et l'analogie permet de supposer que ce pavé, qui servait de soubassement ou d'entourage à l'arc de triomphe s'étendait également dans les autres directions. Avant ces récentes découvertes plusieurs voyageurs, notamment Sigoli (1384) et Fabri (1485) avaient déjà signalé cet emplacement comme le Gabbatha de l'Evangile, et l'on peut

supposer qu'à cette époque, il y a quatre ou cinq siècles, une partie du pavé était encore à découvert. Non loin de là d'ailleurs se trouve la caserne turque, naguères la résidence du pacha, que l'on a lieu de croire avoir été l'ancien palais des proconsuls, la maison de Pilate, construite sur l'emplacement de la forteresse Antonia. A défaut de certitude il y a pour ces traditions des vraisemblances, et c'est quelque chose.

Quoique parfaitement édifiés sur la valeur historique du chemin de la croix, nous avons fait comme tout le monde, et par trois fois, partant de la caserne turque, nous nous sommes rendus au St-Sépulcre, visitant en passant et successivement l'église de la Flagellation, la station du saint Escalier (la *Scala Sancta* elle-même est à Rome depuis les jours de l'impératrice Hélène), l'endroit de la première chûte du Sauveur, l'endroit de sa rencontre avec sa mère, la station de Simon de Cyrène, la station de Ste Véronique et du portrait marqué sur le voile, l'endroit de la seconde chûte, la place où Jésus consola les femmes de Jérusalem, l'endroit de la troisième chûte, et nous voilà devant l'église du St-Sépulcre où se trouvent les cinq dernières stations: Jésus dépouillé de ses vêtements, Jésus crucifié, Jésus mourant, la Descente de la Croix, et enfin le Tombeau.

J'ai déjà dit combien, en dépit des objections de la critique, le Saint-Sépulcre saisit l'âme et l'imagination; je ne l'ai pas visité une seule fois sans en être fortement remué, et j'avoue que je ne me suis pas même senti la volonté de réagir contre cette impression. Si l'on venait à découvrir dans les environs de Jérusalem, dans les bâtiments russes, ou près de la grotte de Jérémie, le véritable tombeau, prouvé authentique, je ne crois pas qu'il me donnât l'émotion que me cause toujours la vue de ce monument consacré par les prières, les humiliations et les actions de grâces de quinze siècles. On a dit que c'était un mensonge de quinze siècles; un mensonge, non; une erreur, peut-être, mais si le mensonge ne se justifie jamais, l'erreur involontaire, quand elle a le temps pour elle, a des titres qui la recommandent, jusqu'au moment où la vérité se fait jour.

Il est très-difficile de donner une idée bien claire de l'ensem-

ble des constructions qui forment le Saint-Sépulcre, et de même que je ne suis arrivé à le comprendre un peu qu'à force d'y retourner et de le visiter, je crois qu'il y aura pour le lecteur avantage à s'y rendre avec moi plusieurs fois, au lieu de se contenter d'une seule visite. Je puiserai donc dans mes lettres et dans quelques articles, des souvenirs personnels qui, malgré certaines répétitions, et même à cause de cela, feront mieux toucher au doigt l'incohérence et l'unité, la bizarrerie et la majesté de ce lieu consacré aux plus augustes souvenirs de l'histoire du monde. Je n'abuserai pas du *Bis repetita placent,* mais je crois qu'un monument gagne à être vu à différentes reprises et à des points de vue divers; c'est alors seulement que les objets se classent et que l'esprit arrive à s'orienter.

Essayez d'abord de vous représenter en dehors de Jérusalem, dans un angle rentrant de la muraille, un petit monticule, une espèce de mamelon, ayant une quarantaine de mètres à sa base, et cinq ou six mètres de hauteur. Plantez trois croix sur son sommet, taillez à gauche, à mi-hauteur, un caveau horizontal, destiné à servir de sépulture; et creusez à droite, au bas du mamelon, un puits dans lequel, après le supplice, on jettera les croix. Vous avez là tous les éléments du Saint-Sépulcre. Elevez ensuite une chapelle sur chacun de ces trois endroits; enlevez le rocher et nivelez le sol de manière à dégager tout ce qui n'est pas historiquement nécessaire; il vous reste à gauche le tombeau nu, avec la chapelle qui l'abrite, et au centre, passablement plus élevé, le Calvaire avec les trous dans lesquels furent plantées les croix. Ce sont deux chapelles distinctes, entourées d'une foule d'autres, mais réunies sous une même coupole. Puis à droite, sous une autre coupole, mais communiquant avec l'église principale, vous arrivez en descendant vingt et une marches, à la chapelle au fond de laquelle on dit avoir retrouvé les trois croix. Entourez maintenant d'une quantité de chapelles latérales la rotonde au milieu de laquelle s'élève le tombeau; derrière ces chapelles, placez quelques chambres destinées au service du culte; puis tout autour du temple représentez-vous une foule de couvents grecs, latins, abyssins, arméniens, adossés aux murailles de l'église et ne laissant de passage que par la petite place dallée, de vingt à vingt-cinq mètres de surface, qui

s'étend devant la façade ogivale du Saint-Sépulcre. Cette place elle-même est entourée de couvents grecs et cophtes, à l'exception du côté sud où s'élèvent une mosquée et un minaret.

Après ce premier coup d'œil à vol d'oiseau, reprenons plus en détail la description du monument; je l'emprunte en la complétant à un article de revue, que j'ai publié dans le temps à Genève. Au lieu d'arriver par la Voie douloureuse, nous entrons par la porte de Jaffa. A mi-chemin de la rue de David, nous prenons la rue du Patriarche; nous jetons en passant un regard sur l'étang d'Ezéchias et sur les ruines de l'Hospice des chevaliers de Saint-Jean, puis nous nous dirigeons vers la coupole vert-doré que nous entrevoyons par intervalles et qui résume pour nous toute l'histoire évangélique. Nous approchons du Saint-Sépulcre, mais déjà il ne se distingue plus; de nombreux couvents font au vénérable édifice une ceinture qui le rend presque inabordable. Cependant quelques arbrisseaux, quelques palmiers élèvent leurs têtes par dessus les murs des jardins, comme s'ils voulaient chercher dans la rue la vie qui leur manque dans l'enclos du couvent. Quelques pas encore, et la coupole reparaît, triste, solitaire, mélancolique, au milieu de ces minarets qui s'élancent fièrement vers le ciel et qui semblent lui dire : « Elle est à nous, Jérusalem la sainte! Elle est à nous, et vous n'êtes ici que tolérés! »

On tourne à droite. Une ruelle large, mais sombre, descend par une quinzaine de marches vers le saint parvis. Ces degrés sont presque toujours, mais particulièrement les jours de fêtes, encombrés de monde. Les marchands d'objets de dévotion, juifs, chrétiens et musulmans, s'y rencontrent surtout en abondance; on dirait les successeurs patentés de ces marchands que Jésus chassa du temple. Ils vendent des crucifix, des chapelets, des bracelets, des cannes, des missels, des coupes, des presse-papier, des broches; bois d'olivier; noyaux d'olivier, nacre, pierres de la Mer Morte ou du Jourdain, verroterie d'Hébron, tout s'y trouve; il y en a pour tous les goûts et de tous les prix.

Le majestueux édifice, dont on n'aperçoit du dehors qu'une seule façade, se compose, comme nous l'avons vu, de trois édifices distincts : l'église du Saint-Sépulcre proprement dite, où l'on montre le tombeau vide du Sauveur ressuscité; l'église du

Calvaire, à l'Orient, plus élevée de dix-huit marches : les grecs et les latins ont des escaliers différents pour y arriver; plus loin enfin, vingt et une marches plus bas que le tombeau, l'église de Sainte-Hélène ou de la découverte de la croix.

Un mot maintenant sur chacun de ces édifices.

Dès qu'on a franchi la porte du Saint-Sépulcre on voit, presque à ras terre, la pierre de l'onction, en marbre de Judée, d'un jaune rosé, sur laquelle on assure que le corps du Christ fut oint après sa mort. Aux deux extrémités, deux immenses candélabres d'argent, qu'on n'allume que pour les grandes fêtes; au-dessus, sept lanternes suspendues. Quelques officiers turcs fument paisiblement leurs chibouques; des soldats turcs, en capote et munis de leurs fusils, se tiennent prêts à maintenir l'ordre en cas de besoin, au milieu des pèlerins qui se pressent, se coudoient et se poussent pour entrer dans la chapelle intérieure. L'église principale est une rotonde d'environ vingt mètres de diamètre, entourée de dix-huit piliers qui soutiennent une galerie supérieure, et au-dessus de cette galerie, des niches qui atteignent jusqu'à la coupole.

Une petite église s'élève, isolée, au milieu de la grande; elle a huit à neuf mètres de long; cinq et demi de large, et six de haut. C'est le Saint-Sépulcre proprement dit, la chapelle du tombeau, chapelle qui se divise elle-même en deux compartiments : le premier, la chapelle de l'Ange, est l'endroit où se tenaient les anges après la résurrection; quinze lampes y brûlent perpétuellement; on n'y arrive que par une porte étroite et basse. Une autre porte, plus basse encore et qu'on ne peut franchir qu'à genoux, conduit le pèlerin dans le second compartiment, où l'on trouve enfin le tombeau, sorte de bassin de forme allongée, d'environ 70 centimètres de hauteur. Il est éclairé par 48 lampes aux armoiries des donateurs. C'est là que les dévots allument leurs cierges. Une ouverture est percée à la voûte pour laisser échapper la fumée. Quatre personnes peuvent s'agenouiller en même temps devant le tombeau, mais elles ne sauraient y prolonger longtemps leurs dévotions, à cause de la foule de ceux qui attendent leur tour. Les factionnaires turcs sont là d'ailleurs pour rappeler à tous qu'ils ne doivent pas se laisser absorber dans leurs réflexions. La chapelle est en marbre

noir, le rocher brut, dit-on; à l'intérieur les parois du tombeau sont revêtues de plaques de marbre blanc, protection peut-être nécessaire contre les pieuses indiscrétions des pèlerins trop amateurs de reliques.

En sortant de la chapelle on a devant soi le chœur des grecs, vaste parallélogramme qui forme à lui seul une église, et qui est en tous cas la seule nef de l'édifice. L'architecture en est régulière, mais les ornements, les tableaux, les dorures sont trop nombreux et de mauvais goût. Une étoile en mosaïque marque la place exacte du centre de la terre, à ce que disent depuis Photius les candides et pieux personnages pour qui le monde n'a pas fait un pas depuis mille ans. Plusieurs chapelles latérales s'ouvrent à droite et à gauche, celle du centenier, celle de Longin qui perça de sa lance le côté du Sauveur, celle du bon larron, celle du partage des vêtements. Dans la sacristie les moines montrent les éperons, l'épée et le chapelet problématiques de Godefroi de Bouillon; plus haut son tombeau possible, et celui de Baudoin. Cette sombre voûte porte aussi le nom de chapelle d'Adam. Quant aux corps des deux chefs croisés, ils ont disparu dans l'incendie de 1808, brûlés sans doute, quoiqu'on accuse les grecs de les avoir enlevés.

Descendons maintenant, par le large et profond escalier qu'on nous indique, dans la chapelle de Ste-Hélène. La vieille mère de Constantin aurait, à l'âge de quatre-vingts ans, entrepris le voyage de Jérusalem pour chercher à découvrir le sépulcre et la croix du Sauveur. Il est incontestable que l'origine de ces bâtiments date de cette époque; c'est un fait historique établi, quelque opinion qu'on se forme d'ailleurs quant aux légendes que les siècles ont brodées sur le fait principal. Les recherches de l'impératrice auraient été bénies de Dieu, dit son historien, Théodoret; quelques indications fournies par les habitants de la ville, et surtout un instinct mystérieux et divin, l'auraient conduite à la place même où, depuis Adrien, s'élevait un temple de Vénus; elle y fit faire des fouilles, et, pendant qu'elle était en prière, on trouva, enfouies dans une espèce de puits, les trois croix parfaitement conservées. L'une d'elles, en guérissant une femme malade qui se trouvait là présente, fut reconnue pour être la vraie croix. Plus tard on trouva les trous (!) dans lesquels

ces croix avaient été plantées, et plus loin, sous le temple même de Vénus, le tombeau du Sauveur. C'est donc là que Constantin fit élever en 335 l'église de la Résurrection, ou du St-Sépulcre, et à côté celle du Calvaire. Dès lors exposées à toutes les vicissitudes qui ont frappé la Sainte Cité, ces églises ont été détruites par les Perses en 614, restaurées sous Omar et Haroun-al-Raschid, rasées encore puis relevées en 1010 par le calife Hakem, et achevées en 1048; Godefroi de Bouillon les a réunies et groupées en un seul édifice qui, malgré l'incendie du 12 octobre 1808 et l'addition continuelle de couvents de toutes confessions, a conservé sensiblement la forme qui lui fut donnée à l'époque des croisades, bien que le style grec ait modifié d'une manière peu avantageuse le caractère gothique du modèle primitif.

La chapelle souterraine, comme coup d'œil, est peut-être, sinon la plus remarquable, au moins la plus originale de toutes. Elle est décorée dans le style oriental, et garnie de vieilles colonnes bysantines soutenant une coupole qui prend son jour d'en haut. Outre la chapelle de la croix on y voit, taillées dans le roc, trois petites cellules séparées qu'on dit avoir été la prison des condamnés pendant les apprêts du supplice.

Le religieux qui nous montre et nous explique les localités et les légendes, a grand soin de nous dire à quel rite appartiennent chaque chapelle, chaque lampe et chaque relique. L'ensemble des bâtiments est indivis, mais chaque communion a sa spécialité, et si quelque prêtre se trompe en célébrant le culte, ses rivaux sont là pour le remettre à l'ordre. De là ces rixes fréquentes, qui déshonorent le Christianisme aux yeux des Musulmans.

Remontons au chœur des Grecs. Montons encore à droite un autre escalier de dix-huit marches. Nous nous trouvons sur une petite plateforme, espèce de chapelle intérieure, qui a sa coupole particulière, mais peu élevée, et éclairée par deux fenêtres. Le sol en est dallé. C'est Golgotha! c'est le Calvaire!

On voudrait être seul, pour penser et se recueillir. Mais le moyen? Chacun se presse autour de vous pour vous raconter ses droits, ses légendes et la supériorité de ses traditions religieuses. Les Grecs vous apprennent qu'à tel endroit on a

retrouvé le crâne d'Adam, et qu'Adam est enterré sous la chapelle du Calvaire. Les Latins vous montrent la place même où le Seigneur fut cloué sur la croix, et un peu plus loin l'endroit où se tenaient les saintes femmes. Ailleurs, le trou dans lequel fut planté la croix. Il semble que là du moins on devrait pouvoir toucher le sol; mais non, tout est plaqué; partout la fiction cache la réalité; tout est revêtu de marbre; les pèlerins auraient pu, sans cela, emporter le calcaire pièce à pièce, y compris le trou traditionnel. On vous permettra d'y jeter un coup d'œil furtif, en écartant une plaque mobile d'argent qui recouvre la sainte ouverture. A un mètre et demie de là on trouve pourtant la roche à découvert, avec une fente profonde qui descend jusqu'à l'étage inférieur, et l'on vous dit que c'est l'un des rochers qui se fendirent au moment de la mort.

Au nord de la rotonde, dans le côté arménien de l'église, on visite les tombeaux de Joseph d'Arimathée et de Nicodème, creusés dans le roc; ils ont ceci de bon qu'ils sont presque la seule partie de l'église conservée dans son état primitif.

Il y aurait encore bien des détails à voir, bien des chapelles à visiter. Mais la fatigue se fait sentir et le jour baisse. Il faut partir. Que reste-t-il dans le cœur et dans l'esprit, de tout ce qu'on a vu? Quoi qu'on en ait, l'impression est sérieuse. On a des doutes sur tout; l'on n'est sûr de rien; il y a même des traditions impossibles, et cependant l'on est ému. Ce n'est pas le soir même qu'on pourra se rendre compte de ce qu'on éprouve; il faut laisser se faire le travail intérieur, et peu à peu les objets se classent à mesure qu'on est plus tranquille et plus reposé. La première réflexion qui se présente à l'esprit est alors: De toutes les choses que j'ai voulu voir et qu'on m'a montrées, en définitive je n'en ai vu aucune; le marbre me cachait tout. Seconde question: Quel degré de confiance convient-il d'accorder à toutes ces traditions, à tous ces monuments, et notamment au St-Sépulcre?

Il y a des personnes pour lesquelles la difficulté n'existe même pas; elles acceptent les yeux fermés les légendes les plus merveilleuses et ne doutent d'aucune relique. C'est une catégorie à part et l'on ne peut qu'applaudir à tant de simplicité. Pour elles donc le Saint-Sépulcre est sans mystères et les questions

sont d'autant plus facilement résolues qu'elles ne sont pas posées.

Mais pour celles qui réfléchissent, on peut dire que l'authenticité des Lieux Saints en général se heurte à des contradictions qui ne permettent pas d'espérer que l'on arrive jamais à une certitude absolue. Les raisons pour et contre se balancent au point qu'avec la meilleure volonté du monde, les esprits les moins prévenus hésitent à se prononcer dans un sens ou dans l'autre. Nous ne répéterons pas tous les arguments tirés de ce que le Calvaire devait être en dehors de l'enceinte de la ville, ni la réponse plus ou moins victorieuse qui a été faite à cette objection, savoir que la muraille était anciennement plus au sud, et que par conséquent le St-Sépulcre actuel était hors des portes. S'il l'était en effet, il l'était bien peu, et j'ai peine, en présence d'un plan de Jérusalem, à me figurer qu'aux jours de Jésus-Christ la ville fût plus resserrée de ce côté qu'elle n'est aujourd'hui. Mais trop de révolutions, trop de bouleversements ont passé par là pour qu'on puisse facilement reconstruire la cité d'Hérode, et j'abandonne la discussion. Des hommes compétents, tels que M. Pierotti et d'autres, sans parler des poètes, admettent l'authenticité; plusieurs la nient formellement et placent Golgotha du côté de la grotte de Jérémie ou sur l'emplacement actuel de la mission russe (Robinson, Tobler, Van de Velde, Gobat). Le plus grand nombre hésitent à se prononcer (Bovet, Schickler, Kitto, Tischendorf, etc.)

J'ajouterai seulement que si l'authenticité était bien établie, on n'en devrait regretter que plus vivement l'ardeur avec laquelle on a dénaturé, pour l'embellir, le jardin de Joseph d'Arimathée.

C'est dans la semaine sainte surtout qu'il faut voir Jérusalem. Des milliers de pèlerins sont accourus du nord et du midi, de l'orient et de l'occident. Dès la veille du Dimanche des Rameaux, les diverses communions chrétiennes ont pris solennellement possession de l'église du St-Sépulcre, sous la conduite de leurs patriarches. L'ordonnance de la fête varie naturellement suivant que les grecs et les latins célèbrent la Pâques le même jour, ce qui n'arrive que rarement, ou que les latins la célèbrent deux ou trois dimanches avant les grecs. Dans ce dernier cas il y a moins d'affluence et plus d'ordre.

Les latins passent les premiers, quoiqu'ils soient les moins nombreux; les soldats turcs font des deux côtés la haie dans l'église. Puis viennent en foule les grecs, avec leurs chapes rouges, dorées ou blanches, et leurs toques noires; puis les arméniens avec leurs bannières d'or et de soie; puis les cophtes, ou chrétiens d'Egypte, en robes blanches. Les chrétiens de Nubie sont en manteaux blancs; les chrétiens noirs d'Abyssinie se reconnaissent à leurs turbans. Tous chantent, mais des airs différents, dont les bizarres mélodies sont heureusement couvertes par le bruit de leurs cymbales. C'est un brouhaha qui n'a de religieux que l'intention, et encore.

Un voyageur catholique et français, qui a vu de près ces solennités, en a rapporté une impression peu favorable au point de vue du recueillement : « De ma vie, dit-il, je n'ai vu donner autant de coups de bâton que pendant la semaine sainte à Jérusalem. Bien entendu; ce sont toujours les chrétiens qui les reçoivent et les musulmans qui les donnent. » Affaire de police et d'ordre public. Il y a des moments où la cohue est telle que sans les bâtons et les fouets des Turcs, il pourrait arriver de graves accident, Mais aussi pourquoi laisse-t-on les Turcs maîtres des Lieux Saints?

Tous les jours il y a quelque cérémonie nouvelle, soit à l'intérieur, soit sur la façade du Saint-Sépulcre. Une foule immense et recueillie garnit les rues et les terrasses des maisons et des couvents; on célèbre la messe, on communie, on fait des processions, on reçoit la bénédiction du patriarche. Le jeudi, vers deux heures, le prêtre officiant lave les pieds de douze pèlerins de différentes nations. Plusieurs des pèlerins passent la nuit dans le temple.

Mais c'est la journée du vendredi qui doit naturellement laisser au voyageur le plus de souvenirs. A peine l'office est-il terminé à la chapelle du Calvaire, que l'on ouvre les portes de l'église; en moins d'une demi-heure elle est envahie par une foule émue, avide, haletante, qui lui donne bientôt l'aspect d'une vaste hôtellerie. Ce n'est plus un monument religieux, c'est une sorte de place publique, de caravansérail, où chacun ne songe qu'à s'établir de son mieux pour y passer vingt-quatre heures; les uns apportent des nattes, d'autres des tapis, des

couvertures, des provisions. Les femmes, avec leurs enfants dans leurs bras ou les traînant après elles, portent des vases de terre avec de l'eau, des olives, des galettes, des oranges, du lait caillé dans un sac. C'est une procession continuelle d'hommes, de femmes, d'enfants, qui apportent des objets de campement; on mange, on boit, on prend le café; quelques-uns disent même qu'on fume; c'est à n'y pas croire. La police n'intervient que pour enlever à ceux qui entrent les armes, couteaux, poignards, ou autres, qu'ils pourraient avoir; c'est une précaution qu'ont rendue nécessaire les rixes nombreuses qui ont eu lieu entre chrétiens, et dans l'une desquelles, vers 1834 je crois, il périt, dit-on, plus de 400 personnes.

Vers six heures du soir les latins commencent la célébration de leur mystère. Chez les grecs la cérémonie du feu sacré semble résumer tout le culte. On sait que tous les ans le feu du ciel est censé descendre dans le Saint-Sépulcre à la prière d'un évêque grec, spécialement désigné sous le nom d'évêque du feu. En soi c'est peu de chose; les latins ne croient plus à ce miracle, car longtemps ils l'ont eux-mêmes opéré; mais les grecs et les arméniens en font un article de foi, et le pacha lui-même paraît y tenir beaucoup; il assiste toujours à la cérémonie, sachant fort bien d'ailleurs qu'elle ne se fera que lorsqu'il sera arrivé. L'évêque officiant entre alors dans le sépulcre avec deux torches, sans ornements sacerdotaux et couvert d'un seul vêtement blanc. Bientôt le feu sacré apparaît aux deux ouvertures ovales percées dans l'épaisseur du mur, à droite pour les grecs, à gauche pour les arméniens. Deux hommes se précipitent pour allumer leurs torches, et la foule qui remplit l'église s'empresse de s'approprier la flamme merveilleuse; chacun apporte ses bougies, on se communique le feu de proche en proche; l'église entière est illuminée en un clin d'œil jusque dans les galeries supérieures; des cris de joie s'élèvent de toutes parts, et les cloches sonnent à pleine volée. Une vraie fête d'enfant. C'est en quelque sorte la fin des solennités pascales.

Quoi qu'on en dise, et quoi qu'il en soit de ce dernier détail, il y a de la grandeur dans le caractère populaire de la fête de Pâques à Jérusalem. C'est le peuple, bien plus que le clergé,

qui est le véritable officiant. C'est un peuple opprimé depuis douze siècles, qui n'en maintient pas moins en face de ses oppresseurs les traditions religieuses du christianisme. Ce sont les communions chrétiennes de tous les rites qui s'unissent, au milieu de leurs diversités, pour proclamer leur unité réelle et fondamentale. C'est l'Eglise enfin, qui proteste à la face du monde entier, qu'elle n'existe que par la foi à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ.

Quant au dimanche de Pâques, il semble se ressentir de la lassitude des pèlerins; une messe qui commence à huit heures pour finir à midi, et la bénédiction des palmes : voilà tout. C'est au temple protestant, à l'*Eglise de Christ,* qu'il faut aller si l'on veut réellement solenniser la fête de Pâques; les différentes communions chrétiennes s'y réunissent pour prendre la Cène ensemble sous la présidence de l'évêque anglican, M. Gobat.

N'oublions pas que les juifs célèbrent aussi la Pâque. Hélas! c'est au pied du *Mur des Lamentations* que nous les trouvons. Riches ou pauvres, ils pleurent et ils prient; les uns sont assis et murmurent les plaintes des prophètes; les autres sont debout, le front appuyé aux murs du temple, dont ils baisent les énormes et vieilles pierres en les arrosant de leurs larmes. Ils ont des liturgies spéciales pour ce culte au pied des murailles; ils pleurent leur gloire disparue, leur nationalité écrasée, leur temple profané, leur patrie esclave, leur peuple dispersé. Quel rapprochement! Le sang de Jésus est retombé sur eux. Ils pleurent sur les ruines de ce temple qu'ils ont cru sauver en mettant à mort le Saint et le Juste, pendant que les disciples du Crucifié triomphent autour du tombeau vide de leur Maître.

Voici, pour compléter ce que j'ai à dire sur ce sujet, quelques lignes que j'envoyais le jour même au *Journal de Genève :*

LE SAINT-SÉPULCRE ET LE VENDREDI-SAINT.

Jérusalem, 18 avril 1870.

Mon cher rédacteur,

Il y a des années que je rêve de passer une Semaine-Sainte à Jérusalem, un Vendredi-Saint au Saint-Sépulcre, et ce rêve s'est enfin réalisé.

Je viens de traverser, avec une foule d'autres pèlerins, ces journées de souvenirs évangéliques, de fièvre et d'enthousiasme religieux; et je suis assis là, maintenant, à me demander si j'ai réellement joui, si j'ai gagné ou perdu à voir de mes yeux ce que j'ai si longtemps rêvé, si j'ai été déçu ou si ce que j'ai vu a répondu à mon attente.

Je me pose à moi-même les questions qu'on me posera plus tard; j'essaie d'analyser aujourd'hui pour mon compte des sentiments qu'il me faudra plus tard analyser pour le compte de mes amis, et je trouve qu'il me sera tout aussi difficile de sympathiser pleinement avec les fanatiques du Saint-Sépulcre qu'avec ceux qui voient l'abomination de la désolation partout où il y a quelque luxe, des tableaux, des décors, des crucifix ou des lampes allumées J'ai vu depuis huit jours trop de monde et trop de choses pour que cela soit bien nettement classé dans mon esprit, et je ne saurais dire au juste ce qui l'emporte, du bien ou du mal dans mes impressions; je crois cependant plutôt que c'est le bien.

Dirai-je: Procédons par ordre? Impossible. On va où l'on peut, quand on peut, et nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous laisser conduire par notre guide, il sait tout, il connaît tout, il nous fera tout voir et nous racontera toutes les légendes. Sur la montagne de David (*Nebi Daoud*), il nous montre le *Cénacle*, c'est-à-dire la salle où Jésus a mangé la dernière Pâques avec ses apôtres, la cour où Pierre se chauffait, et même le coq du reniement. Trois reliques, trois mensonges; il semble que ce coq n'arrive que pour dire aux pèlerins trop crédules: « Vous voyez bien qu'on se moque de vous. » Le vieux mendiant arménien (un prêtre, je crois), qui pour un bakchich nous montre ce coq, en terre cuite, couleur vert-bouteille, nous verse en outre sur les mains de l'essence de rose pour nous laisser au moins un bon souvenir.

Allons maintenant au jardin de Gethsémané; c'est à l'autre bout de la ville, au fond du torrent de Cédron.

Gethsémané! On se recueille en pensant à tout ce que ce nom rappelle. On rêve d'un jardin mélancolique, on s'assied au pied de ces oliviers vingt fois séculaires, sur ce gazon foulé par le Christ et par l'ange venu du ciel; on cherche des ombres et

des souvenirs; on est prêt à tout accepter, à tout recevoir; c'est le jardin sacré par excellence, et jamais comme ce jour je ne me suis senti disposé à tout croire et à tout voir en beau. Nous approchons; bientôt nous allons arriver, ce sera certainement une date mémorable dans notre voyage.

— Le voilà, nous dit M. Pierotti.

Hélas! un affreux grand carré, entouré de murs de trois mètres de hauteur blanchis à la chaux! C'est cela! ce n'est que cela! Et l'on vient encore nous parler du goût artistique de l'église latine!

Entrons au moins. Peut-être que l'intérieur nous dédommagera. Ce hideux grand mur blanc n'est peut-être qu'une mesure de précaution pour mettre mieux à l'abri tous les trésors que renferme le jardin. Nous heurtons. Bientôt un moine vient nous ouvrir; nous passons sous la petite porte de l'angle sud-est, et nous sommes dans Gethsémané.

Impossible de ne pas éprouver quelque émotion; mais encore une fois hélas! Au centre du carré, se trouve le jardin avec des ifs, des cyprès, des romarins, des soucis, et un certain nombre d'oliviers vieux de cinq à six cents ans tout au plus. Nous en sommes séparés par une palissade à hauteur d'homme. Un sentier marneux longe la muraille, il a un peu plus d'un mètre de largeur. Au fond, à gauche, première station; c'est là que Jésus a laissé en arrière ses huit apôtres. A l'angle suivant, second banc, seconde station; c'est là que Jésus-Christ a laissé les trois disciples préférés, leur demandant de prier pour lui et de veiller avec lui. Tournons encore: troisième côté, troisième banc, troisième station; c'est l'endroit où le Sauveur est resté seul en prière, où l'ange est venu pour le fortifier, où le traître est venu lui donner son baiser de Judas, où les soldats ont mis la main sur lui pour l'emmener. On a beau se dire tout cela, on n'arrive pas à se représenter les gardes romains se prosternant devant la majesté de leur prisonnier sur cet étroit chemin blanc tiré au cordeau, et c'est à peine si, par acquit de conscience et pour répondre au désir des amis d'Europe, on ramasse quelques cailloux, on cueille quelques fleurs et l'on demande au père franciscain deux ou trois petits rameaux d'olivier, pour lesquels on lui témoigne sa reconnaissance. On n'éprouve aucun

besoin de rester plus longtemps dans un endroit où rien ne porte au recueillement, où rien même ne parle à l'imagination; on longe son quatrième côté pour ressortir par la même petite porte par laquelle on est entré.

Il semble que ce soit assez de déceptions comme cela; malheureusement nous ne sommes pas encore au bout, et après le triste Gethsémané que je venais de voir, je me sentis comme un froid au cœur quand on me dit : Voulons-nous maintenant aller voir le Gethsémané des grecs? Nous y allâmes, mais je n'avais pas besoin de ce nouvel avertissement pour rentrer dans la réalité topographique. Laissons les concierges et les charlatans de tous genres exhiber leurs curiosités, et les pèlerins tout admirer la bouche ouverte. Le fait est que le vrai Gethsémané n'existe plus et que sa place doit être cherchée trois ou quatre mètres plus bas que le niveau du sol actuel, le lit du torrent ayant été exhaussé depuis dix-huit siècles par les pierres qu'il a charriées et par les remblais provenant des divers siéges que la ville a eu à subir depuis Titus. Un des canaux souterrains du temple, qui devait entraîner jusqu'au Cédron les eaux et le sang des sacrifices, a été exploré jusqu'à son extrémité, et il a été reconnu en effet qu'il ne pourrait plus répondre à sa destination, et que son embouchure est notablement au-dessous du sol.

Eprouverons-nous au Saint-Sépulcre quelque chose de semblable? C'est le Vendredi saint. Nous avons été voir les Juifs pleurer et se lamenter à la *Wailing place;* nous avons été admis par faveur dans l'intérieur d'une maison juive mangeant l'agneau de Pâques et les herbes amères, après avoir préalablement et sous nos yeux visité tous les recoins de la maison pour en enlever jusqu'aux moindres miettes de pain levé. Mais rien ne peut nous faire oublier les cérémonies qui doivent avoir lieu au Saint-Sépulcre, et nous y arrivons entre sept et huit heures. Grâce au docteur Pierotti, les membres de la caravane ont d'excellentes places, et nous ne perdons aucun détail de la fête.

Quant à moi, les circonstances m'ont fait une position exceptionnelle. Comme je parlais, chez M. Gobat, de mon intention d'assister aux services religieux et à toutes les cérémonies de la sainte soirée, la fille de mon hôte, qui n'avait jamais vu ce spectacle, témoigna le désir de profiter de l'occasion pour y

aller aussi. La chose s'arrangea sans peine, et M. Gobat nous offrit un de ses kawas pour nous accompagner. Mais lorsque je revins vers cinq heures pour chercher Mlle Blandine, notre société s'était considérablement augmentée, et je comptai jusqu'à sept le nombre des jeunes dames qui me furent confiées. En revanche ce ne fut pas un, mais deux kawas, que l'évêque nous donna pour nous piloter et nous protéger au besoin. Ces deux pommeaux d'argent n'étaient pas de trop dans la foule. Quand nous entrâmes dans l'église, il était déjà tard, et la tête de la procession était pour nous hors de vue; je n'aurais pas même songé à percer la muraille vivante qui nous en séparait, mais nos kawas, qui connaissaient leurs droits, et leur devoir, manœuvrèrent si bien que nous ne tardâmes pas à prendre notre rang immédiatement derrière les consuls, et par conséquent aux meilleures places pour suivre et saisir tous les détails de la sainte cérémonie.

Un père prêchait en arabe, et la multitude écoutait en silence, mais dans ce silence un peu tumultueux d'une foule vivante et sympathique, dont l'attention n'est pas fixée par l'intérêt du discours.

Pour mon compte je demandais à mon entourage quelques renseignements, quand tout-à-coup le sermon finit, le cortége se remit en marche et les chants religieux recommencèrent. Nous reconnûmes notre beau jeune ténor franciscain d'Alexandrie.

Il est assez difficile quand on ne l'a pas vue de se faire une idée quelque peu exacte de l'église du Saint-Sépulcre, et même quand on l'a vue, on a de la peine à en faire la description. Je vous fais grâce de la rotonde surmontée d'une coupole toute neuve, restaurée par la Russie. Cette rotonde forme la partie principale de l'église, et contient le Saint-Sépulcre comme une petite église au milieu de la grande. En sortant du tombeau, l'on a devant soi, élevée de quelques marches, une sorte d'église carrée, le chœur des grecs. Tout autour de la rotonde s'ouvrent une quinzaine de chapelles latérales qui appartiennent les unes aux grecs, les autres aux latins, le plus petit nombre aux arméniens.

Dans la sacristie on montre l'épée et le chapelet problématiques

de Godefroi de Bouillon; plus haut son tombeau possible et celui de Baudouin, comme si les ombres de ces illustres morts voulaient veiller encore sur le sépulcre qu'ils n'ont pu sauver des mains des infidèles. Un escalier large et profond descend dans la chapelle de Sainte-Hélène, où la vieille mère de Constantin a découvert le sépulcre et la croix du Sauveur. Mais passons les détails; mes lettres n'ont nullement la prétention de rivaliser avec le Manuel de Joanne et d'Isambert; ceux qui tiennent à connaître par le menu les hauteurs, les longueurs et les couleurs peuvent consulter d'une part le beau plan de M. Pierotti, de l'autre les nombreuses gravures et photographies qui depuis quelques années ont reproduit les principales parties de l'édifice, l'extérieur et l'intérieur, le portail, la coupole, le tombeau, les chapelles, la pierre de l'onction, etc. Je n'entrerai pas non plus, pour le moment du moins, dans la discussion sur l'authenticité des lieux saints. C'est une question intéressante peut-être, mais à ce moment-là, je l'avoue, elle était bien loin de mon esprit. J'étais tout entier à cette foule immense qui ondulait dans l'église et aux souvenirs qui réunissaient dans une seule et même pensée les chrétiens du monde entier, et en particulier ces chrétiens palestiniens de tant de dénominations différentes, qui oubliaient leurs noms de latins, de grecs, de protestants, d'arméniens, de syriens, d'abyssins, de maronites, pour ne plus se rappeler que le seul nom qui a été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés.

Du reste, s'ils étaient tentés de l'oublier, les soldats turcs sont là pour les en faire ressouvenir. Je les ai vus, ces braves soldats; j'en avais déjà beaucoup entendu parler, et les récits des voyageurs nous les ont trop souvent représentés comme se bornant à donner des coups de bâton aux chrétiens pour les maintenir en paix. Il paraît que les leçons des années précédentes ont porté leurs fruits, car je n'ai rien vu de semblable, et les deux ou trois cents soldats faisant la police de l'église m'ont paru se distinguer par une entière et parfaite convenance plutôt que par des manières grossières ou désordonnées. On raconte qu'ils fument dans l'intérieur du St-Sépulcre; je n'en ai vu fumer qu'un seul, et encore ce n'était que dans une chapelle latérale des galeries supérieures et en dehors des heures du culte.

Les cérémonies du Vendredi-saint consistent surtout dans cette immense procession qui rappelle le chemin de la croix, et qui partant de la chapelle la plus éloignée, aboutit après un certain nombre de stations à la chapelle du Calvaire. Sept prédications sont faites en sept langues différentes et j'ai eu le plaisir de les entendre, sinon de les comprendre toutes.

Un crucifix marche en tête de la procession, détail en apparence insignifiant, puisqu'on sait d'une manière générale que le crucifix appartient aux ornements de l'Eglise latine. Mais je le relève parce que dans le cas particulier il joue un rôle qu'il ne joue nulle part ailleurs. C'est comme une résurrection des mystères du moyen-âge. Les pères de Terre-Sainte ont un Christ en relief, de grandeur naturelle, dont la tête et les membres sont flexibles; ils récitent l'histoire de la Passion jusqu'à la descente de la croix, et à mesure qu'ils rappellent les paroles de l'Evangile, ils les traduisent par un mouvement de la figure qu'ils portent. Ainsi dans une des chapelles on couche le corps par terre, et l'on feint de le crucifier; dans une autre, on le démonte, on décroche les bras, la tête et les mains; on enveloppe le mannequin d'un drap et l'on finit par le déposer solennellement sur la pierre de l'onction avant de le porter au sépulcre. Je ne saurais dire l'impression pénible que produit cette partie de la cérémonie sur ceux qui n'en ont pas l'habitude. Quant aux gens du pays, c'est pour eux peut-être ce qu'il y a de plus intéressant, et il n'y a rien qu'ils n'affrontent pour arriver à jouir de ce spectacle. Je puis citer l'exemple d'une pauvre femme qui, dans la chapelle du Calvaire, où elle avait réussi à monter sans autorisation, se coucha par terre pour regarder entre les barreaux de la galerie sans s'inquiéter de deux ou trois personnes auxquelles elle servait de marche-pieds. Pour rien au monde elle n'aurait voulu se plaindre, car si on l'avait entendue, on l'aurait tout simplement mise à la porte. Et il y en avait une vingtaine dans ce cas; elles viennent de loin; elles veulent tout voir, et il est parfaitement reçu qu'on peut leur marcher dessus sans qu'elles s'en formalisent; elles portent ce petit supplice de quelques heures au compte de leurs heureuses chances, de leurs bonnes œuvres ou de leurs pénitences.

Revenons à la procession. Nous avons naturellement en tête,

après le crucifix, la portion la plus distinguée du haut clergé. Mgr de Valerga fait défaut, cela va sans dire; il est à Rome, au Concile, et personne ne le regrette. Puis viennent les moines des différents couvents de Jérusalem, tous franciscains. Après le clergé, les autorités civiles et politiques, consuls des nations catholiques, etc. La cérémonie étant un peu longue, et même très-longue (elle a duré près de trois heures), il est naturel que quelques conversations s'engagent *sotto voce* entre des personnes qui ne sont pas obligées de comprendre le sermon arabe, le sermon grec, ni même le sermon allemand. Certains fonctionnaires, porteurs d'énormes cierges destinés à brûler trois heures, commencent visiblement à s'ennuyer; il n'y aurait que demi-mal s'ils se bornaient à bâiller, mais ils donnent à connaître aussi par leurs conversations la nature des sentiments qui les animent, et je vous certifie que ce n'est pas l'édification qui domine; ils paraissent trouver les sermons trop longs et les cierges trop lourds. « Ce n'est pas dans notre cahier des charges, » disait l'un d'entre eux.

Parmi les sermons que j'ai compris, l'anglais et l'allemand étaient franchement évangéliques; on aurait dit même qu'ils renfermaient tacitement une protestation contre tous ceux qui voudraient placer en dehors de Jésus-Christ l'autorité suprême dans l'Eglise. Quant au prédicateur français, Mgr Boyer, il s'est distingué par sa longueur, trois quarts d'heure, non moins que par le tact avec lequel il a su choisir un sujet qui n'avait aucun rapport, ni avec la procession, ni avec les souvenirs du jour. « Eglise de Jérusalem, » s'est-il écrié d'une voix lamentable, « tu as commis un grand péché! Tu t'es séparée de Saint-Pierre à qui Jésus a donné la primauté et la principauté! » Puis une longue tirade sur le concile de Chalcédoine et une longue dissertation sur l'infaillibilité papale. C'est M. Valerga qui aurait été content; oui, mais c'est la grande majorité de l'auditoire qui ne l'était pas.

Le plus grand ordre n'a cessé de régner pendant toute la cérémonie, malgré la foule, et quoique nous fussions resserrés dans les étroites galeries qui font le tour de l'Eglise.

Le général en chef, ou séraskier, Ali-Pacha, toujours en petite tenue pour éviter de froisser les chrétiens en se mettant trop en

évidence, avait l'œil à tout et se multipliait sans bruit. Deux fois j'eus le bonheur de pouvoir recourir à lui, et comme je lui avais été recommandé l'après-midi même par son fils, capitaine dans l'armée turque, je pus profiter de la circonstance pour rejoindre mon escorte que j'avais perdue. Le séraskier passait bousculant un peu à droite et à gauche, et il me fit l'honneur de me bousculer moi aussi; je m'empressai de le saisir par la main comme s'il me l'avait tendue intentionnellement, et grâce à la méthode vigoureuse qu'il employait pour se faire de là place, je regagnai facilement le terrain que j'avais perdu et je pus arriver à Golgotha, dont l'escalier n'était accessible qu'à un petit nombre de privilégiés.

En rentrant le soir je rassemblai mes souvenirs de la journée, et comme je l'ai dit en commençant, j'eus de la peine d'abord à démêler ce qu'il y avait de contradictoire dans mes impressions.

Evidemment ce n'était pas là « le culte en esprit et en vérité; » cette foule agitée et distraite qui n'avait peut-être compris un mot ni aux chants religieux, ni aux sermons, n'était pas l'auditoire recueilli que nous aurions voulu; la sublimité même de quelques-unes des cérémonies était faite pour égarer l'attention bien plus que pour la ramener aux pensées sérieuses que rappelle le Vendredi Saint. Enfin la crucifixion et la descente de croix du mannequin, d'un goût plus que douteux, me disposaient fort mal pour l'ensemble de cette solennité religieuse. Toutefois je n'ai pu me soustraire entièrement à cette double impression: d'une part que le St-Sépulcre est depuis quinze siècles le rendez-vous sacré des chrétiens de toutes les églises, et que depuis les temps d'Hélène, de Constantin, de Saint-Jérôme, à travers l'époque des Croisades et jusqu'à nos jours, c'est là que sont venus adorer tous ceux qui ont confessé le nom de Christ, rois, reines, chevaliers, savants, docteurs, prêtres et simples pèlerins; d'autre part que cette union extérieure des enfants de Dieu, rêvée par tant d'esprits généreux ou absolus, se réalise autour de ce sépulcre mieux qu'elle n'a fait par les législations des pouvoirs temporels ou par les anathèmes des puissances ecclésiastiques. C'est la foi à la résurrection qui réunit ici tous ceux que séparent ailleurs des difficultés

théologiques, ou des rivalités d'intérêts plus ou moins respectables.

Tous ces hommes, toutes ces femmes, riches ou pauvres, grecs ou latins, qui se pressent ou se coudoient chaque année sous la verte coupole de Jérusalem, ont le sentiment d'une fraternité scellée par une adoration commune, et quand je me rappelle que tout ce qui nous entoure est musulman, je ne puis qu'apprécier les souvenirs du Saint-Sépulcre et le témoignage involontaire rendu à l'unité chrétienne par cet édifice et par les différents cultes qui s'y célèbrent.

CHAPITRE XIV.

LES ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Le mont des Oliviers. — *Viri Galilœi.* — La mosquée de l'Ascension. — Une jeune cicerone. — Encore Gethsémané. — La *Wailing Place.* — Le tour de la ville. — Hen Roguel. — Les cavernes royales. — La grotte de Jérémie.— Les tombeaux des rois. — Le tombeau d'Hélène d'Adiabène. — Les tombeaux des Juges. — Sépulcres blanchis. — Le couvent de la Sainte-Croix. — Le champ du Foulon. — Note sur Birket-Mamillah et Millo.

Après le témoin de la mort et de la résurrection du Sauveur, le témoin muet de son ascension, le mont des Oliviers. Malgré l'antiquité et l'unanimité de la tradition, il est utile de rappeler qu'il n'y a là encore qu'une tradition. St-Matthieu semble placer cet événement en Galilée, St-Marc ne précise rien, St-Luc le place dans les environs de Béthanie, St-Jean ne le mentionne pas, et le livre des Actes se borne à dire qu'après l'ascension les disciples retournèrent à Jérusalem de la montagne des Oliviers. Tout cela est bien loin des détails circonstanciés que l'on nous donne sur les deux cîmes : de l'ascension proprement dite, et des *Viri Galilœi* (Hommes galiléens). Cependant nous ne sommes pas à cela près; nous avons vu trop de choses invraisemblables pour que nous nous gendarmions contre une chose possible, et sans discuter à fonds les raisons que l'on peut faire valoir en faveur d'une tradition qui dans tous les cas est fort ancienne, nous acceptons le mont des Oliviers avec l'ensemble de ses souvenirs, et cela d'autant plus volontiers qu'il se rattache d'une manière incontestable aux derniers jours de la vie de notre Sauveur. C'est de là qu'il a pleuré sur Jérusalem; c'est de ces hauteurs qu'il a dénoncé sur la ville rebelle les jugements de Dieu, et qu'il a prédit le boule-

versement prochain de ses pierres et de ses bâtiments (Matth. 24). Que le moyen-âge nous montre encore après cela la grotte où les apôtres se sont réunis pour composer le Symbole qui porte leur nom, et que les temps plus modernes exploitent la Tour ou la maison dans laquelle le Seigneur a prononcé l'Oraison dominicale, nous n'avons pas à nous en occuper. Nous ferions la course pour la seule beauté de la vue, si même nous n'avions pas de motif d'un ordre plus élevé, à plus forte raison, quand cette petite montagne est pleine de souvenirs évangéliques.

Le plus haut sommet ne s'élève guère qu'à 600 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et il ne domine que de 60 à 70 m. la ville sainte. Il paraît plus haut quand on regarde vers la vallée du Jourdain, à cause de la dépression de ce bassin qui est de 400 m. plus bas que la mer.

Nous avons fait deux fois cette course, une fois directement de Jérusalem par la porte St-Etienne: c'est le côté le plus escarpé ; une autre fois de Béthanie, c'est une charmante promenade à pente douce. Quant à la distance, il suffit de se rappeler que c'est le chemin d'un sabbat (Act. 1, 12), pour être rassuré sur la fatigue de l'expédition.

De la ville on descend dans la vallée du Cédron jusqu'au jardin de Gethsémané, et là on se trouve en présence de quatre ou cinq chemins plus ou moins bien tracés (par les chèvres plutôt que par les hommes), dont deux conduisent à Béthanie et les autres à l'un ou à l'autre des sommets de la montagne. Nous prenons par le plus court qui est aussi le plus rapide, et au bout d'un quart d'heure nous sommes au sommet. Ces petits chemins crayeux, blancs, éblouissants, qui zigzaguent dans tous les sens, fatiguent la vue, et l'on n'a pas la ressource d'une végétation bien riche pour en neutraliser les effets. Sans doute c'est encore la montagne des Oliviers des anciens temps, mais elle est dénudée sous bien des points, la terre végétale est descendue dans la vallée, et les rares et maigres petits oliviers qui en garnissent les flancs semblent n'être là que pour justifier le nom traditionnel. Deux puissances terribles ont concouru à faire ce désert, l'une c'est le Croissant qui a le don de pétrifier tout ce qu'il touche; l'autre, c'est celle qui a transformé la campagne de Rome, si riche au temps d'Horace, en cette soli-

tude désolée que les voyageurs ne traversent plus aujourd'hui qu'avec le désir d'en sortir au plus tôt. Certainement aux jours de Jésus-Christ la montagne était plus boisée, mieux gazonnée qu'elle ne l'est maintenant. On peut se représenter le Sauveur assis avec ses disciples sur les pelouses qui font face à Jérusalem, à l'ombre d'oliviers vénérables qui permettaient à la fois le repos et les conversations tranquilles; on peut se le représenter leur donnant ses dernières instructions, leur confiant l'évangélisation du monde, leur réitérant sa promesse d'être avec eux jusqu'à la fin, puis s'élevant doucement de terre comme soutenu par un nuage et disparaissant à leurs yeux. Mais au lieu de cela, c'est un petit édifice octogone que l'on nous montre, bâti par un musulman vers l'an 1200 sur la place qu'avaient successivement occupée une basilique construite par Hélène, une église élevée par Modestus, un couvent de bénédictins fondé par Charlemagne, une chapelle construite par les Croisés, autant de monuments de la piété chrétienne qui avaient été balayés les uns après les autres par la sauvagerie des guerres du moyen-âge. Il n'y a rien d'invraisemblable à ce qu'un musulman ait consacré ce lieu par un édifice, car si les sectateurs de Mahomet ne croient pas à la résurrection de Jésus-Christ, ils admettent au moins qu'il a été élevé au ciel, et sous ce rapport ils méritent le titre de chrétiens au même titre et même plus que beaucoup d'incrédules qui prétendent à ce nom.

Au milieu de cette chapelle vide, qui a 6 ou 7 mètres de diamètre, on montre dans un encadrement de marbre assez mal travaillé, l'empreinte du pied gauche du Sauveur; les musulmans prétendent avoir le pied droit dans la mosquée d'El Aksa. En tous cas, à côté de l'empreinte, fort grossière, du pied gauche, on voit encore deux autres empreintes de pieds; le derviche nous informe que ce sont les pieux pèlerins qui ont peu à peu creusé la roche pour en emporter des fragments, et qui ont ainsi ajouté à l'empreinte véritable deux traces qui ne sont que des apparences. Les Latins obtiennent chaque année, moyennant bakchich, la permission de dire la messe dans ce sanctuaire.

A quelques pas de là se trouve le logement du derviche; il est surmonté d'un minaret où nous obtenons sans peine la permission de monter. La vue dont on jouit de la plateforme est peut-

être la plus étendue qui existe en Palestine, et certainement la plus belle. Ce n'est pas seulement Jérusalem et la vallée du Cédron, le couvent d'Elie, la vallée des Réphaïms; tout cela nous le voyions d'en bas; mais c'est encore au sud le mont des Francs et le désert de Juda; à l'est, la mer Morte, la vallée du Jourdain, les montagnes de Moab, la tribu de Ruben, l'Arnon et le Jabbok; puis plus au nord-est Gad et Manassé, l'ancien pays de Galaad; enfin au nord la tribu et les montagnes d'Ephraïm. Mais partout on a la même impression, d'un pays autrefois fertile et maintenant ravagé; le pays de Galaad en particulier, qui tenta les Rubénites lors de la conquête de Canaan, ne tenterait personne aujourd'hui.

Le petit village qui entoure la mosquée de l'Ascension s'appelle Zeitoûn; un peu au nord on trouve le sommet des « Hommes Galiléens » où s'élevait autrefois, dit-on, l'hôtellerie ou le khan des Galiléens, quand ils venaient à Jérusalem pour adorer. C'est là que les messagers célestes dirent aux apôtres, étonnés de la disparition de leur maître: « Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? » Plus loin vers le sud on veut nous montrer encore des grottes, des cavernes et des monuments curieux, mais les détails gâtent l'impression générale, et nous aimons mieux redescendre paisiblement la colline sans ajouter à l'incertain les invraisemblances. Nous rentrons à Jérusalem par un sentier situé un peu plus au sud, et sans pouvoir nous rassasier de la vue de ces monuments qui depuis trente siècles ont été consacrés au culte du seul vrai Dieu. L'esplanade du temple est quelque chose d'unique, et nous pouvons la peupler tour à tour des prêtres, des lévites et du souverain sacrificateur traversant les foules aux jours des grandes fêtes, ou de Jésus s'entretenant avec les multitudes et captivant par sa parole les sergents même envoyés pour se saisir de lui.

Mais le temps passe. Quand on a quinze jours devant soi, il semble que ce soit beaucoup; lorsqu'on les a traversés, ils font l'effet d'un songe dans la nuit; ce n'est plus rien. Déjà l'on commence à parler du départ, et il y aurait encore tant de choses à voir, tant de monuments à visiter, tant de souvenirs auxquels on voudrait donner un corps. L'étranger qui visite nos princi-

pales villes d'Europe, je ne parle pas des grandes capitales historiques, peut à la rigueur les quitter au bout de quelques jours avec la conscience tranquille et le sentiment qu'il a vu ce qu'il y avait à voir, galeries, monuments, quais, ponts et promenades; s'il a oublié quelque chose il retrouvera ailleurs l'équivalent et mieux encore. Mais à Jérusalem, ce que l'on veut voir, c'est le présent, mais c'est aussi le passé; chaque pierre est un souvenir, chaque ruelle un problème, chaque pan de murailles une histoire. Ce sont des mois qu'il faudrait, et il ne nous reste plus que deux jours. J'en profiterai pour visiter rapidement les abords de la ville, et notamment certains lieux historiques marqués sur toutes les cartes et que nous n'avons pas encore aperçus. Pour cette course, j'aurai le plaisir de la faire avec un guide qui connaît à fond la contrée, et qui parlant parfaitement nos langues européennes, parle aussi parfaitement l'arabe; c'est l'enfant de nos excellents amis Palmer, le directeur de l'orphelinat syrien; une véritable « fille de Jérusalem, » intelligente et vive, heureuse de parler de la Suisse avec moi, comme je le suis de l'avoir pour cicerone dans la ville sainte. C'est elle déjà qui m'avait conduit au réservoir de Siloé. C'est elle encore qui m'a conduit la première fois à Gethsémané, et le fait vaut la peine d'être raconté, car il expliquera peut-être le réalisme des impressions que j'y ai recueillies, comparé à l'impression toute différente, mélancolique et sérieuse, que d'autres en ont remportée.

C'était le Vendredi saint. Nous arrivâmes vers neuf heures du matin à la petite porte mystérieuse qui ferme le jardin. Je parlais bas, elle parlait haut. Je heurtai timidement à la porte, qui était fermée; puis un peu plus fort, mais toujours avec réserve.

— Ah çà! dit-elle, il n'entend pas! Dormirait-il, par hasard? Hoé! père Alexandre!

Et s'adossant à la porte, elle se mit à la frapper du talon à coups redoublés.

— Laissons, laissons, lui dis-je, nous repasserons un autre moment. C'est vendredi; peut-être qu'il est au Sépulcre.

Mais elle n'en voulut pas démordre, elle continua de heurter, elle jeta quelques pierres par dessus la muraille à l'endroit où elle le supposait en train de dormir ou de jardiner. A la fin une

tête surmontée d'un capuchon couleur minime apparut au-dessus du mur. — Ah! c'est vous, Mademoiselle Lydie! — Et sans la moindre émotion, sans reproche, sans un mot de plus, sans se presser, ils descendit pour nous ouvrir, s'excusant d'avoir en effet dormi, parce qu'il avait dû veiller une partie de la nuit précédente. Ce père Alexandre était un bon vieux moine allemand, de très-bonne composition.

Nous avions également visité ensemble la *Wailing Place,* le Mur des Lamentations, moi comme un homme qui ne le connaît que par les gravures, les photographies et l'imagination; elle, comme un enfant qui l'a vu cinquante fois et qui connaît par leurs noms plusieurs de ses habitués. L'impression qu'on reçoit de cette visite sera naturellement tout autre si l'on s'attache au tableau seulement, ou si l'on en a l'interprétation. Ces Juifs qui viennent, en longues robes, pleurer et sangloter pendant deux heures au pied de ces murailles salomoniennes, et baiser ces pierres massives dans les interstices desquelles l'hysope pousse par nombreuses touffes; ces Juifs, presque tous des vieillards, que l'on voit et que l'on entend, la tête appuyée contre le mur, répéter les lamentations des prophètes; ces femmes aux costumes variés et couvertes d'un voile blanc, qui soupirent et gémissent dans une cour étroite de leur propre capitale, comme leurs ancêtres pleuraient sur les rivages des fleuves de la Babylonie, c'est d'un intérêt poignant, pathétique, dramatique. On voudrait leur parler du Sauveur le Réparateur des brèches, et l'on se rappelle qu'ils sont les monuments vivants de la condamnation qu'ils ont encourue en le mettant à mort. Je ne quitte cependant pas la place sans avoir serré la main à quelques-uns d'entre eux, en leur montrant le ciel et leur murmurant le nom sacré du Messie, le serviteur de l'Eternel.

Mais à peine nous sommes sortis de l'enceinte réservée, que le charme cesse et l'illusion s'évanouit. Les voilà, ces Juifs, qui n'ont déjà plus de larmes; ils sont rentrés dans les réalités de la vie, dans le commerce, dans les affaires; c'est à qui criera le plus fort, et l'on peut supposer, sans crainte d'erreur, qu'il s'agit d'achats et de ventes. Leurs sanglots de tout-à-l'heure n'étaient-ils donc que du formalisme? Il faudrait bien peu con-

naître le cœur humain pour l'affirmer, mais certainement il y a aussi du formalisme dans cette surexcitation momentanée, et si mon jeune guide ne se laisse pas gagner par l'émotion, c'est que l'habitude lui a donné la juste mesure de la valeur de cette cérémonie.

Enfin nous voilà partis pour faire le tour de la ville. C'est un pèlerinage auquel on ne manque guères, et l'on peut y procéder d'après trois systèmes différents : faire le tour à l'intérieur, en suivant les rues au plus près des remparts; faire le tour sur le mur d'enceinte lui-même, qui offre presque partout un chemin abordable d'environ deux mètres de largeur (M. Pierotti a compté dans ce sens 4,679 pas), ou enfin longer la ville par dehors en suivant les sinuosités topographiques du chemin. Ce dernier système est le plus long, mais le plus agréable et le plus varié.

En sortant par la porte de Jaffa, laissant à droite le mont Guihon sur lequel s'élèvent les établissements russes, on se dirige droit vers le sud entre le mont de Sion et la vallée de Guihon. Là sont les ruines, profondément encaissées, de l'étang du roi (Salomon), le Birket es-Soultan, peut-être le vieux étang de Es. 22, 9, en tout cas le plus considérable de Jérusalem; il a 180^{m} de long sur 78^{m} de large; il était alimenté par les réservoirs de Salomon, et se trouve aujourd'hui presque toujours à sec. Un peu au-dessus, presque en face du cimetière protestant, s'élève le splendide hôpital juif, construit par la munificence des Israélites d'Europe. Un aqueduc de neuf arches traverse la vallée qui, tournant ensuite à l'est, prend le nom de Hinnom et rappelle le culte abominable de Moloch (Jér. 7, 31. 19, 6-15. 2 Rois 23, 10). C'est cette vallée, en hébreu Gé-Hinnom, qui a servi de symbole à la géhenne de feu; pendant longtemps ce ne fut qu'une voirie, une lieu abandonné et détesté. A droite se dressent les rochers du Mauvais-Conseil; ils sont percés d'un nombre énorme d'ouvertures qui correspondent à d'anciens tombeaux; on y trouve facilement des inscriptions hébraïques, et plusieurs amateurs se sont imaginé plus d'une fois avoir fait des découvertes précieuses en déchiffrant des noms propres; la plupart de ces sépulcres sont relativement récents et de la construction la plus simple; en les visitant il est facile

de se convaincre que les troupeaux de moutons aiment à s'y réfugier.

A peu près au point de jonction de la vallée de Hinnom avec celle de Josaphat, on voit au bord du chemin un puits abrité sous un petit monument carré sans caractère architectural bien prononcé. C'est *Hen-Roguel,* l'ancienne limite de Juda et de Benjamin (Jos. 15, 7. 8. 18, 16), l'endroit où Jonathan et Ahimahats guettaient les nouvelles qu'ils devaient transmettre à David (2 Sam. 17, 17), et le quartier-général des complices d'Adonija dans sa tentative d'usurpation (1 Rois 1, 9). Ce puits, très-profond en temps ordinaire, et dont l'abondance en janvier annonce une année fertile, est plus connu sous le nom de Bir-Eyoub, puits de Job (par corruption peut-être pour : puits de Joab, d'après Tischendorf), et plus ordinairement encore sous celui de puits de Néhémie, à cause d'une tradition portant que Néhémie, après le retour de l'exil, retrouva là le feu sacré que les Juifs y avaient caché avant leur départ, sur l'ordre de Jérémie. Si de là on continue de suivre la vallée du Cédron, on est sur le chemin de Marsaba et de la Mer Morte.

Remontant le Cédron et la vallée de Josaphat, que nous avons déjà parcourus, on tourne à gauche au-delà de la porte Saint-Etienne, pour suivre les murs de la ville, et l'on ne tarde pas à avoir d'un côté la soi-disant Grotte de Jérémie que, pour l'acquit de la conscience et moyennant un bakchich, on visite, bien qu'elle n'offre ni intérêt, ni caractère d'authenticité; de l'autre côté, à gauche, et s'étendant sous la ville dans une direction sud-est, d'anciennes carrières, connues sous le nom de *Cavernes royales,* et dont la Grotte de Jérémie faisait probablement partie. C'est de ces cavernes que furent extraits les matériaux nécessaires à la construction des différentes enceintes et des trois temples de Jérusalem; la nature de la pierre et plusieurs des excavations coïncident parfaitement avec le calcaire et la dimension des blocs employés pour les fondements du temple. Pierotti a fait l'observation que le chemin est légèrement incliné du côté de Morija, ce qui a dû faciliter le transport des matériaux. Comme carrières souterraines, ces cavernes sont intéressantes à voir, mais il ne faut pas s'attendre à davantage : ce sont des salles immenses, soutenues de place en place par

des colonnes naturelles; on peut se promener de chambre en chambre, à la lueur des torches dont on a eu soin de se munir, et l'on admire tour-à-tour la précision de la taille des pierres dont les arêtes sont bien conservées, ou le chaos désordonné des débris laissés par le ciseau de l'ouvrier. Quelques infiltrations ont produit de nombreux stalactites. On jouit de la fraîcheur de l'air succédant aux ardeurs du soleil de midi, et l'on éprouve une impression singulière à penser qu'on a la colline de Bezétha sur sa tête, et que les pierres qu'on admirait quelques moments auparavant dans la vallée de Josaphat étaient là il y a trois mille ans. On se rappelle alors, et l'on comprend le *cavati sub terrâ montes* de Tacite (Hist. V, 12), les montagnes creusées par dessous. Combien ces cavernes devaient être animées quand les légions d'ouvriers de David et de Salomon préparaient ces gigantesques travaux !

L'entrée des souterrains, ou plutôt les entrées, ouvraient dans le roc au-delà des murs de la ville; elles ont été à peu près bouchées par les remblais; celle qui mène aux cavernes est presque enterrée et l'on n'y pénètre qu'en rampant; celle qui mène à la Grotte de Jérémie est en meilleur état, mais il est facile de voir qu'elle ne date pas de bien loin. La découverte de ces carrières est d'ailleurs assez récente, et pendant bien des siècles la Grotte a servi tour-à-tour de cimetière chrétien et de cimetière musulman; quelques savants y placent même les tombeaux d'Hérode et d'Alexandre Jannée. Un cimetière musulman existe encore sur le tertre dans lequel est creusé la Grotte.

Sept ou huit cents mètres plus loin, un peu à l'est de la route de Naplouse, au milieu des mélancoliques oliviers dont nous avons parlé, on descend dans une espèce de carrière à pans coupés vers un soupirail fermé par une porte voûtée dont la partie supérieure est seule à découvert; le bas est enterré dans des décombres. Ce sont les Tombeaux des Rois. Un vestibule richement orné et passablement conservé, sauf le sol qui est très-inégal, conduit à une grande chambre intérieure, plus basse de cinq ou six marches, dont l'entrée était masquée par une grosse pierre qu'on roulait ou qui glissait dans une rainure que l'on voit encore. Cette chambre à son tour ouvre sur un

caveau dont trois parois sont percées de portes et communiquent directement avec les tombeaux. C'est dans la dernière de ces petites chambres que M. de Saulcy a trouvé un ou deux squelettes et les deux beaux fragments d'un couvercle de sarcophage qui se trouvent au Louvre. Il y a en tout trente et une tombes, et toutes paraissent avoir été achevées.

Il y a cinq opinions principales sur la destination de ce monument sépulcral. M. de Saulcy en fait les tombeaux des rois de Juda, malgré le texte précis de la Bible, qui place ces tombeaux sur le mont de Sion. Robinson y voit le tombeau de la reine Hélène, d'Adiabène, et de son fils Izates, mais différentes circonstances, et notamment le grand nombre des niches funéraires a dû faire écarter cette hypothèse. D'autres ont pensé aux rois asmonéens, mais la plupart d'entre eux ont notoirement été enterrés ailleurs. Ferguson pense à des rois postérieurs au règne de Constantin, mais l'architecture est contre lui. Enfin Châteaubriand, d'accord avec Williams, et plus ou moins avec la tradition, croit qu'il s'agit des derniers rois de Judée, les successeurs d'Hérode. Cette dernière opinion, en l'absence de preuves positives, est peut-être encore la moins invraisemblable.

Quant au tombeau d'Hélène d'Adiabène, M. Pierotti le place à 310 mètres au nord de la porte de Damas. C'est un petit rocher isolé, élevé d'environ deux mètres et demi au-dessus du terrain environnant. On y trouve les restes d'une citerne, les restes d'une église dédiée à St-Etienne, la base d'une pyramide, et aussi l'ouverture d'un sépulcre judaïque avec une porte munie de deux pivots. D'après Josephe ce monument devait être à trois stades de la ville, et cette donnée coïncide assez avec la supposition de M. Pierotti. On peut y joindre l'autorité du consul-général de France, M. de Barrère, homme compétent dans ces questions, et auquel Tischendorf rend le témoignage qu'il est « presque plus artiste que diplomate. »

Les tombeaux des Juges sont passablement plus loin, à 1600 mètres de là, un peu à droite de la route qui mène à Jaffa. C'est une succession de chambres funéraires dont quelques-unes renferment neuf, les autres treize tombes, groupées sur deux étages, et quelques-unes réunies deux par deux. On compte

environ soixante et dix de ces niches, mais on ne sait d'où leur vient leur nom actuel. Le plus probable, c'est que cette nécropole était destinée aux membres du Sanhédrin, mais les données historiques manquent complètement.

On trouve d'ailleurs encore dans les environs beaucoup de tombeaux, ou d'ouvertures sépulcrales, mais elles ne présentent pas d'intérêt.

Dans le cours de notre excursion, nous avons rencontré aussi quelques sépulcres récemment blanchis à la chaux. qui nous ont rappelé les paroles du Sauveur, Matt. 23, 27. mais ils sont rares, et l'on n'a pas su m'expliquer le motif, peut-être fort accidentel, de ce genre d'ornementation. Anciennement la chose était plus fréquente, mais là encore les opinions sont divisées ; les uns pensent qu'on blanchissait les tombeaux pour faire honneur aux morts ; d'autres supposent au contraire qu'on voulait les signaler à l'attention publique, afin d'en éloigner les passants qui auraient été souillés en s'approchant de trop près d'une sépulture.

Pendant que nous sommes de ce côté de Jérusalem, et puisque nous ne pouvons également pas aller jusqu'à St-Jean dans le désert, lieu de naissance de St-Jean, dit-on (St-Jean Baptiste), ni jusqu'à la Fontaine de Philippe, où la tradition place le baptême de l'eunuque éthiopien, poussons au moins jusqu'au couvent de Sainte-Croix. Nous passons devant les établissements de M. Scherr, nous coupons à angle droit la route de Jaffa, et marchant vers le sud nous arrivons en quelques minutes au haut d'une descente passablement rocailleuse qui nous conduit au couvent. C'est un grand bâtiment rectangulaire, qu'à ses tours massives on prendrait pour une forteresse, bien plus que pour un édifice religieux. Une tradition qui remonte aux jours de l'impératrice Hélène veut qu'il ait été construit sur l'endroit même où s'élevait l'arbre qui a servi pour faire la croix. Un révérend moine pousse la complaisance jusqu'à nous fournir la preuve matérielle de l'authenticité de cette légende ; il ouvre une portelette derrière l'autel et nous fait admirer le trou dans lequel était planté l'arbre ; en tâtant bien, on peut encore au fond de ce trou reconnaître quelques restes des racines. Je n'oserais l'affirmer de mémoire, mais je crois me rappeler

que l'histoire de cet arbre merveilleux remonte jusqu'aux premiers jours de la création. Dans tous les cas les peintures qui ornent le sanctuaire, racontent sa biographie avec beaucoup de détails et renferment de curieuses révélations. Ce couvent, qui a longtemps appartenu aux Géorgiens, appartient aujourd'hui aux grecs, et fait un digne pendant au couvent de Marsaba; l'église, un peu lourde, est divisée en trois nefs par quatre gros piliers. Les chambres et les cellules sont fort nombreuses; il y a de grands réfectoires, de grands dortoirs, et l'on comprend que la Russie, dont la présence se révèle par une foule de détails, entr'autres par ses armoiries, ait eu l'idée d'utiliser ce monument comme grand séminaire. Une quarantaine de jeunes gens y font leurs études, sous la direction de quelques prêtres distingués.

Bientôt nous remontons la colline. Nous laissons à gauche un amas de décombres et des cavernes sépulcrales qu'on nous donne (Pierotti) comme le tombeau d'Hérode, quoique leur vieille magnificence ait depuis longtemps disparu sous les coups redoublés des chrétiens et de Chozroës II; le champ du Foulon (Es. 7, 3.) transformé en cimetière depuis Saladin; l'étang supérieur, ou Birket-Mamillah, haut canal de Guihon dont Ezéchias conduisit les eaux au moyen d'un aqueduc souterrain, dans la partie ouest de Jérusalem; cet étang est probablement aussi la Fontaine du Dragon de Néhém. 2, 13. Nous passons près de Talitha Kumi et de l'Asile des Lépreux, et de là en quelques pas nous rentrons à l'orphelinat Syrien, fatigués d'une longue course, mais heureux de l'avoir faite.

Il nous reste à visiter encore avant de partir, la mer Morte et le Jourdain.

Il faut bien se le dire cependant, quoiqu'il puisse en coûter. De toutes les choses que nous avons vues dans la journée, et nous en avons vu beaucoup, il n'y en a pas une qui touche de près ou de loin aux souvenirs évangéliques. Ainsi l'on peut être dans la Terre-Sainte, dans la Ville Sainte, côtoyer les Lieux-Saints et les grands souvenirs de l'histoire du christianisme, sans rien trouver qui parle à l'âme et à la conscience. Nous venons d'en faire l'expérience matérielle. La même chose peut se passer dans le domaine spirituel, et plus d'une fois le théo-

logien, le savant sera forcé de reconnaître qu'il à passé sa journée plongé dans ses études favorites, dans la recherche des textes, dans l'examen des problèmes religieux, dans la méditation de la doctrine ou de la morale chrétienne, sans que sa conscience ait été réveillée, sans que son âme ait été réchauffée. L'homme aura beau faire, c'est l'esprit seul qui vivifie, et la journée que je viens de passer me l'a rappelé d'une manière frappante.

Note. — J'ai nommé tout à l'heure le Birket-Mamillah. C'est une grande piscine qui se remplit quelquefois par les fortes pluies, et qui déverse son trop-plein dans une autre piscine, située à l'intérieur de la ville, et qui porte le nom d'Ezéchias. Cette dernière, que les gens du pays appellent aujourd'hui Birket-el-Bâtrah (l'étang du patriarche) est probablement l'ancienne Millo de l'époque de David, celle dont il est parlé 1 Rois 9, 15. Le nom de Millo qui reparaît plusieurs fois, mais toujours sans aucun détail explicatif, était vraisemblablement l'appellation générale de chaque grand réservoir artificiel destiné à recevoir l'eau qui coulait d'un autre réservoir situé dans une position plus élevée (Pierotti). Millo, et Mamillah qui en dérive, sont donc des noms communs plutôt que des noms propres, et l'on ne doit pas s'étonner de les voir désigner différents endroits. On nomme même Malleah les personnes qui vont prendre de l'eau dans deux réservoirs. Longtemps les commentateurs ont cru que les différents Millo mentionnés dans la Bible désignaient des tours, et ils ont fait fausse route en essayant de déterminer la topographie de l'ancienne Jérusalem au moyen de cette donnée défectueuse. Les passages 2 Sam. 5, 9. et 1 Chr. 11, 8. nous montrent David habitant la ville haute, la forteresse des Jébusiens, et dirigeant les travaux de reconstruction depuis Millo, en même temps que Joab surveillait les travaux de la ville basse. Ce réservoir existait donc déjà à cette époque. Sous Salomon il dut être réparé, peut-être même agrandi pour suffire aux nouveaux besoins de la population, et il semble avoir donné son nom à un quartier de la ville, 1 Rois 9, 15. Mais

quelques lignes plus loin, 1 Rois 9, 24. on voit Salomon bâtir un autre Millo, un autre réservoir, probablement en l'honneur de la fille de Pharaon, et tout porte à croire que c'est celui dont les ruines subsistent encore, droit au-dessous du mont de Sion, sous le nom de Birket-es-Soultan. Les matériaux extraits de ce réservoir servirent à « combler le creux » de la ville de David, c'est-à-dire à diminuer la trop grande différence de niveau qui existait entre la ville basse et le mont de Sion. Nous voyons enfin 2 Rois 12, 20. Ezéchias élever une muraille au nord de la ville et « rétablir Millo dans la cité de David, » c'est-à-dire fortifier Jérusalem sur un de ses points faibles, et enclore le réservoir afin d'empêcher l'ennemi de le couper ou d'en profiter.

CHAPITRE XV.

SAN SABA, LA MER MORTE ET LE JOURDAIN.

Le Cédron. — Notre escorte. — Les sauterelles. — Le remède au mal. — La guerre *ab ovo* (Ibrahim-Pacha et le général Chanzy). — La Montagne des Francs. — Un candidat allemand. — Le couvent de Mar-Saba. — Jean Damascène. — La mer Morte. — Questions géologiques. — Un tournoi pacifique. — Le Jourdain; un double bain. — Le plant de Sodome. — Guilgal et Jéricho. — La caravane russe. — La Fontaine d'Elisée. — Les bayadères. — Retour à Jérusalem par le Kérith et Adummim.

— Voyons, Messieurs, à cheval s'il vous plaît; et un peu vite, nous sommes en retard.

C'était le grand Habib qui nous pressait ainsi et personne n'aurait osé contredire cette noble majesté du désert.

Nous devions quitter prochainement la Terre-Sainte, nous nous mettions en route pour notre dernière expédition: le couvent de San-Saba, ou Mar-Saba, la mer Morte et le Jourdain.

Les chevaux de la caravane étaient déjà tout sellés et bridés dans l'étroite petite ruelle (bien sale, cela va sans dire) qui longeait l'Hôtel de Malte et d'Angleterre, non loin du couvent de l'Annonciade et de l'Hospice autrichien. Tous nos amis étaient là, les dames prêtes à monter en selle. J'étais dans les retardataires, ayant dîné en ville et l'expédition ayant été improvisée en mon absence; on m'avait dépêché un moukre pour me prévenir, et j'arrivais enchanté, mais haletant. Je cherchai mon cheval, mon gentil petit bai syrien avec lequel nous avions fait si bonne connaissance pendant près de cinq semaines; hélas; il n'y était plus.

Habib m'informa que la bonne bête avait dû repartir pour Beyrout avec quelques autres; mais elle était remplacée par un excellent alezan, charmant, sans défaut, le trot parfaitement doux, jeune encore.

— Seulement vous aurez soin de ne pas toucher la bride ; il est extrêmement douillet de ce côté et la moindre chose le fait cabrer.

— Mais, comment ferai-je? on a toujours besoin de pouvoir tenir les guides, pour tourner à droite ou à gauche, ou s'il vient à butter, ou pour l'arrêter.

— Non, non, laissez-le. Regardez plutôt. Et en disant cela le tranquille Habib touchait délicatement la bride; ce peu suffit pour faire bondir le doux mais susceptible coursier.

— Vous voyez, n'est-ce pas! Laissez-le donc aller comme il voudra sans vous en inquiéter. Il obéit à la parole, il ne butte jamais, ou s'il bronche il se relève aussitôt. Tenez-vous seulement bien en selle.

Tout cela n'était pas gai pour un cavalier comme moi, mais il n'y avait pas à discuter; le temps pressait et j'enfourchai ma dangereuse monture, qui du moins se laissait prendre par la crinière sans trop de cérémonies. Habib prit la tête de la caravane, puis le docteur Pierotti qui avait l'œil à tout, puis ces dames, puis quelques messieurs, puis mon ami Hébert, puis moi; enfin, derrière nous, quelques moukres, les muletiers du pays, portant nos bagages et nos provisions, pendant que leurs camarades étaient partis en avant pour dresser nos tentes à quatre lieues de là dans le désert de Juda, dans les environs de la montagne des Francs, aux portes du couvent de Marsaba.

Trois soldats à cheval nous servaient d'escorte; leur chef était un sheikh des environs de Béthanie. Quels fusils et quels uniformes! Mais aussi quelles belles figures et quels beaux cavaliers! Bientôt, après avoir laissé à gauche l'hospice autrichien et l'église de Sainte-Anne, à droite la caserne militaire et le réservoir de Béthesda, nous passâmes sous le porche St-Etienne, et nous nous trouvâmes hors des murs de Jérusalem. La descente est rapide et, sans le vouloir, machinalement, je posai une fois la main à la bride, mais le soubresaut de mon cheval me rappela les ordres que j'avais reçus, et force me fut bien de

m'en remettre entièrement aux quatre jolis pieds qui me portaient. Nous vîmes l'endroit où Etienne a été lapidé, à ce que prétend la tradition; quelques instants plus tard, nous étions en vue des deux Gethsémané, et nous arrivions pour ne plus le quitter jusqu'à la mer Morte, au torrent de Cédron qui donne son nom à la vallée, après qu'elle a porté pendant deux kilomètres environ, le nom de vallée de Josaphat.

Un petit chemin, que nous laissons à gauche, mène à Béthanie. Des deux côtés de la route, des milliers de tombeaux. Nous revoyons la fontaine de la Vierge Marie, celle de Siloé qui arrose de jolis jardins, les ci-devant « jardins du roi, » et enfin le puits de Néhémie où la vallée de Hinnom rejoint celle du Cédron. Haceldama, Tophel, le mont du Scandale, beaucoup de grottes funéraires, la montagne du Mauvais Conseil, des mûriers, des oliviers, sont les derniers objets qui nous parlent encore de la ville sainte. Nous tournons à gauche, et nous voilà dans le désert.

Sans doute ce désert porte le nom champêtre de Torrent de Cédron, et chez nous cela représente des arbres, quelque végétation, de la verdure, et même des chalets ou des cabanes. Mais ici, rien de pareil. Le torrent n'a d'eau que lors des grosses pluies, et pour le moment, comme pendant dix mois de l'année, il est complétement à sec; pas d'eau, rien même qui ressemble à ce que l'on pourrait appeler de la transpiration, c'est le rocher partout, la roche basaltique, de beaux blocs qu'on voudrait emporter pour les faire tailler, qu'on admire, mais dont on finit bien vite par se fatiguer.

Nous marchons à la file. Rien ne venant plus rompre la monotonie du chemin, les conversations s'engagent, mais elles sont fort difficiles, car on ne peut s'entretenir qu'avec le cavalier de devant ou celui de derrière. Tout-à-coup l'on se rappelle qu'au moment du départ, le kawas du consulat de France nous a apporté le courrier de la veille, et chacun d'ouvrir ses lettres et de les lire en commençant par celles qui portent la date la plus récente. Pour ma part j'en avais trois de Genève, dont l'une m'avait été adressée à Beyrout, la seconde à Damas, la troisième à Jérusalem. J'étais depuis trente-six jours sans nouvelles. Les postes de l'Orient ont cela de bon que si elles vont

bien lentement et très-irrégulièrement, elles finissent presque toujours par arriver tôt ou tard. J'avais trois courriers à la fois, tous séparés par un intervalle de dix jours l'un de l'autre. Ces nouvelles, même quand elles sont bonnes, remuent le cœur, et l'on se transporte volontiers en esprit au milieu de ceux qu'on a laissés; on ferme un instant les yeux pour rêver de la maison, de la femme ct des enfants, des arbres et des ruisseaux, du lac et des montagnes. Et quel bonheur de recevoir aussi de petites photographies inattendues! Dieu soit loué! on contiuue son voyage le cœur plus léger. Je crois même que j'aurais pris mon parti de mon cheval, si ce n'était cette malheureuse selle arabe qui a dû servir, je crois, d'instrument de supplice à quelque infortuné.

Mais voici des rochers verdâtres, jaunâtres, rougeâtres: sont-ce encore des basaltes? Non, ça se meut; ce sont des sauterelles!

Oui, sur ce terrain sans végétation, rocailleux, calcaire, basaltique, dénudé: sur ces rochers qui bordaient le chemin, dans les anfructuosités des rochers, dans les creux, dans les ornières du sentier, sur le sentier même et sous les pas des chevaux, on voyait, spectacle horrible, une mousse vivante, animée, de sauterelles se traînant par paires, n'ayant presque pas la force de s'envoler quand le sabot les menaçait, ou ne s'élevant qu'à la hauteur du cheval ou du cavalier, toujours deux par dcux, puis retombant de lassitude sur le sol, quelquefois sur la selle, sur les vêtements, sur la crinière et sur le chapeau. Les unes étaient roussâtres, les autres verdâtres, suivant le sexe; toutes passablement grosses, les mâles surtout.

Une description ne remplacera jamais un fait, et les voyageurs ont beau nous parler de ces nuages qui interceptent le soleil, de ces champs ravagés en un clin d'œil, involontairement on fait une certaine part à la poésie, à la fleur de rhétorique, et l'on se refuse à prendre au pied de la lettre un récit, qui cependant reste toujours au-dessous de la réalité. Il est presque matériellement impossible de se représenter l'horreur de ces sinistres tourbillons quand on ne les a pas vus, et l'on met volontiers sur le compte de l'exagération ce que le modeste voyageur *venu de loin* raconte de ces épais nuages et de leur affreux crépitement.

Nous avions déjà vu des milliers de ces sauterelles à Beyrout; je les avais prises à la hauteur de leur vol et à la grosseur de leur taille pour des hirondelles du pays. Mais ce n'était qu'un nuage passager.

Nous en avions vu d'autres encore, dans la tribu de Nephtali, au pied des montagnes de la Galilée, dans la Syrie creuse, près du lac Mérom, non loin de notre campement d'Aïn-Mellachah. Elles étaient déjà plus nombreuses et se comptaient par milliers de millions. Elles volaient du sud au nord, et passaient comme un tourbillon de neige chassée par le vent, et bien que nous allassions en sens contraire, nous au pas, elles de toute la force de leurs puissantes ailes, ce passage, ce tourbillon, cette tourmente dura plus d'une demi-heure. C'était pour le soir la dévastation des charmantes plaines qui avoisinent l'une des sources du Jourdain; nous y avions laissé le matin des pâturages, des arbres bien feuillés, des champs d'avoine, des champs de blé; une caravane américaine qui nous suivait ne devait plus y retrouver le soir que le spectacle d'une hideuse dévastation, la terre rasée et des milliers de cadavres restés sur le champ de bataille. Il me semblait avoir vu tout ce que je pouvais voir de ces sauterelles dont la Bible fait de si effrayantes descriptions; mais ce n'était rien en comparaison de ce que nous offrait le torrent, ou plutôt la vallée de Cédron en ce mémorable lundi 11 avril.

Tout ça grouillait, bougeait, fourmillait, pullulait; on se sentait comme empesté. Nos chevaux en écrasaient quelques-unes à chaque pas, nous en abattions d'autres avec nos cravaches; pour ma part une bonne centaine de couples. Mais qu'est-ce que cela? Nous en aurions tué un million que cela n'aurait pas paru sur le nombre. Et nous avions le sentiment que nous avions là sous les yeux la ruine des récoltes de l'année prochaine, la ruine des riches et des pauvres, la destruction des campagnes et des arbres fruitiers.

Au détour du chemin, nous vîmes un pauvre fellah qui faisait une guerre acharnée à ces ennemis de son pays. Etait-il fou, enragé, désespéré? je l'ignore. Mais s'il était fou de rage en voyant l'avenir que ces bêtes lui réservaient, il était plus sage que l'administration, car il faisait au moins quelque chose pour

combattre le fléau. Chaussé de semelles de bois, il se jetait avec fureur dans un creux où il s'enfonçait jusqu'aux genoux; il prenait un bain d'insectes, écrasant chaque fois des centaines de sauterelles et recommençant chaque fois le même manége, toutes les minutes, en même temps qu'il frappait d'un bâton celles qui dans leur terreur trouvaient encore assez de forces pour papillonner autour de lui comme un essaim d'abeilles au milieu duquel il disparaissait presque entièrement.

Ce spectacle nous navra. Nous ne pouvions pas nous arrêter pour faire la conversation avec ce malheureux; d'ailleurs nous n'aurions pu nous faire comprendre de lui. Mais nous nous demandions, comment il se faisait qu'en présence d'un mal aussi redoutable, les gouvernements ne prissent aucune mesure pour adoucir et diminuer autant qu'il était possible, l'intensité de la prochaine catastrophe.

Mais bah! Dieu est grand! C'était écrit! Voilà l'éternelle réponse du fanatisme turc, et nous ne pouvons pas empêcher que la volonté de Dieu ait son cours. Il y avait déjà des sauterelles dans le temps de Moïse, il y en aura toujours!

Si c'est plausible, en tout cas ce n'est pas consolant.

Mais une chose à laquelle les musulmans ne paraissent pas réfléchir, c'est que pendant les siècles de l'occupation juive, les sauterelles ont été singulièrement réduites dans leur nombre et dans leurs ravages; elles ne sont mentionnées çà et là qu'à titre d'exception et tout-à-fait temporairement; elles étaient une crise, tandis qu'aujourd'hui elles sont un mal chronique.

L'apathie officielle s'expliquerait mieux par le fait que le fléau n'a rien de local. A quoi bon, dira le pacha de Jérusalem, à quoi bon, en effet, détruire les sauterelles du Cédron et leur future progéniture, quand on sait qu'il y a des nids semblables partout où il y a le même soleil, dans toute la Syrie, en Arabie, en Egypte, en Barbarie, dans la Tunisie, en Algérie et dans le Maroc, pour ne rien dire des pays situés plus à l'orient et plus au nord? C'est un fléau vieux comme Moïse, et célébré par tous les prophètes comme une verge de Dieu; l'Apocalypse elle-même le réserve pour la fin des temps. Les savants ne tarissent pas sur l'indescriptible fécondité de l'espèce, et ils en énumèrent avec complaisance les nombreuses variétés. Vaut-il la peine

d'essayer quelque chose, et peut-on se flatter d'obtenir un succès quelconque?

A ne rien essayer on est bien sûr de ne rien obtenir! Et quoi faire? L'initiative d'un pacha pourrait bien un jour trouver des imitateurs. Je me représentais le pacha de Jérusalem prenant l'héroïque résolution d'envoyer un beau jour, un de ces jours de printemps où les sauterelles vont appariées, une cinquantaine de fellahs, avec de bons souliers de bois, chargés d'écraser en se promenant tout ce qu'ils pourraient trouver de sauterelles. On donnerait à ces pauvres drôles qui n'ont rien à faire, huit à dix piastres par jour (2 fr. à 2 fr. 50 c.) pour se promener; on les ferait manœuvrer trois ou quatre jours dans la vallée, et pour peu qu'ils y missent de bonne volonté, ils feraient un singulier dégât dans cette race dévastatrice, et leurs ravages sauveraient au moins quelque chose des prochaines récoltes. Un autre pacha se mettrait de la partie. Le khédive ne resterait pas en arrière. D'autres suivraient. Et si les premières années ne donnaient pas de brillants résultats, nul doute cependant qu'à la longue, en renouvelant, en récidivant, en s'obstinant, on ne finît par triompher en quelque mesure d'un mal qui n'est invétéré que parce que depuis des siècles on ne lui a opposé que le fatalisme traditionnel de la paresse musulmane.

Il semble pourtant que la civilisation soit assez avancée, et les rapports entre nations assez faciles, pour qu'une entente entre les divers gouvernements puisse se produire pour une extermination simultanée de ces horribles insectes qui représentent à la fois la famine par leurs ravages, la peste par l'infection de leurs cadavres, et une entrave à la circulation des chemins de fer; on l'a vu récemment en Algérie. Nous ne doutons pas que ce dernier inconvénient, cet empiétement des sauterelles sur la voie publique et sur les droits du XIXe siècle ne soit pour elles un coup fatal et ne décide des mesures générales pour leur extermination.

Il serait d'ailleurs injuste de dire que rien n'a été fait encore. En 1837 (sous Ibrahim Pacha; la Syrie était alors sous la domination égyptienne), le gouvernement égyptien envoya un corps d'armée pour venir en aide aux populations du Hauran, menacées par le fleau : rien moins que huit régiments d'infanterie et

un de cavalerie. Des fourgons d'artillerie et des convois de chameaux apportèrent par milliers des pelles, des pioches, des corbeilles, des haches. Toute la population fut mise sur pied. On creusa de larges fosses de quatre à cinq mètres de profondeur. Il y eut trente lignes de fossés ayant une longueur de plus d'un kilomètre, et les criquets (les sauterelles avant qu'elles puissent voler) y furent enterrés par centaines et par milliers de corbeilles. Sur les vingt-quatre bataillons employés à ce service, huit étaient continuellement à l'ouvrage, creusant des tranchées jour et nuit et les recouvrant de terre battue aussitôt qu'elles étaient remplies. Ce service dura deux mois. Il n'en fallut pas moins les violentes rafales de la fin d'avril pour balayer au désert les nuages noirs et compactes de ces insectes qui avaient échappé à la guerre dirigée contre eux. La poudre fut employée par traînées immenses pour brûler les corps des criquets restés sur le sol.

D'autres moyens encore ont été indiqués. Un des plus originaux serait certainement de les ramasser avec ces voitures à cylindre creux, qui sont employées à Paris et à Londres pour ramasser la boue des rues; elles y rencontreraient un laminoir qui les réduirait en bouillie, et lorsque le cylindre serait plein, on le viderait au bord de la route pour recommencer la même opération. Une promenade de ce genre dans la seule vallée du Cédron, ou dans un des wadis du Sinaï, sauverait bien des récoltes, et ce qui ne se ferait pas en un an se ferait en plusieurs années.

En 1864 des moyens analogues furent employés en Algérie, à Bouzaada et ailleurs, et donnèrent quelques bons résultats.

Aujourd'hui le général Chanzy prend la chose à cœur, et se concilie par sa guerre contre les sauterelles, ceux qu'il s'était aliénés par sa guerre à la presse algérienne. Il entreprend de livrer bataille au fléau, et il commence la lutte *ab ovo;* il fait recueillir les œufs; chaque Arabe doit en apporter une certaine quantité, et ceux qui ne veulent pas s'en donner la peine, les font ramasser par de pauvres fellahs qu'ils paient. On les brûle au fur et à mesure, seul moyen héroïque d'en être définitivement débarrassé; car on a remarqué ce singulier phénomène que là où des myriades de sauterelles avaient été enterrées sans

qu'on eût la précaution de répandre de la chaux sur leur tombe, la fermentation avait fait éclore leurs œufs, et de véritables sources de criquets jaillirent au bout d'un an, et sortirent par flots pendant des semaines entières, des lieux mêmes où les auteurs de leurs jours avaient été inhumés. C'est bien là où jamais que la crémation des corps s'impose comme un progrès indiscutable; mais nous le répétons, si l'on veut arriver à un résultat, il faut que le gouvernement de combat s'organise sur tout le littoral de la Méditerranée et dans tous les pays où les mois de mars et d'avril ont le triste privilége de menacer la santé, la vie et la richesse des habitants.

Et les sauterelles sont une nourriture! Encore un détail que j'oubliais. On en mange en Egypte; on en remplit de petits tonneaux, on les sale. Jean Baptiste en mangeait. Ce n'est peut-être pas exquis; mais, à tout prendre, il vaut encore mieux manger les sauterelles que d'être mangé par elles. Décidément si ce pays tombait en des mains plus civilisées on ferait quelque chose pour le purger de ces affreux insectes, et tout le monde y gagnerait.

C'est par de semblables entretiens que nous abrégions les longueurs d'une route qui ne paraissait pas finir, et dont la monotonie n'était interrompue de loin en loin que par le vol d'un oiseau de proie, milan, vautour ou faucon, cherchant si par hasard nous ne laisserions pas en arrière quelqu'une de nos bêtes, morte de fatigue ou de faim.

A travers les collines décharnées qui nous entourent, nous apercevons sur la droite, à cinq ou six kilomètres, une sommité conique plus apparente que les autres; c'est la *Montagne des Francs;* elle s'élève à 160 mètres au-dessus du plateau qui l'environne, et doit son nom à une vieille tradition qui veut qu'après les croisades les chevaliers de Saint-Jean en soient restés les maîtres assez longtemps après que Jérusalem fut tombée entre les mains des Sarrasins. Nous n'en n'avons pas fait l'ascension, et comme je n'ai d'autre prétention que de raconter ce que j'ai vu, je m'abstiens de copier dans les livres des voyageurs ce que ceux-ci ont déjà raconté. Voici cependant une anecdote qui ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs; je la tiens de bonne source, d'une diaconesse de Jérusalem.

Il y a de cela une dizaine d'années, tout au plus. Un jeune allemand, candidat en théologie, avait, comme tant d'autres, visité la ville sainte et ses environs. Au retour d'une course à Bethléhem il voulut voir aussi la Montagne des Francs et les quatre vieilles tours massives qui en décorent le sommet. On lui dit les dangers de cette expédition ; on lui parla des voleurs qui infestaient la contrée ; ce fut en vain. En sa qualité de savant allemand, il répondit que le repaire des brigands avait été détruit par Lucilius Bussus (voir Josèphe), et il partit seul, sans escorte, et à la garde de Dieu. Très-bien. Il gravit sans encombre les pentes rapides de la montagne ; il y admire tout ce qui vaut la peine d'être vu, les restes de l'enceinte, le réservoir, l'îlot du milieu, les substructions. Il fait une bonne sieste à l'ombre de la vieille tour, il fait de beaux rêves comme un homme qui a la conscience tranquille ; tout lui sourit, comme au juste. Mais le réveil, hélas ! lui ménage une affreuse déception. Quand il ouvre les yeux, il se voit entouré d'une cinquantaine d'individus dont il ne connaît pas la langue, mais dont il comprend parfaitement les gestes. La montre y passe la première, puis la bourse, puis le chapeau, l'habit, le gilet, le pantalon, les souliers ; puis le reste. Il est bientôt nu comme un ver. Circonstance pénible autant qu'humiliante ! Mais notre jeune homme ne se désole pas pour si peu. On aurait pu lui prendre quelque chose encore, la vie, et on la lui laissait ! Il fit sans doute des réflexions sur les bons conseils qu'on lui avait donnés le matin, et sur le tort qu'il avait eu de ne pas les suivre ; mais enfin il était vivant, sain et sauf, et il ne pouvait autrement que reconnaître encore la bonté de Dieu. Le voilà qui s'assied sur une pierre à défaut de gazon, et qui se met à entonner de sa belle voix allemande :

Eine feste Burg ist unser Gott.

Les couplets se succèdent. Mes voleurs charmés, bientôt terrifiés, écoutent avec stupeur cette musique d'église ; ils s'entre-regardent, chuchotent, hésitent. Le plus hardi prend son courage à deux mains, s'approche, dépose aux pieds du chanteur l'objet qu'il lui a dérobé, et se sauve à toutes jambes ;

un second l'imite, puis un troisième, et bientôt tout est restitué; les Bédouins ont disparu. Ils avaient pris le chanteur pour un saint quelconque, d'une religion quelconque, pour un derviche, que sais-je? pour un protégé, pour un intime de la divinité, et ils craignaient de se mettre mal avec le Dieu que venait d'invoquer le chanteur. Les musulmans révèrent les prophètes de tous les cultes.

Il rentra paisiblement à Jérusalem, et ne revit plus ses étranges voleurs. Ce sont des histoires qui peuvent arriver une fois, mais il ne faut pas s'y fier; le candidat ne renouvela pas l'expérience, et si j'ai raconté le fait, ce n'est pas pour engager personne à l'imiter. Pourtant on ne peut qu'être touché de la confiante résignation du chanteur et de la récompense dont sa foi fut couronnée.

L'heure avançait, le jour baissait, la lune brillait au-dessus de l'horizon, et nous marchions, toujours encaissés entre les rochers de la vallée du Cédron qui allaient se rétrécissant à mesure. Nous laissâmes à gauche l'espèce de sentier que nous devions reprendre le lendemain matin pour aller à la Mer Morte, et nous prîmes à droite le chemin du couvent de Mar-Saba. C'est une gorge étroite et sauvage, d'un calcaire blanc serré qui a parfois la dureté du marbre et qui est susceptible d'en prendre le poli. Nous ne faisons que monter et descendre. Des deux côtés de la vallée d'inaccessibles excavations sont taillées dans le rocher; ce sont les grottes qui ont servi de retraites, lors des persécutions de Chosroès, à trois ou quatre mille anachorètes chrétiens qui s'y sont réfugiés. Comment s'y prenaient-ils pour entrer dans ces cavernes, des trous dans des murailles à pic? Et pour en sortir? Et pour s'y nourrir? Problèmes que la nuit qui nous enveloppe et la lune qui se voile ne nous permettent pas de résoudre.

J'ai d'ailleurs bien autre chose en tête. Mon cheval vient de faire un faux pas, à la descente, sur la pente de ce calcaire uni et glissant, à la clarté douteuse de cette *luna mendax,* dont les faux reflets sont si trompeurs, et l'on sait que je n'ai pas le droit de toucher les rênes. Ma bête fait ce que font toujours les bêtes de son espèce après un faux pas : elle se relève et pour réparer sa faute, commence, toujours en descendant le ravin, un

gentil petit trot qui m'inspire des inquiétudes sérieuses sur la manière dont finira notre expédition.

Enfin, après une ascension de cinq minutes, apparaissent à nos regards les deux grosses tours dont est flanqué le couvent. Elles sont reliées entre elles par des murs crénelés, et donnent en quelque sorte le ton au monastère. C'est décidément une forteresse bien plus qu'un couvent, et l'on ne s'en cache pas. Les religieux ont dû prendre des précautions contre les bédouins de la contrée, et si les bienfaits qu'ils répandent autour d'eux sont une garantie, la garantie subsidiaire de bonnes murailles n'a cependant pas été dédaignée non plus.

Deux ou trois de nos tentes sont là-dehors au milieu des rochers, au service de ceux d'entre nous qui préféreraient ce mode de passer la nuit, et au service forcé des dames qui voyagent avec nous, et qui n'obtiendraient ni pour or ni pour argent la permission de coucher au couvent.

Nous laissons en arrière ceux qui ne nous suivent pas; nous approchons de la porte mystérieuse; nous sonnons; une corbeille descend de la fenêtre, nous y déposons nos lettres d'introduction, et bientôt on vient nous ouvrir la première porte, qui conduit aux écuries. De là nous descendons deux étages d'escaliers, ayant d'un côté le rocher de la montagne, de l'autre de petits jardins grands comme la main, et nous voilà enfin dans une cour ou plate-forme intérieure, où deux ou trois frères, prévenus de notre arrivée, sont réunis pour nous recevoir.

Demain nous visiterons le couvent; pour le moment il est trop tard et nous sommes trop fatigués. On nous introduit dans une grande salle où bientôt Habib nous dressera le repas du soir, et quand cette opération sera exécutée, nous nous étendrons sur le divan qui entoure la salle en fer à cheval; chacun prendra du divan l'équivalent de sa longueur personnelle; un petit oreiller, des draps et une couverture achèveront l'image d'un lit. Mais que c'est dur! Je crois que c'est rembourré en bois d'olivier.

Le lendemain M. Pierotti, qui a mieux aimé coucher sous la tente, vient nous réveiller. Nous quittons sans trop de regrets nos lits de bois, et quelques escaliers nous ramènent dans la

cour, espèce de plate-forme spacieuse et bien dallée. Là nous retrouvons nos moines de la veille, et par terre tout un étalage de crucifix, de cannes, de chapelets, de gobelets, d'objets de piété et d'objets de voyage, en bois, en nacre, en pierre, en argent, de chers, de bon marché; tout cela à vendre, et passablement de pèlerins tout autour, qui avaient passé comme nous la nuit dans le couvent; ils ne veulent pas s'en aller sans avoir acheté quelque souvenir. et plusieurs des nôtres les imitent.

Au milieu de la cour s'élève une chapelle octogone, le tombeau de saint Saba, moine du Ve siècle qui, sous Justinien, fit une guerre acharnée aux monophysites, et soutint courageusement la doctrine de la double nature du Christ. C'était l'époque où les hommes religieux cherchaient volontiers des cavernes sauvages pour y demeurer. Saint Saba en trouva une, et comme elle était déjà habitée par un lion, il chassa tout simplement le lion; on montre encore la caverne. Comme l'eau manquait dans la contrée, le saint fit jaillir une source du creux d'un rocher, au pied des murs extérieurs du couvent; la source est abondante, elle coule encore, et les voyageurs ne manquent pas de s'y désaltérer. Il planta un palmier : c'était vers l'an 500, et le palmier, qui a peut-être un siècle, fait encore l'objet de la curiosité générale. Il vaut réellement la peine d'être vu, non pas à cause de la tradition qui est absurde, mais parce qu'il est presque le seul arbre de la contrée, et parce qu'on s'explique difficilement comment il peut nourrir ses racines et s'élever de là parallèlement au rocher, auquel il est rattaché du reste par une barre de fer, crainte d'accident.

Les moines de l'ordre sont grecs, et il faut savoir un peu de grec pour s'entretenir avec eux, à moins qu'on ne préfère l'arabe.

Visitons encore l'église, construite en forme de croix grecque et surmontée d'une coupole; l'intérieur, un peu surchargé d'ornements, manque de goût, mais c'est riche. Une autre chapelle renferme un ossuaire où sont gardés les os, surtout les crânes, des moines qui périrent en 614, pendant la persécution des Chosroès; on parle de trois ou quatre mille. Enfin la grotte de saint Jean Damascène, taillée dans le roc, est encore un souve-

nir historique avec lequel on a du plaisir à faire connaissance. Ce Jean de Damas, qui servit longtemps le calife sous le nom d'Al-Mansoûr, se convertit vers l'an 730, et se retira au couvent de Saint-Saba, où il écrivit son livre sur la Véritable foi. Il possédait une riche bibliothèque, et entr'autres un manuscrit de l'introuvable ouvrage d'Irénée contre les hérésies. Est-il définitivement perdu? Et la bibliothèque du couvent, qui a fourni à Tischendorf quelques palimpsestes, a-t-elle dit son dernier mot?

Maintenant que tout est vu, on jette un dernier coup d'œil sur l'ensemble de cet étrange et presque impénétrable monastère; ce ne sont que terrasses, escaliers, corridors, cellules, labyrinthes, hautes murailles, contrescarpes, chapelles, et l'on se demande comment les hommes ont pu construire un pareil château-fort, qui est aux autres couvents ce que le Pont du Diable est aux autres ponts.

Nous remercions les frères de leur hospitalité, nous leur donnons la rémunération de rigueur, et nous reprenons nos chevaux.

Il s'agit pour aujourd'hui d'aller à la Mer Morte à quatre lieues et demie d'ici; puis au Jourdain, deux lieues plus loin, puis à Jéricho et à la fontaine d'Elisée. C'est près de neuf lieues de marche. Hâtons-nous donc.

Et surtout ne nous arrêtons pas trop longtemps dans cet affreux désert de Juda, si célèbre par le séjour qu'y fit David quand il fuyait devant Saül. Jamais je n'ai vu un idéal plus désolant de la solitude. Toujours monter et descendre, presque point de vue, pas trace de végétation; tout au plus par intervalles quelques arbustes rabougris au fond de la vallée, là où le torrent passe exceptionnellement quand il a plu; des rochers à nu, des basaltes partout. Pas d'ombre, un soleil ardent dont la réverbération blesse les yeux. « L'aspect des montagnes, dit Châteaubriand, était toujours le même, c'est-à-dire blanc, poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. »

Mais quel admirable spectacle quand tout-à-coup au sortir des montagnes la vue se découvre! C'est la Mer Morte, et au delà ce sont les montagnes de Moab, le mont Pisga, le mont Nébo où mourut Moïse. Au nord on voit se dessiner les sinueux

contours du Jourdain, une ligne très-fine, et qui ne promet pas un fleuve considérable. Tout le reste de la plaine est stérile.

Déjà au point où nous sommes l'influence fatale de la Mer Morte se fait sentir; le sol est crevassé, fendillé, saupoudré d'une poudre blanche salée; l'air qu'on respire est saturé de vapeurs salines; les vêtements s'en imprégnent et tout ce qu'on touche est gluant, gommeux. Le sol qu'on foule rappelle l'histoire de Sodome et de Gomorrhe; le sel qui couvre la plaine explique l'histoire de la femme de Lot. Il y a là comme un témoignage permanent de la malédiction divine, abîmant une terre sur laquelle il ne se trouvait pas seulement dix justes.

La mer Morte est un lac mystérieux qui, depuis longtemps, préoccupe les voyageurs et les naturalistes par les différentes questions que soulèvent sa dépression, sa salure extraordinaire, son bitume et son absence de vie organique.

On sait, mais depuis peu d'années seulement, que son niveau est inférieur à celui de la mer, et que, par conséquent, il ne saurait avoir aucun écoulement. Sa dépression est d'environ 400 mètres (d'après Bertou 419^{m}, Russeger 435, Lynch 390, L. Vignes 392). Les Arabes croient encore à une communication souterraine avec la Méditerranée, ne réfléchissant pas que, si elle existait, le niveau se serait établi.

La salure augmente considérablement la densité de ses eaux; la densité de l'eau distilée étant 1,00, on a trouvé, par de nombreuses expériences, que la densité de l'eau de la mer Morte allait jusqu'à 1,162 à la surface et à 1,256 à 300 mètres de profondeur; aussi les corps surnagent-ils facilement, et l'on n'a pas besoin d'efforts pour se maintenir à flot. La salure varie également suivant les saisons, les profondeurs et les endroits où l'on fait les expériences; on a trouvé de 27 °/oo à 206 °/oo à la surface, et jusqu'à 278 °/oo à 300^{m}. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est la forte proportion de brôme (jusqu'à 7 °/oo) qu'on trouve dans ses eaux, ce qui prouve que la colline d'Usdom, au sud, n'est pas la principale cause de la salure, puisque le sel en est parfaitement pur. En concentrant l'eau de la Méditerranée, Usiglio a montré que les sels les moins solubles se déposent les premiers, et que la proportion du brôme augmente d'autant. L'extrasalure proviendrait donc de l'évaporation, et,

d'après la composition de sa salure, la mer Morte serait le plus anciens des lacs salés.

Toutefois, si l'évaporation explique la concentration, elle n'explique pas l'origine des sels. Ils proviennent en grande partie des sources thermales salées distribuées le long de la faille; elles étaient autrefois beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui, comme le témoignent d'anciennes incrustations, mais elles n'ont pas toutes disparu; celles de Callirhoé, d'Aïn-Zara, renferment la plupart des sels contenus dans l'eau de la mer Morte; et dans celle d'Emmaüs, non loin de Tibériade, on a retrouvé même le brôme. Enfin, beaucoup de sources minérales sous-marines expliqueraient la différence de salure qu'on remarque en plusieurs endroits, notamment sur un point de l'extrémité nord du lac, où l'eau est plus salée, quoique par le débouché du Jourdain, l'on eût pu supposer le contraire.

Les bitumes abondent sur les bords de la mer Morte, ainsi que le long du Jourdain jusqu'à Hasbéya, et même jusqu'au Liban, tout le long de l'axe de dislocation. Ces éjections sont toutes récentes, car on n'en rencontre aucun débris dans les anciens dépôts. On a trouvé aussi à diverses reprises des masses d'asphalte ou de bitume, formant comme des îlots flottants sur la mer Morte; on a remarqué les dernières en 1834 et en 1837, après les tremblements de terre qui eurent lieu ces années-là; ces phénomènes sont évidemment en connexion immédiate avec les éruptions volcaniques, les sources thermales et l'axe de dislocation.

L'absence de vie organique résulte naturellement de la salure concentrée des eaux, et surtout de la forte proportion de brôme qui s'y trouve. Il y a dans les environs d'Usdom une lagune salée dans laquelle vivent de petits poissons, des cyprinodon; on a essayé de les transvaser dans des baquets d'eau de la mer Morte, mais ils périssaient immédiatement, ce qui prouverait bien que c'est le brôme et non le sel qui les empêche de vivre; cependant vers l'embouchure de l'Arnon, on les retrouve encore, et quelquefois ils s'avancent en pleine eau, ce qui permet de supposer aussi que, pourvu que la transition ne soit pas trop brusque, ils peuvent s'habituer en une certaine mesure à ces conditions de vie. Au Nord-Ouest, près d'un îlot, où la salure

est très-forte, et où la proportion du brôme est encore de 4 1/2 ‰. on trouve des foraminifères dans la vase.

On a souvent exagéré en parlant de la désolation de la contrée; M. Fraas a été émerveillé de l'aspect riant et de la luxuriante végétation des rives de la mer Morte; il a même trouvé sur ses bords des lézards, des mollusques, et d'autres petits animaux.

Les opinions les plus divergentes ont été émises sur les premières origines de ce lac étrange; M. de la Borde (1828) a supposé que le Jourdain s'écoulait primitivement dans la mer Rouge, et que la destruction de Sodome correspondit à un affaissement du sol, dans lequel s'accumulèrent, sans issue possible, les eaux du Jourdain, de manière à former un lac intérieur; mais cette hypothèse est réfutée par le fait des dépôts beaucoup plus étendus qu'on a retrouvé vers le nord et vers le sud. D'autres ont supposé une ancienne communication marine avec le golfe d'Akaba; mais les 240^m de hauteur des collines anticlinales d'Akaba, l'absence de tout dépôt fluviatile ou marin sur le calcaire crétacé qui forme ces collines, enfin la différence de salure, rendent cette nouvelle hypothèse au moins douteuse, et M. Lartet n'hésite pas à la repousser. La seule chose positive c'est que la mer Morte était autrefois beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui. Mais quand? à quelle époque? C'est ce qu'il est impossible, vu l'absence de fossiles dans ses dépôts, de déterminer d'une manière précise. Le Dr Hooke a constaté l'existence d'anciens glaciers au Liban; les cèdres, avec leur altitude, ont dû connaître un climat moins chaud que celui d'aujourd'hui, et leurs derniers représentants plongent leurs racines dans d'anciennes morraines. Fraas a trouvé également des blocs erratiques au Sinaï. Ces faits supposent un climat plus humide et plus froid que le climat actuel. Les mêmes conditions météorologiques sont nécessaires pour expliquer la grande extension de la mer Morte; il est donc très-probable qu'elle a eu lieu dans l'époque glaciaire de ces régions, qui fut vraisemblablement aussi la même que la nôtre. La réduction de ce lac à ses limites actuelles coïnciderait dans ce cas avec la fonte des glaciers, qui aurait été amenée par les vents chauds et secs venus du sud-ouest, après l'émersion des déserts du Sahara.

Les éruptions basaltiques auront contribué au même résultat, soit en élevant quelque peu la température, soit en changeant le cours de certains affluents, cemme le Léontès qui coule d'abord du nord au sud, et qui, interrompu par le massif du Liban, se détourne brusquement vers l'ouest, pour aller se jeter dans la Méditerranée.

L'immersion de la plaine de Siddim est dans tous les cas un phénomène beaucoup plus récent, un affaissement local en rapport avec un tremblement de terre et des éjections bitumineuses: c'est vers le sud de la mer Morte, là où les eaux sont le moins profondes, que les voyageurs sont d'accord à placer le théâtre de cette catastrophe. J'ai traité ce sujet dans mon *Dictionnaire de la Bible* et je n'y reviens pas. En contemplant de la hauteur ce bassin bleu, frangé d'ocre, on est involontairement saisi comme devant une immense ruine de la nature. Ces paroles nous reviennent: « La terre sera maudite à cause de toi. »

Et pourtant la vue est splendide; elle a quelque chose de magique. Ce ne sont pas seulement les souvenirs qui lui donnent de l'intérêt, c'est la nature elle-même qui, malgré sa désolation, reste une chose privilégiée. La nature est belle partout; plaine ou montagne, lacs ou volcans, déserts ou vertes prairies, le charme peut être différent, mais partout il y a un charme, parce que partout on reconnaît la main du Créateur. Cette Mer Morte nous rappelait par l'azur de ses eaux le lac de Genève, et les montagnes de Moab nous rappelaient vaguement aussi, par les formes plus que par les couleurs, la chaîne du Jura. Quant à la plaine du Ghor, avec son petit Jourdain, ses insignifiants monticules, ses misérables villages clairsemés, son absence complète d'agriculture et de verdure, elle ne nous rappelait rien, elle ne ressemblait à rien.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes au bas du plateau élevé sur lequel se trouvaient les collines de Juda entre lesquelles nous marchions depuis quatre heures, et quelques minutes après nous étions au bord de la Mer Morte. C'était la halte du déjeûner. Nous étions tout disposés à y faire honneur, mais d'abord il nous fallait toucher de la main ces flots célèbres; que dis-je? nous entendions bien nous y baigner tout

entiers, et laissant nos amis manger tranquillement leurs œufs cuits durs, leurs poulets, leurs oranges et leurs dattes, nous nous éloignâmes un peu pour pouvoir plonger dans ces eaux historiques. Nous trouvâmes un arbre, chose rare, qui nous abrita de son ombre, et dont les pieds plongeaient dans le sol à deux pas de la mer. Quelques brasses, quelques plongeons suffirent; les vagues étaient fortes et nous en eûmes bientôt assez. Se sécher était une opération difficile, la couche d'eau salée dont nous étions couverts ne se prêtant pas aux procédés qui suffisent aux autres bains. Nous en vînmes à bout, tant bien que mal, et rejoignant la caravane, nous n'eûmes que tout juste le temps de manger à la hâte un morceau, de boire un verre de vin de Chypre dont nous avions grand besoin, et de nous remettre en selle.

Pendant une dizaine de minutes nous continuâmes de longer le rivage, bien entendu après nous être munis de galets, de fragments de bitume et de quelques bouts de roseaux, reliques inutiles dont la plus grande partie devait naturellement rester en chemin. Nous traversâmes le torrent de Jéricho, *Nahar-Richa*, qui était à sec, vu la saison; nous laissâmes à deux kilomètres sur la droite l'embouchure du Jourdain, que nous aurions eu du plaisir à visiter, et nous entrâmes dans une espèce de plaine sablonneuse, entrecoupée de petits monticules insignifiants et recouverte d'une maigre végétation de buissons et de roseaux.

Là, un spectacle nouveau nous attendait. Au cri de halte! toute la caravane s'arrêta, et, prenant du champ, M. Pierotti et notre sheikh arabe fondirent l'un sur l'autre, maniant leurs chevaux avec la plus grande dextérité, se frappant de leurs bâtons en guise de lance, se poussant, reculant, et simulant un de ces combats avec lesquels l'histoire des croisades nous a familiarisés. On eût dit Saladin et Richard Cœur-de-Lion. Ce carrousel dura un quart-d'heure, et nous nous remîmes en route.

— Décidément, dis-je à M. Hébert, cette eau de la mer Morte m'a tout gommé; j'ai peine à respirer; c'est comme si les pores de la peau étaient bouchés.

— Moi la même chose, mais ça passera dans un bain du Jourdain.

— A la bonne heure, pourvu qu'Habib ne nous fasse pas d'ob-

jections. Il a déjà prévenu la caravane que nous n'aurions pas le temps de nous arrêter; je crois tout simplement que c'est pour nous empêcher de nous baigner. Il a toujours peur de quelque accident.

La contrée dans laquelle nous chevauchions était pleine de souvenirs. Impossible de déterminer d'une manière exacte les emplacements précis, car les rives du Jourdain ont subi trop de changements dans le cours des siècles; mais l'ensemble était resté le même; en face de nous, sur la droite, était le mont Pisga; c'est de là que les Israélites partirent sous la conduite de Josué pour traverser le Jourdain à pied sec; c'est près de là qu'étaient Guilgal et Jéricho; c'est enfin dans ces environs que le Sauveur fut baptisé. Nous étions sûrs de la vue des montagnes, de la plaine et du fleuve, et comme souvenir, la nature nous suffisait. Par trop d'expérience, nous avions appris que le détail gâte l'impression au lieu de la rendre plus vivante, et nous n'avions pas envie de retrouver des jardins gardés par de pieux solitaires, grecs ou latins, avec l'indication des pierres, des arbres et des bancs historiques.

Enfin, le voilà, ce Jourdain tant désiré! Nous l'avions déjà traversé une première fois en descendant l'Hermon; une seconde fois, à Banias, nous avions vu sortir une de ses sources du flanc de la montagne; une troisième fois, le même jour, nous avions campé à Tell-el Kadi (Dan), à côté d'une autre source également abondante, et le lendemain nous avions longé et traversé la rivière composée de tant de riches affluents; nous l'avions vue bondir de rocher en rocher; nous l'avions entendue murmurer doucement au milieu d'une forêt de lauriers roses, de térébinthes et de joncs qu'elle baigne et qu'elle vivifie; nous avions vu de petites tortues se promener sur ses rivages, des cigognes faire sentinelle dans la campagne et de longues files de chameaux croiser notre caravane, emportant sur leurs dos disgracieux toute une tribu d'habitants du désert. Alors c'était un ruisseau, aujourd'hui c'est une rivière, comme l'Arve à Genève dans les basses eaux.

Tout le monde est descendu de cheval. Les deux rives sont garnies d'une riche végétation de roseaux, de saules, de lauriers et de tamarisques; on y trouve aussi de petites pommes jaunâ-

tres que l'on nous donne pour le *plant de Sodome.* L'eau est quelque peu limoneuse, trouble, mais agréable au goût. Les berges du fleuve sont en général escarpées, abruptes ; mais où nous sommes, un plan incliné nous conduit au rivage. Que faire? Toute la société est là ; défense absolue de s'éloigner; on ne sait ce que l'on pourrait rencontrer dans les jungles du voisinage, bêtes féroces, serpents ou maraudeurs bédouins? on ne voit pas d'ailleurs, d'autre endroit pour se baigner. Pourtant nous sommes deux, même trois (en comptant une dame), qui sommes décidés de passer outre ; l'occasion ne se représentera plus. La dame endosse son costume de bain et plonge ; c'est une affaire faite. Pour nous la ohose est plus difficile, mais nous avons tellement *geint* de l'eau salée, qui nous empêche de respirer, que nous sommes en droit de réclamer aussi notre bain pour cause de *force majeure;* nous nous regardons un instant, chercbant l'inspiration dans les yeux l'un de l'autre : enfin, prenant notre grand courage, nous prévenons la société que nous allons nous baigner aussi ; à elle de s'arranger comme elle voudra, à ses risques et périls. Au bout d'un moment nous étions dans l'eau : une fois, deux fois et trois fois! On dit que c'est l'endroit même où notre Seigneur a été baptisé : je ne le crois pas, mais je n'en avais pas moins ce baptême présent à la pensée, soit quand je plongeai, soit quand je sortis de l'eau. Involontairement je portai mes regards vers le ciel.

Mais partons ; nous avons encore deux longues lieues devant nous. La plaine est monotone. A gauche on nous montre un monticule qui porte le nom de Galgala ; est-ce Guilgal? Plus loin, à droite, la fontaine d'Aîn-Hadjla. Enfin nous arrivons à *Richa*, que l'on prend ordinairement pour Jéricho, et où l'on montre dans une tour carrée, qui a neuf mètres de côté, la prétendue maison de Zachée. Tout le reste n'est que masures, et l'on peut se demander si ces machines que l'on voit sont d'ex-pavillons en ruines ou de simples tentes de branchages. Quelques beaux palmiers, des figuiers, de la vigne aux gros troncs et aux sarments indéfiniment prolongés, rappellent l'exubérante végétation des temps antérieurs : Jéricho, la ville des palmiers, des roses, des parfums. Mais ce qui nous frappe plus que le reste, c'est le campement d'un millier de pélerins grecs établis sur la

grande place, et qui se disposent à aller se purifier le lendemain matin dans les eaux du fleuve sacré. Ils en ont réellement besoin. Quels costumes et quelles figures! Ce sont nos pélerins de Sichem.

Ils sont là sur la place, hommes, femmes enfants, vieillards à longue barbe, prêtres en vêtements plus ou moins abîmés par la misère et les fatigues du voyage, chameaux, chevaux, bourriques, marchands de comestibles solides ou liquides, marchands de reliques et de souvenirs, de bimbeloterie, de chapelets, de bouteilles de zinc ou de fer blanc pour recueillir de l'eau du Jourdain; les uns se promènent, les autres font la cuisine, d'autres sont accroupis, adossés à leurs chameaux agenouillés; on crie, on s'appelle, c'est un vacarme sans nom. Puis tranchant sur le tout, des soldats turcs sont là, commandés par le pacha ou par son remplaçant, dont les belles et larges tentes s'élèvent au milieu du camp; ils accompagnent la caravane sainte et la protègent, soit contre les bédouins, soit contre ses propres excès. Il vaut la peine de voir de près cette exhibition toute orientale; nous entrons dans le camp, les uns à pied, les autres à cheval; M. Pierotti nous accompagne, mais il nous engage à faire vite, car il y a là tout un monde d'affreuses petites bêtes, qui ne respectent rien, et qui passent de l'un à l'autre avec une prodigieuse agilité. Le conseil n'est pas de trop, mais nul ne peut se flatter d'échapper à sa destinée, et chacun de nous emporte un souvenir vivant, mais plus ou moins désagréable, de sa visite au camp des pélerins.

Du reste la vue est magnifique sur la plaine environnante, dont la riche végétation, succédant aux longs déserts de la journée, repose le regard et rafraîchit la poitrine.

Encore une lieue au milieu de jardins verdoyants, mais mal soignés: pêle-mêle d'arbres, d'arbustes, de fleurs et de légumes, avec des sources et des ruisseaux limpides. Nous rencontrons à chaque instant des chevaux qui reviennent de l'abreuvoir; ils appartiennent à l'état-major du pacha. D'autres portent des outres et des cruches qu'ils ont été remplir un peu plus loin pour ne pas être obligés d'attendre dans la foule des pélerins que leur tour soit venu, ce qui aurait pu durer longtemps. Nous approchons du pied de la *Quarantaine*, où la légende place le

jeûne et la tentation du Sauveur. Nous laissons à droite, au sud, un petit village et de grandes ruines, avec tumulus et réservoirs, qui doit être l'ancienne Jéricho, tandis que la Rihha que nous avons quitté serait Guilgal, et nous arrivons, très-fatigués, à *Aïn es-Soultan*, la fontaine du sultan, du chef des prophètes, d'Elisée, celle dont on raconte que le prophète la purifia en y jetant une poignée de sel (1 Rois 2, 19. 22.).

Nous sommes campés entre deux petits mamelons parfaitement stériles, et à deux pas de la source.

La nuit est splendide; la lune brille aux cieux, et la vue qui se déploie devant nous à l'Orient ne laisse rien à désirer comme grandeur et comme pittoresque. Adossés contre l'un des mamelons, et fumant paisiblement une pipe apportée de Damas, nous avons pour premier plan nos tentes, dont les formes blanches se dessinent nettement sur les ténèbres qui nous envahissent peu à peu. Nos montures errent en liberté quelques pas plus bas. Les moukres passent et repassent, jetant par intervalles quelques-uns de ces cris rauques et gutturaux si nombreux dans la langue arabe. On entend à quelques minutes de là le cri plaintif des chacals. Nos cuisiniers préparent le repas du soir qui sera le bienvenu, car depuis la mer Morte nous n'avons rien pris; un long réchaud garni de charbons embrasés jette dans l'ombre de blafardes lueurs, et l'on distingue les divers ustensiles, chaudières, marmites, casseroles grandes ou petites où s'apprêtent tous les aliments, depuis le potage jusqu'au café. La tente d'Habib est toute éclairée; c'est là que reposent pêle-mêle les caisses nombreuses de la caravane, l'attirail de la cuisine, les tapis, les provisions; c'est là que reposera bientôt l'aristocratie de notre escorte, le drogman, le sheick, le cuisinier en chef, le chef des moukres; on y fait place au besoin aux blessés et aux malades quand il y en a. Une autre tente ne tarde pas à s'éclairer; c'est celle de M. Pierotti; elle se divise en deux compartiments, l'appartement du maître et sa salle à manger. La table est dressée, la nappe de fin lin est toujours d'une blancheur éblouissante; pour siéges, nous avons des pliants; des piles d'assiettes, des verres de cristal, des carafons, des bouteilles de Bordeaux, trois chandeliers en plaqué, d'excellents couteaux, des couverts en argent, voilà pour la

forme. C'est le premier plan, et en attendant l'heure du dîner, nous nous repaissons de ce spectacle.

Mais le second plan n'est pas moins animé. Ce sont les feux de bivouac qui brillent à Jéricho, feux militaires et feux des pèlerins. On dirait de loin une grande ville, et l'on entend ce vague murmure qui s'élève toujours d'une agglomération un peu considérable d'hommes et de bêtes. Les feux s'allument et s'éteignent; d'autres se meuvent dans la nuit noire et circulent; la tour carrée et les palmiers en sont illuminés.

Plus au fond, le Jourdain, la mer Morte et les montagnes de Moab se dessinent confusément à l'horizon, et quelques lumières lointaines, immobiles, trahissent des campements de bédouins nomades.

Pendant que le corps se repose à la fraîcheur, des fatigues de la journée, l'esprit continue de travailler, et le regard obstinément fixé vers le nord-est, au delà du Jourdain, presque à la hauteur du lac de Génésareth, je visite en esprit ce pays mystérieux dans ses origines et dans son histoire, que la Bible nous dépeint comme ayant été habité par une race de géants; c'est l'Argob de Moïse, le pays de Basan, de Josué, la Trachonite du Nouveau-Testament, le Ledjah des Arabes, le Hauran d'aujourd'hui; basaltique au nord, calcaire en se rapprochant du midi, riche en cavernes, abondant en forêts et en gras pâturages. C'est la limite naturelle, la frontière, on peut presque dire la barrière qui sépare de la Terre Sainte l'Arabie et les contrées de l'Asie occidentale. Quand Moïse et Josué s'en approchèrent pour entrer en Canaan, ils comprirent qu'il n'y aurait aucune sécurité pour les tribus, s'ils ne commençaient d'abord par s'emparer de ces montagnes, de ces défilés volcaniques et de ces plateaux couverts de forêts. Et non seulement ils s'en emparèrent, mais non contents d'y établir en permanence deux de leurs tribus, Ruben, Gad et une portion de Manassé, ils décidèrent l'extermination complète des peuplades cananéennes, féroces et corrompues, qui en occupaient les cités et les forteresses. Ce devait être leur protection. Mais il n'y a pas de force contre l'incrédulité qui ronge comme une gangrène. Quand le peuple de Dieu cessa d'être fidèle, ces montagnes qui paraissaient imprenables, et qui lui servaient de boulevard contre les

peuples de l'Asie, tombèrent les premières entre les mains des Assyriens; puis vinrent les Grecs et les Romains, laissant derrière eux les traces de leur conquête et l'empreinte de leur civilisation; puis l'apôtre Paul dont la voix puissante, s'élevant sur cette terre de Bahal et d'Astarté, la transforma en une terre chrétienne qui bientôt compta de nombreuses basiliques, de florissantes églises, et jusqu'à trente-trois évêchés. Mais dès le septième siècle l'islamisme déclare la guerre au christianisme dégénéré de l'Orient, et cette riche contrée tombe, pour ne plus se relever, sous le cimeterre de Mahomet et de ses sectateurs. Seetzen (1805), Burkhardt (1812), Buckingham (1816), qui l'ont visitée, n'y ont plus trouvé que des ruines et des inscriptions. Porter de Damas, aujourd'hui à Belfast, Rey de Paris, Wetzstein consul de Prusse, d'autres encore ont visité le Hauran à une époque plus récente (1853 à 1865) avec des facilités plus grandes, dans des conditions meilleures, et s'ils ont fait de nouvelles découvertes ils n'ont pu que redire ce que disaient leurs prédécesseurs sur la triste condition de ce pays, et répéter la parole de Volney: « Pourquoi tant de villes détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée? Pourquoi ces terres sont-elles privées des bienfaits anciens? — Un Dieu mystérieux exerce ses jugements incompréhensibles! Sans doute il a porté contre cette terre un anathème secret. »

Il y a du grandiose dans ces ruines, cependant c'est plutôt encore l'idée de désolation qui domine, et comme le dit Volney, on a l'impression d'un châtiment qui pèse sur une race. Le souvenir de Hog, roi de Basan, semble planer encore sur la contrée, et les siècles qui se sont écoulés n'ont pas lavé la tache originelle de ces cananéens impurs et cruels, de ces géants et de ces troglodytes. On s'étonne qu'ils aient eu tant de force et qu'ils aient accompli d'aussi gigantesques travaux, mais on s'étonne davantage encore de la catastrophe qui a frappé la race sans anéantir les œuvres qu'elle a laissées après elle. On retrouve avec étonnement dans le massif hauranique des villes entières et des villages relativement bien conservés, des maisons presque habitables encore, et tout cela presque complètement abandonné. Dans la partie sud-est du Hauran, Wetzstein a compté trois cents villes et villages déserts, dont quatorze seule-

ment sont habités; et encore à Têmâ il n'y a que seize familles, et douze à Bûshan qui a plus de trois cents maisons.

Qu'était-ce que ces populations? D'où venaient-elles? Quels rapports y a-t-il entre les Réphaïms, les géants de Basan, et les Réphaïms de la Palestine? La race de Caïn se serait-elle perpétuée dans leur famille? Quels étaient leur culte, leurs mœurs? Y a-t-il quelques liens de parenté entre eux et les Hyksos d'Egypte? Ont-ils peuplé quelques parties de l'Europe? la Grèce peut-être, ou la Sardaigne, ou l'Irlande? Et que sont devenues les deux capitales de cet antique royaume, Astaroth et Edréhi? Autant de questions qui ne manquent pas d'intérêt, mais qui ne peuvent pas se résoudre dans le désert; elles me reviennent à l'esprit et me rappellent les mémoires lus à la Société de Géographie de Genève (*La Terre de Basçan et les villes des Réphaïms*, par M. Alex. Lombard, 1872), mais mes souvenirs sont vagues, vaporeux. et la seule impression positive qui me reste, c'est que cette terre de Basan a été peuplée par une race dure, forte, puissante, conquérante, qui a fait du bruit dans le monde, et qui cependant n'a rien eu de glorieux dans son histoire.

— De quoi rêvez-vous? me dit tout d'un coup mon compagnon. Il commence à faire froid sur ces rochers; nous ferions peut-être bien de rejoindre nos tentes. D'ailleurs le dîner doit être prêt.

— Tiens, c'est vrai; j'étais bien loin d'ici, dans les Trachones, dans ces montagnes que vous voyez tout là bas, et encore, non, vous ne les voyez pas. Nous aurions dû y passer en venant de Damas; c'est très-curieux; il y a là une quantité de villes, mais point d'habitants; et de curieuses villes, des maisons en pierre, des portes en pierre, des gonds en pierre.

Une visite inattendue vient nous surprendre. Ce sont des bayadères de Jéricho. Elles nous offrent une représentation musicale et théâtrale, et pour vingt francs nous acceptons. Le spectacle pourrait durer toute la nuit et se prolonger indéfiniment, mais nous en avons bientôt assez. Aucune de ces femmes n'est jolie; elles sont toutes vêtues d'une espèce de sarreau bleu qui les prend à la gorge et descend jusqu'aux pieds, attaché, mais mal attaché sur la poitrine; c'est, je crois, leur seule pièce-

d'habillement ; je n'ai pas remarqué qu'elles eussent de sandales ; quelques boucles d'oreilles, des bagues et des bracelets leur servent d'ornements. L'une d'elles se détache du groupe, armée d'un sabre, et, faisant face à ses compagnes, elle entonne un chant de guerre auquel celles-ci répondent en se donnant la main, se balançant par un mouvement gracieux d'avant en arrière, et toujours répétant le même refrain plus litanique que belliqueux. Quand la première est fatiguée de brandir son sabre, qu'elle tient par la poignée et par la pointe, et avec lequel elle fait les gestes les plus violents, comme si elle voulait s'en percer ou en percer ses adversaires, elle le donne à l'une de ses compagnes et prend sa place dans les rangs. Cette gymnastique artistique est curieuse à voir, mais comme la situation pourrait durer ainsi jusqu'au matin sans avancer d'un pas, nous les congédions bientôt, et... nous nous mettons à table.

Après le dîner, nouvelle surprise. Ce sont des hommes qui viennent pour le même prix nous offrir la même représentation. Accepté. Pourquoi pas? Ils se sont donné la peine de venir de Jéricho, et nous ne voudrions pas nous en faire des ennemis. Leur danse est plus énergique, plus caractérisée que celle des femmes, mais tout aussi monotone, et au bout de vingt minutes nous les remercions. D'ailleurs il se fait tard ; les bruits s'éteignent, et la sagesse nous dit qu'il nous faudra demain dès l'aube nous remettre en chemin, si nous voulons arriver de bonne heure à Jérusalem.

Pourtant j'ai de la peine à m'endormir, et je repasse sans cesse en mon esprit tout ce que j'ai vu depuis le matin ; le couvent de Marsaba, l'affreux désert de Juda, la mer Morte, le Jourdain, Guilgal, Jéricho et la fontaine d'Elisée. C'est hier seulement que nous avons quitté Jérusalem. Que de choses en trente heures, que de souvenirs ! Et quand, fermant les yeux, je crois que je vais céder au sommeil, voilà que ces danses me bercent et me réveillent, ou bien c'est mon alezan qui roule dans un précipice. Les deux bains de la journée sont peut-être aussi pour quelque chose dans mon insomnie, et je dois essayer de tous les moyens connus pour vaincre cette agitation ; je tâche de me rappeler la suite des rois de France à partir de Pharamond ; j'essaie de recomposer de même celle des rois de Juda,

je fais des multiplications de tête, je me récite à voix basse des vers de Virgile; je ne sais lequel de ces systèmes a fini par réussir, un peu chacun peut-être, mais le fait est qu'au matin je dormais comme un bienheureux, et que je fus interrompu désagréablement au milieu d'un beau rêve quand mon compagnon de tente, déjà tout habillé, tout harnaché, fumant sa pipe et me présentant une goutte de raki, me dit: « Vous ne voulez donc pas vous lever aujourd'hui? On va emporter la tente. »

Le soleil était déjà au-dessus de l'horizon; pas un nuage au ciel; la journée s'annonçait brûlante et nous avions en perspective la montée de Jérusalem, entre des rochers nus, dont la réverbération, comme lumière et comme chaleur, ne promettait rien de bon. C'est au milieu de ces rochers, vrai repaire de voleurs, que l'Evangile place l'histoire du bon Samaritain.

Nous traversons d'abord, laissant à droite les ruines, les tumulus et l'abreuvoir de l'ancienne Jéricho, une longue plaine aride et pierreuse, semée de misérables arbustes rabougris, parmi lesquels on nous signale le zakkoum ou baumier, quelques roseaux et le doum ou nabka, sorte de charbon vivace dont on prétend que fut faite la couronne d'épines du Seigneur; on l'appelle encore *Spina Christi*. De jolis oiseaux bleus, d'un bleu idéal, voltigent d'arbre en arbre, et de féroces collectionneurs prient nos guides de leur en tuer deux ou trois; heureusement ces charmantes petites bêtes échappent au plomb destructeur. Un peu plus loin, trois faucons planent au-dessus d'une carrière abandonnée; il doit y avoir là quelque hideux festin, un cadavre de cheval ou de chameau. Sur un mot, notre sheikh presse les flancs de sa monture dont il ne touche jamais la bride, et, galopant au milieu des rochers comme s'il était au bois de Boulogne, il tire; un faucon tombe à cent pas de là; le cavalier toujours au galop va le ramasser sans descendre de cheval et nous le rapporte en triomphe. De chaleureux applaudissements saluent ce beau fait d'armes, et l'un des nôtres, en s'adjugeant le corps du vaincu, traite de gré à gré avec l'habile tireur.

Un jeune capitaine anglais que nous avons rencontré, part des merles bleus pour nous dire, très-sérieusement, que la contrée devrait être utilisée pour la culture de l'indigo; et pendant deux jours il ne lui viendra pas d'autre idée. Il arrive des Indes.

Sa conversation nous plaît, mais elle nous plairait davantage encore s'il pouvait sortir un moment de son indigo, et surtout s'il pouvait en parler d'une voix moins solennelle. On dirait le but, sinon de son existence, au moins de son voyage.

Route rapide, gorges étroites, contreforts escarpés, de rares touffes d'herbes, précipices des deux côtés, torrents desséchés comme le Cédron, dont le nom se trouve sur les cartes (on nous indique entr'autres le Kérith), mais qui n'ont d'eau que deux ou trois jours par an, soleil torride, voilà notre journée. Ce Kérith du prophète Elie, aujourd'hui Wadi el Kelt, est peut-être aussi la vallée de Hacor, de Jos. 7, 25. 15, 7. Comme épisodes, vingt fois, cent fois, nous nous croisons avec des pèlerins, tous grecs, qui vont se laver au Jourdain, riches et pauvres, piétons ou cavaliers, quelques-uns à chameaux, les femmes en palanquin.

Un moment je perds la caravane. J'avais laissé mon alezan suivre la société, et seul en arrière je cherchais à me représenter dans ce large ravin, d'abord les scènes qui amenèrent la lapidation du malheureux Hacan, puis le séjour du prophète, les corbeaux d'Elie, le torrent desséché. En face de moi, j'avais la montagne traditionnelle de la Tentation de notre Seigneur. Je donnais un corps, une vie à tous ces souvenirs, et je m'absorbais dans le passé, quand tout d'un coup je m'aperçus que je ne voyais, ni n'entendais plus rien. Je pressai le pas, mais pour toute récompense j'arrivai à une bifurcation de la vallée, sans que rien me mît sur la trace de la route suivie par mes compagnons. Je collai mon oreille contre terre, je cherchai les traces des chevaux, mais aucun indice ne me mit sur la voie, et je me rappelai avec une certaine inquiétude la mauvaise réputation de ces parages. Abandonner la caravane, juste au moment où l'on a besoin d'une escorte! Parfois il me semblait voir quelque chose bouger sur la colline, ou derrière un rocher. Tout d'un coup j'entends le galop de deux chevaux. Sont-ce des Bédouins? Non, c'était un de nos moukres qu'on venait d'envoyer à ma recherche et qui me ramenait ma monture. Habib et M. Pierotti ne me dirent pas des choses bien aimables sur mon imprudente escapade.

Nous déjeunons au haut de la montée d'Adummim ou du

sang (Jos. 15, 7), avec trois ou quatre cents pèlerins, mais à une honnête distance, pour cause.

Une lieue plus loin nous nous arrêtons à la jolie *Fontaine des apôtres*, près d'un vieux khan (*Aïn-el-Haoud*, peut-être le Hen-Sémès de Jos. 15, 7), et le cabaretier du voisinage, cabaretier en plein vent, nous apporte quelques tasses de café.

Bientôt voici Béthanie, village qui n'a que ses souvenirs, et on les profane en les exploitant. C'est là que nous nous séparons du sheikh et de notre escorte. Les murailles de Jérusalem ne tardent pas à se montrer à nos yeux, le mont de Sion, le Morija, la grande mosquée. Nous laissons à gauche Bethphagé, à droite le mont des Oliviers, et nous rentrons dans la ville sainte par la porte de St-Etienne, fatigués, mais saturés de souvenirs. La course entière n'a pas duré quarante-huit heures.

CHAPITRE XVI.

LE PROTESTANTISME EN ORIENT.

Race et Religion. — L'imprimerie et les écoles de Beyrout. — L'œuvre allemande; l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean; l'orphelinat de Tsohar. — Le prince de Prusse. — Damas, Safed, Tibériade, Nazareth et Sichem. — Jérusalem. — L'évêché protestant et M. Gobat. — Les temples; l'hôpital; Thalitha Koumi. — L'orphelinat syrien. — M. Scherr et les travaux de M. Schick. — La léproserie. — Les écoles et la chapelle indépendante. — L'orphelinat de Bethléhem. — Les *Amis de Jérusalem* à Jaffa. — Un mot sur l'œuvre d'Egypte.

Parmi le grand nombre d'idées fausses qu'une science incomplète a pour ainsi dire naturalisées, et qui, grâce à certaines apparences, ont fini par passer à l'état d'axiomes, on peut classer en première ligne celle qui fait dépendre la religion des hommes ou des peuples, des circonstances particulières dans lesquelles ils se trouvent placés. On n'en est plus à la modeste théorie de Voltaire :

> J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Ce n'est plus du simple fait de la naissance que l'on part aujourd'hui pour décider de la religion des gens. Toutefois Voltaire avait ouvert une voie nouvelle, et de nombreux savants s'y sont précipités; les uns ont fait valoir la question du climat, d'autres la descendance arienne, d'autres l'angle facial ou la forme du crâne. Quelques faits sont venus appuyer ces considérations générales, et dès lors il a été convenu en gros que l'Asie serait polythéiste ou panthéiste, l'Afrique grossièrement idolâtre, et l'Europe monothéiste. D'autre part, étant donné le

christianisme, on a de même affirmé que dans les climats chauds il mûrirait sous la forme splendide et variée des cérémonies catholiques, tandis que dans les climats tempérés il se développerait sous la forme plus austère du protestantisme. On a dit de même que la race latine serait catholique, de par sa constitution, et que les Saxons, les Allemands, les Slaves seraient plutôt protestants. Inutile d'énumérer les conséquences diverses qu'on a voulu faire découler de cette dépendance réciproque des organes et de la foi; dernièrement encore des littérateurs haut placés ont paru soutenir la thèse qu'il est impossible d'être à la fois protestant et bon Français.

Je n'entrerai pas dans la discussion de fond de cette théorie d'un matérialisme si relevé. Je dirai seulement que j'ai eu l'occasion de voir de près les diverses influences dont on parle, et que rien ne m'a paru justifier, au point de vue de la réceptivité religieuse, les catégories qu'on veut fonder sur les diverses races ou les divers climats.

La grande masse des populations est musulmane; je n'ai pas à expliquer pourquoi. Les chrétiens sont relativement en petit nombre, groupés surtout dans le nord de la Syrie, sur les flancs du Liban, dans les villes de commerce et dans les ports. Ils se divisent et se subdivisent en un grand nombre de sectes; d'abord les arméniens dont l'importance numérique est incontestée; les grecs viennent ensuite, puis les maronites, puis les latins; enfin les protestants. C'est de ces derniers seuls que je veux parler aujourd'hui.

Il n'existe aucune statistique qui permette de fixer le chiffre même approximatif de la population protestante en Syrie; je le crois peu considérable, mais je serais fort embarrassé pour affirmer quoi que ce soit à cet égard.

Constantinople, Smyrne, Beyrout, Damas, Nazareth, Naplouse, Jérusalem, Jaffa, Bethléhem, Le Caire et Alexandrie sont les principaux centres de l'activité missionnaire ou pastorale des églises évangéliques. L'Angleterre, les Etats-Unis et la Prusse y entretiennent des églises et des établissements d'éducation admirablement dirigés, qui comptent parmi les plus prospères que nous connaissions. Nos journaux en ont déjà parlé plusieurs fois; en racontant ce que j'ai vu, et seulement ce

que j'ai vu, je ne m'exposerai pas à répéter ce que d'autres ont déjà dit.

A *Beyrout,* les Américains possèdent une imprimerie arabe. Ils sont établis dans le pays depuis fort longtemps et s'occupent surtout d'éducation populaire. Le missionnaire Van Dyke, sexagénaire, achevait la publication d'un Manuel de physique; après l'avoir composé comme écrivain, il devait le composer encore comme imprimeur; de nombreuses planches explicatives étaient insérées dans le texte, baromètre, thermomètre, machine électrique, etc. Mais c'est surtout l'impression de la Bible qui occupe de nombreux ouvriers; c'est une nouvelle version revue et corrigée. La typographie arabe est beaucoup plus compliquée que la nôtre à cause des accents placés au-dessus ou au-dessous des consonnes, et à cause de la forme différente des mêmes lettres suivant qu'elles sont placées au commencement, au milieu ou à la fin des mots. Il ne faut pas moins de deux mille espèces de caractères différents. Les Américains ont, en outre, des écoles très-fréquentées et une sorte de collége ou d'école moyenne où les Arabes reçoivent l'enseignement secondaire.

Les Anglais, si dignement représentés depuis 1860 par l'excellente et bienheureuse M[e] Thomson, possèdent, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs écoles en ville et hors de ville, dirigées dans le même esprit par les deux sœurs de la fondatrice, M[es] Mentor Mott et Loyd. M. Mott et M. Waldmeyer, l'ancien prisonnier de Théodoros, s'en occupent avec activité. La principale maison est située sur la hauteur, non loin de la route de Damas, près de l'église anglaise et de la maison du consul de France; elle contient environ 80 jeunes filles pensionnaires (dont plusieurs sont musulmanes), et un plus grand nombre d'externes. Un refuge pour les veuves, une école élémentaire pour garçons et filles, et une école normale d'institutrices se rattachent à cet établissement. Dans le voisinage presque immédiat se trouve, placé sous la même direction, un asile pour les aveugles; il y en avait treize au mois de mars; ils apprennent à lire et se plaisent dans le chant des cantiques. On se rappelle que cet institut avait été primitivement destiné aux chrétiens échappés des massacres du Liban; ce sont les mahométans

eux-mêmes qui en ont pour ainsi dire forcé la porte, et parmi ses plus zélés admirateurs on compte le pacha de Beyrout et plusieurs hauts fonctionnaires musulmans. Seize autres écoles, dispersées dans le Liban et dans la Célésyrie, appartiennent à la même direction. Ce sont des écoles très-mixtes, car on y trouve des protestants, des latins, des grecs catholiques, des maronites, des druses et des mahométans; l'enseignement est franchement évangélique, mais il n'a rien d'agressif et ne touche pas à la controverse.

C'est en me parlant de ces écoles qu'un dignitaire catholique me disait : « Si jamais de retour en Europe, vous écrivez sur les écoles de la Syrie, n'oubliez pas que nous avons aussi nos écoles, quoique beaucoup plus modestes. Il faut rendre justice à qui de droit, mais ne pas nous oublier tout-à-fait. » Je dois à la vérité de dire que les catholiques se donnent aujourd'hui beaucoup de peine pour répandre l'instruction parmi les Arabes; malheureusement ils n'ont commencé à s'en occuper que lorsque déjà la réputation des écoles de M[e] Thomson était faite; en outre leurs méthodes sont défectueuses et plusieurs de leurs maîtres sont peu développés. Ce qu'ils enseignent le mieux, c'est le chant et l'écriture.

J'ai parlé de réputation. Beyrout compte au moins cinquante mille habitants, et partout où j'ai vagué, cherchant mon chemin avec mon ami le peintre Hébert, nous n'avions qu'à prononcer le nom de Mott ou celui de Thomson, pour que les habitants nous indiquassent, en arabe ou par gestes, la route que nous devions suivre. Ces écoles sont très-populaires. Un petit examen que j'ai fait faire dans une des classes m'a surpris, non-seulement par les connaissances dont faisaient preuve les élèves, mais encore par la convenance et la modestie de leur conduite. Une sous-maîtresse arabe d'environ dix-sept ans parle très-correctement l'anglais et le français. Invité à adresser quelques paroles à ces enfants dans la vaste salle qui sert de chapelle, j'ai accepté avec plaisir, et aussitôt quatre-vingts jeunes filles sont arrivées; on n'avait fait venir que celles qui savaient assez la langue pour me comprendre. La réunion s'est terminée par le chant de plusieurs cantiques français ou arabes, remarquablement exécutés. On chanta entre autres un beau can-

tique arabe composé en souvenir de Madame Thomson par M. Mott.

Les Anglais et les Américains ont des pasteurs et des missionnaires qui célèbrent régulièrement le culte public dans leurs chapelles. Ils vivent dans la meilleure harmonie.

Quant aux Allemands, leur œuvre se poursuit dans tout l'Orient avec un ensemble, une régularité et une vigueur qui m'ont frappé. Ce n'est pas sur quelques points seulement, c'est partout qu'on les trouve, et leur présence se révèle sous toutes les formes, églises, écoles, hôpitaux, orphelinats, chevaliers de Saint-Jean, etc. On dirait qu'ils aient entrepris une pacifique et sainte croisade, et qu'ils regrettent de s'être laissé devancer par d'autres. A Beyrout même ils ont un jeune et excellent pasteur, M. Médem, qui prêche alternativement en allemand et en français; le conseil d'église se compose indistinctement de protestants de diverses nations, nommés par la communauté; la France y est représentée par M. Charlier, fils du pasteur de ce nom, qui occupe dans la ville une position considérable, et qui est le député attitré du commerce auprès des différents consulats. M. Charlier est le bras droit de M. Médem, ce qui les honore l'un et l'autre, et si la congrégation n'est pas nombreuse, elle est en tout cas dans de bonnes conditions d'accroissement. Le consul de Prusse, M. Th. Weber, était autrefois consul à Jérusalem : il avait débuté dans cette dernière ville comme vicaire du pasteur allemand, et il continue de donner une grande attention à la question religieuse; il aime beaucoup M. Gobat, mais il m'a paru peu favorable à l'évêché anglo-prussien dans les conditions qui lui sont faites par l'église anglicane.

L'hôpital des chevaliers de Saint-Jean, situé à un kilomètre et demi environ au sud de la ville, avec une vue splendide sur la mer, a été fondé par l'ordre dont il porte le nom, et qui en fait tous les frais. Il est dirigé par les diaconesses de Kaisersworth. Près de 300 malades y ont été soignés en 1868, dont 51 Européens, 8 druses, 17 musulmans, 4 juifs et 207 chrétiens orientaux; 211 ont été guéris, 11 sont morts, 46 sont sortis volontairement et dans de bonnes conditions de convalescence, 4 ont dû être renvoyés. Une clinique attachée à la maison a

donné dans l'année 975 consultations. On éprouve un sentiment paisible quand on visite cet établissement; on est heureux de voir tant de misères soulagées par la charité chrétienne, et les pauvres malades reposant côte à côte, ou se promenant ensemble dans la cour ou dans le jardin, sans distinction de religion, et faisant l'expérience que les hommes peuvent avoir des convictions différentes et s'aimer et se respecter les uns les autres.

Mais la fondation la plus considérable des Prussiens à Beyrout est sans contredit leur grand *Orphelinat de Tsohar,* plus connu sous le nom de *Etablissement des diaconesses de Kaiserswerth.* C'est un immense bâtiment, bien aéré, bien distribué, entouré d'un vaste jardin, et séparé de la rue par un mur, et non par ces haies de cactus qui prennent et perdent tant de place. Il y a pour le soin de la maison dix-neuf diaconesses placées sous la direction d'une sœur qui paraît être une personne réellement supérieure de toutes manières. Cette maison est tout un monde. On y trouve le temple, un hôpital, une pharmacie, un orphelinat, un pensionnat, des écoles primaires et une école secondaire de filles.

Le temple n'est au fond qu'une grande salle pouvant contenir environ 200 personnes; il est insuffisant comme place, et plusieurs personnes hésitent à s'y rendre parce qu'il n'a pas un caractère assez public; il est probable que d'ici à peu d'années les protestants de Beyrout aviseront à se donner un temple à eux, qui ne soit pas sous la dépendance de la maison des diaconesses.

L'hôpital, construit d'abord en vue de besoins plus généraux, a perdu de son importance depuis l'achèvement de l'hospice dont il a été parlé ci-dessus. Il ne sert plus guère aujourd'hui que pour le personnel de la maison.

Quand on se rappelle quelle est en Orient la triste condition des femmes et des filles, on comprend que ceux qui s'intéressent à ce malheureux pays se préoccupent avant toute chose d'instruire et d'élever celles qui sont plongées dans des ténèbres systématiques. Les mariages précoces sont aussi un des fléaux du pays, de sorte qu'on ne doit rien négliger de ce qu'il est possible de faire pour ce pauvre sexe déshérité. La maison tout entière a

en vue essentiellement de relever la femme et de lui rendre en Orient la position qui lui est due.

L'orphelinat comptait en 1868 près de 150 enfants, dont 23 protestantes, 99 catholiques-grecques, 4 maronites, 4 druses, etc. On dit généralement que les Arabes ne savent pas chanter; j'ai cependant entendu ces jeunes filles arabes chanter seules des chants figurés très-difficiles, et leur voix souple, à la fois gracieuse et ferme, disait assez que la seule chose qui lui manque, c'est d'être cultivée. L'oreille est juste et la mesure parfaitement observée. Rien de forcé ni de maniéré dans ces jeunes filles, et si ce n'était leur teint bazané et leurs yeux noirs ardents, on pourrait se croire dans une de nos meilleures écoles d'Europe.

Quant au pensionnat, il constitue une des grandes ressources de la maison, en même temps qu'il est lui-même une précieuse ressource pour les familles de la ville. Il comptait en 1868 (les derniers rapports s'arrrêtent tous à cette date) 10 pensionnaires proprement dites, 12 demi-pensionnaires et 44 externes; en tout 66, appartenant à diverses nationalités, soit 28 grecques, 6 allemandes, 6 autrichiennes, 4 françaises, 9 de la Suisse française, 5 hongroises, 4 écossaises, 4 hollandaises, 3 arabes, 2 juives et 1 turque. On voit par cette simple énumération à combien de besoins répond cette maison d'éducation, et le bien qu'elle peut faire en répandant dans ces jeunes cœurs la bonne semence de l'Evangile. Le prix de la pension est intentionnellement assez élevé, beaucoup plus que celui des maisons américaines et anglaises; si la direction consentait à le réduire, le nombre des élèves augmenterait rapidement, mais soit manque de place, soit pour d'autres motifs, on a refusé d'entrer dans cette voie pour l'école supérieure. Celles de ces jeunes filles qui désirent se vouer à l'enseignement reçoivent des soins spéciaux. Si elles veulent devenir diaconesses, elles sont soumises, avant leur noviciat, à une attente préalable de deux ans; plusieurs ont persévéré, et l'une d'elles, une jeune arabe, est aujourd'hui diaconesse à Jérusalem.

Le prince royal de Prusse, qui a récemment parcouru ces contrées, a visité avec soin et avec toutes les marques d'un véritable intérêt les nombreuses institutions protestantes de

l'Orient, sans distinction de nationalité ou de confession particulière. Sans parler des dons, parfois considérables, qu'il a faits à la plupart d'entre elles, il a laissé partout son portrait et celui de sa femme; j'ai vu ces portraits dans la maison des Mott, anglais et indépendants, aussi bien que dans la maison de Kaiserswerth, prussienne et luthérienne. Quand il voulait accentuer d'une façon plus particulière la valeur de son souvenir, il ajoutait sa signature autographe au bas du portrait. Cette visite princière laissera des traces derrière elle; les Arabes eux-mêmes n'oublieront pas de longtemps « un émir qui va si bien à cheval (1), » et la question d'Orient pourrait bien s'en ressentir aussi tôt ou tard.

Voici quelques chiffres officiels sur la communauté évangélique de Beyrout; ils ne comprennent ni les Anglais, ni les Américains, ni les Musulmans convertis. Le nombre des protestants français et allemands est de 154 (dont 39 de langue française). Il y a des annexes à Aïn-Louise, Damas, Kuraya, Aley, Areya et Aïn-Hamadé. Le service divin est célébré alternativement en allemand et en français. Des catéchismes ont lieu l'après-midi dans les deux langues. Il y a eu l'année dernière deux baptêmes, quatre réceptions à la communion, neuf célébrations de la sainte cène, et quatre enterrements.

Nous sommes donc ici dans les limites modestes d'une œuvre qui date de trente ans à peine, et qui se poursuit au milieu de difficultés matérielles et morales de divers genres. Quoi qu'on fasse, on a le sentiment qu'on est au milieu d'une population musulmane; druses et maronites se ressemblent beaucoup, et l'air qu'on respire est si peu celui dont nous avons l'habitude en pays chrétien, que l'âme en éprouve une sorte d'oppression. Il y a de l'avenir sans doute, mais le présent est peu de chose, et malgré les beaux travaux des Anglais, des Américains et des Prussiens, les succès ne semblent pas être encore en proportion des sacrifices faits et de l'activité déployée.

(1) On m'a raconté plusieurs fois, comme une circonstance mémorable, le fait que le prince avec son escorte a fait en quatre heures le chemin de Jaffa à Jérusalem, douze fortes lieues, par monts et par vaux, avec de mauvais chemins.

C'est une impression de même nature qu'on éprouve en traversant le Liban; décidément l'on se sent étranger, et la beauté de la vue ne suffit pas à décharger l'esprit du poids des souvenirs et du malaise que causent une langue que l'on ne comprend pas et des croyances avec lesquelles on n'a presque rien de commun. Je ne mentionne du reste cette impression que pour mieux faire comprendre ce que nous éprouvâmes le second jour de notre voyage, lorsque vers le soir, approchant de Baalbeck et nous étant arrêtés dans un petit village pour y boire un peu d'eau, la foule nous entourant pour demander des bakchich, un jeune homme, aux traits grecs et fortement basanés, nous adressa la parole en anglais; c'était l'instituteur chrétien de l'endroit; il voulait savoir si nous étions des amis de l'Evangile. Nous ne pûmes passer qu'une dizaine de minutes avec lui, mais j'eus le temps de visiter la chambre d'école, bien simple, cela va sans dire, et pour le moment privée de ses élèves. Il a une trentaine d'écoliers des deux sexes, et le Nouveau Testament est à la base de l'enseignement.

De là jusqu'à Damas, quelques églises grecques, arméniennes et latines; pas une protestante pendant ces trois jours.

A Damas, beaucoup de sectes chrétiennes formant entre elles peut-être un vingtième de la population.

Nous avons visité l'école des garçons, celle des filles et un pensionnat de demoiselles, qui se rattachent tous à la mission. Ils nous charmèrent par leurs chants. Nous ne pouvions oublier que nous étions dans la ville d'Elihézer, de Naaman et de saint Paul.

Passons maintenant le désert, tournons l'Antiliban par son côté méridional, longeons l'Hermon, visitons Banias; quatre jours se passent avant que le protestantisme nous apparaisse sous une forme quelconque. Puis voilà, dans la tribu d'Aser, sur les hauteurs du Liban, la charmante ville de Safed, avec une église et une école, un pasteur et un instituteur. Il n'y a rien dans la tribu de Nephtali, mais dans celle de Zabulon nous trouvons deux centres évangéliqnes : Tibériade où, sous la direction de M. Gobat, il se fait une œuvre assez importante parmi les Juifs, et Nazareth, qui est la station la plus considérable de la Galilée. M. et M[e] Zeller, aidés d'un instituteur et

d'une institutrice, y instruisent environ cent-vingt enfants, presque tous musulmans.

Les rapports des différentes dénominations entre elles sont plutôt bons, quoiqu'il y ait de petites rivalités quant aux légendes, notamment en ce qui concerne l'endroit où l'ange apparut à Marie pour lui annoncer la naissance du Sauveur; le pasteur protestant, qui n'élève aucune prétention semblable, n'inspire pas de jalousie à cet égard, mais comme il combat la superstition par l'instruction, il passe pour dangereux et les latins surtout ne fraternisent guère avec lui. Tous d'ailleurs sont d'accord pour désirer que la ville qui a été le berceau du christianisme devienne peu à peu un centre exclusivement chrétien, et quoiqu'ils ne donnent à ce mot qu'un sens tout matériel, j'ai vu les hommes les plus pieux partager le même désir et la même espérance. Cette pensée unit aujourd'hui contre l'ennemi commun des hommes qui partout ailleurs ne songent qu'à se combattre, et l'on peut se demander s'il ne vaut pas mieux pour la mission qu'il y ait longtemps encore des musulmans à Nazareth, puisque leur présence empêche seule les chrétiens de se diviser.

A Naplouse (Sichem), dans la tribu d'Ephraïm, nous avons vu deux églises protestantes, trois écoles et un médecin missionnaire. Mais c'est Jérusalem surtout qui doit être considérée comme le centre du mouvement évangélique en Orient, quelque peu considérables que soient. jusqu'à présent, les congrégations qui s'y réunissent.

Il y a à Jérusalem des pasteurs et des missionnaires allemands, anglais et américains, un consul allemand et un consul anglais, deux ou trois temples ou chapelles, trois ou quatre écoles, trois ou quatre grands orphelinats, un pensionnat fort nombreux et très-bien dirigé, un hôpital, une maison de diaconesses, un hospice ou hôtellerie pour les pèlerins protestants, fondé par les chevaliers de Saint-Jean, une librairie, une maison d'apprentissage et une léproserie. L'évêché d'une part, les diaconesses de Kaiserswerth et les chevaliers de Saint-Jean, de l'autre, se partagent la direction de ces différentes œuvres, qui ont ainsi le double cachet allemand et anglais, allemand surtout.

On connaît l'origine de l'évêché protestant de Jérusalem et son caractère. C'est une idée du Dr Bunsen, chaleureusement épousée par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, et à l'exécution de laquelle la reine Victoria a bien voulu concourir en acceptant la part du lion. Le premier évêque, Alexandre, est mort après un ministère de trois années, et depuis vingt-deux ans c'est M. Gobat qui occupe ces hautes fonctions. Suisse de naissance, Anglais par sa consécration, et Allemand par sa nomination, il était qualifié mieux que tout autre, indépendamment de ses qualités personnelles, pour réunir en un seul troupeau les diverses nationalités qui sont établies dans la ville sainte. Il prêche facilement en anglais, en français et en allemand, au besoin même en arabe, et tous les dimanches le culte se célèbre dans ces différentes langues. Il est aidé dans ses fonctions par plusieurs ministres anglicans, d'un anglicanisme plus prononcé que le sien et qui plaisent plus ou moins aux membres du troupeau suivant que ceux-ci font passer le fonds avant la forme ou la forme avant le fonds. Les Anglais tiennent à M. Gobat parce que c'est l'évêque, les autres parce qu'il est chrétien.

L'église de Christ est située sur le mont de Sion, près de la porte de Jaffa; c'est un beau bâtiment, construit dans le style gothique, avec nef, transept, autel et galeries (mais toit plat), et pouvant contenir de trois à quatre cents personnes. C'est le bâtiment officiel, l'église anglicane avec son pasteur et son presbytère attenant a l'église. L'évêque peut y prêcher quand il veut, et le pasteur n'aurait pas le droit de lui refuser sa chaire, mais il faut l'accord de l'un et de l'autre pour laisser prêcher un étranger, et l'on connaît sous ce rapport les exigences du système anglican. Pour éviter toute occasion de conflit, et pour se sentir un peu plus le maitre chez lui, M. Gobat a ouvert une chapelle arabe dans la rue de David; cette chapelle, qui dépend de lui seul et dans laquelle il y a tous les dimanches un culte et une prédication arabe, est mise à la disposition des pasteurs évangéliques non-anglicans qui passent à Jérusalem ; j'y ai prêché moi-même le Jeudi-saint, et j'y ai entendu, le jour de Pâques, un sermon d'un pasteur luthérien.

Il y a encore une autre église allemande qui, provisoirement

du moins, n'a ni temple, ni pasteur; elle a été desservie pendant treize ans par M. Valentiner, puis par M. Hoffmann, de Berlin. Si la place est vacante depuis deux ou trois ans, cela tient, d'une part, à ce que le besoin d'une troisième église ne se fait pas beaucoup sentir, d'autre part, à ce que la Prusse a l'intention de s'établir à Jérusalem dans des conditions beaucoup plus grandioses qu'elle n'a fait jusqu'à présent. Déjà le prince royal a obtenu du sultan la concession d'un immense terrain qui va de l'hôpital anglais jusqu'à la Voie douloureuse; des écoles, un orphelinat, un temple, un presbytère y trouveront de la place, avec de vastes dépendances, et l'on espère pouvoir même conserver les ruines d'un vieux couvent des chevaliers de Saint-Jean qui se trouvent dans cette magnifique enceinte.

L'hôpital, ou maison des diaconesses, est situé sur le mont de Sion, derrière la maison de M. Gobat et non loin de l'église anglaise. Il occupe trois étages et compte deux ou trois cours intérieures. Fondée en 1851 par M. Fliedner, assisté de quatre diaconesses, la maison primitive contenait au début trois œuvres distinctes, un hospice ou auberge, l'hôpital et un pensionnat. L'hospice a dû être transporté ailleurs, ouvrant sur la Voie douloureuse; c'est une fondation des chevaliers de Saint-Jean; il est dirigé par un *Hausvater* (père de famille); nous en avons déjà parlé. C'est une heureuse et belle institution, qui n'est pas assez connue et qui est de nature à faciliter singulièrement les voyages à Jérusalem.

Quant au pensionnat de jeunes filles, il a été transporté hors de ville, à dix minutes de la porte de Jaffa; c'est quelque chose de magnifique à voir; il a coûté environ 120,000 fr. et porte le nom de *Thalitha Koumi* (Jeune fille, lève-toi). Une centaine de jeunes filles, dont une vingtaine mahométanes, y reçoivent une instruction sérieuse. Comme architecture, c'est une des plus belles constructions de la contrée, peut-être la plus belle de Jérusalem; comme établissement d'éducation, c'est un modèle d'ordre, de calme, de méthode; pour s'en faire une idée, il faut visiter ces larges corridors ou ces salles d'études, les dortoirs ou la salle à manger, les cuisines ou les jardins; surtout il faut voir la directrice et tout ce personnel modeste, intelligent et dévoué. Là, c'est une classe toute à l'européenne; vous entrez,

on parle allemand; une série de petites demoiselles lèvent la tête et se mettent à chuchoter en souriant; vous avez interrompu une leçon de géographie; un peu plus loin, dans une autre salle, ce sont des enfants plus jeunes qui cousent ou tricotent en chantant; d'autres sont occupées à nettoyer du légume, à écosser des pois, à préparer de la salade. Partout règne l'activité tranquille d'une vie féconde et bien réglée.

Enfin, l'hôpital proprement dit, déjà agrandi trois fois, est sur le point d'être transporté ailleurs, faute de place. En 1864 il a reçu 476 malades, 520 en 1866, dont 312 mahométans; beaucoup de grecs, de juifs, de catholiques, de protestants arabes, d'arméniens, d'abyssins, d'européens, etc. Plus de vingt mille consultations et remèdes gratuits ont en outre été délivrés dans l'espace de deux années par l'excellent docteur Chaplain, l'ami et le médecin dévoué de l'établissement. Cette maison est une prédication vivante de l'Evangile, un des moyens les plus puissants pour dissiper les préjugés des juifs et des mahométans et pour les amener à Jésus-Christ.

L'orphelinat syrien est tout entier sous la direction exclusive de M. Gobat; c'est lui qui en est le fondateur, et c'est encore lui qui, personnellement, l'entretient par des collectes régulières en Europe. La plupart de ces orphelins ont perdu leurs parents lors des massacres; druses ou maronites, musulmans ou chrétiens, ils sont tous élevés sous une même discipline évangélique. L'établissement est situé à mi-côte du mont de Sion, et domine le chemin qui conduit à Bethléhem. C'est une grande maison, toute taillée à l'orientale, adossée au rocher, avec cours et jardin; au delà du jardin se trouve le cimetière protestant de Jérusalem, qui crée ainsi une servitude à la maison. Les enfants sont au nombre d'une centaine; les Syriens sont en majorité, mais il y a aussi quelques Egyptiens et quelques Abyssins et nègres du plus beau noir. Deux *pères de famille* sont à la tête de l'orphelinat : M. et M[e] Baldensperger, pour le matériel, cuisine, jardin, etc.; M. et M[e] Palmer, pour l'enseignement et la direction morale. Nous avons plus d'une fois visité ces écoles, et si nous avons été réjouis en voyant le bon esprit qui y règne, nous avons été également surpris du niveau moyen de l'instruction générale : cahiers bien tenus, lecture agréable et facile, notions

satisfaisantes de géographie, écriture soignée, calcul, chant, etc. Je ne crois pas qu'il y ait dans nos cantons beaucoup d'écoles primaires qui l'emportent sur celle de l'orphelinat. Pendant les récréations on monte sur le toit, on s'amuse dans la cour, on jardine, et quelquefois les plus âgés obtiennent l'autorisation d'aller faire un tour *en ville*.

Le vaste jardin de la maison reçoit souvent des visites le dimanche, et parmi les amis que j'y ai vus, je mentionnerai M. Scherr, qui dirige un autre orphelinat de quatre-vingts enfants environ, à une demi-lieue de Jérusalem, entre la route de Jaffa et les tombeaux des Juges; puis M. Schick, directeur ou *père* de l'école d'industrie, auteur bien connu d'un excellent plan en relief de Jérusalem. M. Schick a reconstruit aussi, d'après la Bible, un modèle double du tabernacle, certaines données laissant indécise la question de savoir si le toit du tabernacle était plat, comme on le croit généralement, ou s'il était incliné, comme le sont toujours les tentes en Orient; M. Schick penche pour cette dernière opinion, mais il a fait ses modèles d'après l'une et l'autre hypothèse. Ces modèles sont exposés dans une salle particulière dépendante de la librairie biblique, et l'on est admis à les voir, moyennant une faible rétribution. Dans la même salle, on voit encore un relief, en bois, de Jérusalem, avec ses rues, ses églises, ses maisons; travail de patience, au moyen duquel il est facile de s'orienter, tellement tous les détails sont exacts et précis. Les différents quartiers sont indiqués par des couleurs différentes.

La léproserie est située hors de ville, du côté de Thalitha Koumi; c'est une maison propre et bien aérée, avec cours et jardins. Treize pauvres malheureux, dont une femme, s'y trouvaient quand nous allâmes la visiter; tous musulmans. Leur nombre varie, car malgré les soins paternels dont ils sont entourés, ils ont vite le mal du pays, et ils éprouvent le besoin d'aller rejoindre leurs anciens compagnons d'infortune; naturellement on ne les retient pas malgré eux. Les guérisons sont rares, mais on peut empêcher les progrès du mal, et quelquefois adoucir de vives souffrances. C'est une œuvre toute d'amour et de dévouement, et l'on éprouve pour le *père* et la *mère de famille* qui se consacrent à cette mission un profond sentiment de res-

pect et de sympathie. La vénérable Madame Gobat, qui patronne tout particulièrement cette maison, et qui nous y conduisit, montée sur son ânesse blanche, est aussi une véritable mère pour ces infortunés.

Les latins doivent se sentir chez eux à Jérusalem, par la protection des puissances catholiques de l'Europe ; les grecs se sentent également chez eux par la protection de l'empereur de Russie. Quant aux chrétiens arméniens, sujets turcs, ils sont complétement chez eux, et le sultan leur accorde de petites faveurs, peut-être pour se venger de ce qu'il est obligé de subir, de tolérer, et au besoin même de protéger les chrétiens occidentaux; les couvents arméniens sont magnifiques, leurs jardins de toute beauté, et leurs églises d'une richesse que rien ne surpasse. Ces trois grandes sectes rivales se partagent le Saint-Sépulcre, les grecs ayant la grosse part, mais les latins et les arméniens pouvant, comme eux, circuler dans toutes les galeries, visiter toutes les chapelles, et pénétrer dans le célèbre tombeau du Sauveur. Les protestants évangéliques n'ont rien de tout cela. Et cependant, ils se sentent chez eux à Jérusalem, aussi bien que les autres églises, et peut-être plus à certains égards ; ce n'est point à une protection extérieure, c'est à eux-mêmes qu'ils le doivent. Je ne parle pas des souvenirs seulement, ni du culte en esprit, ni du droit, mais du simple fait matériel.

Quand on entre dans Jérusalem par la porte de Jaffa, la première chose que l'on voit sur la gauche, c'est, nous l'avons dejà dit, la *Maison Spittler et Comp. de Bâle*. Comme impression, comme effet moral, c'est beaucoup plus qu'on ne se l'imagine ; la langue, les compatriotes, la communauté de foi sont à l'entrée de la ville et semblent nous souhaiter la bienvenue.

Presque en face nous avons la demeure de l'évêque Gobat. Pour un grand nombre de personnes cet homme vénérable est la vivante incarnation du relèvement de Jérusalem, et depuis plus de vingt ans c'est lui qui représente, dans le pays de l'Evangile, l'œuvre missionnaire, l'alliance évangélique, la philanthropie et la vie religieuse. J'étais invité à descendre chez lui quand je viendrais à Jérusalem ; et je jouis durant quelques semaines de

sa cordiale hospitalité, ce qui me permit de voir de près le mouvement religieux en Orient.

Le soir nous nous réunissions au petit salon, et alors le pasteur, oubliant son épiscopat et ses soixante-douze ans, nous racontait des histoires du vieux temps, ses premières impressions religieuses, sa conversion et sa mission en Abyssinie; il nous parlait de son élève Théodoros; il nous donnait des détails sur les vingt et quelques écoles qui relèvent de lui.

Jamais nous n'oublierons ces charmantes et paisibles soirées, où seuls, au nombre de quatre ou cinq seulement, avec le narguileh au milieu de nous, oubliant le monde extérieur, nous l'écoutions narrer les souvenirs de sa jeunesse, avec une dépréoccupation de lui-même bien rare chez ceux qui font leur propre biographie. Et quand nous le mettions sur le terrain de la carrière publique, il s'arrêtait avec complaisance sur des récits missionnaires, il nous transportait à Gondar, il nous faisait admirer les dispensations et la fidélité de Dieu dans diverses circonstances où, humainement parlant, il n'y avait plus rien à espérer. C'était le beau temps de sa vie, comme pour tout homme le beau temps c'est celui où il est jeune. Quant à son épiscopat, il en parlait avec reconnaissance, avec sérieux, avec le sentiment de la responsabilité que le Chevalier de Bunsen et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV lui avaient imposée en l'appelant à ces fonctions; mais aussi comme d'une retraite que Dieu lui avait assurée pour ses vieux jours.

Et cependant ce diocèse est loin d'être une sinécure. Avec un nombre peu considérable de ressortissants, il comprend l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte, l'Arabie, la Syrie, et les contrées au delà de Palmyre et de Bagdad; partout il y a quelque chose à faire, peu sans doute, mais assez pour nécessiter des soins et une correspondance étendue. Il y a souvent, parmi les arméniens surtout, des moments de réveil qui aboutissent à des conversions à l'Evangile; la ville de Diarbekir en est un des exemples les plus frappants, et l'humble archevêque Mugherditch a droit aux prières des chrétiens dans l'œuvre de réformation qu'il a entreprise et qu'il poursuit avec une grande fidélité.

J'ai parlé tout-à-l'heure des écoles ; c'est une œuvre des plus

importantes. Voici quelques noms et quelques chiffres qui me restent. L'école de Ramleh (Dan), compte 55 garçons et 32 filles; celle de Lydde, à une lieue de là, 25 garçons; celle de Bethléhem 45 garçons; à Bethjala 26 garçons, à Naplouse 33 garçons et 18 filles (deux écoles distinctes); à Salt (Ramoth-Galaad) 30 garçons et quelques filles; près de Samarie, à Nasr-et-Djebell, 20 garçons, etc. En tout plus de 300 garçons, sans parler des orphelins et des écoles de Jérusalem. Comme on le voit, c'est toute une mission, qui depuis dix-huit ans est soutenue en Angleterre par un comité spécial (*Bishop Gobat's Fund*) à la tête duquel sont placés l'archevêque de Cantorbéry et lord Shaftesbury.

En sortant de la maison épiscopale, à gauche, on a l'église de Christ et le dépôt de livres de la société biblique; à droite le grand hôtel (ci-devant) de la Méditerranée, tenu par M. Hornstein, Juif converti. Tournant à droite, la direction des postes françaises, tenue par M. Bergheim, qui est aussi un Juif converti. A gauche, une petite rue étroite et longue, dont l'un des côtés, donnant sur l'étang d'Ezéchias, est presque entièrement occupé par des négociants chrétiens, banquiers, libraires, photographes, marchands de curiosités, la plupart des juifs convertis. C'est aussi dans cette rue que se trouve la chapelle arabe du Dr Sandreski. Les protestants se visitent entre eux, et resserrent ainsi les liens de l'affection fraternelle. La maison des orphelins syriens, à cause de sa cour et de son vaste jardin, est volontiers un lieu de réunion pour l'après-midi ou pour la soirée, d'autant plus que M. et Mme Palmer s'entendent parfaitement à en faire les honneurs. Quand le temps n'est pas trop chaud, de petites promenades s'organisent; on descend la montagne de Sion, on longe la vallée de Hinnom; on s'avance sur la jolie route de Bethléhem, et l'on revient par « les eaux de Siloé qui coulent doucement. » Le chemin qu'on longe pour revenir est semé de petites pierres carrées, débris d'anciennes mosaïques qui ornaient peut-être le palais du roi David, et l'on ne peut s'empêcher de penser à cette gloire éclipsée qui ne subsiste plus aujourd'hui que dans les souvenirs.

Je mentionnerai encore, avant de quitter la Palestine, quelques œuvres qui s'y poursuivent avec plus ou moins de succès,

les unes sous la direction de M. Gobat, les autres complétement indépendantes de lui. A Bethléhem, l'orphelinat syrien et l'école; tout se fait en arabe; le pasteur Muller est aimé et respecté; l'œuvre dépend de Krishona; M. Gobat s'y rend à des époques régulières. A Jaffa, il y a la petite congrégation du pasteur Gruhler, une succursale de la maison Spittler, un dépôt de Bibles et de Nouveaux-Testaments, deux écoles très-bien tenues par des dames anglaises, et la grande *Colonie américaine*.

On désigne sous ce nom, parfaitement impropre d'ailleurs, une réunion de fermes, ateliers, charmantes maisons d'habitation, hôtels et jardins, qui, après avoir été construits par des américains, ont été rachetés il y a quelques années par des Wurtembergeois en assez grand nombre, connus sous le nom d'*Amis de Jérusalem*. C'est une secte respectable à beaucoup d'égards: elle a pour chef le pasteur Chr. Hoffmann, et se fondant sur « l'Evangile éternel » (lequel?) elle attend à Jaffa le retour du Seigneur. Tous travaillent activement; ils sont unis entre eux, ils pratiquent une sorte de communauté des biens; autant qu'il est possible, ils vivent en paix avec les chrétiens évangéliques, et quoi que l'on puisse penser du but qu'ils se proposent et des espérances qu'ils nourrissent, il est sûr qu'ils exercent dans le pays une bonne influence par l'exemple de leur vie, par l'agriculture et par les différentes industries qu'ils ont importées d'Europe. Leur hôtel, et les villas qu'ils louent aux voyageurs, rendront le séjour de Jaffa toujours plus facile et plus agréable, de sorte que la ville même en profitera, et deviendra une première station sur le chemin de Jérusalem. Ces campagnes, riches de cactus, de citronniers, d'orangers et d'autres arbres fruitiers, sont au bord de la mer, au nord de Jaffa, à l'entrée de la plaine de Saron.

Les mêmes *amis* ont fondé à Haïfa-Syrien, au pied du Carmel, un établissement industriel et agricole, dans lequel on enseigne l'architecture, la charpenterie, la menuiserie, la serrurerie et le métier de forgeron, ainsi que le français, l'allemand, le latin, l'arabe, l'histoire, etc. Tout l'enseignement a pour point de départ l'Ecriture sainte. Le directeur est M. Hardegg; il a au moins sept sous-maîtres pour les différentes branches d'études. L'établissement n'a été ouvert que le 1er novembre 1870.

En Egypte, c'est une œuvre de protestants disséminés qu'il s'agit de faire et d'y consolider. Les Allemands, les Anglais, les Américains y travaillent; ils ont des églises et des écoles; les protestants de langue française n'ont rien encore, et cependant ils sont plus de trois cents, dispersés sur les bords du canal et du Nil, dans le quadrilatère formé par les villes d'Alexandrie, Le Caire, Suez et Port-Saïd. Il y aurait là quelque chose à faire pour nous. En attendant, les écoles anglaises du Caire, surtout celles de Mlle Whateley, prennent un développement considérable et sont très-bien vues du khédive. L'œuvre allemande d'Alexandrie se consolide, soit comme église, par les soins de M. le pasteur Lütke, sous le patronage du consistoire supérieur de Berlin; soit comme école et mission, sous la direction de M. Bauder de la Krishona. Cette école (il y en a d'autres) compte 90 élèves, 66 garçons et 24 filles; plus de la moitié des garçons sont juifs, un quart protestants, l'autre quart grecs ou latins. Ils sont répartis en quatre classes dans quatre salles différentes avec autant de maîtres. « Quant à l'enseignement religieux, dit M. Bauder, je m'en tiens surtout aux récits bibliques. Nous ne nous servons du catéchisme que pour les enfants protestants, les parents juifs ayant contre le catéchisme des préventions qu'ils n'ont pas contre le Nouveau Testament. Tout ce qui m'importe, c'est que je puisse leur parler du Sauveur et leur raconter comment il a vécu et comment il est mort pour nous. »

L'impression générale qui m'est restée de ce voyage, pendant lequel, à côté des souvenirs bibliques, j'étais préoccupé surtout de l'évangélisation possible de l'Orient, c'est qu'il n'y a pour ainsi dire rien encore de fait, mais qu'il y a presque partout des portes larges ouvertes, possibilité d'agir, et par conséquent devoir.

Ce n'est pas seulement le fanatisme musulman, ce n'est pas non plus l'immobilisme traditionnel des Orientaux, qui paralyse l'action que l'on pourrait exercer sur ces peuples; c'est encore et surtout le fond de vérité qui se trouve dans leurs croyances, c'est la piété sérieuse et grave d'un grand nombre, c'est le contraste frappant qui existe, et qu'ils remarquent certainement eux-mêmes, entre la vie légère et dissipée, frivole et matérielle des soi-disant chrétiens qui peuplent leurs ports de mer, et la

fidélité religieuse avec laquelle ils s'appliquent eux-mêmes à remplir leurs devoirs envers Dieu et envers le prochain. Ils sont consciencieusement persuadés qu'ils valent mieux que nous, et qu'ils sont plus réellement pieux que ces marins grecs, ces marchands *franchi*, ces agents consulaires européens, avec lesquels ils sont tous les jours en rapports, et qui sont loin de représenter le christianisme d'une manière toujours bien édifiante. Raison de plus pour envoyer en Orient des hommes fidèles qui sachent faire aimer l'Evangile et qui exercent à l'occasion une bonne influence sur les malheureux chrétiens qui le déconsidèrent.

Toutefois, quoi qu'on fasse. il ne faut pas se payer d'illusions, et l'on ne saurait espérer à vues humaines, d'obtenir jamais des résultats bien considérables par l'évangélisation des musulmans. Le climat, la religion, la politique, le fatalisme, la paresse, les préjugés, les habitudes gouvernementales, tout concourt à fixer, à *figer* le disciple de Mahomet dans les idées dans lesquelles il a été élevé; et si l'on peut, cela arrive quelquefois, l'amener à parler de Jésus-Christ avec respect, et comme d'un grand prophète, il n'est guère possible d'aller plus loin, ni surtout de lui faire comprendre et accepter la doctrine de la rédemption.

Là, plus que partout ailleurs peut-être, l'homme reste ce qu'il a été enfant, et c'est sur l'enfance qu'il faut agir. Sous ce rapport, les écoles sont l'avenir de l'Orient; par elles, une nouvelle génération s'élève, un nouvel esprit public se forme. Beyrout, Damas, Nazareth, Jérusalem, l'Egypte, sont des centres importants par l'action qu'exercent à la longue les écoles évangéliques des missionnaires, les orphelinats et toutes les institutions charitables qui ont surgi depuis quelques années au milieu de ces populations. Si l'Angleterre et la Prusse interviennent par leurs pasteurs et leurs consuls, les chrétiens de tout pays interviennent et doivent intervenir toujours plus par leurs instituteurs, leurs évangélistes et les diaconesses; deux ou trois mille enfants syriens ou arabes élevés dans nos établissements feront plus qu'un nombre quadruple de soldats pour la régénération de ces contrées. Je crois que si les peuples chrétiens n'avaient pas compromis leur position par leur politique, le croissant ne

tarderait pas à s'incliner devant la croix. Mais il n'est jamais trop tard pour faire le bien ; nos églises qui travaillent en tant de lieux, doivent se rappeler qu'il y a là aussi pour elles une œuvre intéressante à accomplir, un témoignage à rendre, et des âmes à sauver. C'est aux chrétiens qu'il appartient peut-être de résoudre la question d'Orient.

Les lignes qui précèdent ont été écrites il y a quatre années; une partie des renseignements qu'elles renferment ont déjà paru dans le *Chrétien Evangélique* du canton de Vaud (février, avril et juin 1870). Dès lors sans doute divers changements ont eu lieu, soit en bien, soit en mal, mais on peut dire d'une manière générale que les différentes œuvres dont il a été parlé sont plutôt en voie de progrès, notamment en ce qui concerne le nombre des écoles et des orphelinats, le chiffre des élèves et les résultats obtenus. Toutefois nous croyons devoir insister une fois de plus sur une observation que nous avons déja faite, c'est que si l'œuvre ecclésiastique, l'œuvre d'évangélisation proprement dite, reste un devoir que les chrétiens ont à remplir vis-à-vis de leurs coréligionnaires d'Orient; si la mission, si la fondation d'églises, si des pasteurs, des évangélistes, des missionnaires doivent être envoyés en Syrie pour y faire une œuvre de conservation, l'expérience prouve qu'il n'y a presque rien à faire sous ce rapport auprès des populations musulmanes. Elles resteront pour ainsi dire inaccessibles à tout ce qui sera controverse, discussion ou évangélisation. Les écoles mêmes sont paralysées dans leur action par le profond mépris que les parents ne cessent de témoigner pour les instituteurs chrétiens ; et quand après avoir été placé pendant quelques heures sous l'influence d'un bon maître, l'enfant rentre le soir à la maison, les impressions qu'il peut avoir reçues dans la journée, sont réduites à rien par un sarcasme ou par une maxime à l'adresse des « chiens de chrétiens » qu'il a fréquentés. Ce qu'il faudrait, ce seraient des maîtres indigènes. Ce qu'il faut surtout, ce sont des établissements de charité, des hôpitaux, des asiles. Les musulmans sont en général durs, parce qu'ils sont fatalistes : « Ce qui

arrive devait arriver; » ils ne s'occupent guères de lutter contre la Providence en essayant de guérir ceux que Dieu a frappés. Mais en voyant que l'on prend soin de leurs enfants, de leurs malades, de leurs pauvres, de leurs aveugles, de leurs lépreux, de leurs fiévreux, ils comprennent que l'idée chrétienne de Dieu est plus juste que la leur et ils se réconcilient avec une religion qui leur fait du bien. On peut raisonner contre un syllogisme, on ne raisonne pas contre la charité.

CHAPITRE XVII.

DE JÉRUSALEM A JAFFA.

Le départ. — Le service postal. — Koulouniéh; Kostoul; Latroûn. — Abu-Gosh et Moddin. — Ramleh; les lépreux. — Lydde. — La plaine de Saron. — La foire à Jaffa. — Les embarras de la solitude. — Le *Scamandre*. — Visite au bureau des postes. — Dernière visite au couvent. — Embarquement.

Enfin le jour est venu de quitter Jérusalem. De grand matin nous sommes groupés dans la petite ruelle qui sépare le couvent latin de l'hôtel de la Méditerranée, non loin de la résidence du pacha; c'est là qu'Habib nous a donné rendez-vous. Quatre ou cinq membres de la caravane nous ont quittés, les uns pour prendre les devants et visiter le Carmel, d'autres pour retourner dans le nord. Notre cavalerie a été remontée; nous avons de meilleurs chevaux et de meilleures selles. M. Hébert a un magnifique isabelle; moi un étalon blanc, qui mériterait un plus habile cavalier. C'est une bête irréprochable, jeune encore, de belle taille, et qui n'a pour moi qu'un défaut, celui de n'être pas habitué à la marche des caravanes; il ne sait pas emboîter le pas; dans le sentiment de sa force, il veut courir, trotter, galoper; il ne comprend pas la règle absurde qui le force à marcher à la suite; à chaque instant il quitte sa place et part en avant; Habib me rappelle à l'ordre; je me fatigue le bras à tenir les rênes du coursier indocile, qui se venge, par des hennissements répétés, de l'humiliation qu'on lui inflige. Je le flatte de la main, je cherche à lui faire comprendre que dans ce monde il n'est pas toujours sage de vouloir faire mieux que les autres, et qu'un bon petit pas bien ordinaire est de beaucoup préférable aux allures présomptueuses qu'affecte parfois un cheval supé-

rieur. Mon Bucéphale a cependant des qualités qui lui font pardonner ses impatiences; quand je marche il se tient modestement derrière moi; il me connaît déjà; il n'a plus alors l'idée de courir; que je monte à pied le coteau, ou que je le descende en courant, que je m'arrête ou que je franchisse l'ornière pour entrer dans le taillis, il me reste fidèle, et marche, court, ou s'arrête avec moi; les autres peuvent prendre le trot, cette belle occasion ne le tentera pas, il restera près de son maître. Une seule fois je m'aperçus qu'il avait cessé de me suivre; il était à cinquante pas en arrière, secouant sa blanche crinière, mais ne bougeant pas plus qu'un terme; je l'appelai en vain; l'une de ses jambes s'était prise dans les rênes que j'avais attachées trop négligemment à la selle et qui avaient glissé; il attendait du secours avant de se remettre en route, et ne voulait pas se commettre en public avec un harnachement en désordre.

Le cheval isabelle de mon compagnon avait la même taille et les mêmes qualités. C'étaient des chevaux de race, mais de quelle race? nous l'ignorons; en tout cas, ni arabes, ni syriens.

Une fois tout le monde prêt, les bagages vérifiés et chargés, nous dîmes adieu aux amis qui étaient venus nous accompagner, et nous sortîmes par la porte de Damas, ayant à notre gauche les murailles de la ville, à droite, un peu en arrière, la grotte de Jérémie. Bientôt nous laissâmes derrière nous la cité sainte et ses trois vieilles tours; nous dépassâmes le couvent russe, l'étang de Guihon, la léproserie, Thalitha Koumi, la maison d'habitation des MM. Spittler, l'orphelinat de M. Scherr, derrière lequel nous avions visité les tombeaux des Juges. Nous nous retournions presque à chaque pas pour avoir le plus longtemps possible la vue de Jérusalem, puis au haut de la côte, après dix minutes de marche, un pli de terrain nous déroba complétement d'abord les murs, puis les tours, les coupoles, les minarets, et enfin la montagne même des Oliviers.

On compte environ douze lieues de Jérusalem à Jaffa, l'affaire de huit ou neuf heures pour un bon cheval; le prince royal de Prusse a fait la course en quatre heures avec sa suite. Mais dans quelque sens que l'on marche, soit à la descente, soit à la montée, on s'arrête presque toujours à Ramleh; c'est l'étape naturelle, le seul endroit où l'on puisse convenablement passer

la nuit. La route est bonne, au moins pour le pays, et par moment elle s'élève presque à la hauteur de nos chemins vicinaux; entre Jaffa et Ramleh elle est même un peu plus large, et mieux entretenue. Il y a quelques années, vers 1867, quand elle fut construite, on avait eu l'ambition d'y établir un service de diligences, faisant la course deux fois par semaine, mais comme il s'y brisait en moyenne une roue à chaque voyage, on dut y renoncer, et le service de la poste se fait aujourd'hui par un messager à cheval, qui perçoit un piastre pour chaque lettre et chaque colis transporté, piastre payable au départ par l'expéditeur, ou à l'arrivée par le destinataire, en sus de l'affranchissement qui est de rigueur pour tous les pays de l'Europe.

L'affranchissement se fait au moyen des timbres du pays auquel appartient le vaisseau que l'on en charge, timbres français si la lettre pour la France ou pour l'Angleterre est remise aux Messageries impériales, timbres autrichiens si cette même lettre doit passer par le Lloyd, timbres d'Italie si elle prend la route de Brindisi.

Pendant près de cinq heures on chevauche dans les montagnes de Juda. montant et descendant tour à tour, mais descendant plus qu'on ne monte, passant d'une vallée à l'autre, tantôt au milieu de petites forêts rabougries dont aucune ne présente un arbre de haute futaie, tantôt au milieu de rochers dénudés. Parfois au fond des vallées on trouve un petit village, presque toujours sale et chétif, mais entouré de vignes, de vergers et de riantes plantations d'orangers. Les sources n'abondent pas, si ce n'est à l'époque des pluies. On éprouve une curieuse impression à constater les couches historiques superposées dans le même endroit; d'abord une population musulmane, moitié turque, moitié arabe; puis de vieilles ruines chrétiennes qui transportent le voyageur à l'époque des croisades et même au-delà; enfin, des noms propres qui sont les noms actuels des localités, mais qui, sous leur forme corrompue, rappellent l'époque de la domination romaine; ainsi le village de Koloniéh ou Koulouniéh, n'est qu'une ancienne colonie d'Adrien; Kostoul, à huit kilomètres de Jérusalem, est probablement l'ancien *castellum* que Vespasien fit élever sur une hauteur pour y loger

une garnison, et enfin Latroûn porte sans sourciller un nom latin qui est une injure.

Chemin faisant l'on nous montre à titre de curiosité les restes plus ou moins authentiques d'Emmaüs, le Kostoul dont on vient de parler, avec les ruines d'une église de saint Cléophas. Dans la vallée des Térébinthes, nous passons sur un pont de pierre un frais ruisseau dans le lit duquel la tradition veut que David ait choisi ses armes contre Goliath. Dans le lointain, sur notre droite, nous laissons la montagne de Samuel, puis Gabaon, puis les hauteurs qui dominent les deux Beth-Horon, et la vallée d'Ajalon, qui rappelle la victoire de Josué et la prolongation miraculeuse du jour (Jos. 10, 12). Nous traversons le riche et fertile village d'Abu-Gosh, célèbre au commencement de ce siècle par les déprédations de son chef, un brigand, tranchons le mot, qui prélevait un impôt de passage sur les voyageurs, en d'autres termes, qui les dévalisait. Ce fut une sorte de dynastie, avec laquelle vers 1830 Ibrahim-Pacha fut obligé de traiter. Un de ses membres servit d'escorte à Châteaubriand; un autre, plus civilisé, reçut la visite du grand-duc Constantin. Ce village est l'ancien Kirjath-Jéharim, célèbre par le séjour qu'y fit l'arche de l'alliance chez Abinadab, pendant une vingtaine d'années (Jos. 15, 9. 1 Samuel 7, 26). Il s'appelle aujourd'hui Kariel-el-Enab, village des raisins, nom plus paisible que celui du redoutable maraudeur qui lui avait fait une si mauvaise réputation. Près d'une fontaine à gauche de la route, on trouve encore, assez bien conservée, mais transformée en écurie, une belle église gothique à trois nefs, de l'époque des croisades, qui porte le nom de Jérémie.

Nous ne sommes pas encore au bout des voleurs. Voici en effet la jolie vallée de Wady-Ali, avec des sources et des palmiers; la population actuelle paraît laborieuse, mais on dit que ses ancêtres étaient de vrais pillards. Plus loin encore Latroûn, le bourg des voleurs, qui, pour conjurer le mauvais effet de ce nom peu sympathique, prétend rattacher son étymologie à l'histoire du bon larron. Chacun se console comme il peut. Sur une hauteur, à droite, l'ancienne Moddin, la patrie, le champ de bataille et le tombeau de l'héroïque famille des Maccabées; c'est du moins l'opinion de Robinson, mais elle concorde si bien

avec les différentes données de l'histoire et de la tradition, qu'elle équivaut à une certitude. On ne peut s'empêcher de ressentir une vive et sympathique admiration pour cette poignée de héros croyants, qui organisèrent et inspirèrent la levée en masse de leur petit peuple contre le fou couronné qui rêvait leur anéantissement ou leur apostasie. Les descendants des huguenots sont faits pour comprendre la grandeur des Maccabées; il n'est pas jusqu'à l'emportement du vieux Mattathias que le cœur ne justifie d'instinct, alors même que la raison s'appliquerait à le condamner. Pascal l'a dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, » et c'est peut-être une des grandeurs de l'humanité, qu'elle sache parfois s'élever au-dessus des règles que la raison lui trace pour les circonstances ordinaires de la vie.

Voilà cinq heures que nous sommes en route. Au bord du chemin poudreux nous voyons enfin poindre l'hôtel fixé pour la station du déjeûner; l'hôtel, c'est-à-dire quatre pieux fichés en terre, et plus ou moins reliés par des branches sèches qui ne gênent en rien la circulation, car on peut entrer et sortir des quatre côtés. Ce n'est pas même une cabane. Au milieu, par terre, brûle un petit feu de charbon que l'on fait flamber parfois en y jetant une poignée de bois sec pris aux buissons du voisinage. Deux ou trois indigènes, dont une vieille femme, nous en font les honneurs. Nous nous asseyons, dehors, bien entendu, à l'ombre de quelques noyers, et sur un frais gazon qui dispense d'étendre les tapis. C'est notre dernier dejeûner en plein air. Nous avons encore du poulet, du thon mariné, des œufs cuits durs, du pain, du vin, d'excellentes oranges, des dattes, des figues; puis on nous apporte du restaurant le café, la seule chose, ou à peu près, qu'on y débite, café savoureux, oriental, avec le narguileh qui l'accompagne invariablement. Prix, une piastre, c'est-à-dire 20 à 25 centimes.

De là à Ramleh la course n'offre rien d'intéressant; la plaine succède à la montagne; nous laissons à gauche l'Emmaüs des Maccabées, qui n'a rien de commun avec celui de l'Evangile; la campagne est fertile, grâce à quelques ruisseaux, mais les rares villages que l'on rencontre portent l'empreinte de la misère turque; c'est toujours la même chose;

personne n'ose posséder, ou, s'il possède, il n'ose pas le laisser voir.

Trois ou quatre kilomètres avant d'arriver, on distingue les principales tours de Ramleh, et comme le chemin est facile, sûr, sans chance d'épisodes, Habib me permet d'aller en avant, et me voilà bientôt tout seul dans les faubourgs de cette petite ville, où je me trouve encore plus seul que je ne l'aurais supposé. Mon cheval ne sait pas où est notre gîte; il ne connaît pas le chemin; moi non plus, et nous nous arrêtons entre le cimetière et la promenade, plantée de mûriers et de cactus. Trois, quatre personnes m'abordent, puis dix, quinze, vingt, tendant vers moi des mains suppliantes, et réclamant à grands cris des bakchich. Miséricorde, ces gaillards n'ont point ou presque point de doigts; à l'un il manque un pied; à un autre le nez! Les physionomies ne valent pas mieux que les figures; je ne m'appesantis pas sur ce hideux spectacle, je me rappelle vaguement ce que j'ai lu de la justice orientale qui coupe les doigts, les poignets ou les pieds des voleurs, et après avoir donné ce que j'avais de piastres et de demi-piastres en menue monnaie, je prononce le sacramentel *Ma fisch!* (laissez-moi tranquille), je distribue quelques coups de baguette à ceux dont les moignons peu scrupuleux retiennent les rênes de mon cheval, et je tourne bride pour rejoindre la caravane.

Hélas! ces pauvres drôles dont l'assaut m'avait causé une peur mêlée de dégoût, c'étaient les lépreux de Ramleh, cette colonie dont j'avais tant entendu parler et que j'avais pour le moment complètement oubliée. Qui sait si je n'ai pas donné une piastre à son grand sheik, ou peut-être un coup de houssine? Il paraît en tous cas que la règle qui les isole des autres humains n'est pas aussi rigoureusement observée que le disent quelquefois les voyageurs, car lorsque la caravane fit son entrée, ils revinrent à la charge, mais cette fois sans succès; Habib leur donna des explications destinées à remplacer le bakchich, et parmi les raisons qu'il développa, très-sobrement d'ailleurs, je suppose que la principale fut que la colonie était assez riche pour ne pas avoir besoin d'aumônes. Ils ne tardèrent pas à disparaître.

Un peu plus de trois mille cinq cents habitants, dont les

quatre cinquièmes sont musulmans; quelques savonneries, l'industrie et le commerce du coton, plusieurs couvents, de belles ruines, de jolis abords, voilà Ramleh, la ville des sables. On a voulu en faire tour-à-tour la Ramathajim-Tsophim de Samuel, et l'Arimathée de Josèphe et de Nicodème (Eusèbe et Jérôme), mais il ressort des travaux d'Abul-Feda que Ramleh ne date que du huitième siècle. Comme étape entre Jaffa et Jérusalem, elle ne tarda pas à prendre une grande importance, et les croisés la disputèrent aux musulmans avec des alternatives diverses de succès et de revers. Richard Cœur de Lion en fit son quartier général, mais depuis 1266 elle rentra définitivement sous le joug des califes, qui la laissèrent dépérir.

Nous logeons au couvent latin, bâti en 1393, sur l'emplacement même où la tradition prétend que s'élevait la maison de Nicodème; or, l'Arimathée de l'Evangile, en dépit de la légende, n'a rien à faire avec Ramleh, mais il convient plutôt de la chercher à Beth-Rimah. On nous montre dans le voisinage les six vasques ou réservoirs de Ste-Hélène, qui datent des croisés; des ruines souterraines considérables, éclairées par en haut, que l'on dit être les restes d'un couvent des Templiers, et qui pourraient n'être que les ruines d'un khan; enfin une tour dc 18 mètres de hauteur, appelée des Quarante martyrs, mais qui est incontestablement de construction arabe; nous y sommes montés par 113 marches, et de sa plateforme, en fort mauvais état, nous avons pu admirer la plaine de Saron qui s'étend d'une part jusqu'à la Méditerranée, de l'autre jusqu'aux sables du pays des Philistins, et derrière nous jusqu'aux montagnes de la Judée. Nous pouvons suivre de l'œil la route qui demain doit nous conduire à Jaffa. En redescendant nous regardons encore la mosquée Blanche d'El-Abiad, ancienne église qui date du 12e siècle, et dont l'Islam s'est emparé.

La soirée ne passe pas vite au couvent; nous nous promenons dans ses longs corridors et dans son petit jardin; ce qu'il y a de plus authentique dans les souvenirs qu'on nous raconte, c'est que l'établissement a servi de bivouac à l'armée française, que l'église a été changée en hôpital, et qu'après le départ de Napoléon, les religieux furent assassinés par les musulmans qui les rendirent responsables de crimes militaires auxquels ils avaient

été complètement étrangers. On montre encore la chambre où Napoléon a couché; tout y est simple, propre et soigné comme une relique; personne, m'a-t-on dit, n'a couché dans ce petit lit blanc depuis que le général s'y est reposé; j'ai lieu de croire que cela aussi est une légende.

Après le souper, simple, frugal, mais abondant (c'est vendredi, mais on ne nous astreint pas au maigre), nous nous hâtons de regagner nos cellules et nos petits lits; il est tard, nous sommes fatigués, il n'y a plus rien à voir, et demain nous devrons nous mettre en route de bonne heure.

J'ai oublié de dire que notre halte du déjeûner marquait à peu près l'ancienne limite des tribus de Dan et de Juda. La tribu de Siméon est encore passablement plus au sud; c'est là que nous trouverions Asdod et Gaza, Gath et Kadès-Barné, mais aucun de ces endroits ne rappelle assez de souvenirs pour nous décider à prolonger notre voyage! Nous n'irons pas même visiter Lydde, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de Ramleh, que nous distinguons parfaitement au milieu de ses vergers, de ses cactus et de ses oliviers, et où nous aurions été heureux de retrouver quelques restes des temps apostoliques, de Pierre et du paralytique Enée (Act. 9); mais on ne nous y aurait montré que des reliques de St-Georges et les murailles ruinées de son église. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village, quoique le frère Liévin, qui a l'habitude d'être très-exact, lui donne près de 6000 habitants. Il compte dans le nombre 5 protestants, comme il en compte deux à Ramleh; nous avons avec lui le privilége des petits chiffres. J'ai appris, mais seulement après notre départ, qu'il y a dans ces deux villes, de Lydde et de Ramleh, des écoles évangéliques, et une mission très-prospère, dirigée par M. Gobat.

Le lendemain, samedi, de bonne heure et par un magnifique soleil d'Orient qui empourprait toute la campagne, nous nous mîmes en route pour Jaffa. La caravane était toute dépareillée: M. et Madame Pierotti étaient partis en avant, avec quelques-uns de nos moukres, pour visiter les consulats et préparer l'embarquement. J'étais attendu à Port-Saïd pour le lendemain, dimanche. Heureusement que le temps était beau, et la brise modérée. Quand on approche de ce malheureux port de Jaffa,

on en est toujours à se demander si l'on pourra partir; trop souvent il arrive que les paquebots, après avoir essayé vainement d'approcher de la côte pour remettre leurs dépêches et embarquer leurs passagers, sont obligés de prendre le large et de continuer leur route. Les passagers doivent alors rester neuf jours à Jaffa pour attendre la poste suivante, et l'on peut juger combien ces neuf jours promettent de récréations et de plaisirs. Nous échappâmes à cette mal-chance, plus fréquente d'ailleurs en hiver qu'au printemps.

La route étant parfaitement sûre, Habib me permit de me laisser aller à toute la fougue de mon cheval; j'en profitai avec discrétion, mais enfin je pris les devants, et bientôt je me trouvai seul dans cette riche et belle plaine de Saron, si vantée par Salomon pour la magnificence de ses fleurs (Cantiq. 2, 1), et dont le prophète Esaïe (33, 1) annonce la future désolation; «elle deviendra comme une lande.» Cette plaine, presque unique en son genre, comprend tout le littoral de la Palestine, depuis le Carmel jusqu'à Gaza, sur une longueur de quatre-vingt à cent kilomètres, et sur une largeur qui varie, en s'élargissant vers le sud, entre trois et trente kilomètres. Elle se partage en quatre plateaux distincts, séparés par des arrêtes de rochers nus et arides. Des cours d'eau, plus ou moins abondants suivant la saison, lui donnent une fertilité extraordinaire, mais de ces quatre plateaux c'est celui que nous traversons qui est incontestablement le plus beau; c'est la véritable plaine de Saron, celle des champs cultivés et des riches moissons; celle des vergers plantureux et des jardins fermés de cactus, où croissent les orangers, les citronniers, les oliviers, les sycomores, les rosiers et les grenadiers; celle des vertes prairies où s'épanouissent à l'état naturel et sans culture, les roses, les iris, les narcisses, des anémones de toutes couleurs, des lys, des tulipes, des giroflées, dss immortelles et mille fleurs diverses, blanches, bleues, rouge-feu, violettes, jaunes d'or, ou cramoisi, encadrées de haies vives, ou bordées de vignes, de figuiers, de maïs et de concombres. Je n'affirmerai pas que nous ayons vu Saron sous son plus beau jour; ce n'était peut-être pas la saison, et parfois il pouvait paraître que la lande d'Esaïe l'emportât sur la gracieuse description du fils de David. Cependant, à défaut

des couleurs voyantes, la campagne réjouissait la vue par sa culture, et les cactus commençaient à présenter au regard autre chose que leurs immenses bras et leurs larges palettes hérissées d'épines; leurs fleurs se montraient jaunes ou rouges, éclatantes et pleines de promesses. Il y avait plaisir à trotter ou à galoper sur cette route passable, au milieu de ces petites forêts, souvenirs de Colbert, ou de ces champs immenses qui rappelaient les exploits de Samson le danite, ses luttes acharnées contre les Philistins, sa chûte, son relèvement et sa mort. On ne nous montre nulle part une relique; l'esprit est abandonné à lui-méme, et il se sent plus fort pour reconstruire l'histoire du passé: là bas, à gauche, l'eunuque de la reine Candace, baptisé par Philippe; à droite, à Césarée, l'histoire du centenier Corneille, et St-Paul prisonnier, comparaissant devant Félix et Drusille, devant Festus, devant Agrippa et Bérénice.

D'ailleurs aucune localité importante sur ce trajet de quatre lieues: une quinzaine de tours de garde, ou postes militaires, dont un seul, je crois, est occupé par une garnison de deux bachibouzouks: Sarfend, ancien évêché, dont une tradition impossible veut faire l'ancienne Gath, la patrie de Goliath et la résidence du roi Akis; Beit-Dedjan, la maison ou le temple de Dagon, ce dieu toujours si populaire chez les Philistins, malgré ses insuccès répétés. Est-ce l'endroit où mourut Samson? l'endroit où le dieu fut renversé devant l'arche? l'endroit où les Philistins suspendirent la tête de Saül? On peut l'affirmer ou le nier; des maisons en bousillage ne seront jamais des témoins séculaires. Voici sur la droite un superbe ouali, surmonté de neuf coupoles, qui s'élève sur le tombeau d'un derviche ou d'un iman célèbre, dont nous ne pouvons rien apprendre, sinon qu'il s'appelait Ali. Puis le pauvre petit village de Yasour, ancienne ville royale des Cananéens et ville lévitique, connu dans l'histoire d'Israel sous le nom de Guézer, mais si bien déchu qu'on n'ose pas affirmer son identité.

De là à Jaffa il y a encore une bonne heure de marche. C'est jour de foire et la route est pittoresquement peuplée de vendeurs et d'acheteurs, fellahs pour la plupart; on porte les provisions au marché; grains, fruits et légumes; on y conduit du menu bétail, beaucoup de brebis et de chèvres noires; les cha-

meaux abondent chargés de gens et de denrées, mais plus je les regarde, moins je leur trouve un air spirituel. Je me sens d'ailleurs un peu dépaysé au milieu de ce monde ; s'il faut que j'emboîte le pas, j'aurais aussi bien fait de rester avec la caravane, et si je veux avancer, je risque d'enfreindre des règles d'étiquette orientale que je ne connais pas, et de me faire interpeller en turc ou en arabe par des gens qui croiront avoir à se plaindre. Cependant à force de précautions et de prudence, à force de saluer les hommes et de ne pas saluer les femmes, je réussis à gagner, sans encombre, la tête de la colonne, et je finis par arriver au petit trot à la fontaine d'Abou-Nabout. Une fois là je me sens chez moi ; je reconnais les cyprès et les sycomores, je retrouve les troncs renversés sur lesquels nous nous assîmes il y a sept semaines, je me rafraîchis à la source dans laquelle se désaltèrent deux maigres baudets conduits par une grande femme couverte d'un voile rouge fané, puis je remonte sur mon cheval, et au bout de quelques minutes je suis à Jaffa au beau milieu de la place du marché, tout encombrée de monde et de marchandises. Mais c'est ici que commencent les difficultés. Je ne sais où mettre le pied ; toutes les denrées sont par terre, et les gens sont accroupis à côté ; la place est littéralement pavée d'oranges, de citrons, de dattes, de bananes, de cannes à sucre, de grenades, de limons ; ici du blé, là de l'avoine ou du maïs ; ailleurs de la volaille et des œufs ; les chameaux et les ânes sont couchés sur le sol, tranquilles et patients ; des étoffes de tous genres s'étalent pour tenter les amateurs ; il y a des soieries et des cotonnades, des foulards et des mouchoirs, des burnous de différentes couleurs, des ceintures de cuir, des tapis ; de la bijouterie et de l'orfèvrerie de tous karats ; on parle toutes les langues, on crie dans tous les tons. Le fumier abonde également. Il s'agit pour moi de traverser sans offenser personne, sans toucher à rien, sans attirer l'attention ; si j'ai le malheur de casser un œuf, je ne serai jamais capable de prouver au kadi que je l'ai fait sans le vouloir. Et dire que pour cela je dépends de mon cheval, de sa bouche, de son instinct et de ses quatre pieds. Au bout de cent pas j'avise un café grec, et le plus sûr me paraît de m'y arrêter pour attendre la caravane. Mais où mettre Pégase pendant ce temps? Un garçon vient à ma

rencontre et me demande en turc, puis en grec, puis en italien, puis en anglais, ce que je désire, café, limonade, orangeade. — Tout ce que vous voudrez, mais où mettre mon cheval? — Laissez-le là. — Mais où l'attacher? — Pourquoi l'attacher? Il ne s'en ira pas. — C'est vrai, mais on pourrait me le prendre. — Soyez tranquille, on y veillera.

Bref, je monte au premier étage dont le principal charme est une galerie qui fait tout le tour de la maison; je me mets naturellement du côté de l'ombre, et de là je puis surveiller mon cheval et mon porte-manteau, admirer l'étrange bigarrure du marché, et guetter tranquillement l'arrivée de la caravane. J'en étais donc là, buvant tranquillement mon orangeade, quand je fus surpris par la bienveillante figure d'un de nos moukres arabes, un de ceux qui le matin étaient partis avec M. Pierotti. Il se promenait dans le marché; flânait-il? je l'ignore, je ne sais pas si les musulmans savent flâner; c'est un vice ou une vertu qui requiert un certain degré de civilisation. Quoi qu'il en soit, il se promenait, il avait reconnu mon cheval blanc, il avait couru du cheval au cavalier, et il venait pour se mettre à ma disposition. Bien qu'il n'y eût entre nous que fort peu de mots que nous pussions échanger, son arrivée me fit grand plaisir, car elle me tirait de mon isolement et pouvait au besoin me servir de protection. Il me donna quelques indications sur le personnel du marché, il me montra, sur son âne monté, le chef de la colonie dite américaine, M. Hofmann, que j'avais connu à une autre époque, mais que je ne vis que de loin cette fois et à qui je n'eus pas le temps de faire visite. La caravane arriva, je la rejoignis, et bientôt nous descendîmes de cheval sur le triste et sale quai dont j'ai déjà parlé à l'occasion de notre premier passage.

C'était dix ou onze heures du matin. Le *Scamandre* qui devait nous emmener était en rade et ne devait partir qu'à cinq heures, mais comme la mer était légèrement houleuse et qu'il y avait du mouvement dans l'air, il n'eût pas été sage d'attendre le dernier moment pour s'embarquer. M. Pierotti fixa à midi l'heure du dîner; les Pères du couvent, qui nous avaient si bien reçu la première fois, nous offrirent au départ la même bienveillante hospitalité; en sortant de table nous devions nous rendre direc-

tement au bateau. D'ici là, liberté complète pour chacun. J'allai visiter l'évangéliste dont M. Gobat m'avait donné l'adresse; le dépôt biblique tenu dans un bazar près de la place du marché, enfin les écoles dirigées par une demoiselle anglaise, ou américaine.

Mais j'avais encore autre chose à cœur, Et je fis une expérience que je n'aurai probablement jamais l'occasion de faire dans nos contrées. Le *Menzaleh* qui se croisait avec le *Scamandre* à Jaffa, apportait le courrier d'Europe, et selon toute apparence il devait y avoir là des lettres pour plusieurs d'entre nous; mais ces lettres étaient toutes adressées à Jérusalem. Il s'agissait donc de les surprendre au passage, de les intercepter, de les détourner de leur destination. Comment faire? Et l'administration, déjà surchargée d'ouvrage par la coïncidence des différents paquebots, consentira-t-elle à nous entendre seulement, à écouter nos explications! a-t-elle le droit de nous délivrer nos lettres ailleurs qu'à l'endroit marqué par l'adresse? Comment justifier de notre identité? En tous cas il n'y avait pas de temps à perdre, et je me rendis avec mon passeport au bureau des postes. En entrant, je vis trois jeunes gens, fumant le chibouque ou la cigarette, étendus sur leurs divans, et lisant les journaux de France; on était alors dans les préoccupations de l'assassinat d'Auteuil et dans les préparatifs du plébiscite du 12 mai. Je demandai si je pourrais parler au directeur.

— Pourquoi? me dit un de ces jeunes gens, sans changer d'attitude.

Je lui exposai brièvement la nature de ma demande que je croyais exorbitante, et pour laquelle il me semblait qu'il ne fallût rien moins que l'intervention directe de l'autorité supérieure.

— Cherchez là, me répondit-il simplement, et il me montra de la main, sur deux tables rondes, deux pyramides de lettres et de journaux à direction de Ramleh, Jérusalem et Bethléhem, sans parler de tout ce qui devait rester à Jaffa.

— Oh, asseyez-vous, ajouta-t-il au bout d'un moment, quand il vit que j'avais commencé mon triage; vous en avez pour longtemps; et il continua de lire les détails du procès d'Auteuil, qui paraissaient l'intéresser vivement.

Je trouvai ci et là quelques lettres pour des membres de la caravane.

— Puis-je les emporter pour les remettre à mes amis?

— Non, mettez-les seulement là, sur cette chaise, si vous voulez, et vous leur direz de venir les prendre.

Mon travail fini, je saluai et m'en allai, laissant les trois jeunes gens achever en paix leur lecture que ma présence avait à peine interrompue. L'un était français, l'autre grec, le troisième turc. Je comprends parfaitement le besoin qu'ils avaient de lire les journaux; le moment était grave, quoique personne ne pût encore prévoir la folie du 18 juillet et les désastres qu'elle allait attirer sur la France. Mais je n'en étais pas moins stupéfait des facilités qu'on m'avait données, et de la confiance avec laquelle on m'avait permis pendant une bonne demi-heure de fouiller dans le mystère de toutes ces correspondances. On ne m'avait pas seulement demandé mon passeport. En tous cas rien ne prouve que cette confiance ait jamais porté malheur, ni que des correspondances ou des groupes pour Jérusalem aient souffert d'un laisser-aller qui n'est ni dans nos habitudes, ni dans nos principes. La situation exceptionnelle de Jaffa, et le fait que les paquebots apportent souvent des dépêches pour des voyageurs qui sont déjà en route, justifient une tolérance de ce genre et la rendent même nécessaire.

A midi, retour au couvent, promenade sur la terrasse, dernier coup d'œil sur la mer et sur la mosquée qui s'élève à l'endroit où la tradition place la maison de Simon le corroyeur; puis le dîner, les bakchichs, et les adieux aux révérends pères.

Sur le port on se bat littéralement pour avoir des embarcations; nous finissons cependant par en avoir une convenable, et après nous être séparés d'Habib et de son personnel, nous partons par une mer un peu agitée pour rejoindre en rade le *Scamandre*.

Nous avons trois heures à passer sur le pont avant le moment fixé pour le départ, mais les distractions ne nous manqueront pas; nous aurons à voir le chargement du navire. Des multitudes de barques, petites ou grandes, nous accostent, apportant des colis, des denrées, des vivres, des provisions, des paniers, des bêtes de toutes sortes, et tout cela se monte à la vapeur, au

moyen d'une petite machine, succursale de la grosse machine qui doit bientôt nous emporter. C'est inouï ce que ces géants de la mer peuvent engouffrer de marchandises; feu le cheval de Troie n'était qu'un enfant en comparaison. Le plus curieux, et les badauds font galerie pour voir cette opération, c'est la manière dont on hisse à bord le gros bétail, les bœufs et les chevaux; nous les comptons par vingtaines; le plus grand nombre est à destination d'Alexandrie, où ils se vendent fort bien. Ces pauvres bêtes ne se laissent pas embarquer de bon cœur et résistent énergiquement aux efforts du nègre qui veut leur faire endosser le harnais; mais une fois en l'air, étonnées, stupéfaites du procédé, craignant peut-être les suites d'un faux mouvement, elles se calment et restent immobiles jusqu'au moment où l'ingénieux appareil les dépose de nouveau en sûreté sur le plancher du vaisseau.

Le nombre des passagers est assez considérable; il y a beaucoup de soldats nouvellement levés, des conscrits malgré eux. Le jeune ténor franciscain avec lequel nous avons fait le premier voyage est également à bord, retour de Jérusalem, Il y a aussi une quinzaine de sœurs de charité, dont une savoyarde; elles ne paraissent pas être bien au courant de la vie. L'une d'entr'elles se plaint déjà du mouvement du vaisseau; pour la consoler, une de ses compagnes lui dit : Ho! ce n'est rien encore; c'est quand le bateau partira, qu'il y aura du mouvement. — Oui, lui dis-je à mon tour; il y aura plus de mouvement, c'est vrai, mais il sera beaucoup moins désagréable. A ces simples paroles les saintes filles effarouchées se détournent, soit que l'assertion leur paraisse choquante de paradoxe, soit qu'elles regardent comme inconvenante l'intervention d'un étranger dans les petits secrets d'un cœur que la mer commence à émouvoir.

Mais j'ai mieux que cela sur le pont. Un monsieur m'aborde, que je n'avais pas encore remarqué : — Vous venez à Port-Saïd pour le baptême, me dit-il. C'est M. Aymé-Droz, que j'avais vu à mon précédent passage, et qui dans l'intervalle avait fait aussi le voyage de Damas pour les intérêts de sa maison; il savait que je devais baptiser sa nièce à mon retour, et il s'était arrangé pour se trouver sur le même bâtiment que moi.

Maintenant adieu Jaffa! adieu la Terre-Sainte! La vapeur siffle, et derrière nous l'hélice invisible commence à tourner rapidement. C'est en quelque sorte la fin du voyage et nous ne voulons rien perdre de nos dernières impressions. Nous restons longtemps à l'arrière du bateau, contemplant les montagnes de la Judée qui s'effacent peu à peu, et les côtes des Philistins qui disparaissent les premières. Puis la cloche implacable du dîner nous appelle et nous descendons à sa voix, bien que nous eussions mieux aimé attendre encore. C'est aussi l'opinion de quelques personnes. Au bout d'un moment une des religieuses se lève de table, en disant : J'ai assez dîné; je vais faire un petit tour sur le pont, pour respirer le bon air.

Une autre la suit : Je crains qu'elle soit peut-être indisposée, dit-elle; je vais voir ce qu'elle fait.

Une troisième : Mais elles restent bien longtemps; je vais leur dire de redescendre; elles pourraient prendre froid.

Et ainsi jusqu'à sept, toutes pâles, mais aucune ne voulant avouer qu'elle a le cœur sur les lèvres. Notre table perdit de la sorte une douzaine de convives, et il faut avouer que chaque départ causait une certaine impression; décidément le mal de mer est contagieux.

La soirée cependant fut tranquille, la nuit se passa sans épisode, et le lendemain matin de bonne heure nous jetions l'ancre devant Port-Saïd. C'était Dimanche.

CHAPITRE XVIII.

L'ÉGYPTE ANCIENNE.

L'Egypte, terre des patriarches. — Les hiéroglyphes déchiffrés. — Les rivages du Nil. — Thèbes et Louqsor. — Momies royales. — Le pays de Goscen. — Rhamsès. — Le docteur Brugsch. — La traversée de la mer par les Hébreux. — Le désert de Sinaï. — Tischendorf. — Les wadys. — La montagne et le couvent du Sinaï. — Les moines. — Le *Codex sinaiticus*.

Nous voici donc à Port-Saïd, à six heures du matin; à Port-Saïd, c'est-à-dire encore une fois en Egypte. Ces lignes sableuses qui se profilent infiniment au-delà de la portée de la vue, c'est l'ancienne, la vieille terre des plus anciennes civilisations connues, et je ne sais pourquoi j'éprouve pour elle une vénération presque aussi grande que celle que j'éprouvai pour la Canaan des patriarches. C'est qu'il me semble que l'Egypte mérite également, quoique sous un autre rapport, la qualification de Terre-Sainte. Elle reçut la visite d'Abraham, le père des croyants; elle devint la patrie adoptive de Joseph, qui en fut le gouverneur et qui peut être considéré comme le politique le plus sagace et le plus profond de l'ancien monde, accapareur désintéressé des fruits de la terre à une époque où l'abondance n'aurait profité à personne, si le génie du gouverneur n'avait réservé pour les temps de famine les richesses que l'incurie orientale aurait laissé perdre, s'il ne s'était trouvé un homme intelligent pour les recueillir et les mettre en réserve. L'Egypte a vu les douze patriarches. Elle a donné au vieux Jacob et à ses enfants son territoire le plus fertile, la terre de Goscen, la meilleure partie de ce que nous appelons aujourd'hui le Delta. C'est en Egypte que sont morts les douze patriarches; c'est dans ses plaines que reposent encore leurs dépouilles, à l'exception

de celles de Jacob et de Joseph qui ont demandé, par la foi, que leurs os fussent transportés dans le pays de la promesse. En Egypte, les Hébreux ont souffert l'oppression d'un roi jaloux, oublieux des services rendus. C'est sur les rives du Nil que le jeune Moïse fut recueilli par la fille de Pharaon, adopté, élevé par elle comme son héritier présomptif, instruit dans toute la science des Egyptiens, et mystérieusement préparé pour l'œuvre d'affranchissement que la Providence lui réservait. La traversée de la mer Rouge et les souvenirs du Sinaï, la délivrance et le Décalogue, appartiennent encore à l'histoire de l'Egypte, et le peuple de Dieu n'a jamais cessé d'être en relations intimes, bonnes ou mauvaises, avec ses anciens dominateurs, jusqu'au moment où Jésus-Christ lui-même y fut transporté par ses parents pour échapper aux persécutions d'Hérode.

Ainsi les origines du Judaïsme et celles du Christianisme peuvent revendiquer un modeste berceau sur cette terre classique de la philosophie, de la théologie et de la civilisation. Quand le regard se porte en arrière, par de là les siècles historiques, il trouve les légendes ; mais il trouve aussi les réalités, représentées par les pyramides, par les nécropoles et par les inscriptions hiéroglyphiques ; représentées surtout par les souvenirs bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Où que nous allions, on nous montrera, comme en Palestine, des grottes ou des arbres rappelant quelques souvenirs de l'enfance de Jésus, et partout aussi, papyrus ou monuments nous parleront des Hébreux réduits en esclavage et travaillant pour le compte de rois d'Egypte. Il n'y a pas jusqu'à M. de Lesseps, creusant le canal de l'isthme, qui n'apporte son contingent à cette masse de souvenirs et de témoignages. Non loin d'Al Kantara, près des ruines de Daphné (Tell Defenneh), le Taphnès de Jérémie 2, 16., il retrouve les restes d'une vaste briqueterie abandonnée par les Hébreux au moment de leur fuite, et il s'occupe de la faire restaurer par les fellahs d'aujourd'hui.

Mais indépendamment de ses nombreux rapports avec l'histoire sacrée, l'Egypte a son histoire propre qui en fait l'un des pays les plus mystérieux, les plus étranges et les plus grands de l'antiquité. Ce sera l'une des gloires de notre siècle d'avoir

retrouvé la clé de l'Egypte, de l'avoir pour ainsi dire rendue à la circulation, d'avoir déchiffré les énigmes de ses papyrus et découvert le mot de ses inscriptions, de ses cartouches et de ses monuments. L'Italie avec ses Rosellini et ses Caviglia; sir Gardner Wilkinson, Birch, Hinks, Salt en Angleterre; la France depuis Champollion jusqu'à Mariette et de Rougé, l'Allemagne dans la personne de ses Lepsius, de ses Bunsen et de ses Brugsch, ont ressuscité la vieille Egypte et l'ont présentée au monde moderne plus belle, plus sage, plus grandiose, plus jeune même qu'on ne l'aurait jamais imaginée. L'histoire a été reconstruite à l'aide des documents; les ruines ont recouvré la voix, les nécropoles ont livré des secrets enfouis depuis quarante siècles; les mœurs, les coutumes, les habitudes, la littérature, les arts, la religion, la vie publique et la vie privée des anciens Egyptiens ont été mis en pleine lumière, et les savants d'aujourd'hui nous en ont révélé davantage sur ce royaume disparu, que ne nous en ont raconté les Hérodote et les Manéthon contemporains de ses dernières années. C'est un monde qui s'est conservé presque intact sous la poussière des siècles, comme les villes italiennes se sont conservées sous les cendres du Vésuve; et quand ailleurs on découvre péniblement ruine après ruine, maison après maison, ici les villes se découvrent par poignées, et l'on retrouve parfaitement conservés sous l'admirable ciel de l'Orient, des palais, des temples, des serapeum, des nécropoles et des monuments de tous genres, immenses, dans l'intérieur desquels on marche de surprise en surprise, étonné de tant de richesses amoncelées, de tant de révélations inattendues, de tant d'or, de tant de goût, et d'un développement artistique aussi remarquable. Quand l'Egypte actuelle ne compte plus que par son Delta, l'Egypte de l'histoire nous fait remonter le long des rivages du Nil à des cents lieues en arrière, et là nous contemplons, en les admirant, ces antiques cités dont il ne nous restait que la légende, et qui dépassent tout ce que cette légende même nous avait fait entrevoir ou pressentir.

Les soixante et quelques pyramides, les obélisques, les sphinx ensevelis dans les sables, les papyrus et les inscriptions hiéroglyphiques ne sont en quelque sorte que le vestibule grandiose de ce monde souterrain que les savants modernes ont ramené

à la surface du sol. Ce sont des rois et des reines exhumés dans toute la pompe de leur momification; ce sont des statues gigantesques de rois appartenant aux plus vieilles dynasties; c'est la vieille Héliopolis avec son avenue de sphinx, déjà décrite par Strabon, avec son obélisque d'Ousertésèn, vieux de quarante-six siècles; c'est la statue de Sésostris, l'antique Rhamesès, Crocodilopolis, le Fayoum, le lac Mœris, le célèbre Labyrinthe; puis, en remontant plus au sud, l'ancienne Tanis, qui a donné son nom à deux dynasties; les ruines d'Abydos, avec leurs décombres et leurs temples; Dendérah, dont le planisphère a inspiré tant de fantaisies aux incrédules du siècle dernier; Karnak, avec sa gigantesque salle des colonnes; enfin Thèbes, ou Louksor, dont la description exigerait à elle seule tout un volume; c'est là que repose encore dans le tombeau des rois, la dépouille desséchée et emmaillotée du grand Sésostris. Ces ruines de Thèbes occupent aujourd'hui un emplacement presqu'aussi grand que le Paris actuel, mais ce n'est plus que la ville des morts. Tout ce qui était maisons a disparu, détruit par le temps, ou enfoui sous les alluvions du Nil; seuls les palais, les temples et les tombeaux sont restés. Et quels tombeaux! Des galeries de plusieurs centaines de mètres, creusées dans le rocher de la montagne, avec des couloirs latéraux, de vastes salles soutenues par des colonnes sculptées, des puits qui s'ouvrent sous les pas des visiteurs pour les engloutir ou tout au moins pour les dépister. Et l'on sait que le tombeau du riche est par là; mais où? On cherche le sarcophage, on va jusqu'à l'extrémité de chaque galerie, on examine si elle aboutit au roc ou à de la maçonnerie, on visite les salles dans leurs plus petits détails, et l'on revient désappointé de n'avoir rien découvert, surveillant sa lumière de peur qu'elle ne s'éteigne, et prenant garde aux puits dans lesquels une chûte serait la mort. Mais quand l'explorateur est un homme de génie, comme Wilkinson ou Mariette, il s'obstine; il ne veut pas en avoir le démenti; le cercueil doit être là, quelque part; il faut qu'il se trouve. Alors la visite recommence; on fouillera les puits eux-mêmes; on s'y fera descendre avec des cordes; rien. Le fond c'est le rocher. En remontant on examine soigneusement les parois du puits, et à la hauteur de trois ou quatre mètres on

découvre un étroit passage qui conduit à une petite chambre voûtée au fond de laquelle, sur un banc de pierre, on trouve enfin le sarcophage. Que de peine ces vieux égyptiens se donnaient pour être bien enterrés, et pour mettre à l'abri leur dépouille terrestre! Ils redoutaient les bêtes féroces, les maraudeurs, les violateurs de sépultures, les bandes de voleurs, les Arabes qui ne devaient venir que vingt siècles plus tard; ils ne se sont pas défiés des archéologues, et maintenant ce sont des riches, de puissants seigneurs, des rois, des reines, dont les momies sont mises au jour et transportées dans les musées de l'Europe comme de simples objets de curiosité. Les rois que l'on y trouve surtout sont ceux de la 18e, de la 19e et de la 20e dynastie, environ 1706 à 1110 avant Christ. Ce serait donc là l'époque de la grande gloire et de la prospérité de Thèbes. On y rencontre cependant aussi quelques tombes de la 12e et de la 13e dynastie (2812 à 2246) qui l'une et l'autre entrèrent en lutte contre les dynasties memphites, et opposèrent capitale à capitale, Thèbes à Memphis. Cette dernière tomba en décadence, non sans quelques tentatives de relèvement; Homère déjà ne la connaît plus; il ne nomme que Thèbes aux cent portes. Mais Thèbes à son tour tombera; les prophètes annoncent sa chûte (Nahum 3, 8. 9. elle est appelée No-Amon); Hérodote ne nous donne aucun détail (460 av. C.); Diodore de Sicile n'en dit que peu de chose; Tacite, Strabon, Juvénal n'en parlent que comme d'une gloire ancienne. Ainsi cette Thèbes si fière n'était déjà plus qu'une magnifique ruine au commencement de l'ère chrétienne; les memphites lui avaient porté un premier coup; puis Cambyse en 527; Ptolémée Lathyre l'acheva en 82. Plus heureux que les savants de la Grèce et de Rome, nous pouvons aujourd'hui pénétrer dans ce monde inconnu, fouiller les entrailles de ses tombes et ramener à la lumière du jour une histoire si longtemps ensevelie dans des rochers ou dans des papyrus.

Quand, en remontant le Nil, on arrive à cette nécropole du monde ancien, espèce de cirque naturel formé par la double chaîne des montagnes libyques et des collines plus douces de la rive orientale, on se trouve en présence d'un de ces tableaux qu'on est tenté de prendre pour un rêve, et l'on a peine à se

persuader que l'on veille, lorsque sous le nom général de Thèbes, le drogman énumère successivement les noms magiques de Karnak, de Luxor, de Médinet-Abou et de Kournah. Le fleuve partage Thèbes en deux moitiés, et quatre îles principales ajoutent le charme de la nature à la mélancolique solennité des souvenirs. A gauche on admire tour à tour des propylées, le temple d'Aménophis, des obélisques, la grande colonnade, une avenue de sphynx, et une profusion d'antiquités de tous genres; à droite, des palais et des colosses, mais surtout ces montagnes percées d'ouvertures sépulcrales en nombre immense, comme autant de jours ouverts sur l'empire des morts.

C'est ordinairement à Luxor, ou Louqsor, que l'on débarque, parce que là sont les postes, les agents consulaires, la colonie européenne, les drogmans avec l'attirail nécessaire, les moukres, les ânes, les marchands de provisions et les marchands de curiosités. On ne s'attarde pas longtemps en pourparlers inutiles, parce qu'on a beaucoup de choses à voir, et peu de temps devant soi; il faut au minimum trois jours: il en faudrait même huit pour n'avoir vu que l'essentiel, et chemin faisant l'on a encore la triste satisfaction de rencontrer çà et là des piles de momies que les fellahs ont exhumées pour chercher jusque dans leurs entrailles les bijoux, les ornements, les célèbres scarabées, que la piété des survivants y avait déposés il y a trente ou quarante siècles.

Le voyage de Thèbes se recommande, s'impose presque à ceux que leur bonne fortune a déjà portés au Caire. Sans doute c'est encore une dépense supplémentaire d'environ 12 à 1,500 francs, mais tout se réunit pour solliciter les voyageurs à poursuivre ce pèlerinage: la beauté du ciel, le charme d'une expédition sur le Nil dans une de ces canges traditionnelles qu'on ne trouve nulle part ailleurs; cette navigation tout ensemble uniforme et variée sur un fleuve renommé par ses crocodiles, ses hippopotames et ses inondations régulières, entre deux rives admirables par la richesse de la nature, plus admirables encore peut-être par les ruines dont elles sont couvertes et qui donnent à chaque instant la tentation d'aborder. Il faudrait ne rien connaître de l'histoire ancienne pour que l'imagination restât calme et tranquille au milieu de ces souve-

nirs; et plus encore que Ninive ou Babylone, les noms de Thèbes et de Memphis, ces berceaux de grandes et vieilles monarchies ont un langage qui provoque et réveille le désir de voir, de visiter et de connaître. Il me semble surtout que l'ami des études bibliques ne peut rester froid et indifférent sur cette terre des Pharaons, où l'on retrouve à chaque instant les traces des Hébreux et celles de leurs oppresseurs. Apophis, le dernier des Hyksos, le contemporain de Joseph, a été chassé par Amosis (Aahmès), le premier roi de la nouvelle dynastie thébaine, et M. Mariette a découvert d'abord la momie authentique d'Aah-Hotep, mère d'Amosis, puis le corps d'Amosis lui-même, avec tous les ornements de la majesté royale, dont la finesse et le ciselé prouvent combien étaient avancés les arts de l'orfévrerie, de la bijouterie et de la gravure sur pierre ou sur métaux. Dès lors aussi l'on comprend sans peine qu'il se soit trouvé parmi les Hébreux des ouvriers capables de fondre le veau d'or et de construire le tabernacle avec les ornements de toutes natures qui s'y rattachaient.

Mais l'Egypte nous offre d'autres souvenirs encore. Nous redescendons le Nil, et dans le Delta nous avons le pays de Goscen qui fut donné à Jacob et à sa famille, et les villes de l'Exode que traversèrent au début de leur fuite les enfants d'Israël, lorsque Dieu les délivra de la maison de servitude.

La plupart de nos cartes placent assez exactement, quoique d'une manière un peu vague, Goscen dans la partie orientale du Delta. Sans infirmer cette indication, M. le docteur Brugsch la précise. La partie orientale du Delta se composait de trois districts principaux (ou, comme on dit aujourd'hui, de trois moudirieh); les deux premiers, au nord et touchant la Méditerranée, avaient pour chefs-lieux Tanis-Ramsès et Pithom; l'autre au sud de Ramsès était la terre de Goscen, ou Pha-Gosem (*pha* est l'article); les Grecs ont conservé ce nom sous les formes corrompues de Pha-kusa, Phacusaï et finalement, pour abréger, Fakus, qui figure sur les cartes modernes (1).

(1) La plupart des détails relatifs au Delta oriental et au Voyage des Israélites dans le désert sont empruntés à la Conférence intitulée : La sortie des Hébreux d'Egypte et les Monuments égyptiens,

Cette contrée, c'est-à-dire presque tout le Delta oriental, était habitée par une population mixte, d'origine phénicienne, sujette des Pharaons, soumise aux lois, gouvernée par des chefs égyptiens, mais vivant de sa vie propre, trafiquant, pêchant et conservant l'usage de sa langue nationale. Non-seulement les papyrus ne laissent aucun doute sur ce point, mais encore la plupart des noms de villes, villages, lacs, etc., que l'on trouve dans ces trois nomes, sont d'origine sémitique, et le type phénicien semble s'être conservé jusqu'à ce jour chez les pêcheurs du lac Menzaleh. Ce serait là une partie de ces « toutes sortes de gens » qui se joignirent aux Hébreux lors de leur départ d'Egypte. Ex. 12, 38.

M. le docteur Brugsch a étudié récemment, à l'aide de documents nouveaux qu'il avait entre les mains, les premières étapes de ce voyage des Israélites, qu'il regarde comme l'événement le plus important de leur histoire, et si quelques-unes des conclusions auxquelles il est arrivé ne sont pas absolument nouvelles, il a du moins l'honneur d'avoir établi ce que d'autres n'avaient fait que supposer, et d'avoir donné une base solide aux hypothèses de ses prédécesseurs; il a en outre coordonné ce qu'il y avait de décousu dans les solutions entrevues par quelques savants.

Voici les faits principaux qui ressortent des récits bibliques : Les enfants d'Israël, autorisés par le pharaon, partent de Raamésès; ils viennent à Succoth (les tentes), puis à Etham; et là l'Eternel les fait « se détourner » pour aller camper devant Pi-Hahiroth, entre Migdol et la *mer* (il n'est pas parlé de la mer Rouge) vis-à-vis de Bahal-Tsephon; ils arrivent ensuite à Mara (les lacs amers) et à Elim; enfin au Sinaï.

Sans entrer dans de longs détails, qu'on retrouvera dans la brochure, si on le désire, nous pouvons résumer en quelques mots les difficultés du récit et la solution du savant.

Quel est le pharaon dont il s'agit, et quelle est la ville qui servit de point de départ aux Hébreux? Il est aujourd'hui

par Henri Brugsch-Bey, vice-président des écoles libres, gratuites et universelles de la ville du Caire. Publiée sous les auspices de S. A. le prince Ibrahim-Pacha. 47 p. in-8°. Alexandrie, Mourès, imprimeur-éditeur.

prouvé que le roi d'Egypte, vers cette époque de la vie de Moïse, était le célèbre Rhamsès II, le Sésostris des Grecs, qui régna 66 ou 67 ans, et que l'exode eut lieu sous son fils Meneptah I[er]. Or nous savons que cet illustre monarque, Rhamsès, employa les Hébreux, appelés *Epriou* dans les inscriptions, à construire deux villes fortes, Rhamsès et Pithom, Ex. 1, 11. La ville de Ramsès a fait longtemps le désespoir des interprètes, qui l'ont cherchée tour à tour au Vieux Caire, à Héliopolis et à Héroopolis, tandis que c'était le nom d'un quartier de la grande Tanis, le Zân des Egyptiens, le Tsohan des Hébreux, Ps. 78, 12. 43., dont les ruines s'étendent encore aujourd'hui sur un territoire nommé Sân, et qui était à l'époque des pharaons une forteresse importante, commandant la route qui conduisait de l'Egypte en Palestine. Non loin de là, sur la même route, se trouvait Migdol (la tour, le fort). Plus au sud, le Succoth de la Bible, appelé Thukut dans les inscriptions, et dont le chef-lieu était Pithom, non loin des lacs. De là les Hébreux vont camper à Etham, le Khatom d'un papyrus conservé au musée britannique; ils passent par la Muraille au nord de Migdol; puis tout-à-coup ils se détournent et se rendent à Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer. Chose curieuse, on a retrouvé sur un monument, dans le temple de Karnak à Thèbes, le texte d'un traité conclu entre Ramsès II et ce roi des Héthiens, la plus forte peuplade de Canaan, par lequel le roi des Héthiens s'engage à renvoyer, sans les laisser passer, tous « les habitants du pays appartenant à Rhamsès II » qui essaieraient de s'en aller. L'émigration était défendue. Moïse ne pouvait ignorer ce fait, et nous avons ainsi la clé du circuit qu'il impose à son peuple. Les Hébreux franchissent ensuite à pied les basses qui s'étendent entre la Méditerranée et le lac Sirbonis, à peu près à la hauteur du lac Menzaleh, puis les Egyptiens qui les poursuivent sont surpris par une marée haute favorisée par un vent violent; la débandade se met dans l'armée qui y est engloutie, hommes et chevaux, comme Diodore de Sicile raconte qu'il arriva à une expédition du roi de Perse Artaxercès dirigée contre l'Egypte (Diod. de Sic. I, 30, XVI, 46). Si Dieu se servit de moyens naturels, s'il fait des vents ses anges et des flammes de feu ses ministres, il n'en conserve pas moins intactes sa place et son autorité.

Nous retrouvons les deux stations suivantes : Mara, dans les lacs amers de l'isthme de Suez, Elim, dans l'oasis connue sous le nom de Aïn-Musa, à une petite journée de chemin de Suez, et par elles nous rentrons dans les données géographiques traditionnelles et dans les difficultés ordinaires de ce voyage de quarante années. Nous voyons de loin les palmiers, les jardins, les villas qui s'élèvent à la faveur des sources de Moïse, et quelle que soit l'authenticité de ces dernières, il vaudrait la peine de visiter la demeure du consul Costa et les pavillons d'Abbas-Pacha. De là, sur les ailes de l'imagination, plus rapides que celles de l'autruche, plus légères que les voiles carrées du port de Suez, moins fatigantes que le bât des chameaux, nous irions encore visiter le Sinaï et le fameux couvent de Sainte-Catherine. Nous suivrions certaines étapes toutes tracées auxquelles les voyageurs et les théologiens du moyen-âge ont absolument voulu donner des noms bibliques, souvent au petit bonheur et sans la moindre apparence.

Dans tous les cas ce serait un joli voyage, un peu fatigant, mais à quelques égards plus curieux que la navigation du Nil. Tischendorf l'a fait trois ou quatre fois, et dans le récit qu'il nous en a laissé, il a donné à cette contrée une physionomie, une expression tout autre que celle que nous connaissions au désert de Sinaï. Sans doute les sables n'y manquent pas, ni les rochers nus, sauvages et désolés. Mais on y trouve encore autre chose, des sources, de riches et fertiles vallées, des arbres, des habitants, des industries, des souvenirs historiques, des inscriptions en grand nombre, des ruines. On se représente trop souvent le désert de Sinaï comme un océan de sables au milieu duquel s'élèverait le massif rocheux qui fut le témoin de la promulgation de la loi, et dans lequel errèrent et campèrent pendant quarante années les tribus qui avaient refusé d'obéir à la voix de Moïse et d'entrer en Canaan par Kadès-Barné. Le seul fait qu'à plusieurs reprises les tribus changèrent de campements devrait faire comprendre que ces campements signifiaient quelque chose, qu'ils se distinguaient les uns des autres par les avantages qu'ils pouvaient offrir, et les simples et brèves indications données par l'Ecriture suffisent à elles seules à montrer que le désert n'était pas et ne pouvait pas être une

solitude sans bornes, une simple lande sans aucun accident de terrain.

A la suite de Tischendorf nous voyons se succéder les petits et les grands wadis, les gazons, les buissons, les palmiers, les tamarisques, des sources tantôt pures, tantôt calcaires, tantôt sulfureuses. L'une des vallées les plus curieuses à visiter et sur laquelle on a beaucoup écrit, est celle qui porte le nom de Mokatteb (l'écrite), à cause des nombreuses inscriptions que l'on y trouve ; on a cru longtemps, et sur la foi de Cosmas, que ces inscriptions dataient des Hébreux, mais il semble aujourd'hui prouvé qu'elles remontent seulement aux siècles les plus rapprochés de l'ère chrétienne, un peu avant ou après Jésus-Christ, et qu'elles sont dues, les unes à des pèlerins sabéens, les autres à des pèlerins chrétiens, qui auront gravé leur nom sur la pierre pour le transmettre à la postérité.

Voici maintenant une autre vallée, le wadi Feiran, qui se présente à l'œil comme un magnifique tableau encadré ; c'est l'expression dont se sert le savant allemand, et il ne recule pas devant le nom de paradis, employé pour décrire ce charmant vallon. « Un épais bosquet de palmiers, d'une vigoureuse végétation, y serpente en moelleux détours entre de colossales murailles de porphyre et de granit dont les limites sombres d'un gris rouge et brun, quelque fois même d'un rouge sang, contrastent aussi agréablement avec le vert tapis des palmiers qu'avec la voûte azurée du ciel, étendue sur le tout d'une chaîne à l'autre. » Evidemment ce n'est là ni le Sinaï de notre imagination, ni même le « grand et affreux désert » des souvenirs hébreux, Deut. 1, 19. D'anciennes ruines fort considérables prouvent que la vallée a été autrefois habitée, et la montagne du Serbal nous ramène au culte de Bahal qui, dans les temps anciens, remplissait les peuples d'une terreur mystérieuse. Il est probable que c'est dans ces lieux, ou peut-être dans le wadi qui en est le prolongement, que Josué eut à combattre les Amalécites. Une ville de Faran y existait du temps de Ptolémée, au second siècle; plus tard, du quatrième au septième siècle, on y trouve une population chrétienne et des évêques; au quinzième l'arabe Makrizi y place une ville mahométane qu'il qualifie encore d'amalécite. Aujourd'hui ce ne sont plus que

quelques cabanes, au milieu desquelles s'élèvent un certain nombre de villas et de maisons de campagne appartenant au couvent du Sinaï ou à des personnages distingués du Caire. On y fait un grand commerce de dattes, de tabac, de chanvre, d'oranges, etc.

A l'extrémité de la vallée, une porte de rochers, el Bueb, introduit le voyageur dans le wadi Scheik, la patrie de la manne, dont « les perles brillantes pendent comme de nombreuses gouttes de rosée à beaucoup de rameaux ». C'est le fruit d'une espèce de tamarisque; on trouve l'arbre en dehors de la péninsule du Sinaï, mais il ne donne de résine nulle part ailleurs. Les Bédouins recueillent cette substance pour la vendre, ou bien ils l'utilisent pour leur pain, auquel elle communique une douceur semblable à celle du miel. On peut expliquer ainsi, par des analogies, le miracle de la manne au désert, mais il faut avouer en même temps que toutes les explications n'enlèvent rien à la grandeur du miracle. Ritter et avant lui Josèphe, admettent que la manne actuelle est décidément en rapport avec celle de la Bible, avec « ce pain que Dieu faisait pleuvoir des cieux » (Ps. 73, 2. 4), mais ils ne songent pas à nier le caractère surnaturel de ce don céleste. Les cinq pains et les deux poissons n'étaient pas un phénomène étrange non plus, mais la manière dont ils servirent à nourrir les cinq mille hommes, voilà l'œuvre de Dieu. « En tout état de cause, dit Tischendof, la manne de nos jours doit être considérée comme un souvenir sacré des merveilles accomplies par le Seigneur pour son peuple de prédilection, alors même que nous ne pourrions contrôler personnellement celles-ci, quant à leur nature intime.

Un peu plus loin, au-delà d'une nouvelle porte naturelle formée par deux murs de granit brun-rouge, veiné de bleu noirâtre, haut de plusieurs centaines de pieds, on arrive à un joyeux amphithéâtre semé de gazon, de plantes et d'arbustes; quelques roches isolées jonchent le sol; l'une d'elles porte le nom de chaise de Moïse; les Bédouins l'appellent la chaise de Mahomet. C'est Réphidim (Exod. 17, 1-9. 18, 1 et suiv.).

Enfin voici le Sinaï, la montagne sévère et sombre, dont les abords ne parlent que de désolation: « Le spectacle qui s'offre

de tous côtés aux regards n'a peut-être pas son pareil au monde. C'est la plus sublime, la plus grandiose solitude de rochers; des montagnes de granit, hérissées de pics sauvages et déchirées de fissures irrégulières, se dressent devant nous presque de tous côtés à des distances de plusieurs milles, sans que la végétation y pénètre par un bois, un champ, une prairie verdoyante, ni que le ruban argenté d'un torrent adoucisse le tableau. C'est un spectacle saisissant, plein d'horreur et de majesté. Rien n'y fleurit, rien ne s'y fane, rien n'y marque le cours des saisons; on dirait que le temps y soit resté immobile, que le passé s'y impose au présent avec toute la puissance d'un grand événement, inviolable et sacré. On dirait que les inflexibles commandements soient encore gravés avec un burin d'acier sur ces immenses blocs! »

A 500 mètres environ au-dessus du monastère, on trouve un plateau gazonné, avec un vieux cyprès, le seul arbre du Sinaï, qui forme une charmante oasis au milieu de l'ascension. C'est de l'extrémité de ce plateau que partent, comme d'une base commune, les deux cîmes rivales et presque ennemies, de l'Horeb au nord, et du mont de Moïse au midi, revendiquant l'une et l'autre l'honneur d'avoir présidé à la promulgation de la loi. Nous laisserons la tradition se prononcer pour la seconde cîme et Robinson pour celle du nord, et nous nous garderons d'intervenir dans une discussion à laquelle manquent les éléments nécessaires. Il est en effet de notoriété que pendant longtemps, et notamment au temps de Fabri, l'on donnait le nom de Sinaï à la montagne jusqu'au plateau, et qu'à partir de là le sommet du midi prenait le nom d'Horeb. D'après les moines ce nom appartiendrait à tout l'ensemble du plateau élévé, tandis que selon les guides de Seetzen (1807) il ne désignerait que la cime du nord. Il y a plus. L'église du moyen-âge a consacré deux chapelles aux prophètes Elie et Elisée, en souvenir d'Elie fuyant la colère de Jésabel, et comme il est dit 1 Rois 19, 8. qu'il « marcha jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu, » il est évident que les deux chapelles ont été érigées sur le théâtre même de cet événement; or elles sont creusées dans la montagne du midi, ce qui prouve qu'à cette époque c'est celle-ci qui portait le nom d'Horeb. Mais ce qui nous paraît surtout rendre

inutile toute discussion sur ce point, c'est que la Bible semble se servir indifféremment des deux noms en parlant de la montagne sainte ; cf Exod. 19, 18. etc., et Deut. 5, 2. L'usage du nom étant vague, et la tradition étant assez positive en faveur du sommet méridional, on ne voit aucune raison déterminante qui doive la faire abandonner.

Quant à la chapelle d'Elie, bien modeste et sans garantie d'aucune sorte, le désordre sauvage des rochers qui l'entourent rappellerait « le vent impétueux qui fendait les montagnes et brisait les rochers, » mais il serait puéril d'en faire un argument en faveur de l'authenticité.

Le monastère est situé notablement plus bas que le plateau dont nous venons de parler. Il date selon toute apparence de l'époque de Justinien, qui avait fait construire au bas de la montagne un château-fort et qui y avait établi une garnison pour protéger les chrétiens contre les nomades du désert ; il avait également élevé en l'honneur de la mère de Dieu une église, beaucoup plus bas que le sommet de la montagne, n'ayant pu l'ériger sur la cîme à cause des phénomènes étranges qui survenaient pendant la nuit.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ce grandiose mais incohérent monastère, où le niveau ne se rencontre presque nulle part, où la porte d'entrée, au moins pour le commun des mortels, est à dix mètres au-dessus du sol, où les étages sont de hauteurs inégales, où les cours forment une espèce de labyrinthe, où les murailles extérieures semblent appartenir à un château-fort bien plus qu'à une maison de prière, où les chambres supérieures font saillie et représentent des nids d'hirondelles plaqués contre le mur, où l'on trouve un pêle-mêle de galeries, de cellules, de chapelles, d'ateliers, d'arsenaux, de bibliothèques, d'infirmeries et de logements. Tout le monde a vu des photographies ou des gravures, tout le monde a lu des descriptions de ce célèbre couvent. Ce que l'on sait moins, c'est que les moines qui l'habitent sont régis par la règle sévère de St-Basile, qu'ils font maigre toute l'année, qu'ils couchent sur un mur recouvert d'une simple natte ou d'un tapis, qu'ils consacrent les jours et les nuits, avec de courts intervalles de repos, à la méditation et à la prière ; que leur seule distraction

est le jardinage, et qu'ils préparent leur tombe dans le beau verger qu'ils cultivent.

Il y a peut-être plus de vingt chapelles dans le couvent, toutes fort simples. En revanche, l'église principale dite de la Transfiguration, est un magnifique monument, digne de ses fondateurs, Justinien et Théodora son épouse ; le pavé est de marbre, les mosaïques y abondent, et l'on y trouve quelques beaux tableaux. Derrière l'autel une chapelle est consacrée au Buisson ardent, et nul ne peut y pénétrer qu'à la condition d'ôter sa chaussure ; cf. Exode 3, 5.

Quant à la bibliothèque (on pourrait même dire : quant aux bibliothèques, attendu qu'elles sont réparties dans trois salles différentes), elle doit sa réputation à un splendide manuscrit de saint Jean, écrit sur le plus beau parchemin et en lettres d'or onciales qui le font remonter à la fin du septième siècle ou au commencement du huitième. C'est un trésor par sa rare beauté, beaucoup plus que par sa valeur critique. Mais plus encore que ce manuscrit si richement orné, ce qui assure à la bibliothèque du Sinaï une réputation impérissable, c'est la découverte faite, il y a une quinzaine d'années, du manuscrit à la fois le plus ancien et le plus complet que nous possédions encore de Nouveau Testament, avec la plus grande partie de l'Ancien, le Pasteur d'Hermas et l'épître de Barnabas. Il faut lire dans les écrits de Tischendorf lui-même ce qu'il éprouva lorsqu'il fit cette découverte du *Codex sinaïticus*, et les difficultés de tous genres qu'il rencontra pendant près d'une année pour copier d'abord, pour collationner, pour essayer d'acquérir ce précieux document du quatrième siècle, et pour aboutir enfin à l'offre spontanée que fit le prieur du monastère de faire hommage de « sa Bible » à l'empereur Alexandre, protecteur et défenseur de l'Eglise orthodoxe.

Mais quittons le couvent. Aussi bien il est grand temps de rentrer dans la réalité des choses. J'avais promis de ne dire ou de ne raconter que ce que j'ai vu de mes yeux et touché de mes mains, et voilà tout un chapitre que je consacre à parler de ce que je n'ai pas vu, de ce que j'ai seulement rêvé et convoité. Le Nil, Thèbes, Rhamsès, le Sinaï n'ont jamais figuré dans le programme de notre voyage, mais il me semblait impos-

sible d'en être aussi près sans y jeter un coup d'œil, et plus d'une fois, par l'étude que j'en avais faite, j'ai pu croire que j'avais visité toutes ces merveilles et que j'en parlais *de visu.* J'espère que le bienveillant lecteur ne m'en voudra pas, et qu'il ne regrettera pas non plus l'expédition improvisée que nous venons de faire en dehors du champ prédestiné de notre récit. Il voudra même en connaître davantage, et dans ce cas nous lui conseillerons la lecture de quelques volumes qu'il est très-facile de se procurer et qui le charmeront par leurs nombreux détails, non moins que par la facilité d'un style toujours clair et animé.

Outre le livre du docteur Brugsch déjà cité, nous indiquerons les *Explorations modernes en Egypte* de M. Matthey, deux séries, l'une de huit, l'autre de cinq séances (Lausanne, Vincent), et Tischendorf, son voyage intitulé *Terre-Sainte* (Paris, Reinwald) et son écrit sur *la Date des Evangiles* (Toulouse, Société des Livres religieux).

CHAPITRE XIX.

PORT-SAÏD ET L'ISTHME DE SUEZ.

Le culte à Port-Saïd. — Les protestants disséminés. — De Port-Saïd à Ismaïlia. — Al Kantara. — Pétra. — Ismaïlia. — Un peu de pluie. — Suez. — Le chemin de fer. — Une famille musulmane. — La fin du désert et le pays de Goscen.

Comme je l'ai dit, nous arrivâmes à Port-Saïd de bonne heure. J'avais eu la précaution d'écrire de Jérusalem, et lorsque nous débarquâmes j'étais attendu sur le port par quelques amis.

L'un d'eux se charge de ma personne, me conduit d'abord à l'hôtel pour m'installer, puis au cercle, dont la grande vérandah nous a été prêtée, à la demande du consul, pour y célébrer notre culte. Le consul était là, préparant, organisant, soignant, faisant même du luxe. Le plancher de la salle n'était autre que le sable du rivage sur lequel la maison est bâtie ; les murailles sont des joncs et des buissons qui laissent pénétrer assez de jour pour qu'on n'ait pas besoin de fenêtres ; au-dessus de nos têtes, un toit de paille. L'air du désert et le bruit des vagues arrivent jusqu'à nous. Une sorte d'estrade s'élève à l'une des extrémités de la salle ; je suppose qu'elle sert à tous les usages. Le consul l'a fait recouvrir des plus riches tapis. Sur l'estrade, une table garnie de dentelles magnifiques. Ce sera notre temple pour aujourd'hui.

Un avis inséré dans le *Journal de Port-Saïd*, et rédigé par le consul, à ce qu'on m'a dit, a convoqué les protestants des environs. Il est ainsi conçu :

« *Jeudi, 21 avril* 1870. — Nous apprenons que dimanche prochain à trois heures, dans le local du cercle de Port-Saïd, aura lieu un service religieux célébré par M. le pasteur protestant

Augustin Bost, de Genève, qui donnera le baptême aux enfants du culte réformé. — Les parents qui désirent faire baptiser leurs enfants, devront se faire inscrire préalablement au vice-consulat de la Confédération de l'Allemagne du Nord. »

Ce dimanche était, par suite des arrivages de bateaux, un jour très-chargé pour le consul, et il ne put assister au culte ; il s'en excusa quand nous nous rencontrâmes de nouveau. J'appris d'ailleurs qu'il était catholique ; mais je ne m'en serais guère douté, à voir le zèle avec lequel il avait tout si bien organisé.

Une soixantaine de personnes assistèrent au service divin. C'était peu, semble-t-il, surtout pour un service extraordinaire ; mais dans ma conviction, et avec ce que j'ai d'expérience, je crois, précisément parce que c'était un service extraordinaire, que beaucoup de personnes n'y ont pas assisté, elles n'en ont pas l'habitude et elles disposent autrement de leur temps. Je suis persuadé que ce chiffre de soixante irait plus en augmentant qu'en diminuant, même sans tenir compte de l'augmentation probable et prochaine de la population protestante.

J'eus un baptême à faire et un mariage à bénir. Après cette double cérémonie, le service divin fut célébré, et l'auditoire écouta la parole de Dieu avec la plus religieuse attention, sans se laisser troubler par le bruit des vagues, qui venait expirer à quinze pas de la salle.

On comprend comment le reste de la journée fut employé. Partout on voulait me voir ; on tenait à ma visite ; les mariages mixtes venaient me chercher ; ceux qui n'avaient pu venir au culte voulaient se dédommager ainsi de ne m'avoir pas entendu. Je n'insiste pas sur les détails. Je noterai seulement que le soir je fus occupé à une conciliation, que cela nous mena jusqu'après minuit, et que j'eus le bonheur de réussir.

J'avais été chargé à Genève par la Société pour l'évangélisation des protestants disséminés et par son digne président M. le professeur Munier, de visiter en passant nos frères d'Egypte, de constater leur nombre, leurs besoins et leurs dispositions, et de leur apporter, avec des encouragements, peut-être aussi quelques espérances.

Malheureusement les deux principaux centres sur lesquels

on pouvait compter venaient d'être presque dissous à la suite de circonstances diverses, et il est à regretter qu'on n'ait pas pensé plus tôt à les visiter. L'un, c'étaient les ouvriers de l'Isthme; le canal ayant été inauguré en octobre, et les travaux de l'Isthme ayant été interrompus un peu prématurément, le plus grand nombre des ouvriers avaient été renvoyés et étaient rentrés en Europe. L'autre, c'étaient les employés du Caire. Il faut noter que dans cette immense ville, avec son commerce, ses caravanes, ses bateaux, ses chemins de fer et ses nombreux étrangers, la police est aussi difficilc que nécessaire; en outre, on ne trouve pas d'indigènes qualifiés pour accepter des fonctions qui exigent tout ensemble de la délicatesse ct de la résolution. Le Khédive, préoccupé du désir de réorganiser le pays et l'administration, se heurtait contre des difficultés matérielles presque insurmontables, et il finit par comprendre qu'il n'obtiendrait rien des nationaux et qu'il lui fallait absolument le concours d'européens. Mais lesquels? Des Français? Que dira l'Angleterre? Des Anglais? Que dira la France? L'incurable jalousie de ces grands pays était un nouvel obstacle. Le Khédive crut tout sauver en s'adressant à la Suisse, pays neutre, peu formidable, peu suspect de vouloir s'annexer l'Egypte, et une soixantaine de nos compatriotes répondirent à son appel. Fonctions bien rétribuées et considérées. Malheureusement les consuls, qui perdaient ainsi quelques-unes de leurs attributions, quelques-uns de leurs droits et entr'autres celui de se mêler des affaires intérieures du pays, prirent la chose en mauvaise part, suscitèrent comme Basile « de méchantes affaires, » mirent des bâtons dans les roues, et l'institution naissante dut se dissoudre. Pour être vrai, il faut dire que quelques-uns de ces fonctionnaires n'étaient pas à la hauteur de leur tâche, et voulurent un peu trop vivre de leurs rentes. Quelques-uns cependant sont restés, et j'ai eu un vrai plaisir à les voir, soit à Alexandrie, soit au Caire.

Les renseignements que l'on me donna n'étaient donc pas de nature à m'inspirer une grande confiance pour le succès et les résultats de mon voyage. Il m'aurait fallu venir six mois plutôt. Néanmoins je compris qu'il y avait quelque chose à faire, et sans m'inquiéter outre mesure des deux points d'appui qui me

manquaient, je résolus de visiter en personne tous les protestants dont je pourrais obtenir l'adresse. Je savais que ce serait pour eux une double joie d'entendre parler leur langue et de voir un pasteur de leur culte.

Un petit bateau partait le lendemain de bonne heure pour Ismaïlia; j'y pris place; plusieurs amis vinrent me faire leurs adieux, l'un m'apportant des coraux, un autre un narguileh, un autre des plumes de flamand, tous me demandant de leur envoyer un pasteur, me remerciant de la visite que je venais de leur faire, et me chargeant de salutations pour leurs amis et leurs parents d'Europe. Mais le signal est donné, la vapeur siffle, l'hélice commence à tourner, on se dit adieu, on se dit même au revoir, et me voilà parti seul, pour la première fois de tout mon voyage; car la veille quelques-uns des nôtres ont poursuivi leur course sur Alexandrie, tandis que mes amis Hébert et Mackenzie ont pris les devants pour voir Suez, Ismaïlia, Zagazig et le Caire, et pour gagner un jour.

Notre bateau est un vrai lilliputien; nous n'en voudrions pas pour nos *Mouches* sur nos rivières et sur nos lacs; il n'y a que deux hommes d'équipage; la machine est dans le salon des secondes; nous sommes une trentaine de passagers, dont trois de première classe. Je ne m'arrêterai pas à redire ce qu'il y a eu de colossal dans l'idée et dans l'exécution de ce canal prodigieux, dont l'honneur principal revient certainement à la France, et devrait lui marquer son vrai rôle et ses nouvelles destinées. Encore moins perdrai-je mon temps à rabaisser cette entreprise, sous prétexte que les pharaons avaient, eux aussi, réuni les deux mers par un canal. La gloire de l'un n'ôte rien à la gloire de l'autre. Maintenant que l'œuvre est achevée, on peut dire qu'elle était facile à faire; il suffisait d'avoir des hommes et de l'argent. Il était facile aussi de découvrir l'Amérique, et le premier venu en aurait fait autant que Christophe-Colomb, s'il avait toujours navigué de l'est à l'ouest. C'est toujours l'œuf que l'on veut faire tenir sur sa pointe.

Un canal bleu sous un ciel bleu, au milieu des lagunes grisâtres et des sables gris du désert, c'est monotone, mais cette monotonie même a sa grandeur. Après avoir quitté Port-Saïd, nous longeons quelque temps encore le lac Menzaleh, que les

berges peu élevées du canal nous permettent de distinguer à notre droite, et où les flamands blancs et roses se baignent et se promènent par milliers; on dirait de loin des îlots ou des rochers. Les ibis (l'oiseau sacré), les vanneaux, les pélicans abondent. Puis cette distraction disparaît à son tour, et il ne nous reste plus que les poteaux télégraphiques sur l'une des rives, et sur l'autre les tuyaux de fonte qui conduisent l'eau du Nil à Port-Saïd, en attendant un petit canal qui doit prochainement rendre les mêmes services sur une plus grande échelle.

Nous avons devant nous cinq stations: Raz-el-Ech, le Cap, Al Kantara, El-Ferdame et El-Guisr; j'ignore si nous avons touché à toutes; elles sont si peu importantes! et sauf erreur elles ne correspondent à aucune ville ni village.

Il fait sur le pont une chaleur extrême; dans les salons il fait plus chaud encore à cause du voisinage de la machine, mais on souffre moins de la réverbération. Les indigènes sont en train de faire leur déjeûner; ce sont des œufs et des oranges; quelques-uns mangent du pain et du cervelas; aucun ne boit. A bord, pas trace de restaurant. Je remonte sur le pont. Au loin je vois une file de chameaux : c'est une caravane qui se rend en Palestine. Devant nous, mais bien loin, au delà de cette ligne droite et bleue qui forme le canal, une fumée très-caractérisée remplit l'atmosphère; ce doit être un bateau à vapeur. — C'est probablement le *Tigre,* me dit le capitaine; il était hier soir à Suez, malle des Indes. — Mais pourquoi ne le voit-on pas? — Il est encore à cinq lieues d'ici, au moins.

Et le tictac saccadé de notre petit bateau, s'ajoutant à la chaleur et à la réverbération, commence à me faire mal à la tête. Mais au bout de quatre heures nous arrivons à Al Kantara; deux maisons, la douane, un arrêt d'une heure, un pont tournant au service des caravanes; trois ou quatre chameaux y sont engagés au moment où nous touchons terre; ils passent silencieusement de l'Afrique en Asie. comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Le nom d'Al-Kantara se retrouve fréquemment dans ces contrées, et je suppose qu'il signifie quelque chose comme frontière, douane ou comptoir. C'est ici, de temps immémorial et

longtemps avant l'ouverture du canal, le rendez-vous des caravanes d'Egypte en Syrie et vice-versâ; il est probable que Joseph et Marie se rendant en Egypte avec le petit enfant, se sont arrêtés dans le voisinage; on le dit du moins, sans avoir d'ailleurs pour cela de raison, sinon que c'était le chemin et l'une des étapes ordinaires. Il y avait cependant quelques autres passages encore, et dans tous les cas le percement du canal a dû modifier le point exact où s'arrêtaient les voyageurs.

En regardant à droite et à gauche, partout on ne voit que le sable, un sable d'une ténuité infinie, mais le désert est loin d'être aussi plat, aussi uni qu'on se le figure généralement. Il est ondulé; des espèces de dunes, de petites collines, coupent l'uniformité de la plaine et semblent d'immenses vagues pétrifiées, qui pour le moment sont au repos, mais qui lorsque le vent soufflera, laisseront s'envoler comme une écume la crête de poussière qui garnit leur sommet. Ce phénomène des trombes de sable est assez fréquent; c'est surtout le matin qu'on le remarque, vers dix heures, et il s'explique par la différence de température.

Le désert! nous le voyons enfin dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté. Est-ce l'amour du contraste? est-ce une sympathie secrète pour l'infini? Est-ce liaison d'idées ou l'amour du vague? Je l'ignore, mais le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il affectionne les choses immenses, et qu'il se sent attiré par leur grandeur plus qu'il n'est repoussé par ce qu'elles ont d'étrange, de dangereux ou de menaçant. L'abîme, l'océan, le désert! Quel attrait dans le mystère de ces choses, et comme nous en rêvons volontiers! Il semble que les esprits doivent s'y trouver plus à l'aise, planer, nager, voler, se mouvoir sans toutes les entraves de la vie civilisée, s'étendre, s'agrandir sans que rien vienne leur rappeler que la matière a des lois et par conséquent des bornes. Le voilà donc devant nous ce désert, le désert du palmier, le désert du chameau, l'idéal des enfants d'Ismael, le désert chanté par Buffon, par Châteaubriand, par Félicien David. Nous le foulons de nos pieds, et je n'ai pas le droit d'y faire cinquante pas!

Une caravane a passé le matin, venant d'Hébron. Pourquoi n'avons-nous pas pris le même chemin? Nous aurions visité en

passant les environs des villes maudites, la montagne de sel, le Djebel-Ousdoum, des ruines romaines, et Pétra surtout, la célèbre Pétra, le Sélah de 2 Rois 14, 7, le rocher de Esaïe 16, 1. la capitale ou plutôt l'une des capitales de l'ancien Edom, aujourd'hui pleine encore des souvenirs de Moïse. Oubliée pendant des siècles, au point que l'on ne savait plus même où elle avait été située, cette ville a été en quelque sorte découverte par Burckhardt, en 1812, et ce qui n'était d'abord qu'une conjecture du savant voyageur s'est trouvé être la réalité. L'étude des inscriptions et les travaux des Delaborde et des Robinson ont dissipé les derniers doutes à cet égàrd. Une gorge étroite et sombre percée de grottes sépulcrales, ornée de tombeaux monolithes taillés dans des rochers de grès rouge; un temple monumental, surmonté d'une urne que les Arabes appellent le Trésor de Pharaon, un théâtre avec trente-trois rangs de gradins, le Forum, un arc de triomphe, une colonne solitaire, des terrasses en grand nombre, des restes de palais, rappellent pendant plus d'une lieue de chemin la grandeur et la force de cette ville déchue, et le mont Hor qui la domine n'a jamais cessé dans la contrée d'être considéré comme le lieu de la sépulture d'Aaron; v. Nombr. 20, 22-29. Les musulmans honorent encore aujourd'hui la mémoire de ce prophète et lui ont élevé un modeste sanctuaire sur le sommet de la montagne. Plus d'une fois M. Pierotti, en nous en parlant à Jérusalem, nous avait fait venir l'eau à la bouche. C'était si près, trois ou quatre journées seulement, pour l'aller! Mais c'était si cher! Et voilà qu'aujourd'hui j'arrive tout prosaïquement à Al-Kantara en bateau à vapeur, et que je m'assieds à table d'hôte pour déjeûner, dans une gentille petite auberge entourée d'un semblant de jardin conquis sur le sable. Les maîtres de céans sont un Zuricois et sa femme; ils me disent qu'il y a encore dans les environs sept ou huit protestants employés à la grande drague, mais c'est à une certaine distance, et la cloche du bateau à vapeur nous rappelle.

Vers deux heures de l'après-midi, par un soleil tropical, nous entrons dans le joli lac de Timsah, bleu foncé, bordé d'une ceinture blanche éblouissante. On espère avoir un peu de verdure dans quelques années; pour le moment tout est sable ou

rocher. La ville d'Ismaïlia pourrait seule protester contre cette définition, car elle est coquettement assise près du rivage; elle a vu des palmiers, et d'autres arbres encore, il y a six mois, lors de l'inauguration du canal, et bien des têtes couronnées ont pu se prendre à ces palmiers que la science avait réunis à grands frais et qui maintenant ne présentent plus que des troncs desséchés. Il y a cependant deux ou trois beaux jardins : celui de M. de Lesseps est d'une grande fraîcheur, mais chaque pouce de terre végétale a coûté cher, et l'eau d'arrosement coûte plus cher encore. Le palais du vice-roi est très-beau, mais ses jardins sont dévastés par la sécheresse; il y a quelques autres maisons bien tenues; de jolies rues avec arcades, très-régulières, et beaucoup de magasins qui semblent prospères. On avait un peu compté sur l'avenir de cette petite ville; je crains au contraire que le passage des bateaux, qui ne s'y arrêtent pas, et bientôt celui des chemins de fer qui ne feront que la traverser, ne lui soient défavorables; elle est un peu trop perdue au milieu des sables, et ne s'impose pas, comme Port-Saïd, où l'on est obligé de s'arrêter et où il y a des garanties pour ceux qui s'y établissent. Je visitai là un tailleur allemand, un jardinier alsacien, un maître d'hôtel français protestant, deux frères vaudois, horlogers, et le directeur de la poste égyptienne, M. Bluntschli, de Zurich. Cet aimable compatriote voulut absolument que je logeasse chez lui, et il envoya son nègre, un beau garçon, pour chercher mes effets à l'hôtel. Sa femme est grecque de religion, parlant arabe dès son enfance, fille d'un père vaudois et d'une mère italienne, née en Grèce. Ils ont huit enfants, tous baptisés par les pasteurs allemands d'Alexandrie. La famille parle français. Nous avons lu la Bible le soir, et ce modeste culte domestique a fait plaisir à tous ceux qui y ont pris part.

Je crois que si M. de Lesseps fils avait répondu favorablement à la demande que je lui adressais, de faire pour les protestants ce qui a été fait pour les autres cultes, en nous concédant pour l'érection d'un temple un terrain gratuit, la question aurait fait un pas en avant; le voisinage de Suez, de Zagazig, de Port-Saïd et de quelques autres localités moins importantes faisait d'Ismaïlia un centre naturel pour cette partie du Delta, et une fois

le temple construit plusieurs familles s'y seraient rattachées, et peut-être fixées, qui aujourd'hui songent plutôt à s'établir au Caire. En tous cas les sympathies ne nous auraient manqué ni de la part des protestants, ni de la part des catholiques eux-mêmes. Voici en effet quelques lignes qui parurent le 3 mai dans le *Journal de Port-Saïd*, après une description assez détaillée et très-bienveillante de notre « fête religieuse. » Nous les reproduisons volontiers, sans toutefois en adopter toutes les conclusions :

« Pourquoi n'y a-t-il dans tout l'Isthme, pour représenter les divers cultes, que des hommes qui font profession et gloire de la mendicité? Pourquoi la religion protestante, si digne, si élevée, n'a-t-elle jamais eu de ministre à Port-Said? Pourquoi, quand il s'agit de protestants, les actes de l'état civil n'auraient-ils pas la sanction religieuse?

« On a donné des appointements fixes aux chefs de la religion musulmane, aux popes, aux capucins, aux religieuses (toutes allemandes, ce qui les rend infiniment propres à l'enseignement de la langue française!); on leur a prodigué les concessions de terrain et les faveurs de toute nature; leur casuel est considérable. On les voit s'enrichir de jour en jour. Ne pourrait-on pas assurer une existence modeste à un ministre protestant et à un rabbin, bons pères de famille? Un seul de chaque religion eût suffi pour tout l'Isthme. Port-Saïd appartient au monde entier; il faut que toutes les libertés y soient respectées, la liberté de conscience comme les autres. »

A Ismaïlia, comme à Port-Saïd, les suisses établis me parlèrent beaucoup de M. Gustave Revilliod qui avait si bien représenté notre patrie lors de l'inauguration du canal et des fêtes qui eurent lieu en octobre à cette occasion; je ne suis pas même bien sûr que la visite de leur compatriote ne leur ait pas fait plus plaisir encore que les fêtes elles-mêmes. En tous cas M. Revilliod a vu le canal dans de meilleures conditions que moi, mais il y a une chose dont il a été privé et dont j'ai eu le privilége de jouir. Il ne pleut jamais à Ismaïlia; c'est chose convenue, reçue; il pleuvra peut-être dans quelques années, quand il y aura des arbres dans le voisinage et que les berges seront gazonnées ou garnies de frais buissons. Eh bien, j'ai eu

de la pluie. le 25 avril, entre quatre et cinq heures, et assez de pluie pour devoir me réfugier sous une arcade pendant quelques minutes. Comme on respirait bien ! Cette pluie, ce phénomène, l'événement du jour fit le sujet des conversations pendant toute la soirée.

Le surlendemain vers midi je partis par le chemin de fer pour Suez; douze à quinze cents habitants. Aussi une ville en décadence; le canal débouche à trois ou quatre kilomètres de là, et la ville devra déménager, si elle veut conserver sa clientèle de vaisseaux, c'est dommage; car si la ville est laide, elle est du moins très-pittoresque; une splendide jetée dans la mer, une rade immense et parfaitement sûre. Tout au plus conservera-t-elle le cabotage de la mer Rouge, La Mecque et Massowah. Les bazars sont curieux à visiter, très-orientaux. Le village arabe est tout ce qu'il y a de plus misérable; ce sont de mauvaises huttes de terre, et comme il avait plu quelques semaines auparavant, plusieurs de ces cabanes s'étaient effondrées. Garnison anglaise, dont les chefs me reçurent très-bien, mais leur culte est régulièrement organisé, et ils n'ont de rapports avec personne dans la ville. Je découvris à force de recherches une quinzaine de protestants de langue française, dont trois ou quatre de Genève, presque tous hommes d'affaires, qui m'ont parfaitement accueilli et qui désireraient tous avoir dans l'année quelques visites pastorales.

Un jeune genevois, très-actif, spéculait sur le transport des pèlerins de La Mecque; c'était le moment où ils revenaient par centaines, et il s'agissait de les transporter jusqu'à Ismaïlia ou Zagazig; ils font ordinairement ce trajet par eau, et chaque année celui qui peut louer un grand nombre de petites embarcations est assuré de faire de bonnes affaires; mais le progrès, le chemin de fer, la concurrence a réduit beaucoup les bénéfices, et j'ignore jusqu'à quel point la spéculation a réussi.

Peut-on donner le nom d'aventure au petit fait qui m'arriva au retour. J'avais pris le train, première classe, la seule possible à cause des insectes et de l'encombrement des pèlerins. J'avais pris ma place du côté opposé au soleil, lorsque, à Suez même, un monsieur, une dame, une jeune fille et un jeune garçon montèrent dans le même compartiment. A peine assis,

le monsieur se mit à déployer un immense foulard et l'épingla catégoriquement à l'avant et à l'arrière du wagon, de manière à se créer une petite chambrette et à dérober son personnel féminin à la vue des passagers, ou plutôt du passager, car j'étais seul. Ce rideau ne me convenait naturellement qu'à moitié. Je ne dis rien d'abord, mais quand nous fûmes arrivés à la hauteur des Lacs amers, que je ne voyais pas, mais que je voulais voir, je me levai pour regarder par dessus le voile, je posai délicatement le doigt sur le voile pour me faire un peu plus de jour, et crac, le rideau tomba; il était mal épinglé. Mon brave musulman, acceptant toutes les excuses que je lui fis en français, rajusta son foulard comme si de rien n'était, et nous fîmes encore ainsi quelques kilomètres. J'entendais parler, mais je ne comprenais rien. Tout-à-coup une petite main, à côté de moi, soulève le voile et me passe discrètement une orange; j'y réponds en faisant passer à mon tour une bonbonnière garnie de pastilles, et au bout de quelques instants elle me revient, après que tous se furent servis. Une seconde fois je veux regarder du côté des lacs et du canal, et une seconde fois le même accident se reproduit, le voile tombe, je me confonds en excuses; je les prolonge de manière à empêcher moralement le père de famille de remettre son écran, et je le persuade si bien, par mes gestes plus que par mes paroles, du vif désir que j'ai d'admirer la belle nature de son pays, qu'il renonce définitivement à ragraffer son mouchoir.

Nous sommes inondés de poussière; j'écris mon nom sur la manche de mon habit. Malgré un soleil intense, il fait moins chaud dans le wagon que je ne l'aurais crû; cela tient à ce que les wagons ont un double plafond, et que l'air circulant entre les deux empêche la chaleur du bois supérieur de se communiquer à celui qui est au-dessous. Les stations sont assez éloignées les unes des autres; on s'y arrête plus ou moins longtemps suivant que cela convient aux voyageurs. Au Serapeum, près d'Ismaïlia, nous sommes restés une demi-heure; il y avait d'excellente bière. Notre chef de train est anglais, mais il ne nous tourmente pas pour l'exactitude. Cependant nous ne faisons que toucher barre à Ismaïlia, où M. Bluntchli vient me faire un dernier adieu. Nous sommes prévenus qu'à Zagazig

nous nous arrêterons plus longtemps, trois quarts d'heures au moins, à cause de la foule des pèlerins que nous transportons et qui se proposent d'y descendre.

Enfin nous sommes sortis des sables, voici des champs, des jardins, des légumes, des arbres; c'est le commencement de la terre de Goscen, et si j'ai admiré le désert et ses solitudes, je n'en apprécie que davantage le bonheur d'en être sorti. Zagazig nous intéresse parceque nous y avons deux connaissances, un genevois et un neuchâtelois, mais ils ne sont pas prévenus de notre arrivée et nous ne les verrons pas. C'est un grand et gros village, très-riche, admirablement cultivé, parfaitement arrosé, et qui s'est endimanché pour recevoir ceux des siens qui reviennent de La Mecque; il y a foule à la gare, mais personne n'est voilé; l'importance de la fête et le plaisir du retour expliquent peut-être cette infraction à l'étiquette musulmane; tout le monde a l'air content, et l'on ne saurait rien voir de plus pittoresque que ces costumes aux couleurs si variées, encombrant la voie publique et ne connaissant aucune discipline, même en face de la redoutable locomotive. Quand enfin les passagers sont descendus, quand leurs bagages ont été déposés le long du chemin, quand tout est réglé,.... on ne part pas encore; il faut attendre quelques voyageurs... qui ne doivent pas tarder à revenir.

Mais aussi, pourquoi tant se presser? Il fait bon être ici, et il m'importe peu d'arriver au Caire une heure plus tôt ou une heure plus tard. C'est d'à présent seulement que je me sens tout à fait en Egypte, dans le pays de Joseph et des sept années d'abondance.

N.-B. On lira avec plaisir sur les fêtes de l'inauguration du canal, le beau volume de M. Gustave Revilliod: *De Genève à Suez*, lettres écrites d'Orient; et sur la partie technique, deux articles de M. Raoul Pictet, publiés dans le *Globe* de Genève, en 1870.

CHAPITRE XX.

LE CAIRE.

La vallée du Nil et le Delta. — Les principales villes de la Basse-Egypte. — Le fellah. — Les deux races. — En chemin de fer. — D'Alexandrie au Caire.— Manufactures de poulets.— La fantaisie. — Les Pyramides. — Méhémet-Ali. — Les Mille et une Nuits. — Les palais. — La citadelle. — L'Esbékiéh. — Un ânier qui n'a pas de chance. — Boulâq et son musée. — Le Vieux Caire. — Triste effet du Khamsin. — Le docteur Reille. — Le protestantisme au Caire.

Les *Guides* ne se gênent pas pour nous dire qu'il faut avoir passé au moins trois mois en Egypte pour connaître un peu le pays, et au moins dix ou douze jours au Caire pour pouvoir en parler. Ne remplissant ni l'une ni l'autre de ces conditions, je me présente avec le double désavantage d'une incapacité démontrée et d'une prétention que les faits semblent condamner. J'aurais d'ailleurs à m'excuser sous ce rapport auprès du lecteur, si l'annonce de ce livre avait pu l'induire, à penser que dans l'espace d'un chapitre je me proposais de lui donner une Egypte ou un Caire complet, avec histoire, géographie, topographie, monuments, habitants, mœurs, harems, nègres, musée, et curiosités de tous genres. Une simple visite à Boulâq absorberait, et au-delà, tout le temps et tout l'espace dont nous pouvons disposer. Mais de même qu'on peut avoir sur Londres, sur Paris, sur la Suisse, une idée générale dans les étroites limites d'une modeste conversation, l'on peut ébaucher avec le Caire un commencement de connaissance qui rendra plus faciles des relations ultérieures.

Il est certains faits, trop connus pour que nous ayons à les mentionner, mais que nous devons cependant rappeler en pas-

sant, l'importance du Nil pour l'Egypte, l'importance de ses inondations au point de vue de l'agriculture et des récoltes, et la richesse du Delta formé dans la suite des siècles par les alluvions du fleuve. Ce que l'on sait peut-être un peu moins, c'est que l'Egypte tout entière, dont les limites matérielles sont à l'est la mer Rouge et à l'ouest le désert de Lybie, ne compte guère de terres arables et habitées que précisément cette vallée du Nil et ce Delta dont nous venons de parler; tout le reste n'est que sable, solitude et désolation. Géographiquement l'Egypte occupe une surface égale à peu près aux deux tiers de celle de la France; elle a 180 lieues de longueur. Mais par sa constitution topographique et géologique elle est stérile partout où l'eau ne vient pas la féconder, et quand la France compte 27,000 lieues carrées de terres cultivées ou boisées, l'Egypte n'en compte guère que 3500, dont 1000 dans la vallée et 2500 dans le Delta.

C'est dire en même temps que le nombre des villes est peu considérable, et que presque toutes sont en rapports plus ou moins directs avec le Nil, sans lequel elles seraient inhabitables. On a presque tout dit quand on a nommé Alexandrie, Aboukir, Rosette, Damiette, Port-Saïd, Ismaïlia, Suez, Tantah, Zaggazig et le Caire; encore plusieurs de ces villes ne comptent-elles que comme souvenirs historiques, ou comme stations d'avenir, sans avoir d'ailleurs aucune importance commerciale ou géographique. Rosette rappelle la fameuse pierre bilingue trouvée en 1799, actuellement au musée de Londres, qui servit de point de départ aux découvertes de Champollion; Aboukir n'est célèbre que par les deux batailles de 1798 et 1799, dans lesquelles, défaits une première fois sur mer par Nelson, les Français prirent l'année suivante leur revanche contre les Turcs, sabrant, fusillant ou noyant en quelques heures une armée de 18,000 hommes.

Quand j'aurai nommé encore Damiette, sur la branche orientale du Delta, avec ses 25,000 habitants, son commerce jadis prospère, aujourd'hui menacé par la concurrence d'Alexandrie; Tantah, à moitié chemin d'Alexandrie au Caire, avec son embranchement sur Damiette, ville riche comme entrepôt et comme foire; Benâ'l-Assal, une des ci-devant rési-

dences d'Abbas-Pacha, avec embranchement sur Ismaïlia, j'aurai, je crois, tout nommé. Tout le reste ne sont que villages, mais terres fertiles et soigneusement cultivées, coupées d'une foule de petits canaux d'irrigation qui portent l'eau dans chaque district; les puits sont nombreux et primitifs; les arbres abondent, palmiers de toutes sortes, sycomores, mûriers, acacias, oliviers; puis les arbustes, le cotonnier, l'indigotier, le henneh, le rosier. La tige du dourah (millet) atteint jusqu'à 4 mètres de hauteur.

Dans les campagnes on est frappé de voir le pauvre et digne fellah travailler comme s'il avait de grands résultats à attendre de son travail. Il ne s'exténuera pas, mais il semble aimer l'ouvrage; il s'y adonne consciencieusement, il le fait avec intelligence, presque avec goût; il cherche à se rappeler comment ont fait ses pères, et il n'y a pas de danger qu'il fasse autrement; la charrue Dombasle, si quelqu'un venait à la lui offrir, lui paraîtrait une offense à la mémoire des ancêtres, et peut-être une preuve de plus de la frivolité des Européens qui ne savent pas apprécier assez le travail manuel et qui redoutent la fatigue. Lui ne la redoute pas; ses pères ont vécu sans machine et il saura vivre comme eux; ils sont morts, c'est là sa constante préoccupation, et il mourra comme eux. Il n'est ni sombre, ni maussade, mais de quoi serait-il gai? Tous les monuments du pays ont un cachet sévère qui transporte sa pensée vers ce qui n'est plus, ou vers ce qui n'est pas encore. A peine s'il vit sur la terre; il y passe, il y souffre; il n'est entouré que de nécropoles sous toutes les formes, sépultures, momies, tombeaux, pyramides pour les rois, sérapeums pour les bœufs, labyrinthes pour les crocodiles; la religion elle-même, comme l'architecture, comme la poésie, semble n'être qu'une des antichambres de la mort, et si l'homme des champs quitte un instant ses instruments de travail, s'il va rêver sous un arbre, à l'ombre d'une charmille, là où les rayons de soleil ne pénètrent pas, soyez sûrs que ses pensées n'auront rien de joyeux; s'il s'endort, ses rêves seront sans espérance; on dirait que le poète ait rencontré le fellah sous un figuier, quand il a dit que le sommeil était comme l'image de la mort.

Et cependant on ne peut pas dire qu'il soit triste. Il est indif-

férent, résigné; c'est le fatalisme sans élan, sans initiative; un mécanisme vivant.

Deux races occupent le sol, celle des Coptes, les vrais, les anciens égyptiens, les héritiers des Pharaons; et celle des Arabes qui, sous Omar, se jetèrent sur cette terre féconde et se l'approprièrent. Ces derniers chassèrent l'idolatrie que le judaïsme et le christianisme n'avaient pu extirper entièrement; mais ils ne chassèrent pas l'apathie; on dirait au contraire qu'ils lui aient apporté un aliment nouveau. Isis, Osiris, Thot, Nou-t, Phtah, tout le panthéon des dieux antiques s'est réfugié dans le musée de M. Mariette; nulle part on ne trouve plus en Egypte aucune trace de paganisme; mais le christianisme oriental, controversiste à Alexandrie, mystique dans la Thébaïde, sans vie et sans vigueur, n'avait pu infuser une vie nouvelle à ces populations depuis longtemps écrasées, et les soldats de Mahomet en s'établissant dans le pays, y avaient apporté leur immobilisme religieux et politique, lcur prostration morale, une sorte de découragement anticipé, la conviction que les efforts de l'homme n'aboutissent à rien.

Mais nous voilà bien loin du Caire. Nous y revenons.

Et nous y revenons en chemin de fer. Ce qu'il y a peut-être de plus étrange pour le voyageur, c'est bien d'aller au guichet d'une gare, et de prendre son billet dans la patrie des Pharaons et des rois pasteurs. Le matin l'on est tranquillement assis au bord de la mer, dans un café d'Alexandrie, au Pélican, par exemple, non loin des aiguilles de Cléopâtre, tournant le dos à la colonne de Pompée, et fumant le narguiléh. On va sur la place des consuls; on prend son fiacre à deux chevaux, avec cocher nègre ou berbère, on se rend à la gare, comme si l'on était au cœur de l'Europe; on se dispute pour le prix, parce que le cocher de ce pays-là réclame trois fois la somme portée au tarif (absolument comme s'il était civilisé), et la discussion ne s'apaise que grâce à l'intervention d'un employé de la police qui ne demande pas mieux que de protéger l'innocence et de faire acte d'autorité.

C'est que, il faut bien le dire, malgré son caractère tout-à-fait oriental, Alexandrie compte encore une population européenne fort considérable (je ne cite point de chiffres, toujours parce-

qu'il n'y en a point d'offiriels). Les consuls européens sont de petits souverains dans leur sphère, et il ne s'agit pas de leur donner le moindre sujet de plainte. Les nègres peuvent ignorer ce détail, mais le gouvernement ne l'ignore pas, et s'il le supporte avec impatience comme une nécessité provisoire, il travaille de son mieux à donner à son administration un caractère tel que les puissances n'aient plus aucun sujet de maintenir un régime d'intervention que rien ne justifie en principe.

Il y a une cinquantaine de lieues d'Alexandrie au Caire; on les fait par l'express en six heures. Après avoir traversé quelques marais salins on passe successivement plusieurs bras du Nil, au milieu de plaines fertiles semées de bouquets d'arbres; les villages sont nombreux et partout les hommes travaillent. A côté de l'agriculture il y a l'industrie; à côté de vieilles ruines s'élèvent les mosquées et les minarets; sur les canaux de petits bateaux vont porter au fleuve les fruits des jardins et les produits de la récolte.

Trois ou quatre fois je fus frappé des ruches énormes que je voyais groupées par huit ou dix dans certains villages que nous traversions. Elles avaient environ cinq mètres de hauteur, et au juger elles devaient être construites en briques ou en terre. Je n'en eus que plus tard l'explication. Ce sont des fabriques de poulets, comment dirai-je, des manufactures de poulets, en un mot, des établissements dans lesquels on fait des poulets artificiels. J'avais bien entendu parler de quelque chose dans ce genre, mais à ce moment c'était trop loin de ma pensée pour que je comprisse la chose. Les œufs abondent dans le Delta, et pour ne pas abuser du temps des couveuses on a eu l'idée de faire éclore ces œufs par un autre moyen. Un fabricant s'en procure autant qu'il le peut; il les compte chaque mois par milliers; il les place sur des rayons percés de petits trous, et superposés les uns sur les autres, dans les grandes ruches dont je viens de parler, et quand la ruche est pleine il allume un feu souterrain qui doit lui donner la chaleur nécessaire. C'est une opération délicate; il ne faut pas que les œufs soient cuits durs, naturellement; il ne faut pas non plus que pendant ces trois semaines ils se refroidissent un instant. Quand le moment de l'éclosion approche, les soins redoublent, et l'on attend avec

une émotion inquiète le premier coup de bec qui brisera la coquille du premier œuf. Le soir on possède dix à vingt mille petits poulets, suivant l'importance de la fabrique; on les élève de son mieux, et quelques jours après on recommence avec une nouvelle volée. Ces poulets se vendent très-bon marché; ils sont excellents; mais comme la nature ne perd jamais ses droits, on assure que les petits êtres qui sont venus au monde dans ces conditions anormales ne sont pas capables de faire des œufs à leur tour; ils n'ont pas de parents, ils n'auront pas d'enfants.

Mais le jour baisse, et le ciel tout-à-l'heure si bleu revêt ses couleurs de soirée; les montagnes qui sont à notre droite se colorent de rose-pourpre et leurs crêtes se dessinent à l'horizon comme une masse noire sur un fond doré. La campagne, avant de s'endormir, nous envoie ses derniers parfums; l'atmosphère en est embaumée. La chaleur étouffante se dissipe peu à peu. On éprouve le besoin de respirer à pleins poumons l'air pur et fortifiant des champs, des prairies, des vergers et des jardins; c'est l'air du Nil, l'air du Delta, chargé d'effluves magnétiques; les canaux eux-mêmes, filtrés par un sol d'élite, n'envoient que de saines et fraîches émanations, et l'on se sent bercé mollement sur cette vieille terre de la plus antique civilisation, rêvant tour-à-tour des trente dynasties, des hiéroglyphes, du gouverneur Joseph, de Moïse et des Hébreux, de Jésus-Christ, de Mahomet et des Mille et une nuits.

C'est la fantaisie. Tout-à-coup, à un détour du chemin, trois immenses cônes apparaissent, projetant sur un ciel nuancé de mille couleurs leurs masses sombres, régulières et mélancoliques. Les pyramides! Voilà les pyramides! s'écrient à la fois tous ceux pour qui ce spectacle est nouveau. Elles sont encore à six ou sept lieues de distance, mais l'effet n'en est pas moins saisissant. Entre elles et nous, à mi-chemin, il y a le Caire que l'on ne distingue pas encore; mais l'illusion est complète, on se croit près d'arriver; on pourrait dessiner ce tableau; quelques coups de crayon, voilà les monuments; on y ajoute le désert, aussi deux coups de crayon; quelques palmiers, quelques chameaux, quelques ânes, quelques Arabes fumant en silence leur mélancolique narguileh. Quarante siècles, disait

Bonaparte; oui, quarante siècles d'écrasement, d'aplatissement, qui n'ont pas cessé de se faire sentir depuis que ces masses colossales pèsent sur le pays et sur ce pauvre peuple. En vain les Arabes conquérants, et d'autres après eux, ont pillé et dépouillé tout ce qui pouvait se prendre des pyramides, or, momies et revêtements; elles sont toujours là pour nous dire ce que le despotisme peut faire d'une nation et comment il peut l'abrutir. Si les Hébreux, comme tout l'indique, ont dû concourir à ces travaux, il n'est plus étonnant que Moïse ait rencontré de leur part tant de résistance, quand il entreprit leur libération. Sous l'influence de ce beau soleil qui brise les énergies, usufruitiers du sol qu'ils cultivaient sans le posséder, et qui leur donnait de savoureux pastèques et tant de légumes précieux; façonnés à la servitude par l'exercice de plusieurs générations, ils ne comprenaient plus rien à la liberté, et pourvu qu'ils eussent le droit de vivre, le reste leur importait peu. Aussi, que de murmures quand ils se trouvent aux prises avec les difficultés de la vie, avec les dangers de la mer, avec les ardeurs d'un soleil que rien n'adoucit, avec les sables sans fin d'un désert sans bornes. « N'aurions-nous pas pu mourir en Egypte aussi bien qu'ici? » disent-ils. La mort, et toujours la mort, c'est là tout ce qu'ils voient dans la liberté; ils n'avaient pas vu autre chose dans l'esclavage.

Les pyramides! quels souvenirs et quel symbole! Avec cela je comprends qu'on en admire la grandeur, l'architecture, l'orientation, les chambres royales, les puits intérieurs; je comprends qu'on les gravisse pour jouir de leur sommet de l'immense panorama que présente à plus de vingt lieues à la ronde cette terre autrefois si peuplée: ici le Delta, là le désert, à droite et à gauche le Nil avec ses méandres, ses courbes, ses canaux, et ses rives bordées d'arbres, et animées d'une foule d'embarcations de toutes grandeurs et de toutes couleurs, solennelles ou gracieuses, chargées de touristes ou de marchandises. C'est la patrie des crocodiles; plus haut, celle des hippopotames. Ce Nil, c'est la grande attraction des voyageurs; aussi, quand l'un d'eux a visité l'Egypte, on ne lui fait pas beaucoup de questions; une seule : Avez-vous été jusqu'à la première, ou jusqu'à la seconde cataracte? Avez-vous vu les

pyramides? Parlez-nous en. Voilà tout. Il n'y a guère autre chose à demander; et le voyageur en parlera, à moins qu'il n'ait été ni à l'une, ni à l'autre, triste victime d'un khamsin jaloux et d'un médecin plein de cœur qui lui dit : « Il faut partir; quant aux pyramides, je m'engage à vous les conserver pour votre prochain voyage. »

Mais cette fois c'est bien le Caire que nous apercevons. Partout on sent l'arrivée d'une grande ville; les maisons sont plus belles, les jardins mieux soignés, les palais plus nombreux et plus riches; une immense allée de sycomores conduit à droite au palais de Choubra; de splendides coupoles, des minarets par centaines s'élèvent dans les airs; on reconnaît la citadelle qui semble adossée au Mokattam et que l'on devine sans l'avoir jamais vue. Enfin, après avoir traversé un bras du Nil, on arrive, et l'on n'a qu'un seul regret, c'est d'arriver en chemin de fer et de trouver à la gare des voitures, des omnibus, des chevaux, des ânes comme en plein 19e siècle.

Tout est si musulman, si moyen-âge, si sarrasin, tout; non-seulement les souvenirs, mais le présent, l'architecture, les mœurs, le personnel, les costumes, les rues, les maisons, qu'on a autant de peine à se rappeler la civilisation contemporaine qu'on en aurait ailleurs à évoquer le passé. Et en même temps le sifflet des locomotives, les cheminées des bateaux à vapeur, l'éclairage au gaz, les Anglais qui réclament leur *luggage*, les petits arabes qui nous parlent grec ou français (à leur manière, bien entendu), les cochers de fiacres, les offres d'hôtel, les livrées de service, les crieurs de journaux, les sergents de ville, tout cela sent tellement l'Europe qu'on en oublie les Pharaons, les Ptolémées et les Turcs.

Décidément Méhémet-Ali, ou Mohammed-Ali, fut un grand homme, et le digne successeur de cet autre Macédonien (1) qui, plus de deux mille ans avant lui, après avoir conquis Babylone, fut enterré dans un cercueil d'or à Alexandrie. L'ancien chef des Albanais, après avoir combattu Bonaparte, le prit pour modèle dans la réorganisation de son armée, et ne craignit pas, arrivé à l'âge mûr, d'apprendre à lire et à écrire.

(1) Méhémet-Ali est né à Kwala, en Macédoine.

Nommé au pachalick d'Egypte, il y fut maintenu par l'influence française, brisa la puissance des Mamelucks, se créa une indépendance relative vis-à-vis de la Porte, se fit une armée et une flotte, s'entoura d'étrangers intelligents et capables, combattit les préjugés de son peuple, et devint presque le roi du pays dont la Turquie l'avait fait le pacha. Il rendit son pouvoir héréditaire à force d'énergie, et réussit à faire de l'Egypte, dont la population est à peu près celle de la Suisse, moins intelligente et moins énergique, un royaume d'Orient assez fort pour troubler les rêves du sultan et pour inquiéter l'Europe elle-même. On peut lui reprocher la fusillade des Mamelucks dans la citadelle du Caire (1811), les atrocités de la guerre de Nubie, beaucoup de violences, beaucoup d'arbitraire; il avait pris ses modèles en Europe, et il n'est pas besoin de sortir des dix premières, ou, si l'on veut, des dix dernières années de ce siècle, pour trouver chez nos peuples civilisés des faits de guerre ou des actes de perfidie qui ressemblent, sans les justifier, aux traits les plus barbares de l'histoire de Méhémet.

Méhémet s'était donné pour tâche de faire un peuple neuf, mais s'il n'y a réussi qu'en partie, c'est que ce n'est pas là l'œuvre d'une vie homme; il y faut le temps. On ne lui contestera pas d'avoir beaucoup fait, d'avoir introduit une sève nouvelle dans les populations, d'avoir amélioré l'administration, d'avoir sinon désarmé, du moins adouci les antipathies de l'Orient contre l'Occident, d'avoir fait accepter de son peuple l'idée abstraite du progrès et de l'avoir fait passer de la théorie dans la pratique; d'avoir forcé la consigne de l'immobilisme traditionnel, et, fils de ses œuvres, d'avoir inauguré pour l'Egypte une ère de force et de prospérité qu'elle ne connaissait plus depuis des siècles. En un mot, il a mérité, non-seulement la statue qui lui a été élevée, mais encore que cette statue tournât le visage vers l'Europe : détail inaperçu peut-être, mais significatif, presqu'un scandale pour les bons musulmans. Au lieu de regarder vers le Sud-Est, vers la Mecque, cet homme de marbre, qui a rompu avec les traditions de l'Islam, regarde vers la France qui fut toujours sa dévouée protectrice; il la remercie, mais en même temps il semble lui dire : « Fais comme moi, cesse de regarder vers ton Sud-Est; cesse de con-

fondre ta politique avec ta foi ; suis le soleil dans sa course au lieu de t'en tenir à son lever, et tu renaîtras. »

Nous pourrions maintenant commencer notre tournée un Guide à la main, et visiter le Caire d'une manière scientifique et systématique, visiter les 400 mosquées, les hôtels, les places, les musées, les quatre quartiers principaux, les murailles ou du moins ce qui en reste, les portes de la ville, ses marchés, ses bazars. Mais dites-moi combien de temps cela nous prendrait, à supposer que le Caire ne soit que six fois aussi grand que Genève ; dites-moi surtout le plaisir que nous y trouverions, et le profit que nous en retirerions.

Sachez qu'à l'hôtel du Nil, l'un des meilleurs, mais pas le premier, on paie de 15 à 20 fr. par jour, sans le vin, dont la moindre qualité coûte 4 fr. la bouteille. Evidemment ces détails de cuisine ne vous intéressent qu'à moitié. Vous aimeriez mieux voir la porte auprès de laquelle le génie déposa le pauvre Bedreddin, enlevé de Bagdad dans la nuit ; ou le palais de la belle princesse Badroulboudour, où la place de Sindbad le Marin, autant de choses que nous connaissons mieux que les gens du Caire ; mais l'archéologie ne nous fournit à cet égard aucun renseignement.

Nous sommes plus heureux avec le nègre noir mordant de ses dents blanches dans l'orange d'or, jouant dans la rue avec de petits enfants. Nous rencontrons aussi l'esclave blanche voilée, qui vient de faire ses emplettes. Voici plus loin, se rendant au bazar, sa riche maîtresse, qui va s'acheter des étoffes, des bijoux, des parfums ; qui sait si elle n'ôtera pas son voile, non pas à l'intention de ce vieux juif qui l'exploite, mais parce qu'il y a là un jeune Arménien qui achète aussi des étoffes et qui se rencontre presque toujours dans la même boutique lorsque la même dame s'y trouve? Le juif ne voit rien ; l'âne est là dehors, soigné par l'esclave. Cet homme qui passe d'un pas rapide, serait-ce un mari jaloux qui court après son infidèle ? Je n'en sais rien ; les choses que je vois me rappellent celles que j'ai lues, mais il y a dans tout cela peut-être plus de prose que de poésie, et la dame ne craint pas de se laisser voir des passants ; le voile l'étouffe, et quelquefois elle le met de côté pour respirer plus librement. L'étiquette est moins sévère.

Je voudrais voir des derviches ; en voilà qui passent ; on en rencontre vingt par jour ; rien de remarquable, de longues barbes mal soignées, une coiffure bizarre sans être caractéristique, une longue perche au bout de laquelle pendent quelques vieilles loques.

L'histoire des trois calenders borgnes me revient aussi à l'esprit ; je cherche des calenders, mais je n'en trouve pas. En revanche beaucoup de borgnes, sans parler des aveugles qui abondent. Je vois des nains, des géants, des bossus, des tailleurs, des marchands de grain, des meuniers ; dans chacun de ces individus je trouve tout ce que j'y mets, mais rien de plus. Ces enfants qui jouent aux osselets avec des pierres, pendant que d'autres font tapisserie et les regardent, je peux supposer qu'ils ont joué ou qu'ils joueront au faux cadi, mais il est possible aussi que la race soit perdue et que les jours du grand Haroûn soient définitivement passés. Dans ce cas c'est l'imagination qui doit faire seule les frais du voyage.

Mais les palais de marbre ne peuvent avoir disparu. Je les cherche à travers les ruelles sombres, je passe et repasse. Partout la foule ; on se coudoie, on se pousse, on crie, et quels cris ! Les hommes coiffés du fez, les femmes voilées de blanc, nègres, berbères, Arabes pur sang, hommes d'affaires, marchands et marchandes, âniers et chameliers avec leurs bêtes, c'est une cohue, et d'autant plus sensible que les plus larges rues (je parle de la vieille ville) rappelleraient notre rue Traversière, tandis que les moyennes seraient représentées par la rue de Toutes-Ames, par la rue des Limbes ou par l'allée de Bémont, et guère plus belles, souvent moins propres. Les maisons sont hautes de plusieurs étages, et se rapprochent par le haut, de manière à empêcher les rayons du soleil d'arriver jusqu'au sol ; d'une maison à l'autre on peut quelquefois se toucher la main à travers la rue. Très-peu de fenêtres ; de petites portes basses, vieilles, solides, en bois, bardées de fer, ne laissant passer qu'une personne à la fois, et tout-à-fait en harmonie avec l'apparence extérieure de la maison qui est bâtie de briques séchées au soleil, une espèce de pisé, de bousillage qui ne dit rien à l'œil et qui ne promet rien.

C'est précisément ce que l'on veut : ne rien promettre, éviter

aux voleurs toute tentation, ne pas les mettre sur la piste de la richesse. Les palais des Mille et une nuits que nous avons tant cherchés, et en vain, les voilà. Vingt fois nous avons passé devant ces tristes maisons, sans nous douter que derrière cette porte il y eût tant de fabuleuses richesses. Entrons-y, puisque nous avons pour un moment la permission du maître. Un étroit corridor nous conduit, dans les ténèbres, de la première à la seconde porte, et nous arrivons de plain pied dans une cour spacieuse dont la richesse défie toute description. Les murs, de 8 à 10 mètres de hauteur, sont du marbre le plus pur; nous marchons sur des arabesques en mosaïques. Au milieu de la cour une fontaine jaillit d'un bassin de marbre, et déverse ses eaux dans de magnifiques vases en porphyre, dont chacun est du travail le plus admirable. Les orangers, les citroniers, les grenadiers en fleurs adoucissent ce qu'il y a de trop dur dans l'éclat du marbre. Tout autour de la cour de riches salons garnis de divans, de tentures et de tapis; d'immenses glaces y sont multipliées et reproduisent notre image à l'infini. Fatigués de cette vue toujours la même, nous élevons nos yeux vers le plafond, et là encore nous retrouvons des glaces et nos portraits. On nous fait asseoir sur les divans; ceux qui le peuvent se croisent les jambes à la mode du pays; les esclaves apportent le café dans d'infiniment petites tasses, supportées par des zarffs en filigrane d'argent, et le tabac dans de longues chibouques ou dans de riches narguilehs. Nous voudrions voir plus loin; mais plus loin c'est le harem, l'appartement des femmes, le vrai palais, le fruit défendu. C'est derrière ces murs de marbre que sont enfermées, légitimes ou non, ces malheureuses pour qui le monde n'existe plus; c'est là qu'elles s'abrutissent, occupées à ne rien faire, à ne rien apprendre, à ne rien savoir, sans esprit comme sans âme, jalousées sans être aimées, et condamnées comme la fleur à mourir sur place. Si par exception un peu d'air, un peu d'exercice leur est accordé, le maître les fera promener en omnibus, mais dans un omnibus complètement fermé, ne recevant d'air et de jour que par en haut.

Il fait froid dans ces beaux palais. Sortons. Nous voilà dans la rue, il nous semble que nous sortions de prison. Pour nous remettre courons à la citadelle.

La ville forme une espèce de carré long, de quatre kilomètres sur deux, allant du nord au sud et parallèlement au Nil. Le débarcadère est au N.-O., la citadelle au S.-E. Nous traversons donc le Caire en diagonale, et pour la première fois de ma vie, probablement aussi pour la dernière (permettez-moi cet épisode), je me trouve voyager à mes frais comme un petit prince oriental. L'équipage est magnifique; les chevaux en bon état et bien harnachés n'ont pas trop l'air de *locatifs;* j'ai sur le siége un cocher arabe et un nègre, derrière moi un second nègre qui me sert de chasseur, assez mal habillé par parenthèse, et devant la voiture courent, habillés de blanc avec une ceinture rouge, deux petits garçons, deux *saïs,* qui, par leurs cris et à coups de courbache, font ranger les passants pour que rien ne ralentisse la course de ma *grandeur*. Le bourgeois a pu se croire gentilhomme pendant une demi-heure, et il ne lui en a coûté que 3 à 4 francs. Ce n'est pas cher, et cependant la tête en aurait tourné à M. Jourdain.

Si la citadelle est peut-être ce qu'il y a de plus beau au Caire, ce qu'il y a de plus beau à la citadelle c'est la vue dont on y jouit sur la ville et sur la contrée, vue splendide, vue de première classe. Située à cent mètres environ au-dessus de la plaine, la citadelle forme tout un ensemble de bâtiments et de constructions diverses, fonderie de canons, fabrique d'armes, imprimerie, hôtel des monnaies, arsenal, mosquée, palais, château, ministères, cours intérieures, puits gigantesque, etc. Nous ne visitons pas tout, cela va sans dire, mais nous visitons, munis des grosses pantoufles sacramentelles, la belle ou plutôt riche mosquée en albâtre de Méhémet-Ali, commencée par ce prince et qui renferme aujourd'hui son tombeau; tous les styles s'y trouvent, sauf le mauresque; le palais du vice-roi actuel, architecture orientale, meubles de Paris, tentures de Damas; l'étroite place où furent massacrés le 1er mars 1811 les Mamelucks, dont un seul échappa, dit la légende, en lançant son cheval sur la ville; nous avons la même légende à Berne. Nous visitons encore l'immense puits qui porte le nom de Joseph, ou Youssouf, qui fut creusé à la fin du 12e siècle par Joseph Saladin, Youssouf Salah et Din, et que la tradition fait remonter à Joseph le patriarche, le gouverneur de l'Egypte, quoique la

ville du Caire ne date elle-même que de l'an 969. Elle fut fondée par le général fatimite Gowher qui, à la suite de ses conquêtes, la nomma El-Kahira, la victorieuse. L'ancienne ville, Fostat, aujourd'hui le Vieux-Caire, était située un peu plus au midi, en amont du fleuve; peut-être selon quelques-uns l'antique Memphis, la capitale des Pharaons depuis Moïse, était-elle située encore à 3 ou 4 lieues plus au sud, non loin de Sakkarah. Il est donc bien difficile de s'orienter dans la recherche des souvenirs bibliques, soit qu'il s'agisse de Joseph ou du jeune Moïse exposé sur les eaux. Mais le puits n'en reste pas moins une merveille des temps anciens par sa forme, sa largeur et sa profondeur, qui est de 95 mètres; il est taillé dans le rocher, et l'on peut y descendre par une spirale en pente douce.

Mais je l'ai dit, ce qu'il y a de plus beau, c'est la vue dont on jouit des terrasses de la citadelle. D'un côté la ville avec sa forêt de clochetons et de minarets, ses coupoles, ses mosquées, ses places depuis la Roumélieh jusqu'aux sycomores de l'Esbékiéh près de la gare; ces rues qui se dessinent si nettement, les casernes du Karameïdan, les tombeaux des califes; un peu plus loin des palais d'albâtre qui, parallèlement à la grande allée semblent réunir le Caire à Boulâq où se trouvent dans le Musée de M. Mariette, tous les dieux de l'ancienne Egypte avec un certain nombre de souverains desséchés. En remontant vers la gauche, l'œil rencontre le palais et les jardins d'Ibrahim-Pacha qui bordent le Nil sur une longueur de 3 kilomètres, et qui sont l'une des plus belles créations de Méhémet-Ali, une conquête sur d'énormes amas de décombres et d'immondices. A gauche encore le Vieux-Caire, le Nilomètre, le Nil avec sa vigoureuse végétation. Enfin les pyramides qui malgré la distance se distinguent parfaitement et tranchent sur le sable du désert et sur l'azur du ciel. Si l'on regarde vers le nord, on a les vertes plaines et le commencement du Delta; vers l'Orient, les hauteurs du Mokattam et les approches du désert par un chemin qui mène à la forêt pétrifiée.

Avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais prendre sur moi de courir partout où il y a quelque chose à voir. Ce n'est pas fatigue physique, c'est ennui. Quelques beaux tableaux me suffisent; si je dois avaler toute une galerie, cela m'écœure.

J'en dis autant de la musique; laissez-moi savourer quelques beaux morceaux, mais ne m'en saturez pas; il y a des limites à tout, et l'excès des bonnes choses engendre vite la lassitude. Le proverbe allemand a raison : A force d'arbres on finit par ne plus voir la forêt. Si je voulais étudier mon Caire de fond en comble, je n'y comprendrais bientôt plus rien, et j'aime mieux rester sur l'idée générale que j'en ai, que m'absorber dans des détails qui me feraient perdre la vue de l'ensemble. Je rappellerai cependant encore quelques traits, quelques points, quelques endroits qu'un voyageur ne doit pas manquer de visiter.

Avant tout, la place, ou promenade, ou square de l'Esbékiéh. C'est une place en hémicycle, toute moderne, garnie de trottoirs et bordée de sycomores. On la longe quand on vient de la gare pour entrer en ville. Là se trouvent plusieurs consulats, quelques-uns des meilleurs hôtels, des cafés en plein vent, et des âniers avec leurs ânes au service de tous ceux qui ont la moindre course à faire. Ces ânes au trot vigoureux se paient à raison d'une piastre la course, 25 centimes. Notez le bien; c'est tout ce qu'il y a de plus tarifé, et surtout n'allez pas faire le généreux; on verrait de suite que vous êtes un étranger et l'on vous surferait en conséquence. On m'avait prévenu, je voulus en avoir le cœur net. Un jour j'enfourche le premier aliboron qui me tombe sous la main, sans m'inquiéter de l'ânier qui n'est jamais qu'un détail et qui est le premier intéressé à suivre sa bête. Je logeais à l'hôtel du Nil, et j'y dirige mon âne en passant par la large rue du Mouski. Arrivé au tournant d'une ruelle qui devait me conduire chez moi, je descends et je donne une piastre *et demie* à mon ânier, grand et superbe nègre qui m'avait accompagné à la course. Mais mon homme ne l'entend pas de cette oreille; il se met à crier, à faire du tapage, à menacer, et plus j'essayais de lui faire comprendre qu'il était bien payé, plus il me criait: *Arbah, arbah!* (quatre, quatre!). Peu à peu il se fit une espèce d'attroupement; il y a des badauds même au Caire; on ne savait pas de quoi il s'agissait. A ce moment je prends mon nègre par le bras, et je lui montre de la main le magasin d'en face; ce magasin n'était rien moins qu'un *caracone,* un commissariat de police, dont le chef, M. C. un de nos compatriotes, avait été prévenu par moi, que je méditais cette petite malice.

Il était à sa fenêtre. Le nègre qui d'abord m'avait empoigné le premier essayait maintenant de me faire lâcher prise ; il refusait absolument de donner suite à l'idée que je lui suggérais d'aller régler notre affaire au caracone, et il finit par sauter sur son âne et s'enfuir, poursuivi par les applaudissements ironiques et par les rires de la foule.

Il faut aller aussi à Boulâq. C'est un petit Caire à deux kilomètres du grand; il en est séparé par le chemin de fer et par un canal, mais il s'y relie par une magnifique promenade bordée de sycomores et d'acacias. Boulâq est en quelque sorte le port du Caire; c'est là que l'on s'embarque ordinairement pour remonter ou pour descendre le Nil, et de nombreuses embarcations, ornées de leurs pilotes, sont toutes prêtes à conduire le voyageur à Choubra ou à Thèbes, à une lieue ou à cent. Le marché se tient sur la grande place, et les fellahs qui sont arrivés par eau, chargés des trésors de leurs jardins, attendent patiemment que les gens du Caire viennent les débarrasser de leur marchandise; bruit incroyable.

Boulâq est une assez jolie petite ville, d'environ 5,000 habitants; maisons à l'européenne, trottoirs. Mais la grande *attraction* c'est le Musée égyptien de M. Mariette; à lui seul il mériterait une longue visite, et nous n'avons pas manqué de l'aller voir. Quant à faire ici l'office de catalogue, nous n'avons garde. M. Hébert et moi, nous avions eu le bonheur de trouver au Caire quelques amis parmi les Suisses nos compatriotes, et l'un d'entre eux nous faisait les honneurs de la ville avec une obligeance parfaite. Par deux fois nous visitâmes le Musée sous ses auspices, et nous pourrions à notre tour en faire les honneurs à d'autres, mais nous ne saurions donner les noms, ni les dates, ni la signification des mille objets, grands ou petits, précieux ou vulgaires, fins ou grossiers, que nous avons admirés dans les vitrines de ces nombreuses salles. Avec le commun des mortels, nous avons été frappés surtout des objets qui s'imposent à l'œïl par leurs dimensions, cercueils en basaltes de diverses couleurs, momies, hiéroglyphes sans nombre, inscriptions, papyrus, bijoux, émaux, bracelets, pierres fines gravées, scarabées, etc. Il y a là tout un cours d'histoire à faire, et les dieux de l'Egypte ancienne passent successivement sous les

yeux des amateurs; ils reconnaîtront entr'autres avec plaisir un charmant petit bœuf Apis, la plus populaire chez nous de toutes ces divinités.

Ce que nous aurions aimé voir aussi, mais cela viendra peut-être avec le temps, ce sont des reliefs topographiques, figurant le Delta, la vallée du Nil, et quelques-unes des grandes ruines de la Haute-Egypte. Le gouvernement actuel fait beaucoup, mais on ne peut pas lui demander de tout faire à la fois; la reconstitution du pays date de quarante ans à peine, et l'on ne sort pas d'une ornière aussi profonde en un si court espace de temps; bien plutôt devons-nous admirer les progrès que Méhémet-Ali et ses successeurs, notamment le Khédive régnant, ont réussi à réaliser en dépit des circonstances les plus défavorables, climat énervant, habitudes énervantes, religion énervante, despotisme traditionnel, et vasselage de la Porte.

J'en suis malheureusement au mot de la fin, et il n'est pas gai. Un matin M. Hébert et moi nous quittons l'hôtel de bonne heure; nous allons voir quelques amis qui demeurent dans notre voisinage, et nous leur annonçons notre intention d'aller faire visite au Vieux-Caire, autrement dit à Fôstat (la tente).

— Ah! vous ne devez pas sortir par un temps pareil, nous disent-ils, ce serait imprudent.

— Comment? un temps pareil? un soleil magnifique!

— Oui, mais le khamsin souffle et il est très-dangereux.

— Bah! vous sortez bien vous-mêmes. Et d'ailleurs nous n'avons plus que peu de jours à passer ici; nous devons en profiter.

— Ne faites pas cela; vous auriez tort.

Mais nous nous obstinons; nous enfourchons nos jolis ânes du Caire avec leurs selles si commodes, et nous voilà trottant le long du Khalig dans ces nombreuses petites rues qui nous font voir de près le quartier arabe, avec ses mosquées et ses gracieuses fontaines. Nous sortons par la porte de Seideh-Zeineh, et nous nous trouvons au milieu des décombres de l'ancienne ville. La route est pittoresque, semée de sycomores, d'acacias et, je crois, de platanes. A droite, dans l'île de Roudah, nous avons le Nilomètre, vieux de plus de mille ans, dont nous ne sommes séparés que par un bras du Nil; une espèce de bac

nous y conduirait ponr quelques sous. A gauche, une avenue de petites maisons à un étage, qui semblent n'être là que pour maintenir les droits de l'ancienne capitale. Fôstat n'a que trois mille habitants, presque tous coptes, c'est-à-dire chrétiens et Egyptiens de la vieille race authentique. On nous montra une antique mosquée en ruines, qui ne compte pas moins de deux cent trente colonnes; un vieux sycomore sous lequel la tradition prétend que la Vierge s'est assise avec l'enfant Jésus dans ses bras; et, dans l'église de Saint-Georges, une chapelle souterraine où elle se retira pendant quelques jours. Mais tout cela ne m'intéresse plus; je ne me sens pas bien, j'ai des courbatures et les mets sur le compte de mon âne, dont le trot saccadé me fatigue; je ne désire qu'une chose, rentrer au plus tôt à la maison, et le retour ne s'effectue ni sans fatigue, ni sans souffrance. Je suis moulu, je me couche sur mon lit pour me reposer, mais au bout de deux heures je comprends que mon âne n'est pour rien dans ce que j'éprouve, et que toute la faute en est au khamsin, ou plutôt à moi qui n'ai pas voulu écouter les gens du pays. L'excellent docteur Reille, à qui j'avais été recommandé par M. Raoul Pictet, de Genève, vient me voir, et me soigne comme un frère pendant cinq jours, m'annonçant chaque fois la guérison pour le lendemain, et me promettant de me conduire lui-même aux Pyramides dans sa voiture. M. Hébert me fait des visites régulières et m'apporte des oranges, avec la permission du docteur, quoique celui-ci me recommande plutôt l'eau du Nil comme boisson. Enfin les chers Portier, que j'avais vus plus d'une fois, décident sans autre que j'irai loger chez eux; ils viennent m'enlever, un nègre emporte mes effets. un âne est en bas sur lequel on me hisse, et me voilà installé dans une maison à la genevoise, avec de bons amis, un bon piano et un bon lit.

Le jeudi le médecin m'emmène dîner chez lui, mais après les deux premières cuillerées je deviens pâle et je dois me coucher sur un divan. Ce moment de malaise passe vite, et tout honteux d'une faiblesse passagère, je me hâte de me remettre à table et de reprendre mon potage au point où je l'avais laissé. Courage inutile, héroïsme superflu : je dois abandonner de nouveau le champ de bataille, et quand pour la troisième fois j'essaie de vaincre ma faiblesse.

— Restez seulement tranquille, me dit le docteur, vous partez demain pour Alexandrie par l'express de 8 heures.

— Mais, docteur,...

— Il n'y a pas de mais; si vous ne partez pas de bon gré, je vous fais porter au train par mes barbarins. Vous avez été empoisonné par le Khamsin; cela se voit à la manière dont vous mangez, et vous allez passer trois mois dans vos montagnes et dans vos forêts. Vous en avez au moins pour trois bons mois.

— Mais, docteur, les pyramides? Vous m'aviez promis...

— Les pyramides, mon cher pasteur, je m'engage à vous les conserver jusqu'à votre retour; mais si vous ne partez pas, je ne m'engage à rien quant à vous.

Et ainsi fut fait.

J'avais heureusement consacré les premières journées de mon passage au Caire à visiter les protestants français dont on m'avait donné l'adresse, et j'en avais, chemin faisant, découvert un certain nombre d'autres. Les deux premiers, et peut-être les plus zélés, étaient MM. Portier et Cartier, mes compatriotes. Ils m'avaient rendu sous plusieurs rapports de grands services, et ils m'avaient mis en relation avec plusieurs familles genevoises, vaudoises, neuchâteloises et fribourgeoises (de Morat). Le cercle suisse d'abord, puis le cercle allemand m'avaient ouvert leurs portes avec la plus cordiale bienveillance et m'avaient fourni plus d'un renseignement utile et de nombreuses facilités. La grande maison Kienast, de Zurich, famille et employés, nous avaient accueillis M. Hébert et moi, comme des compatriotes et des frères, et nous ne saurions trop leur en témoigner notre reconnaissance. Ailleurs j'entre chez un libraire-photographe dont le nom me frappe, et je lui demande s'il n'est pas protestant. Oui. Puis un pâtissier des Grisons. Puis un menuisier et sa famille. Puis un horloger, deux femmes de chambre de l'Hôtel des Ambassadeurs, un ingénieur français que j'avais connu à Genève, un sergent de ville bernois, une modiste, etc., etc. Je garde pour la fin mon excellent ami, le docteur Reille, médecin du Khédive, sa femme qui est vaudoise, et leurs trois enfants. En somme une centaine de personnes; je ne parle que de familles exclusivement françaises, et ne sachant pas l'allemand. Il valait la peine d'avoir un culte pour eux, et je les réunis en effet

le dimanche 1[er] mai dans la modeste chapelle allemande de M. le pasteur Pancratius Stamm, qui m'avait gracieusement offert une hospitalité de quelques jours. Ce digne pasteur est anglican, ce qui rend ses rapports avec les luthériens et les réformés un peu précaires, et lui enlève quelque chose de son influence.

Les protestants allemands se rattachent à l'église d'Alexandrie, en attendant qu'ils aient un pasteur et une église à eux, ce qui semble ne pas devoir tarder, le prince de Prusse ayant reçu et accepté du Khédive un terrain considérable situé dans le plus beau quartier de la ville et destiné à la construction d'une église, d'écoles et d'autres établissements réclamés par la communauté. Si le pasteur, qui sera nommé par le Consistoire supérieur de Berlin, possède les deux langues, il groupera facilement autour de lui tous les protestants suisses et français, aussi bien que les allemands.

Quant aux anglais, ils sont abondamment pourvus; au moins quatre pasteurs anglais, écossais ou américains. En outre de nombreuses et florissantes écoles, dont les plus remarquables et les plus fréquentées sont celles de Miss Whately (160 garçons et 60 filles); elles jouissent d'une réputation pour ainsi dire universelle. M. Edouard Dor, qui a étudié de près les écoles de la colonie européenne, et qui ne leur épargne ni les critiques, ni les bons conseils, reproche à l'école de Miss Whately de ne suivre aucune méthode pédagogique, de vivre un peu au jour le jour, de laisser aux maîtres un peu trop de latitude, et cependant il conclut: « Le résultat final... c'est que tout n'y marche pas si mal. Le dévouement infatigable de Miss Whately supplée à tous ces défauts de détail, et nous avons été plus d'une fois appelés à constater les bons résultats auxquels arrive son établissement. » (Dor, docteur en philosophie, *L'Instruction publique en Egypte*, p. 280 et suiv.).

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

LE RETOUR.

Adieux. — Le tombeau de Burckhardt. — Les rochers d'Alexandrie. — Quelques amis. — Le médecin du *Mœris*. — La douane de Marseille. — Arrivée à Genève.

Le sort en est donc jeté. Malgré toutes mes explications l'aimable docteur Reille est impitoyable. Il n'a qu'un mot à la bouche: « Partez, allez dans vos bois ». Après m'avoir piloté quand je me portais bien, après m'avoir soigné quand j'étais malade, il m'accompagne encore à la gare le vendredi matin pour s'assurer sans doute que j'obéis à son ordonnance et pour me donner ses dernières directions. J'ai fait mes adieux à mes nouveaux amis Portier, sans me douter que je ne reverrais plus cette charmante jeune femme; elle devait tomber bientôt victime de son dévouement conjugal, avant même que son mari pût lui rendre les soins qu'elle lui avait prodigués.

Rien d'important sur la route. Nous faisons une longue station à Tantah, mais pas assez pour avoir le temps de visiter la ville; j'aurais voulu tout au moins voir le monument élevé sur la tombe de notre célèbre compatriote le voyageur Burkhardt, mort en 1817, en laissant chez les musulmans la réputation d'un hadji et d'un saint. Le bruit s'est accrédité qu'il s'était converti à l'islamisme, mais ce n'est pas prouvé et sa famille l'a démenti.

En mettant pied à terre à Alexandrie, je suis cerné par une foule de cochers de fiacre qui s'arrachent mes effets et ma personne et qui ne demandent rien moins que douze francs pour me conduire en ville à dix minutes de la gare. Je m'exténue à leur crier *Arbah*, quatre, ou *Talatha*, trois, mais peine perdue;

je ne suis pas de force à lutter contre ces gaillards, et deux d'entre eux me fourrent dans une voiture, et me demandent ensuitc où ils doivent me transporter. Par une heureuse inspiration je me rappelle le nom d'un brasseur allemand dont on m'a parlé au Caire, et je donne l'ordre de me conduire chez Stern. Arrivé là je descends, on descend mes bagages, j'explique au vieux Stern d'où je viens, qui m'a recommandé à lui, et je le prie de régler lui-même le prix de ma voiture; il donne deux francs à mon barbarin, qui regrette sans doute de ne pas avoir accepté les quatre que je lui avais offert, et qui reste pendant une vingtaine de minutes à la porte du restaurateur, mais sans oser entrer, faisant un vacarme terrible, criant, hurlant, gesticulant, pendant que M. Stern et moi nous nous rafraichissions autour d'un pot de bière, tout récemment arrivé de Trieste. Je voulais ajouter encore un franc pour faire taire le noir, mais le père Stern s'y opposa vivement: Ce sont tous des voleurs, me dit-il; et mon individu finit par s'en aller.

Je passai trois jours chez les amis Bauder, de la mission de Krishona, beaucoup plus tranquille et meilleur marché que dans un hôtel. Je visitai plusieurs fois leur école qui est parfaitement tenue et disciplinée. Je vis un certain nombre de corréligionnaires, dont beaucoup de suisses et quelques genevois. Je prêchai le dimanche pour M. le pasteur Lutke dans la belle église que les Allemands ont élevée entre la mer et la place des consuls, et où je comptai environ cent cinquante auditeurs. L'un d'eux m'attendait à l'issue du service et me fit dans l'après-dînée les honneurs des environs d'Alexandrie. Nous allâmes entr'autres visiter les magnifiques jardins de Moharembey, le long du canal Mahmoudiéh; ils appartiennent au vice-roi, mais l'entrée en est publique; nous y trouvâmes entr'autres Nubar-Pacha, le ministre des affaires étrangères, et plusieurs notabilités de l'armée. Excellente musique militaire. Une industrie que je ne connaissais pas prospère sur une échelle assez productive: de petits moutards se procurent pour quelques paras une ou deux boîtes d'allumettes, suivant leurs moyens, et ils passent leur après-dînée à guetter les cigares des promeneurs; dès qu'ils en voient un qui ne brûle plus, vîte ils frottent, ils allument, et ils présentent l'allumette au fumeur, avec ces mots

dans quatre ou cinq langues: Du feu, m'sieu, voilà du feu! On leur donne un para, ou ne leur donne rien; ils ne s'imposent pas, mais il faudrait qu'ils fussent bien malheureux pour ne pas décupler leur mise dans le courant de l'après-midi.

Quand nous rentrâmes en ville, nous allâmes voir encore quelques compatriotes, et M. Zurlinden me chargea de diverses commissions pour sa famille; il se portait bien, il était content, il attendait de l'avancement. Un mois après, jour pour jour, on le ramenait mourant de Port-Saïd, et il rendait le dernier soupir en débarquant.

Une fois toutes choses réglées et toutes mes visites faites, je me rendis au port, et je fus heureux d'y trouver mon *Mœris* qui, après les réparations indispensables, venait de reprendre la mer. J'allais y retrouver mes habitudes, et probablement aussi quelques habitués. En effet la première personne que je rencontrai en montant à bord, ce fut le docteur.

— Hé, bonjour, docteur, lui dis-je imprudemment en allant à lui; cela tombe bien, je vous amène un malade; j'ai...

— Bonjour, Monsieur le pasteur, me répondit-il aussitôt très-vivement, on n'a pas besoin de vous demander comment vous allez. Vous avez très-bonne mine, et l'on voit que les voyages vous réussissent.

Je compris à demi-mot et je ne dis plus rien; je me félicitai au contraire de mon excellente santé. Ce ne fut que dans la soirée, et lorsque nous eûmes fait dix à douze lieues, qu'il revint à moi et me dit en me prenant le bras : Eh bien! maintenant, dites-moi ce que vous avez. Ce fut vite fait, et il me mit au régime du bismuth pendant toute la traversée.

Nous avions à bord l'élite de la jeunesse égyptienne, trente-trois écoliers de quatorze à seize ans, qui se rendaient à Paris aux frais du vice-roi pour y faire leurs études. Ils étaient placés sous la direction d'un marabout, qui accomplissait régulièrement sur le pont ses devoirs religieux. Quant à l'élite, ils mangeaient à la même table que nous et buvaient au goulot de la bouteille; parfois ils se commandaient du café et refusaient de le payer en prétextant que cela regardait le Khédive; il fallut mettre l'embargo sur leurs effets pour obtenir qu'ils payassent leurs dettes. Le Khédive en envoie ainsi chaque année trente-

trois à Paris, autant à Londres et autant à Florence. Ils finiront par s'humaniser.

La navigation fut heureuse, favorisée parfois par un vent d'est qui nous permit d'ajouter la voile à la vapeur. Le *Mœris* filait de treize à seize nœuds. Le voyage, y compris la halte de Messine, se fit en quatre jours et vingt et une heures. La douane de Marseille ne se montra pas trop rigoureuse, et me laissa passer quelques échantillons de raki, de vin de Jérusalem, d'eau du Jourdain, d'eau de la mer Morte, de plumes de flamands, etc. — N'avez-vous plus rien à déclarer? me demanda le directeur qu'on avait été chercher tout exprès, à cause de la nature de ma cargaison. — Pardon, j'ai encore deux bocaux d'eau-de-vie. Je les montrai; ils servaient d'asile à une collection de sauterelles, de scorpions, de mille-pattes, de petites vipères, de caméléons, etc., que j'avais ramassés pour le Musée de Genève. — Fi, les horreurs de bêtes, dit en riant le directeur, voyant bien que je ne faisais pas la contrebande des boissons; emportez-moi çà au plus tôt. Et je quittai la douane avec armes et bagages.

Le lendemain j'arrivais à Genève, heureux d'un voyage dans lequel je n'avais pas reçu la plus petite égratignure, ni couru le moindre danger. Quant aux suites du khamsin, je les conjurai en allant faire un séjour à Grindelwald, et je profitai de ces loisirs forcés pour écrire à la demande de quelques amis l'histoire de *Valentine*.

Pourrais-je autrement que remercier Dieu pour la protection paternelle dont il nous a couverts moi et les miens pendant cette séparation de quatre-vingt-quatre jours?

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE Ier.

De Genève à Alexandrie.

CHAPITRE II.

D'Alexandrie à Beyrout.

CHAPITRE III.

De Beyrout à Damas.

CHAPITRE IV.

Damas.

CHAPITRE V.

De Damas au lac de Génésareth.

CHAPITRE VI.

Tibériade, le Thabor et Nazareth.

CHAPITRE VII.

De Nazareth à Sichem.

Pages.

CHAPITRE VIII.

De Sichem à Jérusalem.

CHAPITRE IX.

Jérusalem.

CHAPITRE X.

Bethléhem et les vasques de Salomon.

CHAPITRE XI.

Vue générale de Jérusalem.

CHAPITRE XII.

La mosquée d'Omar.

CHAPITRE XIII.

Le Saint-Sépulcre.

CHAPITRE XIV.

Les environs de Jérusalem.

CHAPITRE XV.

San Saba, la mer Morte et le Jourdain.

CHAPITRE XVI.

Le protestantisme en Orient.

CHAPITRE XVII.

De Jérusalem à Jaffa.

CHAPITRE XVIII.

L'Egypte ancienne.

CHAPITRE XIX.

Port-Saïd et l'isthme de Suez.

CHAPITRE XX.

Le Caire.

CHAPITRE XXI.

Le retour.



